TASSE

Jerusalem délivrée : pome héroque / du Tasse ; tome premier. -- A Rouen : Chez la veuve de Pierre Dumesnil..., 1787

406 p., a-d8-4, e6, A-Z8-4, 2A-2L4-8 ; 12°

Port. con orla tip.

I. Título

R-4989 Enc. perg.

Emeric Hall

JERUSALEM
DÉLIVRÉE,
POËME HÉROÏQUE
DU TASSE.
TOME PREMIER.



A ROUEN,

Chez la veuve DE PIERRE DUMESNIL,
Imprimeur-Libraire, rue de la Chaîne.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC PERMISSION.

A SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC

D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

La permission que vous m'avez donnée de vous consacrer l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui, a été l'ame

& le ſoutien de mon entrepriſe. Si la traduction de la Jeruſalem du Taſſe a quelque ſuccès, elle le devra uniquement au deſir que j'ai eu qu'elle ne fût pas tout-à-fait indigne d'être offerte à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME.

Nourri dans le ſein des Muſes, élevé ſous les yeux d'un Pere qui en étoit également le protecteur & le favori, on ſait, MONSEIGNEUR, que la fineſſe de votre goût ſurpaſſe encore l'étendue des connoiſſances que vous avez acquiſes & dans les Siences & dans les beaux Arts; & que la Nature vous a prodigué les dons qu'elle eſt accoutumée à repandre dans votre auguſte famille. C'eſt à un Prince dont l'eſprit eſt ſi éclairé, dont le goût eſt ſi délicat, que j'avois envie de plaire. Quel motif pour m'exciter, mais quelle raiſon en même temps pour m'alarmer ſur le ſuccès de mon entrepriſe!

Auſſi ne l'aurois-je jamais formée, ſi votre bonté, MONSEI-

GNEUR, ne m'avoit rassuré. Cette bonté, qui ne vous rend pas moins aimable que vos autres qualités vous rendent estimable, m'a donné de la confiance; elle m'a fait espérer qu'en faveur de mon zele, vous feriez grace aux imperfections de mon Ouvrage.

Quelques admirateurs du Tasse ont prétendu que la Jerusalem délivrée étoit une école de l'art Militaire, de la Politique, de la plus parfaite Morale, & de toutes les Vertus. Quand la prévention n'auroit point de part à un jugement si avantageux, je me garderois bien, MONSEIGNEUR, de vous présenter la lecture de ce Poëme comme une instruction. Ce n'est point aux enfants des Héros qu'il faut proposer des exemples étrangers. Héritier de tous les talents d'un Pere qui a fait l'admiration de l'Europe, votre pénétration, votre secret dans les affaires, votre courage, votre fermeté dans vos résolutions, déjà

nous annoncent l'avenir. L'amour que vous faites éclater par la justice, la faveur que vous accordez au mérite dans tous les genres, déjà préviennent nos plus douces espérances.

Une illustre Princesse, après vous avoir donné le principe de toutes les vertus, en vous donnant le jour, s'est attachée à les former en vous par ses sages conseils & par des exemples encore plus puissants que les conseils. Quelles leçons de sagesse peut-on donner? Quels exemples de vertu proposer à celui que la Vertu même a pris soin d'instruire?

Je ne présente donc à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, la lecture de ce Poëme que comme un délassement d'esprit. Donnez à le parcourir, MONSEIGNEUR, quelques-uns de ces moments que vous destinez aux Muses. Comme mon unique but a été de pouvoir contribuer pendant quelques heures à votre amusement, l'Ouvrage que

j'ai l'honneur de vous offrir n'eſt qu'un eſſai de mon zele : heureux s'il m'eſt permis de vous en donner un jour de plus fortes marques ! Heureux ſi j'ai occaſion de vous témoigner, MONSEIGNEUR, la vive reconnoiſſance que j'ai de vos bienfaits !

En attendant, je ne puis que redoubler mes attentions & mon attachement pour une jeune Princeſſe à qui vous tenez à préſent lieu de Pere. Image vivante de ſa Mere & de ſon Frere, toutes leurs vertus ſe développent chaque jour dans ſon ame ; & la maniere dont elle répond aux ſoins qu'on prend, ſoit pour former ſon cœur, ſoit pour orner ſon eſprit, nous eſt un ſûr garant qu'elle reſſemblera bientôt parfaitement à ceux qu'on lui propoſe pour modeles.

Puiſſe une Race ſi vertueuſe jamais ne s'éteindre. Puiſſions-nous, MONSEIGNEUR, voir bientôt dans vos illuſtres deſcendants ſe

perpétuer un Héroïſme aimable. Le Ciel, ſans doute, écoutera nos vœux : auteur des nœuds que vous venez de former, lui-même a pris ſoin d'aſſembler deux cœurs, en qui la nobleſſe des ſentiments ſe trouve jointe à la Vertu & à la Religion.

Quels fruits cette union ne doit-elle pas produire? Que ne devons-nous pas eſpérer d'une ſi heureuſe Alliance? Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
MIRABAUD.

PRÉFACE.

IL y a déjà eu plusieurs Traductions Françaises de la Jerusalem délivrée. Blaise de Vigenere en fit une du vivant même du Tasse, & sur les premiers exemplaires, assez imparfaits, qui parurent de son Poëme. Cette traduction est écrite dans une langue si différente de celle qu'on parle aujourd'hui en France ; elle est d'un style si inférieur, même à celui de nos bons Ecrivains de ce temps-là, que la lecture en est désagréable & pénible. D'ailleurs, Vigenere s'y est donné tant de libertés, que son Ouvrage peut à peine avoir nom de traduction.

Jean Baudouin, de l'Académie Française, en fit une autre il y a environ cent ans. Celle-ci est plus littérale & plus intelligible que celle de Vigenere ; mais je ne sais si la lecture en est beaucoup plus satisfaisante. M. de Segrais disoit que l'Iliade d'Homere, quoique traduite en vieux Gaulois, étoit néanmoins agréable à lire, au lieu que la traduction de Bau-

douin, écrite en bon François, faisoit bâiller ceux qui la lisoient. Il vouloit par-là relever le Poëte Grec au dessus du Poëte Italien ; & il ne sentoit pas que, par cette comparaison, il ne mettoit réellement que le Traducteur moderne du Tasse au dessous du Traducteur Gaulois d'Homere. Il faut convenir que le style de Baudouin répond assez à la mauvaise opinion qu'en avoit M. de Segrais.

Ces deux Traductions de la Jerusalem du Tasse sont en prose. Monsieur le Clerc qui étoit Poëte, & de l'Académie Françoise aussi, avoit entrepris d'en faire une en vers. Il n'a paru de sa Traduction que les cinq premiers Chants : la mort ou des raisons que j'ignore l'ont empêché de donner le reste. On sait la difficulté qu'il y a à traduire en vers, sur-tout lorsqu'on veut le faire aussi littéralement, & d'une maniere aussi contrainte que M. le Clerc l'avoit entrepris. Non-seulement il traduisoit le Tasse à la lettre, mais même il le rendoit presque vers pour vers. Il est moralement impossible de réussir dans un pareil projet : tout le succès qu'un Traducteur en peut attendre, c'est d'étonner ses lecteurs par la peine que son ouvrage a dû lui coûter. Quoiqu'il y ait dans la Traduction de M. le Clerc plusieurs Stances assez heureuses, il y en a néanmoins un si grand nombre de manquées, & le nombre

des Vers médiocres y eſt ſi ſupérieur à celui des bons, qu'on a peu de regret que l'ouvrage ne ſoit pas achevé.

Il y a une autre Traduction de la Jeruſalem en Vers François, imprimée en 1671. Cette derniere eſt complette, & ce n'eſt pas un avantage pour le Public. La médiocrité du ſtyle ſe ſouffre dans la Proſe, mais elle eſt inſupportable dans les Vers, & on peut aſſurer que la Poéſie de cette Traduction eſt fort au deſſous du médiocre. Qui ne connoîtroit la Jeruſalem du Taſſe que par la critique haſardée que M. Deſpréaux en a faite, & par les Vers ennuyeux du mauvais Poëte qui l'a traduite, n'auroit certainement pas une haute idée de ce poëme célebre.

Une traduction françoiſe qui conſerveroit au Taſſe les mêmes beautés qu'il a dans ſa langue, répareroit ſûrement le tort que ſes mauvais Traducteurs & ſon injuſte critique lui ont fait. Je ne me flatte point que la mienne ait aſſez de ſuccès pour produire un tel effet. Ma Traduction ne ſera point aſſez parfaite pour rendre au Taſſe toute la gloire qu'on lui a injuſtement enlevée; mais j'eſpere du moins qu'elle donnera de ſon Poëme une idée plus avantageuſe que n'en ont donné ceux qui l'ont traduit avant moi. Ce n'eſt pas pouſſer la préſomption bien loin, que de prétendre l'emporter ſur des Traducteurs dont on

ne lit aujourd'hui les Ouvrages qu'avec dégoût. J'ai pu mieux réuſſir, & être encore fort éloigné de la perfection.

Il ne me ſera pas ſi aiſé d'effacer l'impreſſion que la Critique de M. Deſpréaux a faite dans l'eſprit d'un grand nombre de perſonnes contre le Poëme du Taſſe. Quelques ſuccès que puiſſe avoir ce Poëme que j'ai traduit, quelques raiſonnements que j'emploie pour détruire un préjugé déraiſonnable, je crains que le mal ne ſoit à préſent ſans remede. Si la Traduction que je donne eſt favorablement reçue du Public, le plaiſir que fera la lecture de cet ouvrage ſera paſſager, il ne tiendra guere contre une opinion qui a déjà pris de profondes racines. A l'égard des raiſons que je pourrai alléguer, on ſait que les raiſons ne paſſent point juſqu'au cœur; elles s'arrêtent à l'eſprit, au lieu que la Satyre s'imprime dans le cœur; &, lorſqu'un homme auſſi illuſtre que Boileau eſt auteur de la Satyre, elle s'y grave de traits preſque ineffaçables.

Pluſieurs perſonnes ont déjà entrepris de défendre le Poëme du Taſſe. M. l'Abbé Terraſſon eſt celui qui l'a fait juſqu'ici avec plus de force. Ce rigoureux Cenſeur d'Homere, dans ſa Diſſertation critique ſur l'Iliade, n'a pas manqué de relever le Poëme moderne au deſſus de l'ancien toutes les fois que l'occaſion

s'en eſt préſentée : mais ſur-tout il s'eſt attaché à faire voir combien eſt fauſſe l'idée que Boileau nous donne de la Jeruſalem délivrée. Je ne répéterai point ce que M. l'Abbé Terraſſon a déjà dit ſur cela beaucoup mieux que je ne pourrois le faire ; ou plutôt comme les raiſonnements qu'emploie M. l'Abbé Terraſſon ſont tirés de la céleſte Jeruſalem même, je ne préviendrai point mes lecteurs. Ils vont avoir ce Poëme ſous les yeux, & jugeront eux-mêmes lequel des deux doit l'emporter, ou du Critique du Taſſe, ou de ſon Défenſeur.

M. Deſpréaux, extrêmement prévenu pour les anciens, avoit lu la Jeruſalem avec des yeux qui ne lui permettoient guere de trouver des beautés dans un Poëme moderne. Il ſavoit d'ailleurs confuſément que ce Poëme avoit eſſuyé quelques contradictions en Italie. C'eſt ſur une prévention exceſſive en faveur de l'antiquité, & ſur une notion vague des Critiques faites autrefois contre le Poëme du Taſſe, que M. Deſpréaux a formé la ſienne. La lecture de la Jeruſalem fera connoître ſi c'eſt en général un Poëme mépriſable ; & le ſimple récit des contradictions que le Taſſe a eſſuyées, fera voir ce qu'on doit juger en particulier du petit mot ſatyrique par lequel on a prétendu le caractériſer.

Entre les ouvrages qui parurent à la

louange de la Jeruſalem délivrée, celui qui fit le plus de bruit fut un Dialogue que Pellegrini compoſa ſur le Poëme Epique. L'Auteur de cet Ouvrage y relevoit le Taſſe fort au deſſus de l'Arioſte. Le Poëme de Roland, diſoit-il, eſt ſemblable à un grand & vaſte Palais rempli d'appartements magnifiques, orné partout de marbre précieux, & enrichi d'or & d'azur; mais conſtruit contre toutes les regles de l'art, & propre ſeulement à frapper l'imagination des ignorants. Au lieu que la Jeruſalem reſſemble à un Palais moins vaſte, mais qui a toutes ſes proportions: les ornements n'y ſont point prodigués ſans choix, ils y ſont répandus avec meſure & avec goût: c'eſt un Palais conſtruit dans la plus parfaite régularité, & qui plaît infiniment aux connoiſſeurs.

Ce fut à l'occaſion de cet Ouvrage de Pellegrini, que les Académiciens de la Cruſca firent paroître leur ſentiment ſur le Poëme de la Jeruſalem; ou plutôt ce fut delà que les Florentins prirent occaſion de faire éclater le ſecret reſſentiment qu'ils avoient contre l'Auteur de ce Poëme. Sébaſtien de Roſſi, Secrétaire de la Cruſca, fut chargé, par ſes confreres, de répondre au Dialogue de Pellegrini, & il le fit dans les termes les plus mordants, & de la maniere du monde la plus mépriſante pour le Taſſe:

il soutint, dans sa réponse, que le Poëme de l'Arioste est un Palais très-régulier, qui a par dessus celui du Tasse tous les ornements & toutes les beautés dont Pellegrini convient ; au lieu que la Jerusalem est un mépriſable bâtiment, petit, étroit, écrasé, sans proportion, sans ornement, & semblable à ces cabanes qui se voyoient à Rome auprès des magnifiques Thermes de Diocletien. Un seul, dit-il, des appartements du Palais, construit par l'Arioste, est préférable à tout l'édifice du Tasse. Le moindre des épisodes de Roland vaut mieux que toute la Jerusalem ensemble. Enfin, ajoute-t-il, il y a autant de différence entre ces deux Poëmes qu'entre la lumiere du soleil & celle d'un petit lampion.

Une critique si outrée & si déraisonnable fit d'abord croire que les Académiciens de la Crusca ne parloient point sérieusement ; leur ouvrage fut regardé comme un de ces jeux d'esprit, que la plume de quelques Savants a produits pour faire briller leur subtilité en soutenant des parodoxes. Cette critique si peu vraisemblable étoit pourtant sérieuse. L'Académie de Florence avoit véritablement intention d'avilir le Tasse, & Rossi eut soin de ne laisser aucun doute sur l'intention de ses confreres. Comme l'âpreté avec laquelle les Florentins se déchaînoient contre un Poëme univer-

ſellement applaudi, ſurprenoit tout le monde, Roſſi rendit publiques les raiſons particulieres que les Florentins avoient de ſe plaindre de l'Auteur de ce Poëme. Voici quelles étoient ces raiſons.

Dans une édition des œuvres du Taſſe, faite à Veniſe, en 1583, on avoit inſéré deux diſcours, en forme de harangue, que le Taſſe avoit compoſés, l'un ſous le nom de ſon pere, & l'autre ſous le nom d'un Florentin appellé Martelli. La conteſtation qui avoit eté entre ces deux Hommes, au ſujet de la commiſſion dont le Prince de Salerne s'étoit chargé d'aller repréſenter à Charles-Quint les droits de la Nation Napolitaine, avoit donné lieu au Taſſe de compoſer ces Diſcours. Dans celui qu'il faiſoit faire à Martelli, il expoſoit les raiſons qui pouvoient diſſuader le Prince de Salerne d'accepter cette commiſſion : dans l'autre, il faiſoit valoir avec force celles qui devoient le porter à s'en charger, & il faut avouer que dans ce dernier diſcours le Taſſe faiſoit parler ſon Pere avec aſſez de mépris pour les Florentins. Naples, dit-il, n'eſt point, comme Florence, une Ville remplie de Bourgeois & de Marchands : on peut dire du Sénat de Naples ce que Cineas diſoit autrefois à Pirrhus de celui de Rome, que c'eſt une aſſemblée de Rois..... La Nobleſſe Napolitaine ne reſſemble point à la populace

face & aux vils Artisans de Florence, qu'un Savonarole, par ses discours insensés, a entraînés dans la révolte & dans le désordre, &c.

Rossi reproche encore au Tasse de n'avoir pas daigné dire un seul mot de la Ville de Florence, dans un parallele qu'il avoit fait des beautés de France & de celles d'Italie; ce qu'il regarde comme un oubli injurieux aux Florentins, & comme une affectation inexcusable de mépris pour eux; & il a si fort à cœur ce mépris affecté pour sa Nation, qu'il fait ensuite une longue énumération des hommes illustres que Florence a produits. Tout Juge partial est récusable. L'Académie de la Crusca eût beaucoup mieux fait de cacher son ressentiment contre le Tasse, que de le témoigner avec aigreur, comme elle eut l'imprudence de le faire. En rendant publiques les raisons particulieres qu'elle avoit de se plaindre du Poëte, elle énervoit la critique qu'elle avoit faite du Poëme, & rendoit son jugement nul.

Le Tasse fit d'abord l'Apologie de son Poëme, ensuite il fit la sienne propre, afin de se justifier des torts que les Florentins lui imputoient à leur égard. Pellegrini, dont le Dialogue avoit été attaqué par Rossi, lui répondit; & celui-ci repliqua par un Ouvrage beaucoup plus gros que le premier, mais qui n'étoit

pas plus solide. Je me garderai bien de faire entrer mes Lecteurs dans un détail de réponses & de repliques, qui peut être amusant dans la chaleur d'une dispute, mais qui est fort ennuyeux lorsque la dispute est refroidie. Il suffit de dire qu'on vit alors paroître un assez grand nombre d'Ouvrages, presque tous en faveur du Tasse, & que le paradoxe de la Crusca, dont le faux étoit trop sensible, ne fit point fortune.

L'Arioste eut néanmoins ses partisans; il en a même encore aujourd'hui, & en aura toujours. Beaucoup de personnes sont moins blessées du manque de régularité dans un Poëme, qu'elles ne sont touchées du badinage, de la vivacité des saillies agréables qui s'y trouvent. Les uns se plaisent au sérieux, les autres aiment mieux l'enjoué & le comique. Le plaisir est un sentiment involontaire qui dépend de notre humeur & de la situation particuliere de notre esprit. Il est permis d'avouer qu'on se divertit davantage à une représentation du Malade imaginaire ou du Bourgeois Gentilhomme, qu'à celle des Femmes savantes & du Misanthrope; mais on ne pourroit soutenir, sans déshonorer son goût, que ces deux dernieres Pieces sont inférieures aux deux autres, & qu'elles ne sont pas plus régulieres. La Critique des Florentins étoit ridicule, en ce qu'ils

ſoutenoient que le Poëme de Roland n'étoit pas moins régulier que celui de la Jeruſalem, & que l'Arioſte avoit obſervé les regles du Poëme Epique auſſi exactement que le Taſſe.

Il ſeroit difficile de parler aujourd'hui plus judicieuſement ſur cette matiere, que le fit alors le petit-Neveu * de l'Arioſte. Quoique engagé, en quelque ſorte, à donner à ſon Oncle la préférence ſur le Taſſe, voici néanmoins comme il s'exprime : On ne peut, dit-il, comparer enſemble ces deux Poëtes, qui ne ſe reſſemblent en rien. Le ſtyle de l'un eſt ſérieux & magnifique ; celui de l'autre eſt ſimple & badin. Le Taſſe a ſuivi les regles d'Ariſtote ; l'Arioſte n'a eu que la nature pour guide. Le Taſſe, en s'aſſujettiſſant dans ſon Poëme à l'unité d'action, s'eſt privé d'un avantage conſidérable, qui eſt la multiplicité des aventures : l'Arioſte, exempt de cette contrainte, a rempli le ſien d'un grand nombre d'événements agréables, qui en rendent la lecture très-amuſante. Ils ſont néanmoins parvenus l'un & l'autre au même but, qui eſt de plaire ; mais ils y ſont parvenus par des routes différentes ; &, comme on conviendra difficilement laquelle de ces routes eſt la meilleure, on ne peut comparer enſemble ces deux Poëtes, ni par conſéquent

* Horace Arioſte.

décider lequel des deux l'emporte sur l'autre.

L'Académie de la Crusca ne se contentoit point de mettre le Tasse infiniment au dessous de l'Arioste, elle le mettoit encore au dessous de tous les Poëtes un peu estimés, qui avoient vécu avant lui. La Jerusalem, disoit Rossi, est un ouvrage fort inférieur à tous ceux qui ont paru jusqu'à présent ; la nouveauté le fait lire, mais il tombera bientôt dans l'oubli & ne s'en relevera jamais. C'est un Poëme sec, pauvre, estropié, sans proportion, sans invention, ennuyeux, désagréable : le style en est peu fleuri, trop serré, froid, obscur : les comparaisons basses & pédantesques, les Vers rudes & sautillants. Voilà l'idée que les Critiques Italiens du Tasse nous donnent de son Poëme. Voyons présentement si cette idée répond à celle que Boileau nous en veut donner.

Depuis que cet illustre satyrique a dit qu'un sot peut préférer avec impunité le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile, il n'y a personne qui ne regarde la Jerusalem comme un Poëme dont le clinquant fait tout le mérite. Le nom du Tasse ne se présente plus à notre esprit qu'accompagné de l'idée désavantageuse de clinquant ; & c'est à Boileau que le Tasse est redevable de cette idée accessoire, dont je crains qu'il ne puis-

ſe déſormais ſe débarraſſer que difficilement. Telle eſt l'impreſſion que la Satyre fait dans nos cœurs naturellement malins.

Par un Ouvrage rempli de clinquant on entend communément un Ouvrage fleuri, mais dont les fleurs ſont de courte durée : un ouvrage rempli de penſées plus ſpécieuſes que ſolides, plein d'un faux brillant qui ſéduit d'abord, mais qui ne tient guere contre une attention ſérieuſe : un Ouvrage où la raiſon & le jugement ont eu moins de part que l'imagination : un Ouvrage enfin rempli de ce que les Italiens appellent concetti, dont le ſérieux de notre langue condamne l'uſage. En rapprochant ainſi la Critique de Boileau de celle de la Cruſca, on voit que ces deux Critiques donnent du Poëme de la Jeruſalem deux idées entiérement oppoſées. Selon Boileau, la Jeruſalem eſt un Poëme qui doit ſéduire à la premiere vue par un ſtyle agréable, fleuri, brillant, vif, plein d'imagination. Selon les Italiens, c'eſt un Poëme déſagréable, ſans fleurs, obſcur, froid, ennuyeux. Boileau reproche le clinquant au Taſſe; & c'eſt préciſément le contraire du clinquant que les Italiens lui ont reproché.

Si le Poëte François avoit fait attention aux Critiques qui avoient déjà paru contre la Jeruſalem, il n'auroit pas ca-

ractériſé le Taſſe par un défaut tout oppoſé à ceux que les Italiens leur reprochent. Il eſt aiſé de voir qu'il avoit peu de connoiſſance de ces Critiques : mais connoiſſoit-il mieux le Poëme même, ou du moins en jugeoit-il plus ſainement ? En comparaiſon de l'Arioſte & des autres Poëtes d'Italie, l'Académie de la Cruſca avoit raiſon de trouver le Poëme du Taſſe ſec, & ſon ſtyle froid & ſans fleurs. Jamais en effet aucun Poëte Italien n'a été plus ménager que lui de ces penſées brillantes, mais peu naturelles ; de ces beautés qui ne ſont qu'apparentes ; de ces concetti, en un mot, que les Auteurs de cette nation ont ſouvent prodigués dans leurs écrits. Il ſemble cependant que Boileau ait fait en lui-même ce raiſonnement avant que de caractériſer le Taſſe. L'Auteur de la Jeruſalem étoit Italien : on reproche aux Poëtes Italiens les concetti, qui ſont ce que nous appellons du clinquant : par conſéquent la Jeruſalem eſt un Poëme qui n'eſt rempli que de clinquant. Voilà la conſéquence que Boileau paroît avoir tirée d'un raiſonnement ſi ſolide. J'eſpere que le Lecteur ſe paſſera de mon diſcours pour en tirer une autre qui ne ſera pas à l'avantage de ſa Critique.

Sans vouloir décider entre deux Poëtes qui ont également leurs beautés &

leurs partisans, rien ne fait mieux sentir ce qu'étoit le Tasse, par rapport aux autres Poëtes d'Italie, que son Aminte comparée au Pastor-Fido de Guarini. Ces deux Pieces sont connues de tout le monde. Dans le Pastor-Fido les pensées sont fines, recherchées, l'esprit y est répandu par-tout avec profusion : c'est un défaut qu'on pardonne aisément à l'Auteur; mais dans une Pastorale, c'est pourtant un défaut. Les pensées de l'Aminte sont plus naturelles, moins recherchées, plutôt délicates que fines : ses expressions plus simples, plus convenables au genre Pastoral. Il en est de même de la Jerusalem. Le style en est élevé, tel qu'il convient au Poëme Epique ; mais cependant le Tasse y a conservé son caractere. Avare de concetti, rarement il s'écarte du naturel. La sagesse regne dans ses pensées comme dans ses expressions. Il observe toujours une exacte bienséance. Son Poëme se soutient par une noblesse de style, supérieure même au brillant de l'esprit.

Une prévention assez ordinaire contre la Jerusalem du Tasse, c'est l'opinion où l'on est qu'un Poëme Epique a besoin pour réussir d'être soutenu par ce merveilleux que la Théologie païenne seule pouvoit soutenir. Les Dieux des Païens étoient en même temps l'objet de leur culte dans les Temples, & ce-

lui de leur amuſement ſur les Théatres & dans leurs Poéſies : au lieu que notre Religion ſainte nous inſpire un reſpect, nous jette dans un ſérieux qui s'accorde mal avec le plaiſir. On penſoit à peu près de cette maniere ſur le Poëme Dramatique, avant que les Tragédies de Polieucte, d'Athalie euſſent paru. Ces excellentes Pieces ont détruit la prévention où l'on étoit au ſujet de la Tragédie. Ce que les Auteurs de ces Pieces ont fait par rapport au Poëme Dramatique, l'Auteur de la Jeruſalem l'avoit fait avant eux à l'égard du Poëme Epique. Le Taſſe, Corneille & Racine, animés d'un génie également beau, ont puiſé dans les mêmes ſources. L'Ecriture ſainte leur a fourni leurs expreſſions, leurs ſentiments, leurs idées. Dans la Jeruſalem le merveilleux des miracles employé avec choix, ne fait point regretter les fictions païennes : & dans ce Poëme, comme dans Polieucte, & dans Athalie, la pureté des ſentiments, la ſainteté de la morale, la grandeur des idées ſe trouvent également ſoutenues par la nobleſſe des expreſſions.

Si M. Deſpréaux s'étoit contenté de dire que le Poëme du Taſſe eſt inférieur à celui de Virgile, je n'entreprendrois point de le contredire là deſſus. Mon zele pour le Poëte que je traduits ne m'a point aveuglé ſur ſes défauts : il ne

m'aveugle

m'aveugle pas non plus sur les beautés qu'on admire avec raison dans Virgile. Je sens d'ailleurs mon insuffisance : le Tasse auroit en moi un trop foible défenseur, & le parti des Modernes un apologiste très-inutile. Après ce que tant d'habiles gens ont infructueusement écrit, soit pour détourner les adorateurs de l'Antiquité du culte superstitieux qu'ils lui rendent, soit pour inspirer aux Modernes rebelles plus de respect pour les Anciens, il n'y a plus lieu d'espérer que ceux-ci rentrent jamais sous le joug qu'ils ont secoué, ni que les autres mettent plus de sagesse dans leur culte.

Le Tasse lui-même peut-être me désavoueroit, si j'osois mettre son Poëme en parallele avec l'Enéïde. On ne sauroit être plus prévenu qu'il l'étoit en faveur de Virgile & d'Homere. Il les traite * l'un & l'autre de Maîtres par excellence dans toutes les sciences & dans tous les arts ; il les prend pour ses guides ; il les regarde comme ses modeles : il suit leurs pas, il imite leurs idées. Si je mettois le Tasse à côté de ces grands Poëtes, leurs Admirateurs me diroient bientôt que la Jérusalem est une copie très-défectueuse, faite d'après d'excellents Originaux ; & que, si Virgile a assez bien imité les idées d'Homere, le Tasse les a gâtées. Il les a per-

* Dans son Apologie.

fectionnées, leur répondroit pour moi M. l'Abbé Terraſſon. *Les plus grands Admirateurs d'Homere*, dit-il, *n'ont pu emprunter aucun de ſes traits, ſans y faire quelque changement; ils croient l'imiter, & ils le corrigent.* Le lecteur va voir quel uſage le Taſſe a fait des idées qu'il a empruntées, ſoit d'Homere, ſoit de Virgile: il comparera lui-même le Poëte moderne avec ſes Originaux, & il jugera ſi Paul Beni a eu raiſon de le préférer à eux.

Ce ſavant Grec, tranſplanté en Italie, fit au commencement du ſiecle paſſé un ouvrage aſſez étendu, dans lequel il compare exactement la Jeruſalem à l'Iliade & à l'Eneïde, & donne partout la préférence au premier de ces trois Poëmes. Les Partiſans des modernes regarderont Paul Beni comme un homme éclairé, judicieux, qui a courageuſement rendu témoignage à la vérité. Les Admirateurs des Anciens traiteront ce Grec de transfuge, de traître, qui, pour ſe rendre agréable aux Italiens, parmi leſquels il vivoit, a lâchement abandonné la bonne cauſe, & trahi ſon opinion. A cela leurs adverſaires ne manqueront pas de répliquer que le parti des Modernes n'ayant jamais été le plus nombreux, même en Italie, il ne peut y avoir de lâcheté à ſe déclarer en leur faveur; & que c'eſt au contraire le man-

que de courage qui retient encore un grand nombre de perſonnes dans le parti oppoſé. Peut-être même me reprocheront-ils ce défaut de courage, comme une raiſon qui m'a empêché de me déclarer ouvertement pour le Poëte que j'ai traduit.

Mais ſi je n'ai point eu recours à des raiſonnements qui m'ont paru inutiles, pour relever mon Auteur au deſſus de ſes modeles, j'ai du moins tâché de le faire valoir d'une maniere que je crois beaucoup plus forte & plus perſuaſive que tous les raiſonnements. J'ai eſſayé de rendre ſon Poëme agréable en notre langue. Si ma Traduction plaît, j'aurai rendu un plus grand ſervice au Taſſe que ſi j'avois employé un grand nombre de raiſons pour prouver que ſon Poëme doit plaire ; au lieu que, ſi elle ne réuſſit pas, tous les raiſonnements que j'aurois pu faire pour relever ce Poëme, tomberoient avec ma traduction, dont je dois à préſent rendre compte, & que je vais tâcher de juſtifier.

Tout Ouvrage où le but principal de l'Auteur eſt d'inſtruire, tel qu'une Hiſtoire, un Traité de Morale, de Phyſique, peut être traduit fidélement, quoique d'une maniere peu élégante & peu agréable : il ſuffit que les raiſonnements & les faits y ſoient exactement rendus, parce que ce ſont les raiſonnements &

les faits qui font l'essentiel de ces sortes d'Ouvrages, & que l'agrément n'y est qu'accessoire. Il n'en est pas de même d'un Poëme & des autres Ouvrages dont le but est de plaire ; comme l'agrément fait l'essentiel de ces derniers, il faut qu'une traduction rende l'agrément qu'ils ont dans leur langue originale, il faut qu'elle plaise ; autrement elle peut être littérale, mais on ne peut pas dire qu'elle soit fidelle. C'est un principe que j'ai toujours eu devant les yeux en traduisant la Jerusalem du Tasse.

Ce Poëme plaît beaucoup à tous ceux qui entendent l'Italien. Pour le traduire en François d'une maniere agréable, j'ai dû me livrer au génie de notre langue, & me conformer au goût le plus général de notre nation, & je n'ai pu le faire sans prendre nécessairement quelques libertés. Mais je prie le Lecteur de ne pas croire, sur la foi de mes Critiques, que j'ai poussé trop loin ces libertés. Elles se réduisent à quelques expressions que j'ai changées, & à quelques circonstances peu intéressantes que j'ai supprimées. Car d'avoir quelquefois dérangé l'ordre des pensées de mon Auteur, c'est-à-dire, d'avoir mis au milieu ce qu'il mettoit au commencement d'une de ses Stances, ou à la fin ce qu'il mettoit au milieu, je ne pense pas qu'on puisse raisonnablement le condamner.

En rendant les penſées du Taſſe le plus fidélement qu'il m'a été poſſible, j'ai tâché en même temps de m'approprier ſes idées, & de faire enſorte que ſes penſées paruſſent être les miennes ; c'étoit, je crois, le plus sûr moyen de conſerver à ſon Poëme, dans ma Traduction, une partie des beautés qu'on admire dans l'Original.

La premiere condition qu'on exige, pour qu'une Traduction plaiſe, c'eſt que la peine qu'elle a dû coûter ne ſe faſſe pas ſentir. Tout aſſujettiſſement trop marqué déplaît au Lecteur, toute ſervitude le fatigue, il porte lui-même, en quelque maniere, une partie du joug dont il voit que le Traducteur n'a pu s'affranchir. Il faut que celui-ci, comme a dit un homme d'eſprit, ſache cacher ſes fers, &, s'il ſe peut, qu'il les couvre de fleurs. Si je n'ai pas orné les miens autant que je l'aurois ſouhaité, j'ai du moins fait tous mes efforts pour les cacher : j'ai eu intention de les porter ſeul ; j'ai craint ſur-tout qu'on ne remarquât dans mon Ouvrage l'air emprunté & le ton humiliant d'une Traduction ſervile.

Les comparaiſons trop fréquentes dans un Poëme ralentiſſent le diſcours ; au lieu d'échauffer l'imagination, comme c'eſt le deſſein du Poëte, elles la refroidiſſent. Le Taſſe, grand imitateur d'Homere, n'eſt pas tout-à-fait tombé dans l'excès

qu'on a reproché là-dessus au Poëte Grec : il ne s'est pourtant pas assez garanti d'un défaut, qu'il regardoit apparemment comme une beauté, & son Poëme auroit pu se passer de plusieurs comparaisons dont il a cru l'embellir. Je les ai toutes rendues dans ma Traduction, à la réserve d'une seule, que j'ai pris la liberté de retrancher. C'est au troisieme Chant où l'adresse de Clorinde à se couvrir de son bouclier dans la chaleur du combat, est comparée à celle des Maures, qui, dans leurs jeux, savent éviter les coups de balles. J'ai pu d'autant moins me résoudre à laisser cette comparaison, qu'elle est précédée immédiatement par une autre beaucoup plus noble, où Clorinde est comparée à un taureau poursuivi par des dogues, qu'il met eux-mêmes en fuite, dès qu'il s'arrête & qu'il leur présente ses cornes terribles. Ces deux images, dont l'une est noble & l'autre badine, ne me paroissent point faire un bon effet, lorsqu'on les présente l'une à côté de l'autre, sur-tout dans la circonstance sérieuse d'un combat, & le *Costume* qu'on prétend gratuitement que le Tasse a voulu observer dans cet endroit, n'en sauve point le défectueux.

J'ai supprimé au septieme Chant une assez longue liste de noms, qui m'ont paru ralentir la narration. C'est à l'en-

droit où le Héros, envoyé par Argant, vient pour la seconde fois défier les Chrétiens. Le Poëte y fait une énumération fort longue de tous ceux qui s'offrirent pour combattre le Sarrazin. J'ai dit que la plupart de ces guerriers qui devoient être alors présents, étant déjà connus du Lecteur, il étoit inutile de l'ennuyer par la liste de leurs noms, & des noms de plusieurs autres guerriers obscurs, auxquels il ne s'intéresse point. Mais je n'ai pas dit la principale raison que j'avois de supprimer ces noms; &, pour l'honneur du Poëte que je traduis, je ne la dirois point encore aujourd'hui, si l'on ne m'y avoit en quelque maniere forcé, en m'accusant d'avoir manqué de goût dans cet endroit de ma traduction.

Il est certain que, dans le cours de son Poëme, le Tasse veut donner une idée avantageuse de plusieurs de ces guerriers qu'il nomme en cette occasion, tels que Guelfe, Odoart, Gildippe. Or, ces guerriers qui s'offrent de si bonne grace, quoiqu'un peu tard, à combattre Argant, sont les mêmes que le danger qu'il y auroit eu pour eux à se mesurer contre un adversaire si redoutable, avoit un instant auparavant glacés d'effroi. Le Poëte ne les a point nommés quand ils ont eu peur; mais lorsque le vieux Comte de Toulouse veut aller, malgré son grand âge, combattre le Sarrazin; lorsque la

honte de céder à un vieillard a enfin ranimé le courage de ces guerriers, c'eſt alors qu'il les nomme, pour faire un vain étalage de leur valeur; comme ſi cette tardive valeur, qu'ils ne montrent qu'après coup, pouvoit effacer l'impreſſion que leur poltronnerie a déjà faite dans l'eſprit du Lecteur. C'eſt un petit écart de la part du Taſſe, que j'avois voulu lui ſauver en ſupprimant ces noms; & je ne m'étois pas attendu qu'une perſonne, particuliérement intéreſſée à la gloire du Poëte Italien, m'en feroit un crime.

Il eſt inutile que j'entre dans le détail de quelques autres choſes peu importantes, que j'ai cru devoir ſupprimer. Ce ſont ou de petites circonſtances qui n'intéreſſent point, ou quelques diſcours qui m'ont paru un peu diffus, & que j'ai reſſerrés davantage, en y laiſſant tout l'eſſentiel. Je dois cependant avertir que, dans cette nouvelle édition, j'ai donné plus d'étendue à pluſieurs endroits, qu'on m'a reproché, avec raiſon, d'avoir un peu trop abrégés dans la premiere.

A l'égard des changements, j'en ai fait quelques-uns que j'ai jugés néceſſaires. Les Italiens ne ſont pas bleſſés, comme nous, de trouver dans des Poéſies Chrétiennes un mélange de nos idées avec celles des Païens. Les noms de Michel & de Gabriel, à côté de ceux de Pluton & d'Alecto, les choquent ſi peu qu'ils

ont trouvé étrange que je ne les aie pas mis dans ma Traduction comme ils ſont dans l'original. Non-ſeulement ce mélange d'idées profanes & ſacrées, dans un Poëme chrétien, nous déplaît, mais même il peut répandre ſur l'Ouvrage entier une eſpece de ridicule qui nous empêcheroit d'en appercevoir les beautés. Vivement affectés du ridicule, par-tout où nous le rencontrons, il nous arrête, il s'empare de notre attention, nous ne voyons que lui ſeul; c'eſt un levain pour nous, qui eſt capable de corrompre ce qui peut y avoir de beau dans un Ouvrage. J'ai voulu épargner au Taſſe ce déſagrément; ſon Poëme a trop de beautés pour les expoſer à n'être point apperçues, faute de quelques expreſſions changées. Ce changement après tout ne regarde point ſes idées, il ne tombe que ſur ſes termes: par ceux de Pluton, d'Alecto, le Taſſe entend le Monarque des Enfers, le démon de la diſcorde, & c'eſt ainſi que je les ai rendus.

Mais, dit-on, appartient-il à un Traducteur d'ajuſter l'Ouvrage d'un autre à ſon goût particulier, ou à celui de ſa nation & de ſon ſiecle? Oui, cette liberté lui eſt permiſe, pourvu qu'il en uſe avec autant de diſcrétion que moi; pourvu qu'il rende toutes les penſées de ſon Auteur, & qu'il ne lui en ſubſtitue

point d'autres, pourvu qu'il ſe tienne dans les bornes que la raiſon preſcrit, & qu'on veut injuſtement faire entendre que j'ai franchies. Cette exactitude religieuſe ne convient qu'aux ſeuls livres qui ſont la regle de notre foi. Quelque eſtime que j'aie pour le Taſſe, je ne regarde pas ſon Poëme comme un Ouvrage ſans défaut, du moins par rapport à notre maniere de penſer : j'ai ſenti qu'il plairoit davantage ſi je ne le rendois pas ſcrupuleuſement tel qu'il eſt ; en un mot, je voulois que ma Traduction plût ; &, ſi je n'avois pas pris les libertés qu'on me reproche, j'aurois apparemment éprouvé le même ſort que les Traducteurs qui m'ont précédé, & dont on releve néanmoins beaucoup la fidélité. Il eſt ſans doute aiſé de faire une Traduction fort ſupérieure à la mienne : je ſouhaite même, pour l'honneur du Taſſe, & pour l'avantage du public, qu'il en paroiſſe bientôt quelqu'une ; mais, ſi le Traducteur ne s'écarte point des principes auxquels on auroit voulu m'aſſujettir, j'oſe lui annoncer d'avance que ſon Ouvrage aura peu de ſuccès.

Le ſtyle dont j'ai traduit le Taſſe n'a pas été plus épargné que le reſte de ma Traduction. On a dit qu'il étoit proſaïque, inſipide, & pareil à celui de nos Romans & de nos nouvelles galantes. Il me ſiéroit mal d'entreprendre ici l'apo-

logie de mon ſtyle, je ſais que j'aurois mauvaiſe grace à le vouloir relever; mais mon Critique ſur ce point eſt un juge qu'il m'eſt permis de récuſer; il faut que nous laiſſions l'un & l'autre ce jugement au public. Mon intention a été de prendre un milieu entre le ſtyle trop ſimple & le ſtyle trop figuré; mais un milieu qui approchât pourtant plus de ce dernier que de l'autre. Deux raiſons principales m'ont déterminé à faire choix de ce ſtyle.

La premiere, c'eſt qu'il m'a toujours paru qu'un ſtyle trop chargé de figures, trop rempli d'expreſſions qui s'écartent de l'uſage ordinaire, fatiguoit bientôt le Lecteur, ſur-tout dans un ouvrage en Proſe. Ce n'eſt point en s'écartant ſi fort du naturel, qu'on s'approche de la raiſon: on peut orner la nature, mais il ne faut pas la défigurer. Cette haute Poéſie, ce ſtyle archi-poétique, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, a beſoin d'être ménagé avec art; autrement ce n'eſt qu'un jargon ſublime qui étonne l'eſprit, & qui ne dit rien au cœur. M. de Fénélon, qu'on ſouhaiteroit que j'euſſe pris pour modele, ne me paroît pas tout-à-fait exempt de ce défaut. Son Poëme eſt certainement digne d'une haute eſtime. Cet Auteur eſt admirable pour les mœurs, les images, les ſentiments; mais il me ſemble qu'il a quelquefois prodigué la poéſie,

& que dans plusieurs circonstances qui ne l'exigeoient pas, & où néanmoins il l'emploie, il auroit pu s'exprimer d'une maniere aussi noble & plus naturelle.

Comme nous ne pouvons juger des choses que par l'impression qu'elles font sur nous, & que ce qui déplaît aux uns ne déplaît pas toujours aux autres, ce dégoût que je parois avoir pour un entassement d'expressions poétiques, ne semblera pas à tout le monde une raison qui ait dû seule me déterminer au style que j'ai choisi. En traduisant un Poëte, ne doit-on pas faire sentir que c'est un Poëte qu'on traduit ? Quel ouvrage doit plus ressembler à un poëme que la traduction de ce même poëme ? C'est ainsi qu'on a raisonné contre moi, comme si j'avois prétendu soutenir le contraire d'une vérité si sensible. Le principe qu'on allegue est incontestable : je crois m'y être conformé ; & c'est sur ce principe même qu'est fondée la seconde raison que j'aie eue de traduire mon Auteur de la maniere dont je l'ai fait.

Lorsque le Tasse publia son Poëme de la Jerusalem délivrée, j'ai dit plus haut que les Académiciens de la Crusca firent de ce Poëme la plus âpre & la plus dure Critique. Ils le traiterent d'Ouvrage misérable, sans Poésie, sans invention ; ils le trouverent écrit d'un style bas & entiérement dépourvu de tout ce qu'on

appelle fleurs & ornements. Cette Critique étoit ridiculement outrée ; mais il ne faut pas croire néanmoins qu'elle fût ſans quelque léger fondement. N'étant point Italien, je ne puis me vanter d'entendre toutes les fineſſes d'une langue qui n'eſt pas la mienne ; mais j'ai aſſez lu le Poëme du Taſſe, je l'ai aſſez étudié pour oſer dire qu'on y chercheroit en vain ce feu poétique toujours également ſoutenu, qu'on remarque dans quelques autres poëmes, & qu'apparemment les Florentins y auroient voulu trouver. Un enthouſiaſme effréné, qui ne donne point de relâche au Lecteur, un feu dont l'ardeur ne ſe ralentit jamais, ne font point le caractere de ce grand Poëte ; c'eſt le choix des termes, c'eſt le naturel, l'élégant, le noble, qui font l'apanage de ſon ſtyle. Il ſait pourtant s'élever, quand il eſt à propos de le faire, & alors il emploie la plus ſublime Poéſie ; mais, comme il eſt rempli de ſentiments, & qu'il a ſouvent beſoin de parler au cœur une langue qu'il puiſſe entendre, ſouvent il eſt obligé de le prendre ſur un ton plus bas ; & c'eſt ce ton moyen, quoique toujours beau, toujours harmonieux, qui domine le plus dans ſon Poëme.

Voilà le jugement équitable & avantageux en même temps, que toute l'Ita-

lie porta ſur la Jeruſalem délivrée ; & ce qu'il y a de plus déciſif, c'eſt que le Taſſe lui-même ſouſcrivit à ce Jugement. Quoique, malgré les critiques de la Cruſca, ſon Poëme fût généralement goûté, comme il ſe croyoit capable d'en compoſer un où le plus haut ton de la Poéſie fût ſoutenu également par-tout, il fit quelques années après un nouveau Poëme, ſous le titre de la Jeruſalem conquiſe. A la vérité il ſoutint dans ce dernier le ton qu'il s'étoit promis de ſoutenir ; mais ce fut aux dépens du naturel, du ſentiment & des graces, qui ne s'allient pas aiſément avec ce ton, & il eut le déſagrément de voir tomber ſon nouvel Ouvrage. Heureux ſi, ſans vouloir trop s'écarter de ſon génie, il eût compris que le ſon de la trompette ne convient pas toujours pour annoncer des choſes communes ! que le grand & le médiocre ne doivent pas ſe réciter avec la même emphaſe, & que les combats & les amours doivent ſe chanter ſur différents tons.

Après ce que je viens de dire, il eſt aiſé de décider ſi la Jeruſalem délivrée doit être traduite du même ſtyle que celui qui conviendroit, par exemple, à la Jeruſalem conquiſe, ou à d'autres Poëmes écrits dans le même goût, tels que ceux de Milton, du Camoëns, &c. Que le Lecteur prononce à préſent ſi le juge-

ment que quelques perſonnes ont porté de mon ſtyle, n'eſt pas un jugement précipité, & un effet de la prévention où l'on eſt communément ſur tout ce qui s'appelle Poëme épique. En rendant les penſées de mon Auteur, j'ai dû rendre ſon eſprit. Lorſqu'il s'eſt élevé, j'ai fait mes efforts pour ſuivre de loin ſon vol : je l'ai ſuivi de plus près quand il a marché d'un pas modéré. J'ai eu intention par-tout de ne pas déshonorer ſon Ouvrage, par un mauvais choix de termes qui le rendît méconnoiſſable dans ma traduction ; & ſi mon intention n'a pas été parfaitement remplie, on conviendra du moins que le ton de la plus haute Poéſie n'eſt pas celui que je devois prendre en le traduiſant. Après tout, il doit être d'un bon augure pour moi qu'on m'ait fait ſur mon ſtyle préciſément les mêmes reproches que le Taſſe avoit eſſuyés ſur le ſien de la part des Florentins.

Si un reſſentiment particulier, ſi des raiſons perſonnelles avoient autrefois armé la Critique contre le Taſſe, il y a beaucoup d'apparence qu'un motif pareil l'a excitée contre moi, & c'eſt une autre conformité que je puis avoir encore avec lui. Quelques-uns ont été bleſſés de trouver dans ma Préface que les jugements de M. Deſpréaux n'étoient

pas toujours infaillible, & que cet illuſtre Critique s'étoit en effet trompé dans l'idée qu'il a voulu donner de la Jeruſalem du Taſſe. Peut-être auſſi ont-ils cru mal-à-propos, qu'en attaquant le grand défenſeur de l'antiquité, j'en voulois indirectement à la cauſe qu'il a défendue. Quoi qu'il en ſoit, pour venger les Anciens que j'eſtime beaucoup, & que je n'ai point attaqués, pour venger M. Deſpréaux lui-même, pour qui j'ai autant d'eſtime que pour un Ancien, ils ont prétendu punir mon audace, & affoiblir, en quelque ſorte, mes raiſonnements, en rabaiſſant ma Traduction.

D'autres, avec auſſi peu de fondement, ont cru que je voulois blâmer le goût des Poëtes Italiens, dont je reconnois comme eux tout le mérite; ils ont pris vivement la défenſe de ces Poëtes, & m'ont porté à moi-même de rudes coups. Une femme d'eſprit s'eſt crue en droit de faire l'Apologie du goût de ſa nation, elle m'a attaqué avec une chaleur à laquelle je n'avois certainement pas donné lieu; elle a emprunté pour écrire contre moi la même plume dont Roſſi s'étoit ſervi en écrivant contre le Taſſe. Lorſque ſon Ouvrage parut, je le lus avec ſurpriſe, mais avec attention, & il m'a été utile. Sans ſouſcrire généralement à toutes ſes critiques, j'ai reconnu

reconnu la solidité de plusieurs, & je m'y suis soumis. J'ai corrigé dans ma Traduction toutes les fautes qu'elle y a relevées, quand elles m'ont paru être effectivement des fautes. Mon Ouvrage en doit être à présent meilleur ; c'est un service qu'elle a rendu au Public, aussi bien qu'à moi. Il seroit seulement à souhaiter que la maniere dont elle m'a obligé, & le ton qu'elle a pris pour m'instruire, lui eussent mérité de ma part un peu plus de reconnoissance. Je rends justice à ses talents, j'estime son esprit, son savoir : que ne puis-je encore me louer de sa politesse !

Elle ne trouvera pas mauvais que je lui rappelle, avant que de finir, les derniers traits de sa Critique, comme ce qu'elle pouvoit dire de plus favorable à ma Traduction ; ce sont ses propres armes que je lui remets à la main. *Si cette Traduction*, dit-elle, *toute défectueuse qu'elle est, a eu néanmoins beaucoup de succès, il en faut conclure en faveur de l'excellence de l'Original.* On n'ignore pas cependant que cet excellent Original avoit été traduit plusieurs fois, & même, à ce qu'on prétend, avec beaucoup de fidélité, sans que néanmoins son excellence fût reconnue, ni qu'on rendît aucune justice à son mérite ; d'où le Lecteur conclut tout de suite que, pour faire cesser la prévention où l'on

étoit à l'égard du Taſſe ; il falloit donc le traduire de la maniere dont je l'ai fait. Mais une conſéquence plus modeſte, qu'il m'eſt permis de tirer des paroles de mon Critique, c'eſt que, ſi ma Traduction a eu en effet quelque ſuccès, l'édition que j'en donne aujourd'hui au Public, étant moins défectueuſe que la premiere, je puis légitimement me flatter qu'elle en aura encore davantage.



VIE DU TASSE.

LA famille du Taſſe étoit noble & ancienne, quoique fort déchue du luſtre qu'elle avoit eu autrefois. On dit que ſes Ancêtres, connus dans le Milanez ſous le nom de la Tour, ayant été chaſſés du pays par les Viſconti, vinrent s'établir entre Côme & Bergame, ſur la montagne de Taſſo, dont le nom leur demeura depuis. Bernardo Taſſo, pere de notre Poëte, étoit Poëte lui-même, & homme de mérite. L'état de ſes affaires l'obligea de s'attacher à Ferrand de Sanſeverin, Prince de Salerne, qui le fit ſon Secrétaire, & eut toujours une extrême confiance en lui. Etant paſſé avec ce Seigneur dans le Royaume de Naples, il épouſa Porcia de Roſſi, d'une noble famille de ce pays-là. C'eſt de Bernardo & de Porcia que nâquit Torquato Taſſo, qui eſt celui dont nous parlons. Il vint au monde à Sorrente, près de Naples, le 11 Mars 1544.

Si les premieres années de la vie des hommes annoncent ce qu'ils ſeront un jour, jamais enfance n'a dû faire eſpérer un plus grand ſuccès dans les Lettres, que l'enfance du Taſſe. A ſix mois, dit l'Auteur * Italien de ſa vie, il parloit déjà & articuloit diſtinctement ſes paroles. A l'âge de trois ans il commença à étudier la Grammaire, & il ſe portoit à l'é-

* *Jean-Baptiſte Manſon, Marquis de Ville, qui avoit connu particuliérement le Taſſe.*

tude avec tant d'ardeur & tant de goût, que son pere n'hésita point de l'envoyer au College des Jésuites dès l'âge de quatre ans. Sous ces habiles maîtres, le petit Torquato fit de si grands progrès, qu'à sept ans il savoit parfaitement le Latin, & très-passablement le Grec. Il donna même à cet âge des preuves authentiques de son génie, en récitant publiquement des pieces Latines, en Prose & en Vers qu'il avoit composées. Dans sa plus tendre enfance il ne marqua jamais rien d'enfant; jamais on ne le vit rire, & très-rarement pleurer. Son esprit étoit si avancé, que les Jésuites, le jugeant capable de participer aux plus saints mysteres de la Religion, lui firent faire à huit ans sa premiere Communion. Enfin, à l'âge de neuf ans, il fut condamné à la mort avec son pere; & la maturité de son esprit, qui le distinguoit en tout des autres enfants, fut peut-être cause de cette sévérité sans exemple dont on usa à son égard.

La raison admet difficilement le merveilleux: elle peut être en garde contre celui dont les premieres années de la vie du Tasse se trouvent accompagnées; mais, sans adopter ce merveilleux dans toutes ses circonstances, il en résulte du moins que le Tasse étoit un de ces génies rares, en faveur de qui la Nature quelquefois s'écarte de l'uniformité qu'on lui voit observer à l'égard des autres. Voici quel fut le sujet de la Sentence de mort rendue contre son pere & contre lui.

Pierre de Tolede, Vice-Roi de Naples, ayant entrepris d'établir l'Inquisition dans ce Royaume, Sanseverin, Prince de Salerne, se chargea d'aller représenter à l'Empereur Charles-Quint les droits de la Nation Napolitaine. Cette démarche lui attira la bienveillance du peuple & la haine du Vice-Roi, qui

ne manqua pas dans la ſuite de faire paſſer Sanſeverin dans l'eſprit de l'Empereur pour un ſujet peu ſoumis & un homme dangereux. Sanſeverin, informé de la mauvaiſe impreſſion que le Vice-Roi avoit donnée de lui à Charles-Quint, envoya demander à ce Prince un ſauf-conduit pour aller ſe juſtifier en ſa préſence ; mais l'Empereur répondit durement à ſon Envoyé, qu'il ne traitoit point avec ſes ſujets. Par cette réponſe Sanſeverin jugea qu'on l'avoit perdu dans l'eſprit de ſon Maître. Il prit le parti d'abandonner le Royaume de Naples, en déclarant qu'il renonçoit à l'obéiſſance qu'il avoit jurée à Charles-Quint. Bernardo Taſſo ſuivit le Prince de Salerne, & amena avec lui ſon fils Torquato, qui n'avoit alors que neuf ans. Dès que Sanſeverin fut parti, le Vice-Roi le fit déclarer rebelle avec tous ſes adhérents, qui furent condamnés à la mort, & Torquato y fut compris, malgré ſon extrême jeuneſſe.

Quoique le Taſſe fût né à Sorrente, c'étoit à Naples qu'il avoit été élevé : ſes parents l'y avoient conduit dans un âge ſi tendre, qu'il regardoit cette derniere Ville comme le lieu de ſa naiſſance. Il ſe vit contraint d'en ſortir, & d'abandonner une mere qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit encore plus aimé. On peut croire qu'il ſentit vivement une ſi dure ſéparation. Il fit à cette occaſion de très-jolis vers, où il déplore ſon malheur, & où il ſe compare au jeune Aſcanius, que, dans un âge pareil au ſien, le deſtin barbare chaſſa de ſa patrie, & arracha comme lui d'entre les bras de ſa mere.

Bernardo Taſſo, obligé de ſuivre en divers lieux la fortune du Prince de Salerne, laiſſa ſon fils à Rome, ſous la conduite d'un de ſes

amis ; & cet ami, nommé Morice Cantaneo, cultiva avec un extrême soin les heureuses dispositions qu'il remarquoit dans le jeune homme qu'on lui avoit confié. Après la mort de Sanseverin, Bernardo étant passé au Service du Duc de Mantoue, fit venir auprès de lui son fils, qu'il n'avoit point vu depuis quelques années. Surpris de l'avancement de son esprit, il l'envoya peu de temps après à la suite du Prince Scipion, depuis Cardinal de Gonzague, pour étudier dans l'Université de Padoue. A l'âge de seize ans, le Tasse y soutint, avec un applaudissement général, des Theses sur les quatre Sciences qu'on enseigne dans cette célebre Université. Et un an après il y composa son Poëme de Renaud, qui lui attira de grands applaudissements.

Le pere du Tasse vit avec quelque regret le succès qu'avoit eu le Poëme de son fils. Il craignoit, avec raison, que le talent de la Poésie ne le détournât d'occupations plus sérieuses & plus utiles à sa fortune. Cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévu. Torquato, entraîné par un goût dominant, suivit l'exemple de Petrarque & de Boccace, à qui un pareil penchant avoit fait négliger l'étude des Loix, malgré les desirs & les remontrances de leurs peres.

A l'âge de vingt ans, le Tasse fut reçu dans l'Académie de Padoue. Il y prit le titre d'Académicien repentant, voulant dire par-là qu'il se repentoit de tout le temps qu'il avoit employé à autre chose qu'à la Poésie & à l'étude des Belles-Lettres. Et pour se conformer parfaitement au titre qu'il avoit pris, il songea aussi-tôt à composer un nouveau Poëme, qui fut celui de la Jerusalem délivrée. Il en dressa le plan, & commença à y travailler.

Attiré par les offres que lui firent Alphonſe ſecond, Duc de Ferrare, & Louis ſon frere, Cardinal d'Eſt, il alla s'établir à Ferrare à l'âge de vingt-deux ans. Il y fut reçu par ces deux Princes avec les démonſtrations les plus fortes de bienveillance & d'eſtime, & il ſe détermina à dédier ſa Jeruſalem au Duc Alphonſe. Les quatre premiers Chants de ce Poëme parurent bientôt après. Ils répondirent parfaitement aux eſpérances qu'on en avoit eues. Le nom du Taſſe devint célebre dans les Pays étrangers. Les careſſes qu'il reçut du Roi Charles IX, & des Seigneurs de ſa Cour, dans un voyage qu'il fit en France à la ſuite du Cardinal d'Eſt, lui firent connoître que ſa réputation ne ſe bornoit point à l'Italie. L'honneur qu'il fait à la Nation Françoiſe dans ſa Jeruſalem, dont le Héros principal eſt François, devoit naturellement engager cette Nation à lui témoigner une eſtime particuliere. L'accueil que les François firent au Taſſe, fut un témoignage de leur reconnoiſſance, & une preuve en même temps de la juſtice qu'ils rendoient à ſon mérite.

Pendant les ſept ou huit années qui s'écoulerent avant que le Poëme de la Jeruſalem fût fini, le Taſſe compoſa pluſieurs autres Ouvrages, moins connus en France qu'ils ne ſont eſtimés en Italie. J'en excepte ſon Aminte qui a été traduite en notre langue, & dont les François connoiſſent le mérite. On ſait que cette piece eſt l'original du Paſtor-Fido, & de la Fili di Sciro, qui parurent quelques années après. L'Aminte fit regarder ſon Auteur comme un homme qui avoit rétabli dans ſon ſiecle la Poéſie Paſtorale; & la Jeruſalem délivrée, qui fut achevée un an après que l'Aminte eut paru, fit paſſer le Taſſe pour le reſtaurateur du Poëme Epique.

Le succès qu'eut le Poëme de la Jerusalem est prodigieux. Tous les beaux esprits d'Italie, tous les Savants qui étoient alors en grand nombre, toutes les Académies, excepté une seule, comblerent d'éloges son Auteur. Ce Poëme fut traduit en Latin, en François, en Espagnol, en Langues Orientales même, presque au moment qu'il vit le jour. Il s'en fit en cinq ans huit éditions différentes. Cinquante ouvrages, soit en prose, soit en vers, furent imprimés à la louange du Poëme & du Poëte. L'Auteur de la Jerusalem universellement applaudi, relevé par ses contemporains au dessus de tous les Poëtes modernes, au dessus même des anciens, à qui on eut l'audace de le préférer: le Tasse enfin, peut-être trop exalté, jouissoit de la plus brillante réputation que jamais Poëte ait eue pendant sa vie, lorsque ce bonheur fut troublé par un accident qui devint pour lui la source de toutes ses infortunes.

Le Duc de Ferrare avoit une jeune Sœur nommée Léonore. Cette Princesse demeuroit avec la Duchesse d'Urbain, sa sœur aînée, dans le Palais d'Alphonse. Elle avoit de l'esprit, elle aimoit les Lettres, & estimoit particuliérement le Tasse. Malgré l'incertitude que le Manso veut répandre sur les amours de son ami, afin de le justifier de la faute qu'on lui imputa, il y a bien de l'apparence que le Tasse fit cette Princesse le but de ses galanteries poétiques, & peut-être l'objet d'une occupation plus sérieuse. Les vers où il se compare à Phaëton & à Icare, dont il dit qu'il imite la témérité: les plaintes qu'il fait sur un mariage qui se traitoit pour la Princesse Léonore, & la joie qu'il témoigne ensuite sur la rupture de ce mariage,

ge. La sévérité avec laquelle Alphonse en usa à son égard, après que son intrigue eut éclaté: l'intérêt que Léonore prit à sa disgrace, qu'elle tâcha en vain de faire cesser: enfin, ses amours rendus publics par l'indiscrétion d'un ami à qui il s'étoit imprudemment confié: toutes ces raisons ne permettent guere de douter que le bruit qui se répandit dans Ferrare n'eût un fondement légitime. Quoi qu'il en soit, le Tasse éprouva, à l'âge de trente-deux ans, le sort de ces téméraires à qui il s'étoit comparé; &, s'il ne perdit pas la vie comme eux, il lui en coûta du moins la santé & la liberté. Son esprit s'affoiblit, sa raison se troubla, son imagination s'égara, le reste de sa vie ne fut qu'un tissu d'amertumes; & pendant les dix-huit années qu'il vécut encore depuis, on peut dire qu'il paya bien cher la gloire que ses Ouvrages lui avoient acquise, & les faveurs qu'il avoit reçues de l'amour.

Un Gentilhomme Ferrarois, à qui le Tasse avoit fait confidence d'un secret dangereux qu'il ne devoit confier à personne, manqua à la fidélité qu'il devoit à son ami. Le Tasse en fut informé. Il lui reprocha un jour son indiscrétion dans le Palais du Duc de Ferrare. Au lieu de s'excuser comme il le devoit, cet infidele confident voulut mal-à-propos tourner la chose en plaisanterie. C'étoit faire tacitement l'aveu du crime qu'on lui reprochoit. Le Tasse, indigné d'une plaisanterie si déplacée, ne put retenir sa colere, & lui donna un soufflet. Comme ils étoient alors dans un lieu où le respect les empêchoit de pousser plus loin leur querelle, ils sortirent sur le champ pour l'aller vuider hors de la Ville. Trois freres qu'avoit le confident du Tasse, ayant appris ce qui venoit de se passer, cou-

rurent dans le moment au secours de leur frere. Ils le trouverent aux prises avec son ennemi, & ils eurent assez peu de générosité pour l'attaquer tous quatre à la fois. Mais le Tasse se défendit avec tant de valeur, qu'il blessa deux de ses quatre adversaires, & donna le temps d'arriver à ceux qui accouroient pour les séparer : après quoi, l'imagination encore toute échauffée du courage qu'il venoit de faire paroître, il eut l'imprudence de revenir chez lui. Pour les quatre freres, ils n'oserent rentrer dans la Ville, & prévinrent d'eux-mêmes l'Arrêt qui les en a bannis. Cette action de vigueur, peu commune aux Poëtes, fit dire du Tasse que la plume ou l'épée à la main, nul ne lui étoit comparable, & elle le rendit aussi célebre par sa valeur qu'il l'étoit par ses écrits.

Cependant le Duc de Ferrare, instruit de la querelle & du sujet qui y avoit donné lieu, fit arrêter le Tasse, sous prétexte de le mettre à couvert du ressentiment de ses ennemis. Ce fut alors que son imagination refroidie lui laissa clairement envisager les suites dangereuses de son imprudence. Soit qu'il fût coupable ou non de la faute qu'on lui imputoit, la vraisemblance étoit contre lui. Il savoit que l'opinion d'une injure reçue produit presque toujours dans l'esprit des Princes le même effet que la réalité, & il craignit avec raison qu'Alphonse irrité ne couvrît son propre ressentiment du prétexte de vouloir le garantir de celui des autres.

Le Tasse étoit naturellement mélancolique. Il n'est point de légeres disgraces pour les hommes en qui l'humeur noire domine : tout prend dans leur esprit la teinture désagréable de cette humeur dont ils abondent. Les réflexions que notre Poëte eut lieu de faire pen-

dant une assez longue détention, augmenterent à l'excès sa mélancolie. En proie aux pensées les plus funestes, il s'abandonna à de vaines terreurs: la violence, le poison, la mort sous toutes les formes étoit sans cesse présente à son esprit. Il se résolut enfin à se tirer d'un péril qui lui paroissoit inévitable, s'il y demeuroit plus long-temps exposé. Il trouva le moyen de se déguiser; il sortit de sa prison, & s'en alla à Turin, où il croyoit pouvoir demeurer caché sous un autre nom que le sien.

Malgré son déguisement, il y fut bientôt reconnu. Le Duc de Savoie, informé que ce Poëte célebre étoit dans Turin, le fit venir, & le traita avec honneur. Si le Tasse eût été dans une autre situation d'esprit, il auroit pu être sensible aux traitements que lui fit ce Prince, & se seroit cru en sûreté à sa Cour; mais la mélancolie avoit jetté dans son ame de trop profondes racines. La liberté qu'il s'étoit procurée n'avoit point dissipé ses frayeurs. Il se regardoit comme un criminel d'Etat, que le Prince qu'il avoit offensé devoit poursuivre partout. Dès qu'il se vit découvert, il craignit que le Duc de Savoie n'eût la lâche complaisance de le livrer au Duc de Ferrare, ou de se défaire de lui par le poison. Cette noire pensée le fit sortir avec précipitation de Turin pour s'en aller à Rome, où il espéroit trouver un sûr asyle.

L'inquiétude de son esprit ne le laissa pas jouir long-temps des douceurs qu'il commençoit à goûter dans cet asyle. Le desir lui prit d'aller à Sorrente voir sa sœur aînée, qui étoit établie dans cette Ville, & qu'il n'avoit point vue depuis son enfance; c'étoit s'exposer à de plus grands dangers que ceux qu'il avoit courus jusqu'alors. L'Arrêt de mort rendu à Naples con-

tre lui subsistoit toujours, & il alloit dans un pays où sa tête étoit proscrite : mais son imagination, fortement affectée de la crainte du Duc de Ferrare, l'empêchoit de sentir toute l'étendue d'un plus grand péril où il s'exposoit. Il se travestit en payſan, & arriva heureusement à Sorrente. Trois mois après qu'il fut chez sa sœur, il reçut une lettre de la Princesse Léonore, à qui il avoit soin de donner de ses nouvelles, par laquelle cette Princesse lui conseilloit de revenir à Ferrare ; elle l'assuroit qu'il n'auroit rien à craindre de la part de son Frere. Peu de temps après il en reçut une seconde, où Léonore, usant de l'empire qu'elle avoit sur son cœur, lui ordonnoit de revenir sans différer. Cette seconde lettre le détermina sur le champ. *Je pars*, dit-il à sa sœur, *je vais me remettre volontairement dans mes premiers fers.* Il partit en effet, &, après avoir essuyé à Rome une dangereuse maladie, il se rendit à Ferrare.

Le Duc ne l'y reçut point mal, & dans les premiers jours il ne parut pas qu'Alphonse eût conservé du ressentiment contre lui : mais la facilité avec laquelle il écouta peu après les discours qu'on lui tint sur l'aliénation de son esprit, fait juger qu'il ne lui avoit pas rendu entiérement ses bonnes graces. Il est vrai que ces discours n'étoient pas sans fondement : la mélancolie qui avoit ruiné la santé du Tasse, lui avoit en même-temps affoibli l'esprit ; mais sa raison ne fut jamais altérée au point que ses ennemis le publierent, & qu'Alphonse parut le croire. Ce Prince, qui se faisoit autrefois un plaisir de son entretien, en vint dans la suite avec lui jusqu'à refuser de l'entendre dans ses justifications. Il ne lui fut plus même permis de voir la Princesse Léonore, & on lui ôta toute consolation dans son malheur, comme on lui ôtoit tout moyen d'y remédier. La différence qu'il y avoit entre

ſes traitements que le Taſſe eſſuyoit alors à la Cour d'Alphonſe, & ceux qu'il y avoit éprouvés pendant les dix années brillantes de ſa jeuneſſe, le frappa vivement : il ne put ſoutenir la comparaiſon qu'il en fit, & il réſolut d'abandonner un ſéjour où le ſouvenir de ſon bonheur paſſé ne ſervoit qu'à redoubler ſes peines.

Dans pluſieurs Villes d'Italie, où il alla au ſortir de Ferrare, il ne trouva point le repos qui le fuyoit par-tout. Le bruit de ſa folie l'avoit devancé dans ces Villes ; &, comme en tous lieux il portoit ſon humeur ſombre & chagrine, ſa préſence ne fit point revenir de l'opinion qui s'étoit répandue au déſavantage de ſa raiſon. Enfin ſon inquiétude, où plutôt ſon malheur, le ramena dans une Ville où il ne devoit jamais rentrer, & il revint une ſeconde fois à Ferrare. Ce fut alors qu'Alphonſe plus prévenu, ou plus irrité contre lui qu'auparavant, le fit enfermer dans l'Hôpital de Sainte-Anne, comme un malade à la guériſon duquel il falloit ſérieuſement ſonger. Les ordres furent auſſi-tôt donnés pour qu'on lui fît tous les remedes néceſſaires, & ſur-tout il y eut défenſe expreſſe de le laiſſer ſortir.

Il eſt aiſé de juger l'effet qu'un pareil traitement dut produire ſur une tête déjà auſſi affoiblie que celle du Taſſe. Les remedes aigrirent ſon mal au lieu de le diminuer, ſa mélancolie redoubla : il tomba dans les vapeurs noires, qui lui ôtoient par intervalle l'uſage de ſa raiſon ; &, dans les accès de ce mal, il devint ſujet aux mêmes viſions qui s'emparent ordinairement de ces cerveaux foibles. Il crut que ſa maladie n'étoit point naturelle, & que la magie y avoit part. Il s'imagina qu'un Lutin avoit été ſuſcité par ſes ennemis pour le tourmenter. Ce Lutin lui faiſoit éprouver de temps en temps les effets d'une malice badine, en lui enlevant,

disoit-il, les choses destinées pour sa nourriture, ou en dérangeant ses papiers & ses livres. Quelquefois un génie plus grave s'apparoissoit à lui, & il croyoit avoir avec ce dernier des conversations sérieuses & remplies de piété.

Le Tasse eût été moins à plaindre, si sa raison entiérement égarée lui eût ôté le sentiment de son état : mais ses absences d'esprit étoient passageres ; il revenoit dans son bon sens, & le retour de sa raison étoit toujours suivi de réflexions attristantes : son ame se replongeoit bientôt dans cette même noirceur qui avoit causé son mal, & qui l'entretenoit.

Mais, ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que dans cet état déplorable son génie poétique ne l'abandonna point. Dans tout le cours de sa vie le Tasse n'a point cessé de faire des vers ou d'écrire en prose. Ce fut au plus fort de ses disgraces qu'il eut à répondre aux Critiques qui parurent alors contre sa Jerusalem ; & il le fit avec une force de raisonnement qui renversa ses Critiques. Accablé de malheurs & d'infirmités, son amour pour les Muses, vainqueur de sa mauvaise fortune, lui a fait produire un grand nombre d'ouvrages. Et si ses derniers écrits manquent du feu qui se trouve dans les premiers, on y remarque du moins une merveilleuse facilité, & les restes encore estimables de ce rare talent qu'il avoit reçu de la nature.

Cette seconde détention du Tasse fut bien plus longue & plus fâcheuse que la premiere.

En vain l'Empereur, le Pape, toutes les Puissances d'Italie s'entremirent pour obtenir sa liberté ; soit que les recommandations de ces Princes ne fussent point assez fortes, soit que l'égarement de son esprit, qui étoit connu de tout le monde, justifiât la conduite d'Alphonse à son égard, le Duc de Ferrare demeura

inflexible jusqu'au temps du mariage du Prince César d'Est. Ce fut pendant les réjouissances qui se firent à l'occasion de ce mariage, qu'Alphonse donnant son ressentiment à la joie publique, consentit enfin que l'infortuné Tasse sortiroit de son infirmerie, & il en sortit, comme on le croira aisément, avec la santé du corps & de l'esprit plus altérée qu'il ne l'avoit eue en y entrant.

Le Tasse dit lui-même qu'il étoit dans sa quarante-deuxieme année, lorsque pour la seconde fois il recouvra sa liberté, après deux ans d'infirmités continuelles, & sept ans de prison. Il se retira d'abord à Mantoue chez le Duc Vincent de Gonzague, qui avoit le plus contribué à son élargissement; mais dégoûté, avec raison, de tout attachement pour les Princes, & sentant d'ailleurs que l'air de Mantoue lui étoit contraire, il fit demander la permission d'aller à Naples, afin d'y rétablir sa santé, & de poursuivre en cette ville la restitution des biens de sa mere qui avoient été confisqués. Cette permission que le Tasse obtint aisément, ne lui procura point l'effet qu'il en attendoit. Sa vie fut trop courte pour qu'il pût voir la fin du procès qu'il lui fallut essuyer avant que de rentrer dans ses biens, & sa santé étoit trop altérée pour que l'air natal la pût parfaitement rétablir. Mais les douceurs d'une vie libre & paisible, ne laisserent pas d'éclaircir beaucoup son humeur sombre; &, s'il ne retrouva point à Naples une santé parfaite, il y trouva du moins un repos d'esprit qui lui étoit inconnu depuis dix ans.

La vie tranquille que le Tasse menoit en cette Ville, ne l'empêcha point de faire de temps en temps quelque voyage, soit à Rome, soit en d'autres Villes d'Italie. Le Grand-Duc Ferdinand, qui l'avoit connu étant Cardinal, & qui

avoit conſervé pour lui beaucoup d'eſtime, voulut l'attirer à Florence, & employa même pour cela l'autorité du Pape. Le Taſſe ne put ſe diſpenſer d'avoir quelque complaiſance pour un Prince qui témoignoit le ſouhaiter avec tant d'ardeur. Il ſe rendit auprès de lui, mais il s'y rendit avec une ferme réſolution de ne faire à Florence que fort peu de ſéjour. Ce fut à l'occaſion de ce voyage que les Académiciens de la Cruſca, pour réparer en quelque ſorte le tort qu'ils avoient fait à leur goût, en critiquant ſon Poëme de la Jeruſalem d'une maniere outrageante, lui firent d'auſſi grands honneurs, & lui donnerent autant de louanges qu'ils avoient marqué de mépris pour lui dans leur injuſte critique.

Si les malheurs du Taſſe n'avoient pu étouffer ſon génie poétique; ſi, comme nous avons dit, au plus fort de ſes diſgraces, il ne ceſſa point de faire des Vers, on peut juger que la tranquillité dont il jouit à Naples ne fut pas oiſive. Les critiques qui avoient paru de ſa Jeruſalem lui avoient fait faire de ſérieuſes réflexions ſur ce Poëme. Sans ſouſcrire à tout ce qu'on lui reprochoit dans ces critiques outrées, il convint que ſon Poëme pouvoit être plus parfait, & il entreprit de le corriger. Son premier deſſein avoit été de le faire, en ajoutant quatre Chants nouveaux, & en répandant une centaine de Strophes dans les autres Chants du Poëme dont il devoit en même temps retrancher quelques endroits. Mais, abandonnant ce premier deſſein, il en forma un autre qui auroit effrayé toute imagination moins féconde que la ſienne. Ce ne fut plus en retranchant ou en ajoutant quelques Vers qu'il entreprit de corriger ſa Jeruſalem; il le fit en compoſant un nouveau Poëme, ſous le nom de Jeruſalem Conquiſe, dans lequel, à la réſerve du ſujet

principal, & de quelques idées particulieres qu'il a conſervées, tout juſqu'au titre eſt changé d'un bout à l'autre.

Malgré l'imitation ſervile d'Homere qu'on remarque dans la Jeruſalem Conquiſe; malgré l'exactitude ſcrupuleuſe avec laquelle le Taſſe y a ſuivi les regles du Poëme Epique données par Ariſtote, ce nouvel Ouvrage eut peu de ſuccès. Le ſtyle en eſt noble, mais diffus; la Poéſie ſonore, mais froide: le cœur y eſt peu touché, l'imagination peu émue. Ce Poëme d'un quart plus long que la Jeruſalem délivrée, lui eſt infiniment inférieur; il ne ſervit qu'à faire admirer la fécondité de ſon Auteur.

Mais on l'eût admirée bien davantage, ſi le Taſſe eût eu le temps d'exécuter le nouveau projet qu'il avoit formé. Auſſi docile après que ſon ſecond Poëme eut paru, qu'il l'avoit été avant que de le faire paroître pour contenter ſes critiques, ou pour ſe ſatisfaire lui-même, il avoit réſolu d'en compoſer un troiſieme, dans lequel, en évitant les défauts qu'on lui reprochoit dans les premiers, il vouloit faire entrer tout ce qui avoit plu dans les deux autres, & peut-être y ajouter encore des idées nouvelles.

Il n'y a pas d'apparence, après tout, que cette troiſieme Jeruſalem eût été plus parfaite que les deux premieres. Quelques génies heureux s'affranchiſſant de la loi commune, ont conſervé leur feu poétique parmi les glaces de la vieilleſſe. Mais ces génies ſont rares: il eſt peu de Sophocles; & les Muſes, ainſi que les amours, n'ont qu'une ſaiſon. Quoique le Taſſe ne fût pas encore dans un âge avancé, les diſgraces qu'il avoit eſſuyées, les infirmités auxquelles il étoit ſujet depuis tant d'années, avoient enfin étouffé ſon feu. Comme d'ailleurs il avoit commencé

à être Poëte dans un âge où les hommes ignorent encore la différence qui eſt entre la Proſe & les Vers, il devoit ſubir le ſort des eſprits prématurés : on ſait que la nature les prive de bonne heure des dons qu'elle leur a faits avant le temps.

Un homme tel que le Taſſe, qui ſembloit n'avoir reçu le jour que pour ſacrifier aux Muſes à qui il s'étoit conſacré dès l'enfance, devoit naturellement ceſſer de vivre en ceſſant d'être Poëte : auſſi le terme de ſa carriere poétique fut celui de ſa vie. Mais cette carriere illuſtre ſe termina d'une maniere bien glorieuſe pour ce grand Poëte. On lui décerna des honneurs que peu d'autres Poëtes avoient obtenus avant lui, & qu'aucun n'avoit ſi bien mérités. Avant que de mourir, le Taſſe connut bien clairement l'eſtime qu'avoit pour lui toute l'Italie. Et, s'il ne reçut point la récompenſe qu'on préparoit à ſon mérite, il fut du moins qu'elle lui étoit deſtinée ; il vit l'empreſſement avec lequel on attendoit le jour de ſon triomphe ; &, ce qui devoit être plus flatteur encore pour lui que le triomphe même, il entendit les regrets qui ſe faiſoient par-tout ſur ce que la mort lui alloit ravir un prix que ſon mérite lui avoit ſi juſtement acquis.

Le Cardinal Cinthio Aldobrandin, à qui il avoit dédié ſa Jeruſalem Conquiſe, demanda au Pape Clément VIII, ſon oncle, que, ſelon un ancien uſage, la couronne de laurier & le triomphe au Capitole lui fuſſent décernés. Clément y conſentit avec joie, & le Taſſe fut mandé à Rome. Il ne fut point inſenſible à une nouvelle ſi flatteuſe pour ſa gloire. Malgré ſa ſanté qui dépériſſoit tous les jours, il ſe rendit à Rome, & y fut logé dans le Palais du Pape. *Venez, illuſtre Poëte*, lui dit Clé-

ment VIII ; *venez recevoir une couronne à laquelle vous allez faire autant d'honneur qu'elle en a fait à ceux qui l'ont reçue avant vous.* Les ordres furent donnés auſſi-tôt pour préparer la cérémonie du triomphe que le Cardinal Cinthio avoit deſſein de rendre pompeuſe.

La ſanté du Taſſe extrêmement affoiblie, ne permettoit guere qu'on différât cette pompe ; le moindre retardement ſuffiſoit pour le priver des honneurs qu'on lui deſtinoit. En effet, le Cardinal Cinthio ayant été quelques jours indiſpoſé, lorſqu'il fut rétabli, le Taſſe ne ſe trouva plus en état de recevoir ces honneurs qui lui étoient préparés. Il tomba dans une foibleſſe qui lui fit juger que la fin de ſa vie étoit prochaine. Pour employer plus chrétiennement le peu de temps qui lui reſtoit, il ſe fit porter dans la maiſon des Religieux de ſaint Onuphre. Il y vécut encore trois ſemaines, & y mourut enfin le 15 Avril 1595, dans tous les ſentiments d'une véritable piété. Il étoit âgé de cinquante-un ans, un mois & quelques jours.

Jamais Poëte n'a dû ſe flatter plus légitimement que le Taſſe de s'être acquis dans la mémoire des hommes cette immortalité à laquelle tous les Poëtes aſpirent. Il en eut même dans les derniers jours de ſa vie une preuve ſenſible. La crainte que lui témoignerent les Religieux de ſaint Onuphre qu'on ne leur enlevât ſon corps, l'empreſſement avec lequel ils lui demanderent qu'il fût inhumé dans leur Egliſe, & qu'il voulût bien leur laiſſer ſur cela ſa volonté par écrit, dut lui faire juger qu'on le regardoit comme un de ces hommes extraordinaires, dont les reſtes ſont précieux, parce que leur nom eſt immortel. Mais peu touché alors d'une gloire

passagere, il ne s'occupoit que du Ciel ; il ne songeoit qu'à se rendre digne d'y recevoir une couronne préférable au vain laurier qui l'attendoit au Capitole.



JERUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT PREMIER.

JE chante cette guerre que la piété fit entreprendre, & ce Capitaine qui délivra le Saint Tombeau de Jesus-Christ. Cette glorieuse conquête lui couta bien des travaux; il dut à sa valeur & à sa prudence le succès de son entreprise. En vain les peuples unis de l'Asie & de l'Afrique s'opposerent à ses armes: en vain les puissances de l'enfer se déclarerent contre lui: aidé de la faveur du Ciel, il surmonta ces obstacles, & sous ses saints étendards il ramena ses compagnons égarés.

O Muse! toi qui n'as pas sur l'Hélicon le front ceint d'un laurier périssable, mais qui dans le Ciel as la tête couronnée d'étoiles d'un immortel éclat, inspire à mon cœur une ardeur divine; donne de la noblesse à mes chants, & daigne me pardonner si dans cet ouvrage j'ose quelquefois parer la vérité d'ornements qui lui son

étrangers. Tu connois le penchant des hommes pour ce qui leur paroît agréable : tu sais combien ils sont sensibles aux charmes d'une élégante Poésie ; la vérité, lorsqu'elle s'offre à eux sous une image riante, entraîne & soumet les plus indociles. C'est ainsi que nous présentons à un enfant malade les bords du vase frottés d'une douce liqueur : trompé par cet innocent artifice, il avale la liqueur amere, & la santé qu'il recouvre devient le fruit de son erreur.

Et toi, magnanime Alphonse, par qui j'ai évité les atteintes de la fortune ennemie ; toi qui, me sauvant d'une mer orageuse prête à m'engloutir, m'as recueilli dans un heureux port, reçois favorablement cet ouvrage que je te consacre. Peut-être, & j'ose l'augurer, il me sera permis un jour de célébrer tes propres exploits. Si la paix se rétablit jamais entre les peuples qui adorent Jesus-Christ, & qu'épris d'un saint zele ils arment par mer & par terre, pour arracher des mains des Infideles l'illustre proie qu'ils ont ravie, qui sera plus digne que toi d'être le Chef d'une si haute entreprise ? C'est à toi sans doute qu'ils déféreront alors le Commandement général, ou sur mer ou sur terre, à ton choix. Rival de Godefroy, prête une oreille attentive à mes chants, & te prépare aux combats.

Il y avoit déjà plus de cinq ans que les Chrétiens étoient passés dans l'Orient pour l'exécution de leur glorieux dessein. Ils avoient pris Nicée d'assaut ; ils s'étoient rendus maîtres par intelligence de la puissante ville d'Antioche ; &, après l'avoir défendue contre les efforts d'une armée innombrable de Persans, ils s'étoient emparés de Tortose. L'hiver ayant interrompu leurs exploits, ils attendoient alors le printemps pour recommencer la

guerre. Déjà la fin de cette saison fâcheuse qui suspend les travaux de Mars, approchoit, lorsque le Souverain Maître du monde, du haut de son trône sublime, de ce trône autant élevé au-dessus des étoiles que les étoiles le sont au-dessus de l'enfer, jetta les yeux ici-bas, & à l'instant tout ce que renferme l'univers entier lui fut présent. Tout s'offrit aux yeux de l'Eternel; mais ce fut particuliérement en Syrie, sur les Princes Chrétiens, qu'il arrêta ses regards.

Par cette pénétration avec laquelle il sonde les cœurs, & découvre les plus secretes pensées des hommes, il vit Godefroy tout occupé du desir d'affranchir la Ville sainte du cruel joug qui l'opprime : pour ce guerrier plein de foi & de zele la gloire du monde est vile, les honneurs, les richesses sont mépriſables. Il remarqua dans Baudouin, son frere, un esprit ambitieux, aspirant sans cesse aux grandeurs humaines. Le vaillant Tancrede lui parut épris d'un amour funeste qui le tourmente nuit & jour, lui donne du dégoût pour la vie. Il vit Boëmond attentif à jetter les fondements de sa nouvelle souveraineté, à introduire dans ses Etats de nouvelles loix, de nouveaux usages, & à y établir la véritable Religion. Le Prince d'Antioche est tellement occupé de ses soins, qu'il semble avoir oublié tout le reste. Il découvrit dans Renaud une ame toute guerriere, & un courage ennemi du repos: ce n'est point pour les trésors ni pour les grandeurs qu'il soupire; mais il a une soif ardente & immodérée de la gloire. Guelfe, son oncle, l'entretenoit des illustres exemples qu'ont laissé les Héros de l'antiquité, & le jeune homme écoutoit avidemment les discours de ce sage guerrier.

Après que l'Eternel eut pénétré les sentiments

les plus secrets de ces Princes & des autres Chefs de l'armée chrétienne, il fit venir à lui Gabriel, qui tient le second rang parmi les esprits célestes; cet Ange qui sert d'interprete fidele entre Dieu & les justes, qui annonce sur la terre les décrets du Très-Haut, & rapporte aux pieds de son trône les vœux des mortels. Partez, lui dit le Seigneur, allez trouver Godefroy, & lui dites de ma part: pourquoi demeurez-vous dans l'inaction? Pourquoi differez-vous à rompre les fers où Jerusalem gémit? Appellez les Chefs au Conseil, réveillez le zele des plus lents, excitez-les tous à cette sainte entreprise. Soyez leur Général, je vous éleve à ce haut rang; que ceux qui ont été jusqu'à présent vos égaux, deviennent les exécuteurs de vos ordres.

Le Seigneur dit, & Gabriel à l'instant se dispose à lui obéir. Il revêtit sa substance invisible d'une forme aërienne: il prit la figure d'un jeune homme d'une beauté majestueuse; il entoura sa tête de rayons éclatants, & attacha à ses épaules des ailes blanches dont les extrêmités étoient dorées. C'est par le secours de ses ailes qu'il fend les vents & les nues, & qu'il parcourt avec rapidité la terre & les mers. L'Ange ainsi revêtu s'élance du haut des Cieux; il suspendit un moment son vol au-dessus du Liban, puis il se précipita vers les plaines de Tortose.

Le soleil commençoit à sortir du sein de l'Océan: la moitié de son globe lumineux éclairoit déjà le monde; l'autre moitié étoit encore cachée sous les eaux; & Godefroy, selon sa coutume, offroit à Dieu ses vœux & ses hommages, lorsque l'Envoyé céleste, brillant encore, lui apparut du côté de l'Orient, & lui dit: Godefroy, voici la saison favorable pour recommencer la guerre. Pourquoi differez-

vous à tirer Jeruſalem de l'oppreſſion ? Aſſemblez tous les Chefs de l'armée ; réveillez leur zele, excitez leur courage. Dieu vous a élu pour être leur Général, ils ſe ſoumettront à vous ſans répugnance. C'eſt le Seigneur qui m'envoie vers vous, c'eſt ſa volonté ſuprême que je vous annonce : quelle eſpérance ne devez-vous pas concevoir de la victoire ? avec quelle ardeur ne vous acquitterez-vous point de l'emploi qu'il vous confie ? Gabriel à ces mots diſparut, & remonta dans les Cieux. Godefroy fut ébloui de cette viſion, il en demeura quelque temps interdit ; mais, après être revenu à lui, faiſant réflexion ſur ce qu'un Ange venoit de lui annoncer de la part de Dieu, le deſir qu'il avoit de voir finir cette guerre, dont la conduite devoit être déſormais confiée à ſes ſoins, ſe convertit en un zele plein d'ardeur. La joie ambitieuſe de ſe voir préféré aux autres n'y eut aucune part ; mais on peut dire que ſa volonté ſe trouvant en cela conforme à celle de ſon Dieu, elle en prit une nouvelle force, ainſi qu'une étincelle qui s'unit à un grand feu. Il invita auſſi-tôt, par des meſſages réitérés, tous les Chefs diſperſés aux environs de Tortoſe, à s'aſſembler dans cette Ville : au conſeil qu'il leur donnoit, il joignit les plus vives inſtances ; il employa ſi efficacement tout ce qui peut réveiller le courage & exciter une ame généreuſe, qu'il fut, en quelque ſorte, les contraindre & les charmer en même-temps. Les principaux de l'armée s'aſſemblent, une foule d'autres guerriers les ſuit. Le ſeul Boëmond ne s'y trouva point. Partie ſe loge dans la Ville, partie campe au dehors. Enfin, le jour auquel ſe devoit tenir cet important Conſeil étant arrivé, tous les Chefs ſe rendirent en un même lieu, & y formerent

un illuſtre Sénat. Alors Godefroy leur adreſſa ce diſcours avec beaucoup de grace & de majeſté.

Soldats du Dieu vivant, qu'il a choiſis pour être les reſtaurateurs de ſon culte, vous qu'il a préſervés juſqu'ici de tous périls, & ſur mer & dans les combats; vous dont il s'eſt ſervi pour arborer ſes étendards, & faire révérer ſon ſaint nom chez les nations nombreuſes que vous avez ſoumiſes, ce n'eſt point pour acquérir une gloire paſſagere, en domptant des peuples barbares, que nous avons abandonné nos familles & notre patrie, & que nous nous ſommes expoſés ſans crainte aux haſards d'une guerre longue & difficile: nous n'avons pas prodigué notre ſang pour un prix de ſi peu de valeur. Le but de notre entrepriſe a été de délivrer la Cité ſainte & de briſer le joug indigne ſous lequel nos freres ſont aſſujettis; de fonder enſuite un nouvel Empire dans la Paleſtine, où la piété puiſſe trouver un ſûr aſyle, & où l'étranger, qui adore Jeſus-Chriſt, oſe en liberté venir rendre hommage à ſon divin tombeau.

Si nous bornons ici nos conquêtes, ou ſi nous portons nos armes d'un autre côté, nous aurons à la vérité par bien des travaux acquis une foible gloire, mais ſans avoir rien avancé pour l'exécution de notre premier deſſein. Que nous ſert-il en effet d'avoir paſſé la mer avec de ſi grandes forces? Que nous ſert d'avoir porté dans l'Aſie le flambeau de la guerre, ſi, contents d'avoir renverſé des Empires, nous négligeons de fonder celui dont l'établiſſement étoit notre principal objet?

En vain pouſſé par des vues humaines, l'ambitieux croit établir ſa puiſſance dans un pays, où preſque ſeul, & loin de ſa patrie, il eſt de tous côtés environné d'infideles, où il n'oſe ſe promettre aucun ſecours de la Grece, & n'en peut eſpérer de l'Occident: il fonde

un bâtiment sur le sable ; bientôt l'édifice s'écroule, & celui qui l'éleve, demeure lui-même enséveli sous ses ruines.

Les Turcs vaincus, les Persans défaits, Antioche subjuguée ; tous ces triomphes, qui nous frappent par leur éclat, ne sont pas notre ouvrage ; c'est à Dieu seul qu'il en faut attribuer la gloire ; &, si nous abandonnons la fin qu'il s'étoit proposée, en nous accordant la victoire, j'ai peur que ces triomphes éclatants ne soient bientôt plus qu'un vain nom. Ne perdons pas si mal-à-propos le fruit de tant d'avantages que nous avons reçus du Ciel : continuons à nous conduire comme nous avons fait jusqu'ici, & que la fin de notre entreprise couronne de si glorieux débuts. Aujourd'hui que les passages sont ouverts, à présent que la saison est favorable, qui nous empêche de marcher droit à la ville où devoient se terminer nos conquêtes ?

Je vous proteste, illustres Seigneurs, & je prends à témoin de ce que je dis tous les hommes qui vivent aujourd'hui, & tous ceux qui vivront un jour ; j'ose même en attester le Dieu que nous adorons, & qui m'entend des Cieux : je vous proteste donc que le temps est venu d'accomplir notre glorieux dessein. Plus nous tarderons à nous mettre en devoir de le faire, plus l'exécution en deviendra difficile : ce qui est à présent sûr va devenir de plus en plus incertain. Je prévois enfin que, pour peu que nous différions, le Roi de la Palestine recevra infailliblement le secours d'Egypte qu'il attend.

Godefroy ayant cessé de parler, un murmure d'applaudissement qui s'éleva aussi-tôt dans l'assemblée, fit connoître que chacun approuvoit son discours. Le saint Solitaire qui avoit été le premier promoteur de l'entreprise, &

qui se trouvoit assis parmi les Chefs, le vénérable Pierre prenant alors la parole, leur dit: Ce que Godefroy vient de nous faire entendre, est une vérité dont on ne peut s'empêcher de convenir, & je vois avec satisfaction qu'il n'y a personne dans cette illustre assemblée qui n'en ait été frappé; je n'ai donc qu'un mot à ajouter.

Quand je fais réflexion à la mésintelligence qui a si souvent régné parmi vous, à cette discorde fatale qui vous a tant de fois empêché d'entreprendre des choses importantes, & qui souvent a fait avorter le succès de celles que vous aviez entreprises, je n'en puis attribuer la cause qu'à l'autorité qui s'est trouvée partagée entre plusieurs, en qui presque toujours on a vu des sentiments différents avec un pouvoir égal. Par-tout où un seul n'est pas le maître de distribuer à chacun l'emploi qui lui convient, de récompenser le mérite & de punir le crime; par-tout, en un mot, où un seul n'est pas revêtu de la puissance suprême, il faut nécessairement que le désordre regne, & que les loix soient sans vigueur. Vous êtes tous amis, vous êtes tous des membres unis d'un même corps, mais il lui manque un Chef. Elisez-en un qui ait la direction de tous ses mouvements; donnez à un seul l'autorité souveraine; qu'il rempliſſe parmi vous les devoirs d'un Roi; qu'il soit revêtu de son pouvoir, & qu'il en soutienne la Majesté.

Ainsi parla le saint Vieillard: Inspiration divine, quels cœurs ne te sont point ouverts? c'est toi qui mis ces paroles dans la bouche du Solitaire; c'est toi qui les fis goûter à tous les Chefs: tu éteignis en eux l'amour naturel qu'ont les hommes pour l'indépendance; tu réprimas ce penchant qu'ils ont à vouloir commander aux autres. Guillaume & Guelfe,

qui étoient les plus considérables de l'assemblée, furent les premiers à proclamer Godefroy pour leur Général. Tous les autres applaudirent unanimement à leur choix. C'est à lui, dirent-ils, à délibérer dorénavant & à ordonner seul. Qu'il porte la guerre où il voudra, & quand il le jugera à propos. Qu'il impose aux vaincus telles loix qu'il voudra leur imposer. Nous avons été jusqu'à présent ses égaux, nous seront dorénavant les ministres de ses volontés.

Toute l'armée fut bientôt instruite du choix qu'avoient fait les Chefs. Godefroy se fit voir aux soldats; il leur parut digne du rang suprême où il venoit d'être élevé. Le nouveau Général reçut leur salut & leurs applaudissements d'un air noble & tranquille; &, après les avoir remerciés des marques qu'ils lui donnoient de leur zele, il ordonna pour le lendemain une revue générale de toutes les troupes.

Le soleil alloit éclairer le monde, le jour commençoit à paroître plus pur, plus beau qu'à l'ordinaire, lorsqu'on vit tous les guerriers, dans un équipage leste, s'avancer avec leurs armes, & se ranger sous ses enseignes. Ils s'étendirent dans une vaste prairie. Godefroy s'y étant rendu, toute l'armée défila devant lui, la Cavalerie d'abord, & puis l'Infanterie. Mémoire victorieuse des ans & de l'oubli, toi qui es la dépositaire de tout ce qui s'est passé dans le monde, orne ma langue de tes richesses, de tes immenses trésors: redis-moi les noms de chaque troupe & de leurs Capitaines; fais que je puisse rendre à leur mérite l'éclat que les siecles ont obscurci, afin que désormais il soit à l'abri des outrages du temps.

Ceux qu'on vit paroître les premiers, furent les Français au nombre de mille hommes,

armés de pied en cap. Ils étoient venus de l'Isle de France, beau & spacieux pays situé entre quatre rivieres. Hugues, frere de leur Roi, les avoit commandés d'abord ; après la mort de ce Prince ils avoient mis à leur tête Clotaire, Capitaine d'un rare mérite, à qui il ne manquoit qu'une naissance royale ; c'est sous les ordres de ce vaillant homme que marchoit la noble Enseigne des Fleurs-de-lys.

Immédiatement après suivoient les Normands ; ils étoient en pareil nombre que les François, montés & équipés de la même maniere, & on ne remarquoit entr'eux aucune différence, ni quant à leur figure, ni quant à leurs armes : Robert, Duc de Normandie, les commandoit.

Guillaume & Ademar, Pasteurs des peuples, marchoient ensuite à la tête de leurs troupes. L'un & l'autre avoient consacré leur vie au ministere des Autels ; mais un saint zele leur avoit fait ceindre l'épée, & prendre le casque & le bouclier. Celui-ci avoit amené de la ville du Puy, dont il étoit Evêque, quatre cents guerriers bien montés ; l'autre, qui étoit Evêque d'Orange en conduisoit un pareil nombre de cette ville & des environs.

Les Boulonnois, au nombre de douze cents hommes, venoient après eux. Godefroy qui les commandoit, ayant été élu Capitaine général, en avoit cédé le commandement à Baudouin, son frere. Le Comte de Chartres, homme également propre pour le conseil & pour l'exécution, les suivoit à la tête de quatre cents chevaux.

On vit s'avancer ensuite Guelfe, Prince dont le mérite égaloit la haute naissance & la grande fortune. Il tiroit son origine de la même souche dont est sortie l'illustre maison d'Est. Le

nom qu'il portoit alors étoit Allemand, parce qu'il l'avoit pris étant entré dans la maiſon des Guelfe, dont il avoit hérité de Seigneuries conſidérables en Allemagne. Il étoit Souverain de Carinthie & des pays ſitués le long du Danube & du Rhin, qu'avoient autrefois occupé les Rhétiens & les Sueves. A ces Seigneuries qu'il avoit eues de ſa mere, il en avoit encore ajouté d'autres & s'étoit formé de puiſſants Etats. Les hommes de ces climats ſavent adoucir la rigueur des hivers dans des lieux qu'ils temperent par une douce chaleur, & où ils ſe plaiſent à paſſer le temps dans la joie & dans les feſtins. C'eſt delà que Guelfe avoit amené des guerriers qui ne craignoient point d'affronter la mort ſous ſes ordres. Ils n'étoient pas moins de cinq mille en partant; mais les combats précédents en avoient diminué le nombre de près de deux tiers.

Les Allemands étoient ſuivis de cette nation blonde qui habite entre la France, l'Allemagne & la mer, dans un pays arroſé de la Meuſe & du Rhin, gras en pâturages & abondant en beſtiaux. Les habitants induſtrieux s'y ſont fait un rempart contre l'Océan, dont ſouvent ils ont éprouvé la furie par le ravage de leurs biens, & par la perte entiere des villes & des provinces que ſes flots ont englouties. Ils étoient au nombre de mille ſous la conduite de Robert leur Seigneur.

La troupe ſuivante paroiſſoit un peu plus nombreuſe; elle étoit compoſée d'Anglois, excellents Archers, auxquels s'étoient joints des hommes demi-ſauvages, ſortis des forêts de l'Irlande, & venus des extrémités du monde. Guillaume, ſecond fils du Roi d'Angleterre, en étoit le Chef.

Le brave Tancrede parut après eux; il n'y avoit aucun guerrier dans toute l'armée, ſi on

en excepte le seul Renaud, qu'on pût lui comparer pour la valeur & l'intrépidité, ni pour la noblesse de l'ame, la bonne mine & les avantages personnels. Parmi tant de vertus, le seul défaut qu'on pût lui reprocher, étoit un amour funeste auquel il s'étoit laissé surprendre : un seul regard l'avoit fait naître ; &, comme cette passion avoit pris naissance dans l'horreur des combats, elle se nourrissoit de chagrins & d'amertumes, & en acquéroit une nouvelle force.

On dit que ce jour célebre où les Chrétiens remporterent une si glorieuse victoire sur les Persans, Tancrede, après avoir fait des prodiges de valeur, revenant de la poursuite des fuyards, entra pour se rafraîchir dans un bocage où couloit une claire fontaine, & que là il apperçut une fille toute armée, à la réserve de la tête. Elle étoit du nombre des infideles, & venoit d'arriver en ce lieu pour le même sujet que Tancrede. Il la vit, sa beauté le surprit, il ne put résister à ses charmes, il s'enflamma pour elle, l'amour en un instant prit naissance dans son cœur, & s'en rendit le maître. Pour la guerriere elle remit promptement son casque ; &, si dans un moment une troupe de Chrétiens n'étoit survenue, elle alloit sans doute attaquer celui qu'elle avoit déjà vaincu. Elle se retira donc, parce qu'elle crut le devoir faire ; mais en partant, elle laissa son image vivement empreinte dans le cœur de son nouvel amant. Depuis ce jour fatal cette belle Guerriere est toujours présente à ses yeux ; son imagination lui retrace sans cesse le moment & le lieu où il la rencontra, & ces tristes pensées entretiennent son amour malheureux.

A l'air languissant de Tancrede, aux soupirs continuels qui lui échappoient, à la tristesse

qu'on voyoit peinte sur son visage, il étoit aisé de juger qu'il aimoit & qu'il aimoit sans espérance. Huit cents guerriers marchoient sous son étendard. Ils avoient quitté pour le suivre les plaines & les côteaux de la Campanie, pays charmant, climat délicieux, où la nature étale ses pompes & prodigue ses trésors.

Deux cents Grecs venoient ensuite armés à la légere : un large cimeterre recourbé pendoit à leur côté, & derriere leurs épaules ils avoient l'arc & le carquois. Leurs chevaux sont légers à la course, aisés à nourrir & infatigables au travail. Ces guerriers fondent sur leurs ennemis avec une promptitude étonnante ; ils se débandent aisément ; mais, quoique dispersés, quoiqu'en fuyant, ils ne laissent pas de combattre. Tatin commandoit cette petite troupe. A la honte de la Grece, lui & ses compagnons furent les seuls qui s'offrirent à partager avec les Chrétiens occidentaux la gloire de cette sainte entreprise. Malheureuse nation ! ne t'en prends qu'à toi seule des maux qui te sont arrivés depuis : le peu de zele que tu témoignas alors pour ta religion a été puni par la perte de ta liberté : tu es tombée dans l'esclavage ; ne t'en plains point, tu ne l'as que trop mérité.

Enfin parurent les derniers, ceux qui, par leur naissance & par leur valeur, méritoient à juste titre le premier rang dans l'armée. C'étoit la troupe des Volontaires, composée d'autant de héros que de guerriers. Ils sont la terreur de l'Asie ; c'est par eux que le Dieu Mars lance ses foudres. Que l'histoire ne vante plus les exploits des fameux Argonautes ; que la fable cesse de débiter les chimériques prouesses de ces Chevaliers qu'Artus institua : ni les uns ni les autres ne sont comparables aux héros qui composoient cette troupe invincible.

Mais quel ſera le Capitaine digne de les commander? Il eut été difficile de faire un choix parmi tant de Seigneurs de la premiere nobleſſe & de la plus haute valeur ; c'eſt pourquoi d'eux-mêmes ils avoient déféré le commandement à l'illuſtre Dudon. Ce guerrier joignoit à un grand courage une grande expérience : il s'étoit trouvé à une infinité d'actions ; il en portoit ſur ſon corps les glorieuſes marques ; &, dans un âge déjà avancé, il conſervoit toute la vigueur d'une verte jeuneſſe.

Parmi les premiers de cette troupe, on remarquoit Euſtache, plus conſidérable encore par ſon propre mérite, que parce qu'il étoit frere de Godefroy. On y voyoit le ſuperbe fils du Roi de Norwege, Gernand toujours fier de ſes titres & de ſa naiſſance royale. On y comptoit Roger de Bernaville, Enguerand, Genton, Raimbaud & deux Seigneurs qui ont illuſtré le nom de Gerard. Ubalde y rempliſſoit dignement ſa place, auſſi-bien que Roſemond, fils & héritier du Duc de Lancaſtre. Obizon de Toſcane, les trois vaillants freres Lombards, Achille, Sforce & Palamede, & le courageux Othon, qui ſe rendit maître de l'écu fameux, où l'on voit un enfant ſortant de la gueule d'un monſtrueux ſerpent, ſe diſtinguoient également dans cette troupe. Il ne faut point oublier Rodolphe, ni les deux guerriers dont la valeur a rendu le nom de Gui célebre. Evrad & Garnier méritent pareillement qu'on faſſe mention d'eux parmi ces Héros. Mais qui le mérite mieux que vous, illuſtre couple, Odoart & Gildippe ? tendres amants ! fideles époux ! la guerre ne put vous ſéparer, la mort ne vous déſunira point.

De quoi n'eſt-on pas capable quand on aime ? Ce fut à l'école de l'amour que Gildippe

devint une guerriere intrépide. La tendreſſe qu'elle a pour ſon époux ne put lui permettre de l'abandonner un moment, on la voit toujours combattre à ſes côtés. Comme ils n'ont tous deux qu'une même ame, un ſeul coup peut trancher le fil de leurs jours: dès que l'un eſt bleſſé, l'autre tombe auſſi-tôt dans la langueur; &, ſi l'un perd ſon ſang, la vie de l'autre s'écoule par la même plaie.

Mais il n'y en avoit aucun dans cette troupe héroïque, ni même dans toute l'armée que le jeune Renaud n'effaçât. Son air majeſtueux, où l'on voyoit une noble fierté jointe à la douceur, attiroit ſur lui ſeul tous les regards. Quoiqu'il fût à peine dans la ſaiſon des fleurs, il faiſoit déjà paroître des fruits, par l'éclat de ſes actions; il avoit devancé l'âge, & ſurpaſſé l'eſpérance. Lorſque couvert de ſes armes il ſignaloit dans les combats ſa valeur incomparable, on l'auroit pris pour le Dieu de la guerre; ſi-tôt qu'il levoit la viſiere de ſon caſque, on le prenoit pour l'Amour.

Ce fut ſur les rives de l'Adige que la belle Sophie rendit le grand Berthold pere de ce jeune Héros. Il étoit encore à la mamelle lorſque la Princeſſe Mathilde le prit dans ſa maiſon. Elle le fit élever avec ſoin dans tout ce qui convient à un Prince, & il demeura toujours auprès d'elle, juſqu'à ce que le ſon de la trompette qui retentiſſoit du côté de l'Orient, parvînt à ſes oreilles. A peine avoit-il atteint ſon troiſieme luſtre, lorſqu'il prit la réſolution de s'échapper ſeul des mains qui l'avoient nourri. Il traverſa bien des pays qui lui étoient inconnus, paſſa la mer qui ſépare l'Europe de l'Aſie, & ſe rendit enfin au camp des Chrétiens. Fuite héroïque & digne d'être imitée par quelqu'un de ſes illuſtres neveux. Il y avoit déjà

trois ans qu'il avoit joint l'armée, & un poil léger commençoit à peine à paroître sur son visage.

Après que la Cavalerie eut achevé de passer, on vit paroître les gens de pied. La premiere bande étoit conduite par Raimond, Comte de Toulouse. C'étoit aux pieds des Pyrénées & le long des bords de la Garonne qu'il avoit formé ses bataillons. Ils étoient quatre mille hommes bien armés, bien disciplinés & endurcis aux travaux de la guerre, & ils ne pouvoient avoir à leur tête un Capitaine plus vaillant, ni plus expérimenté.

Etienne d'Amboise en conduisoit cinq mille qu'il avoit levés aux environs de Tours & de Blois. Quoiqu'ils fussent couverts de fer, ils étoient néanmoins peu capables de résister longtemps à la fatigue. Le pays agréable où ils avoient pris naissance produit ordinairement des hommes qui se ressentent beaucoup de la molesse & de la douceur du climat qui les a vus naître. Leur premier choc est impétueux, mais il ne se soutient point, & leur ardeur se ralentit aisément.

Alcaste paroissoit ensuite à la tête de la troisieme bande, avec une démarche aussi fiere que le fut jadis devant Thebes celle de l'audacieux Capanée. Il commandoit six mille Helvétiens. Cette nation guerriere, qui habite dans les Alpes, a converti le fer de ses charrues en instruments plus nobles, elle en a forgé des armes; &, de la même main dont ils conduisoient leurs troupeaux, ces hommes intrépides osent attaquer les plus puissants Rois.

C'étoit enfin sous l'étendard fameux où l'on voit la Tiarre & les clefs de saint Pierre, que marchoit la quatrieme & derniere troupe. Camille en étoit le Chef. Fier de se trouver à cette sainte entreprise, il se promettoit bien d'égaler

galer la gloire de ſes aïeux. Il ſe flattoit du moins de faire connoître que, ſi dans la diſcipline militaire les anciens Romains ont ſurpaſſé leurs deſcendants, ceux-ci ne ſont point inférieurs en courage à leurs ancêtres.

La revue générale de l'armée étant faite, & toutes les troupes s'étant trouvées en bon état, Godefroy fit venir les principaux Capitaines, & leur dit: tenez-vous prêts à marcher dès demain; allons inveſtir la ville ſainte, pendant que nos ennemis s'y attendent le moins: diſpoſez-vous à partir, préparez-vous au combat & comptez ſur la victoire. L'aſſurance avec laquelle il leur parla, redoubla leur ardeur; ils voudroient déjà être au lendemain, ils ſont dans l'impatience de voir lever l'aurore.

Cependant le ſage Général n'étoit pas ſans inquiétude, quoiqu'il n'en fît rien paroître; il avoit eu avis que le Soudan d'Egypte s'étoit mis en marche, & qu'il s'avançoit vers Gaza, place forte, & très-propre à lui donner entrée dans la Paleſtine. Il s'attendoit bien que ce Prince entreprenant ne ſe tiendroit pas dans l'inaction, & qu'il auroit bientôt ſur les bras toutes les forces de l'Egypte. C'eſt pourquoi, faiſant venir Henri, en qui il avoit beaucoup de confiance, il lui ordonna de s'embarquer promptement ſur un bâtiment léger, & d'aller à Conſtantinople. Un homme, lui dit-il, de qui je ne reçois point d'avis incertains, m'a fait ſavoir que le Fils du Roi de Dannemark, jeune Prince d'un grand courage, amenoit à notre ſecours une armée de ces régions voiſines du Pôle, & qu'il étoit prêt d'arriver ſur les terres de l'empire Grec. Je crains l'eſprit fourbe & artificieux de Comnene; il mettra tout en uſage pour engager le Prince Danois à s'en retourner, ou du

moins à porter ſes efforts de quelque côté fort éloigné de nous. Diſpoſez donc ce Prince à nous venir joindre : repréſentez-lui que ſon propre intérêt le demande, & que, dans la circonſtance préſente, le retardement ne lui feroit point honneur. Mais, ajouta-t-il, ne revenez point avec lui, il eſt à propos que vous reſtiez auprès de l'Empereur, pour preſſer le ſecours qu'il nous a ſouvent promis, & que le traité qu'il a fait avec nous l'engage à nous donner. Henri, après avoir reçu les lettres & les ordres ſecrets de ſon Général, prit congé de lui. Son départ calma un peu les inquiétudes de Godefroy.

Le ſon des trompettes & des tambours ſe fit entendre le lendemain matin dans le camp. A ce ſignal, toutes les troupes, avec une ardeur pleine d'alégreſſe, ſe diſpoſent à partir : tous les ſoldats s'animent les uns & les autres. Après une ſéchereſſe brûlante, jamais le bruit du tonnerre, qui annonce une pluie prochaine, n'a été ſi agréable aux mortels languiſſants, que le fut alors à ces troupes courageuſes le ſon des inſtruments de guerre. Chacun s'équipe & ſe couvre de ſes armes, chacun ſe range ſous les ordres de ſon Capitaine. L'armée étant aſſemblée, toutes les enſeignes furent déployées pour ſe mettre en marche ; on en remarquoit une entr'autres, grande & magnifique, c'étoit l'enſeigne générale où brilloit une Croix triomphante. A meſure que le ſoleil s'avançant dans ſa courſe devenoit plus éclatant, ſes rayons qui frappoient avec plus de force les armes des ſoldats, en faiſoient ſortir plus d'étincelles : l'air paroiſſoit en feu, & le bruit du fer agité, joint au henniſſement des chevaux, retentiſſoit au loin dans la campagne.

Godefroy ne manqua pas, en Capitaine ex-

périmenté, d'envoyer une troupe de Cavaliers reconnoître le pays ; il eut soin de faire précéder l'armée d'un bon nombre de Pionniers pour applanir les chemins, combler les fossés, & ouvrir des passages aux endroits difficiles. Mais il n'y avoit ni ennemis en campagne, ni murailles entourées de fossés, ni torrent, ni forêt qui pût retarder la marche des Chrétiens ; rien n'étoit capable de ralentir leur ardeur.

Tel est le Prince des fleuves, lorsqu'ayant enflé ses eaux, il sort de son lit & se répand dans les plaines, il n'y a point de barriere qu'on puisse alors opposer à sa véhémence. Le Roi de Tripoli étoit le seul qui eût pu mettre obstacle à la marche de l'armée : mais il n'osa se déclarer contre les Chrétiens ; il leur laissa le passage libre sur ses terres, & se renfermant dans de fortes murailles, avec ses troupes & ses trésors, il leur envoya des présents pour obtenir d'eux les conditions qu'ils voulurent lui imposer.

Du mont Seïr, peu éloigné de la Ville sainte, & d'où l'on découvre tout le pays, il descendit une multitude de Fideles, portant des dons aux vainqueurs. La joie qu'ils avoient de voir leurs freres étoit peinte sur leurs visages, elle éclatoit dans leurs discours, & ils témoignoient en même temps leur surprise à la vue des armes étrangeres qui leur étoient inconnues. Godefroy leur demanda, & obtint d'eux des guides sûrs pour conduire l'armée. On ne s'écarta point des bords de la mer, afin que la flotte Chrétienne qui étoit le long des côtes, pût fournir au camp toutes les provisions nécessaires. Il en étoit abondamment pourvu : Crete, Chio, toutes les Isles de la Grece lui prodiguoient à l'envi leurs vendanges & leurs moissons. Par la supériorité du

nombre de leurs vaisseaux, les Chrétiens étoient alors les maîtres de la mer ; car, outre les flottes que les Vénitiens & les Génois avoient armées ; la France, l'Angleterre, la Hollande, la Sicile, en avoient encore équipé d'autres ; & ces flottes différentes concourant au même dessein, après s'être munies de tout ce qui pouvoit être nécessaire aux troupes de terre, s'étoient rendues sur les côtes de la Palestine sans aucun empêchement de la part des infideles.

Déjà la renommée, qui publie également le mensonge & la vérité, avoit répandu le bruit que l'armée Chrétienne s'étoit mise en marche, & qu'elle ne trouvoit aucun obstacle en son chemin. Elle avoit annoncé quelles étoient ses forces ; elle en détailloit le nombre ; elle vantoit en particulier la valeur de ses plus illustres guerriers ; elle en disoit le nom ; elle racontoit leurs exploits ; &, par ces bruits effrayans, elle avoit jetté la consternation dans l'ame des usurpateurs de la Cité sainte. Souvent le mal qu'on craint paroît plus insupportable que celui qu'on sent. Dans la Ville & aux environs, les Sarrazins étoient dans une inquiétude continuelle : toujours attentifs à ce qui se débitoit sur cette guerre terrible, dont ils étoient menacés, tout ce qu'ils entendoient dire entretenoit & redoubloit leurs alarmes. Mais le Prince qui régnoit alors dans Jerusalem étoit encore plus troublé & plus agité. Il se nommoit Aladin, homme naturellement cruel, quoique l'âge avancé où il étoit eût un peu adouci sa férocité. Il s'étoit emparé depuis peu de ce Royaume, qu'il gouvernoit avec une défiance & des soupçons perpétuels. Dès qu'il eût appris le dessein qu'avoient les Chrétiens de le venir assiéger, à cette défiance qu'il avoit de ses propres sujets, se joignit la crainte

des ennemis qui le venoient attaquer.

Partie du Peuple de Jeruſalem adoroit Jeſus-Chriſt, partie ſuivoit la loi de Mahomet; & ceux-ci ſurpaſſoient en nombre les premiers. Aladin s'étant rendu maître de la Ville, pour favoriſer ceux de ſa ſecte, il les avoit entiérement exemptés de charges & d'impôts, & en avoit accablé les Chrétiens; il ne pouvoit donc que leur être odieux: ainſi ſes agitations & ſes inquiétudes ayant redoublé dans cette conjoncture, ſon eſprit s'étoit aigri; ſa cruauté naturelle, que l'âge n'avoit pas éteinte, s'étoit réveillée; il devint plus que jamais altéré de ſang. Tel un ſerpent que le froid a engourdi, reprend aux approches de l'Eté ſon naturel dangereux. Tel un lion domeſtique, ſi-tôt qu'on l'offenſe, redevient furieux & terrible. Je vois, diſoit le Tyran, la joie peinte dans les yeux de cette troupe infidelle; ils ſont les ſeuls que le commun malheur ne touche point: le danger qui nous menace a des charmes pour eux. Peut-être même que les perfides roulent dans leurs têtes de pernicieux deſſeins; peut-être qu'ils conſpirent contre ma vie, ou qu'ils ſongent aux moyens d'introduire dans la place nos ennemis, qu'ils regardent comme leurs freres. Mais je préviendrai leurs complots; les traîtres périront tous avant que de voir le ſuccès de leur perfidie, je ne ferai grace à aucun; les enfants mêmes entre les bras de leurs meres, ne ſeront pas épargnés: leurs maiſons & leurs temples embraſés leur ſerviront de bucher; &, malgré leurs vœux impuiſſants, immolés eux-mêmes ſur ce tombeau qu'ils réverent, leurs Prêtres ſeront les premieres victimes que choiſira ma vengeance.

Ainſi menaçoit le Tyran. Il n'exécuta pas néanmoins ce que lui ſuggéroit ſa fureur; mais ce ne fut pas la pitié qui l'en empêcha, un ſen-

timent plus lâche le retint ; il eut peur de s'ôter par cette inhumanité tout moyen de traiter avec les Chrétiens qui venoient l'attaquer : il craignit de s'en faire par-là des ennemis irréconciliables ; il réprima donc sa rage, ou plutôt il songea à l'exercer d'une autre maniere. Il fit réduire en cendres tous les villages & toutes les maisons des environs de la Cité sainte ; il fit détruire & arracher les arbres fruitiers, & généralement tout ce que la terre produit, afin que les assiégeants ne trouvassent ni à se loger ni à se nourrir ; il troubla l'eau des fontaines & des ruisseaux, &, par une précaution barbare, le poison qu'il fit mêler aux ondes pures, en rendit l'usage mortel. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à la défense de la Ville ; elle étoit très-forte de trois côtés : celui du Nord étoit un peu plus foible, il le fortifia par de hautes & épaisses murailles, & fit entrer ensuite dans la place de nombreuses troupes, tant de ses propres sujets, que d'étrangers qu'il avoit pris à son service.

CHANT II.

PENDANT que le Roi de Jeruſalem ſe prépare à la guerre, Iſmen un jour ſe préſente devant lui; Iſmen, dont la voix ſe peut faire entendre au fond des tombeaux, & ranimer quand il lui plaît la cendre des morts, Iſmen qui par la force de ſes charmes, fait pâlir le Monarque des Enfers juſques ſur ſon trône, & diſpoſe à ſon gré des démons comme s'ils étoient ſes eſclaves. Ce Magicien adoroit autrefois J. C. il ſuit à préſent la Loi de Mahomet; mais n'ayant pu oublier entiérement ſon premier culte, on lui voit ſouvent faire un uſage impie & un mélange profane de deux Religions qu'il n'a jamais bien connues. Ayant donc quitté les cavernes, où loin des mortels il exerce ſon art exécrable, il vient dans le commun danger trouver ſon Roi, pour joindre à l'injuſtice de ce méchant Prince, les conſeils d'un homme encore plus méchant.

Seigneur, lui dit-il, l'armée victorieuſe arrive à nos portes. Faiſons de notre côté ce qui convient à des hommes courageux; le ciel & la terre favoriſeront nos efforts. Vous rempliſſez également les devoirs d'un grand Roi, & ceux d'un bon Général. Votre prévoyance a pourvu à tout; &, ſi l'exemple du Prince ſert ici de modele aux Sujets, cette terre va ſervir de ſépulture à vos ennemis.

Je viens, Seigneur, pour partager, autant qu'il eſt en moi, les périls & les peines avec vous. Ce qu'on peut attendre d'un âge extrêmement avancé, ce ſont des conſeils, je vous offre les miens, avec tous les ſecours que je

puis tirer de mon art. Je forcerai les esprits rebelles, qui furent autrefois chassés du Ciel, à seconder mes desseins : voici de quelle maniere je prétends m'y prendre, & par où je veux commencer. Il y a dans le Temple des Chrétiens un Autel secret, où est révérée l'Image de celle qu'ils regardent comme leur Déesse & la Mere de leur Dieu. Cette Image est couverte d'un voile, une lampe ardente brûle perpétuellement devant elle, & l'on voit tout autour un grand nombre de témoignages de la crédulité chrétienne, dans les tableaux de vœux qui lui sont consacrés. Je prétends donc que cette Image étant enlevée du lieu où elle est, vous la portiez de votre main dans notre principale Mosquée. J'emploierai ensuite des charmes si puissants qu'elle deviendra pour cette Ville un gage assuré de sa défense. Tant que nous aurons l'Image en notre puissance, la profondeur de mon art vous répond de la victoire & de la durée de votre Empire.

Il dit, & persuada. Aussi-tôt le Roi courut avec impatience à la maison du Seigneur, il y arracha des mains des Prêtres l'Image sacrée, & la porta dans son temple ; ce temple malheureux, où les prieres qu'on offre à Dieu ne font que l'irriter. C'est dans ce lieu impur que la sainte Image fut placée ; c'est-là que le Magicien exerça sur elle les plus horribles profanations : mais le lendemain matin, celui qui avoit soin de la Mosquée, vit avec étonnement que l'Image n'étoit plus au lieu où elle avoit été mise ; il la chercha en vain partout, & ne la trouvant point, il alla sur le champ rendre compte au Roi de ce qui venoit d'arriver. A cette nouvelle, Aladin fut saisi d'une extrême colere, il ne douta pas un moment que quelqu'un des Fideles ne fût

l'auteur

l'auteur de cette action ; soit qu'en effet quelque Chrétien y ait eu part, soit que les Anges irrités n'aient pu souffrir de voir l'image de leur Reine placée dans un lieu si indigne, il est encore incertain si cela se passa d'une maniere naturelle ou miraculeuse ; la piété néanmoins nous porte à croire que le zele des Anges l'emporta dans cette occasion sur celui des hommes, & que c'est à eux qu'il en faut attribuer l'honneur.

Cependant le Roi fit faire une perquisition rigoureuse de l'image enlevée : toutes les Eglises des Chrétiens, toutes leurs maisons furent exactement visitées ; il promit de grandes récompenses à celui qui découvriroit le vol, & menaça de peines terribles quiconque le recéleroit. Le Magicien, de son côté, n'oublia rien pour s'éclaircir de la vérité, mais ses conjurations & les menaces du Roi furent également infructueuses ; à la honte de l'autorité Royale & de l'art magique, rien ne se découvrit. Alors Aladin, qui continuoit toujours à soupçonner les Chrétiens, entra dans une vraie fureur contr'eux ; sa fureur devint bientôt une rage, il ne garda plus aucunes mesures, & jura de se venger cruellement. L'insolent qui a osé me braver, dit-il, n'échappera pas à mon courroux, il périra ; & c'est dans la perte commune de tous ceux de sa secte qu'il va trouver la sienne. Pour que le criminel ne puisse échapper, il faut que l'innocent périsse. Y en a-t-il un seul parmi eux qui le soit ? Ne sont-ils pas tous nos ennemis déclarés ? Ne leur cherchons point d'autre crime, ils méritent tous la mort ; allons, mes fideles sujets, armez-vous du fer & du feu pour les détruire ; frappez, brûlez, exterminez.

Ainsi parla le Tyran furieux : l'Arrêt de mort qu'il venoit de prononcer, fut bientôt divul-

gué ; il parvint incontinent aux oreilles des Chrétiens. Ce coup les frappa & les étourdit: la crainte d'une mort prochaine saisit tellement les esprits, qu'ils resterent privés de tout sentiment. Ils n'employerent ni excuses ni prieres pour se garantir d'un mal qui les accabloit d'avance. Mais ces infortunés que la foiblesse retenoit dans l'inaction, trouverent du secours d'où ils en devoient le moins attendre.

Il y avoit parmi eux une jeune fille d'une ame grande, & d'un cœur vraiment généreux : sa beauté étoit parfaite ; mais peu touchée de cet avantage, elle ne s'en soucioit qu'autant qu'une vertu sévere le peut permettre. Ce qui augmentoit son mérite, c'est qu'elle le cachoit avec soin dans l'obscurité de sa maison, craignant les louanges, fuyant les adorateurs, & se dérobant scrupuleusement aux regards des hommes. Mais une beauté rare peut-elle être éternellement inconnue? Amour, tu ne le permis pas, tu la découvris aux yeux d'un jeune homme dont tu enflammas le cœur. Quelquefois l'amour est aveugle, quelquefois c'est un Argus ; souvent il a les yeux bandés, & souvent sa vue pénetre jusqu'aux lieux les plus retirés ; il fait que les beautés les plus soigneuses de se cacher ne peuvent échapper aux regards curieux des mortels. Cette jeune fille se nommoit Sophronie : Olinde est le nom de son Amant ; ils étoient l'un & l'autre de même pays & de même Religion. Celui-ci avoit autant de modestie & de retenue, que sa maîtresse avoit de beauté. Ses desirs étoient vifs, mais il avoit peu d'espérance, & ne demandoit rien. Sa passion n'étoit point connue de celle qui la causoit, soit qu'il n'eut osé la déclarer, soit qu'il n'en eût point trouvé l'occasion. Elle, de son côté, ou ne l'avoit point vu, ou n'avoit pas fait attention à ses

ſoupirs, ou les avoit mépriſés. Ainſi le malheureux Olinde avoit aimé juſqu'alors, ou ſans être vu de ſa maîtreſſe, ou ſans en être connu, ou ſans qu'elle eût daigné l'écouter.

Dès que Sophronie eut appris l'Arrêt cruel qui condamnoit tous les Chrétiens à la mort, elle forma le deſſein de ſauver ſes freres : ſon eſprit courageux lui en ſuggéra d'abord un moyen ; ſa pudeur s'y oppoſa quelque temps, mais enfin le courage l'emporta, ou plutôt elle ſut allier la pudeur avec un courage rempli de bienſéance. Elle ſort donc ſeule, au milieu de tout le peuple, ſans affectation ni de cacher, ni de montrer ſa beauté. Elle marche les yeux baiſſés & couverte d'un voile, avec une contenance douce & aſſurée. Il eût été difficile de juger s'il y avoit de la parure ou du négligé dans ſa perſonne, de l'art ou du naturel dans ſon maintien : cette négligence étoit un artifice de la nature, de l'amour & du ciel qui la favoriſoit. Attirant les yeux de tout le monde, elle continue ſon chemin ſans regarder perſonne, & elle arrive enfin devant le Roi. La colere qu'elle remarque ſur le viſage de ce Prince ne l'intimide point ; elle ſoutient avec fermeté ſes regards terribles, & lui parle en ces termes : Seigneur, ſuſpendez un inſtant votre courroux ; retenez la fureur de votre peuple : je viens vous découvrir, je viens remettre entre vos mains le coupable que vous cherchez, & qui vous a ſi cruellement offenſé.

A la vue de cette beauté courageuſe, Aladin fut d'abord frappé, il réprima ſa colere & adoucit ſes regards. S'il avoit eu une ame moins dure, & Sophronie un air moins ſévere, il auroit été touché d'amour pour elle ; mais une ſévere beauté eſt peu propre à attendrir un cœur farouche : c'eſt l'envie de plaire,

ce ſont les manieres attrayantes qui font naître & qui entretiennent l'amour ; il n'y eut donc dans le Roi qu'un mouvement de ſurpriſe & de curioſité. Racontez-moi ce que vous ſavez, lui dit-il, je vais donner ordre qu'on ne faſſe aucun mal aux Chrétiens. Alors elle pourſuit de cette ſorte : vous voyez le criminel devant vous, Seigneur. C'eſt ma main qui a fait le coup ; c'eſt moi qui ai enlevé l'Image ; je ſuis celle que vous cherchez, & la ſeule que vous devez punir : ainſi cette généreuſe fille ſe dévoua pour le ſalut de ſes freres. O menſonge héroïque ! quelle eſt la vérité qu'on puiſſe te comparer ? Le Roi, retenant la colere que ce diſcours excitoit en lui, dit à Sophronie : il faut que je ſache qui vous a conſeillée, qui vous a aidé dans cette entrepriſe. Je n'en ai pas voulu partager la gloire avec perſonne, reprit-elle : ſeule j'en ai conçu le deſſein, je l'ai ſeule exécuté. Ce ſera donc ſur toi ſeule, s'écria le Tyran, que tombera ma vengeance. Il eſt juſte, dit la fille ſans s'émouvoir, qu'ayant eu tout l'honneur de l'action, j'en reçoive ſeule la récompenſe. Mais, ajouta le Roi, dont le courroux s'allumoit de plus en plus : où as-tu caché cette Image que tu as dérobée ? Je ne l'ai point cachée, lui répondit-elle, je l'ai brûlée, & j'ai eu raiſon de le faire, puiſque par ce moyen elle ne ſera plus expoſée aux profanations des impies. Mais, Seigneur, continua Sophronie, où vous voulez avoir l'Image, ou vous voulez connoître celui qui l'a dérobée : voici le coupable, il eſt devant vos yeux ; pour l'image vous ne la verrez jamais : cependant l'action que j'ai faite n'eſt point un vol : j'ai pu légitimement reprendre ce que vous nous aviez enlevé avec la derniere injuſtice. A ces mots la colere du Tyran éclata ; la fureur s'empara de ſon eſ-

prit. Généreuse fille, n'espere plus de pardon : ta vertu, ton courage, ton ame noble & grande ne peuvent te garantir : en vain l'amour prétend te faire un bouclier des charmes de ta beauté. Le Roi barbare la condamne impitoyablement à périr dans les flammes. Sophronie est arrêtée dans le moment. Déjà on lui a arraché son voile, & on l'a dépouillée de la chaste robe qui la couvre. Déjà ses mains délicates sont serrées de liens cruels. Elle garde un profond silence, son courage n'est point ébranlé ; mais les roses de son teint qui perdirent un peu de leur éclat ordinaire, firent juger que sa grande ame ne put s'exempter de ressentir alors un léger trouble.

Cependant le bruit de cette aventure se répand par toute la ville, le peuple accourt en foule sur la place, Olinde y vient aussi ; il est instruit de l'action, mais il ignore encore le nom de l'Héroïne, & son amour lui donne de l'inquiétude. Il arrive donc, & reconnoît sa maîtresse : il la voit entre les mains des cruels exécuteurs avec l'air d'une personne qui vient d'être condamnée, mais qui n'est nullement criminelle. Dans l'instant il fend la presse, il s'approche du Roi, & s'écrie : cette fille n'est point coupable du vol, c'est folie à elle de s'en vanter. Une femme seule oseroit-elle former un pareil dessein ? le pourroit-elle exécuter ? comment est-ce qu'elle a fait pour tromper les Gardes ? Qu'elle dise comment elle a pu enlever l'Image du lieu où elle étoit si sûrement renfermée ? C'est moi, Seigneur, c'est moi qui l'ai dérobée. O pouvoir de l'amour dans un amant même qui n'est pas aimé ! Le jeune homme ajoute ensuite : je suis entré la nuit par une des fenêtres de la Mosquée : je me suis fait un chemin impraticable à tout autre. Comme je suis l'auteur de l'action,

est juste que j'en souffre la peine; que Sophronie ne vienne donc pas m'enlever un châtiment qui m'est dû : c'est moi qui dois porter les fers dont elle est chargée; c'est pour moi que ce bucher s'apprête & que cette flamme s'allume.

Sophronie alors levant les eux, jetta sur Olinde un regard plein de douceur, & lui dit : que prétends-tu faire, innocent malheureux ? Quel est ton dessein ? Quelle fureur te guide & t'entraîne ? Ne me crois-tu donc pas assez de courage pour soutenir la colere d'un homme ? sache que je puis braver aussi-bien que toi tout ce que la mort a de plus terrible. Ces paroles ne font point changer Olinde, il persiste dans sa résolution. O spectacle charmant ! où l'on voit l'amour & la magnanimité disputer la victoire, où la mort doit être le prix du vainqueur, & la vie la peine du vaincu. Mais la colere du Roi redoubla d'autant plus que Sophronie & son Amant font paroître de constance à s'accuser eux-mêmes : il croit que leur fermeté le déshonore : le mépris qu'ils témoignent de la mort lui paroît une insulte. Eh bien, dit-il en furie, il faut les croire tous deux, l'un & l'autre obtiendra ce qu'il demande; &, dans le moment, il donne ordre aux ministres de sa vengeance de saisir Olinde.

Le jeune homme est incontinent chargé de fers. Il est ensuite lié à un même poteau avec sa maîtresse : Sophronie & lui y sont attachés dos à dos, & ils ne peuvent se voir. Le bucher se dresse autour d'eux, la flamme étoit prête à l'embraser, lorsque le malheureux Amant ne pouvant retenir ses sanglots, adresse ses plaintes douloureuses à la compagne de son supplice. Voici donc, belle Sophronie, les liens qui devoient un jour nous unir : voilà la flam-

me qui devoit embraſer nos cœurs d'une ardeur mutuelle. L'amour, hélas ! m'avoit fait eſpérer une autre flamme & d'autres nœuds ; mais le deſtin barbare nous réſervoit ceux-ci. Une conſolation du moins me reſte dans mon malheur ; c'eſt que n'ayant pu paſſer ma vie avec vous, je vous tiendrai compagnie dans la mort cruelle qui vous eſt préparée. Non, Sophronie, il n'y a que votre ſort rigoureux qui m'afflige, le mien eſt digne d'envie, puiſque je meurs à côté de vous. Mais que la mort me paroîtroit douce, que mon ſupplice auroit de charmes, s'il m'étoit permis de finir ma vie attaché vis-à-vis de vous, afin que venant à pouſſer en même-temps notre dernier ſoupir, nous puiſſions faire enſemble un tendre échange de nos ames !

Ainſi ſe plaignoit cet Amant infortuné. Sa Maîtreſſe alors le reprenant avec douceur, lui parla de cette maniere : l'état où nous ſommes préſentement l'un & l'autre demande de vous, cher ami, d'autres penſées & d'autres plaintes. Occupez-vous du Seigneur que vous avez offenſé ; implorez ſa miſéricorde ; ſongez à vous rendre digne de la récompenſe qu'il promet à ſes ſerviteurs. Souffrez la mort pour ſon ſaint Nom, & que cette penſée ſeule vous faſſe trouver de la douceur dans votre ſupplice ; élevez les yeux vers le Ciel ; conſidérez-en la beauté ; contemplez ce ſoleil brillant qui ſemble nous inviter à nous élancer vers lui.

La multitude des infideles qui aſſiſtoient à ce triſte ſpectacle, ne put alors retenir ſes pleurs : les Chrétiens en verſoient auſſi, mais en ſecret. Une émotion inconnue ſe fit même ſentir au cœur farouche d'Aladin : il s'en apperçut ; mais voulant demeurer inflexible, il tourna la vue d'un autre côté & ſe retira. Dans cette affliction générale, tu conſervas ſeule de

la fermeté, magnanime Sophronie ; tout un peuple eſt attendri ſur toi, tu parois ſeule inſenſible à ce qui te regarde.

Nos deux Amants étoient réduits à cette extrémité, lorſqu'on vit arriver ſur la place un guerrier de haute apparence. Ses armes & ſon habit étranger font voir qu'il vient d'un pays éloigné. Le Tigre qu'il porte pour cimier ſur ſon caſque, attire tous les regards ; c'étoit l'enſeigne fameuſe qui diſtinguoit ordinairement Clorinde dans les combats : à cette marque chacun crut reconnoître l'illuſtre guerriere ; &, en effet, c'étoit elle-même. Dès l'âge le plus tendre, ayant conçu du mépris pour tous les amuſements des femmes, la fiere Clorinde ne daigna jamais occuper ſes mains ſuperbes de l'aiguille & du fuſeau. Fuyant le ſéjour des villes, & l'air de molleſſe qu'on y reſpire, elle habita toujours les forêts & les campagnes : ce n'eſt pas dans les lieux ſauvages que la pudeur court plus de riſque. La fierté étoit peinte ſur ſon viſage : cette fille altiere ſe plaiſoit à inſpirer la terreur ; mais ſon air, quoique terrible, ne la rendoit pas moins belle. Dans ſa premiere jeuneſſe elle s'occupa à domter un courſier fougueux, à manier l'épée & la lance, à endurcir ſes membres à la courſe, à la lutte & à tous les exercices qui peuvent rendre le corps vigoureux. La chaſſe des Lions & des Ours devint enfin ſon amuſement ordinaire. Enfin, elle s'adonna au métier des armes, & ſe rendit une guerriere redoutable. Dans les forêts les animaux féroces la prenoient pour un homme intrépide ; & dans les combats, les hommes la regardoient comme un lion. Elle arrivoit alors du fond de la Perſe, en intention de faire ſentir aux Chrétiens la force de ſon bras ; & déjà plus d'une fois elle avoit couvert

la terre de leurs corps & teint les rivieres de leur sang.

Le premier objet qui s'offrit à ses yeux, fut l'appareil du supplice des deux malheureuses victimes : curieuse de voir de plus près, & d'apprendre le sujet de leur châtiment, elle pousse son cheval vers le bûcher. Le peuple lui fait place ; ensuite elle observe que des deux criminels l'un gémit & l'autre garde le silence ; que le sexe le plus foible est celui qui témoigne en cette occasion le plus de courage. Elle remarque néanmoins que le jeune homme se plaint, mais d'une maniere à faire connoître que son malheur particulier n'est pas ce qui l'occupe le plus ; pendant que la jeune fille, ayant les yeux élevés vers le ciel, semble, avant que de mourir, être déjà détachée de la terre. Clorinde est attendrie, elle laisse échapper quelques larmes ; cependant elle s'intéresse davantage pour celle qui paroît la moins affligée, le silence de celle-ci la touche plus que les plaintes de l'autre. Voulant donc s'instruire de tout, elle s'adresse à un homme d'un âge déjà avancé, & lui dit : Apprenez-moi qui sont ces infortunés, quel crime ils ont commis, & si c'est leur malheur ou leur faute qui les a conduits à cet état déplorable ? Cet homme la satisfit sur le champ. Clorinde comprit aisément l'innocence de l'un & de l'autre ; leur sort la toucha, & elle résolut aussi-tôt d'empêcher, ou par priere ou par force, que ces deux Amants généreux ne périssent.

Elle accourt promptement au bûcher, en fait éteindre le feu qui commençoit à s'allumer, & dit aux Ministres : qu'aucun de vous ne songe à poursuivre cette entreprise avant que j'aie parlé au Roi ; je vous garantis qu'on ne vous fera point un crime de ce retarde-

ment. Son air majestueux & terrible les intimide ; ils lui obéissent, & du même pas elle va chercher le Roi. Elle le trouva bientôt qui venoit au-devant d'elle. Seigneur, lui dit la Guerriere, je suis Clorinde, ce nom ne vous est peut-être pas inconnu ; je viens ici pour défendre notre Religion, & pour soutenir votre couronne. Soit qu'il s'agisse d'employer mon bras pour vous dans l'enceinte de ces murs, ou de combattre à la campagne, vous n'avez qu'à commander : quoi qu'il vous plaise de m'ordonner, vous me voyez prête à l'exécuter ; je ne crains point les entreprises les plus difficiles, & ne dédaigne pas les plus aisées. Illustre fille, lui répondit le Roi, il n'y a point de lieu si reculé dans le monde où la gloire de votre nom ne soit parvenue ; quel bonheur pour moi de vous voir aujourd'hui joindre votre redoutable épée à nos armes ! Mon cœur est présentement inaccessible à la crainte ; une armée entiere me donneroit moins d'assurance que le secours de votre bras. J'ai déjà impatience de voir Godefroy campé devant nos murailles. Clorinde ne recevra point ici d'ordres de personne, & tout le monde en recevra d'elle ; tous nos Guerriers se feront un devoir & un honneur de lui obéir.

La Guerriere ayant répondu avec modestie aux louanges que le Roi lui donnoit, elle ajouta : Il vous paroîtra peut-être un peu étrange, Seigneur, que je vous demande une récompense avant que de vous avoir rendu aucun service, mais votre générosité me donne de la confiance. Je vous supplie donc par ces services que j'ai dessein de vous rendre, d'accorder la liberté aux deux malheureux que vous avez condamnés : s'ils sont criminels, c'est leur grace que je vous demande ; &, s'ils sont innocents, je vous demande justice pour

eux. Mais il n'eſt pas queſtion de vous alléguer ici les preuves de leur innocence : je vous dirai ſeulement, Seigneur, que, malgré l'opinion générale qui attribue aux Chrétiens l'enlevement de l'Image, je penſe différemment, & je crois être bien fondée dans mon ſentiment. Il me paroit que le conſeil du Magicien a bleſſé la ſainteté de notre Religion : il nous eſt défendu, comme vous ſavez, de mettre aucune Idole dans nos Temples, & à plus forte raiſon d'y placer les Idoles d'une ſecte étrangere. C'eſt le grand Prophete, ſans doute, qui eſt l'auteur de l'action ; il n'a pu ſouffrir qu'on ſouillât la pureté de nos ſaints Temples, c'eſt à lui ſeul qu'il faut attribuer le miracle de cet enlevement. Qu'Iſmen exerce à ſon gré l'art magique, laiſſons-lui employer les enchantements & l'artifice, ce ſont ſes armes. Pour nous, Seigneur, qui ſommes guerriers, employons la valeur ; c'eſt ſur notre épée ſeule qu'il faut fonder notre eſpoir.

Quoique le Roi irrité s'appaiſât difficilement, ce Prince voulant néanmoins ſe rendre agréable à Clorinde, & étant d'ailleurs ému par ſes raiſons : valeureuſe Guerriere, lui dit-il, un interceſſeur tel que vous obtient toujours ce qu'il demande. Que ces malheureux vivent, & qu'ils ſoient mis en liberté ; ſoit juſtice en moi, ſoit clémence, s'ils ſont innocents, je leurs rends la vie qu'ils n'ont pas mérité de perdre ; &, s'ils ſont criminels, je leur fais grace en votre faveur. C'eſt ainſi que furent délivrés ces deux Amants généreux. Olinde qui avoit donné une ſi forte preuve de ſon amour, toucha le cœur de ſa maîtreſſe ; non-ſeulement il en fut aimé, mais il devint ſon époux. Du bucher ils allerent enſemble au lit nuptial ; la belle Sophronie conſentit ſans peine à paſſer ſa vie avec un amant qui avoit voulu mourir avec elle.

Mais le Tyran soupçonneux croyant qu'il y auroit du danger à garder dans son Empire une vertu si rare, donna ordre à ces deux époux de sortir sur le champ de la ville & des terres de son obéissance ; il voulut même que tous les Chrétiens fussent compris dans ce cruel bannissement. On vit donc alors parmi les Fideles une triste & dure séparation ; car Aladin ne bannit que les hommes faits, il retint les femmes & les enfants, de qui il n'avoit rien à craindre, & il les retint comme des gages de la fidélité de leurs époux & de leurs peres. Partie de ces malheureux errerent à l'aventure, partie se laissant aller au désespoir, étoufferent les sentiments de la nature, & se révolterent ouvertement contre le Tyran. Ceux-ci allerent se joindre à l'armée Chrétienne au moment qu'elle entroit dans Emmaüs : c'est une petite ville qui n'est distante de Jerusalem que d'environ trois heures de chemin. Les Chrétiens reçurent leurs freres avec joie : les traitements qu'on venoit de leur faire les indigna ; ils sentirent redoubler leur impatience. Cependant, comme le jour commençoit à être sur son déclin, le Général ne permit pas que l'armée allât plus avant, il la fit camper en ce lieu.

Les tentes venoient d'être dressées, & le soleil étoit sur le point de se précipiter dans l'Océan, lorsqu'on vit arriver dans le camp deux Seigneurs étrangers, qui avoient avec eux une nombreuse suite ; on jugea à leur air qu'ils venoient avec des sentiments de paix, & en effet, c'étoient des Ambassadeurs que le Soudan d'Egypte envoyoit à Godefroy. L'un d'eux étoit Alete, homme de basse naissance, mais qu'une éloquence douce, flatteuse, insinuante, avoit fait parvenir aux premiers honneurs de la Cour. C'étoit un esprit souple, dissimulé, artificieux,

& qui poſſédoit parfaitement l'art de donner, ſous l'apparence de louange, des blâmes à ceux qu'il vouloit perdre. L'autre étoit le Circaſſien Argan, qui, d'un pays éloigné, s'étoit venu rendre auprès du Soudan. Sa rare valeur l'avoit fait élever par ce Prince aux plus hauts emplois de la guerre; au reſte il étoit violent, cruel, impitoyable, mépriſant également toutes les Religions, & faiſant dépendre de ſon épée ſeule la raiſon & l'équité.

Ces Ambaſſadeurs ayant été admis à l'audience, ils trouverent Godefroy vêtu ſimplement, & aſſis familiérement parmi ſes Capitaines. Le vrai mérite n'a pas beſoin d'une pompe extérieure pour ſe ſoutenir, il eſt à lui-même ſon plus grand ornement. Argant aborda le Général en homme altier & qui dédaigne tout: à peine lui fit-il quelque légere civilité. Pour Alete, il porta la main droite à ſa poitrine, baiſſa les yeux à terre, s'inclina profondément, & obſerva exactement en cette occaſion l'uſage de ſon pays: un fleuve de miel ſortit enſuite de ſa bouche éloquente; &, comme les Chrétiens avoient appris la langue Syriaque, tout le monde entendit ſon diſcours. Il adreſſa donc ces paroles à Godefroy:

Digne chef de ces Héros, qui, par une valeur étonnante, ſoutenue de votre exemple & de vos conſeils, ont remporté tant de victoires & conquis tant de provinces, la gloire de votre nom eſt parvenue juſqu'à nous: elle vole même juſqu'aux extrémités du monde. La renommée a publié dans l'Egypte vos glorieux exploits, il n'y a perſonne qui n'en parle avec ſurpriſe & admiration; mais je puis dire que le Roi, mon maître, en parle avec admiration & avec plaiſir. Ce grand Prince aime la valeur & le courage; ce qui excite

dans les autres la crainte & l'envie, produit en lui l'amour & l'estime. Poussé par ces nobles sentiments, il nous envoie vers vous, Seigneur, vous demander votre amitié de sa part, & pour vous offrir la sienne: sans égard à la différence de nos religions, il prétend que la vertu seule soit le nœud de l'alliance qu'il veut contracter avec vous.

Mais ayant appris le dessein que vous avez d'attaquer un Roi son ami & son allié, il a voulu avant toutes choses vous faire connoître par nous les conditions auxquelles il desire votre alliance & votre amitié. Il souhaiteroit, Seigneur, que content des conquêtes que vous avez faites, vous ne portassiez point la guerre dans la Judée, ni dans aucun des états qui sont sous sa protection; &, de son côté, il s'engagera volontiers à vous maintenir, malgré tous les efforts de vos ennemis, dans la possession encore chancelante des pays que vous avez conquis.

Tant de Villes forcées, tant de victoires remportées, tant de provinces parcourues & soumises en si peu de temps, sont certainement des exploits dignes d'une éternelle mémoire. Votre rapide valeur a répandu la crainte & l'effroi chez tous les peuples de l'Asie, & enfin votre gloire est parvenue au plus haut point où elle puisse parvenir; &, quand même vous pourriez faire encore de nouvelles conquêtes, il est cependant vrai qu'il ne se peut rien ajouter à votre gloire. Quel fruit tirerez-vous donc d'une nouvelle guerre, où dans l'incertitude de joindre encore quelques Provinces aux immenses pays que vous avez déjà soumis, vous aller risquer non-seulement de perdre toutes vos conquêtes, mais même de voir obscurcir en un moment cette gloire éclatante dont vous êtes couvert? Il n'y a person-

ne qui ne ſente l'imprudence qu'il y auroit de s'expoſer à un haſard ſi inégal.

Vous direz peut-être, Seigneur, qu'ayant ſu juſqu'à préſent conſerver vos conquêtes, vous avez toujours eu du ſuccès dans vos nouvelles entrepriſes. Peut-être que le titre de conquérant, qui a tant de pouvoir dans les grands cœurs, aura des charmes pour vous : ce titre ambitieux vous donnera peut-être autant d'éloignement pour la paix que les autres hommes en ont ordinairement pour la guerre. Vous voudrez continuer à marcher dans la route glorieuſe où votre courage & la fortune vous ont guidé juſqu'ici : vous refuſerez de remettre dans le fourreau cette redoutable épée qui vous a rendu vainqueur de tant de peuples, juſqu'à ce que vous ayiez entiérement aboli la loi de notre Prophete, & que vous vous ſoyez rendu maître de toute l'Aſie : eſpérance flatteuſe & ſéduiſante, mais trompeuſe & capable de conduire aux plus grands malheurs. Car enfin, Seigneur, ſi la haine que vous avez conçue contre notre religion ne vous ferme point les yeux, vous devez ſentir que tout eſt à craindre pour vous dans un pareil projet. La fortune, comme vous ſavez, eſt légére & bizarre, ſes faveurs & ſes diſgraces ſe ſuivent tour-à-tour, & l'on n'eſt jamais plus près de tomber dans le précipice que lorſqu'on veut s'élever trop haut. Si l'Egypte puiſſante en hommes & en tréſors s'unit contre vous aux Perſans & aux Turcs, quelle force pourrez-vous oppoſer à de ſi formidables ennemis ? eſt-ce dans le ſecours qu'on vous a promis de Conſtantinople que vous mettrez votre confiance ? Non, Seigneur, vous connoiſſez trop bien la perfidie des Grecs ; & à qui n'eſt-elle pas connue ? Cette nation avare & ſans foi vous

a déjà tendu mille pieges ; ce que vous avez éprouvé d'elle a dû vous faire connoître ce que vous en devez attendre ; ceux qui ont fait tous leurs efforts pour s'oppoſer à votre paſſage, ne ſeront pas diſpoſés à prodiguer leur ſang pour vous.

C'eſt donc ſur la valeur de ces ſeules troupes qui vous environnent que vous fondez votre eſpérance. Vous vous flattez de vaincre des ennemis réunis avec la même facilité que vous les avez déjà vaincus ſéparés. Cependant, Seigneur, vous ne pouvez ignorer combien les combats & les maladies ont diminué le nombre de vos ſoldats, ſur la valeur deſquels vous vous promettez la victoire ; & d'ailleurs vous devez ſonger que toutes les forces d'Egypte ſeront jointes à ces mêmes ennemis que vous n'avez encore combattus que ſéparément.

Mais, Seigneur, je veux croire un moment avec vous que vous êtes invincible ; je ſuppoſe qu'il vous a été donné du Ciel de ne pouvoir être ſurmonté par la force des armes. Un nouvel ennemi vous attend, plus redoutable ſans comparaiſon que tous ceux que vous avez vaincus : un adverſaire auquel on oppoſe en vain la valeur & le courage ; &, ce nouvel ennemi, c'eſt la famine. Vous entrez dans un pays que ſes propres habitants ont déſolé : vous allez camper devant une Ville dont les environs ſont ravagés, & où vous ne trouverez ni vivres pour vos ſoldats, ni fourrages pour vos chevaux. La flotte Chrétienne, direz-vous, mettra l'abondance dans votre camp. Ainſi donc vous faites dépendre des vents le ſuccès de vos deſſeins, comme ſi la fortune, qui vous favoriſe ſur la terre, vous avoit en même temps donné le pouvoir de commander aux flots, de fixer l'inconſtance des vents. Mais les vents & les flots ne ſeront pas le ſeul obſtacle

que

que vos vaiſſeaux auront à ſurmonter ; l'Egypte & ſes alliés ſeront aſſez puiſſants pour armer d'autres vaiſſeaux qu'ils auront à combattre. Il vous faudra donc remporter une double victoire pour réuſſir dans votre entrepriſe ; une de ces victoires manquée en fera néceſſairement avorter le ſuccès. Si vous êtes battu ſur terre, votre flotte devient inutile ; &, ſi vos vaiſſeaux ſont diſperſés, votre armée de terre eſt perdue ſans reſſource.

Après ce que vous venez d'entendre, Seigneur, il y a lieu de croire que vous prendrez ſans balancer le parti de la paix. J'oſe dire même que ce ſeroit mal répondre à la haute idée qu'on a de votre ſageſſe, que de perſiſter encore dans le deſſein de faire la guerre. Que le Ciel vous détourne d'un pareil deſſein ; qu'il vous en inſpire un contraire : rendez-le calme, Seigneur, à l'Aſie agitée, & jouiſſez déſormais avec tranquillité du fruit de vos victoires.

Et vous, illuſtres Guerriers, qui partagez avec votre Général ſes travaux & ſa gloire, que les faveurs de la fortune ne ſéduiſent pas votre courage au point de vous faire ſouhaiter une nouvelle guerre : imitez l'exemple du ſage Nocher, qui, ſe voyant échappé des périls d'une longue navigation, ne ſonge plus qu'à jouir du fruit de ſes peines, ſans vouloir s'expoſer davantage à la merci des flots infideles.

Après qu'Alete eut ceſſé de parler, tous les Chefs témoignerent par un murmure d'indignation combien ſon diſcours leur avoit déplu. Godefroy examina attentivement leur contenance & leurs geſtes ; &, ayant lu dans tous les yeux les ſentiments de l'aſſemblée, il ſe tourna du côté d'Alete, & lui répondit en ces termes : vous venez de mêler avec beaucoup d'art la flatterie aux menaces dans le diſcours que vous

avez fait entendre. Si j'ai su m'attirer l'estime & l'amitié du Roi, votre maître, vous pouvez l'assurer que je suis sensible comme je le dois aux sentiments dont il m'honore. Pour ce qui est de la guerre dont vous avez tâché de nous faire craindre les suites fâcheuses, je vais sur cela vous expliquer ma pensée d'une maniere simple & avec franchise.

Vous devez savoir que le but des travaux que nous avons jusqu'à présent supportés, & sur mer & sur terre, a été de nous ouvrir un chemin vers la ville de Jerusalem. Nous avons prétendu nous faire un mérite auprès de Dieu, en tirant d'esclavage cette Ville sainte; &, pour parvenir à une si glorieuse fin, nous sacrifierons volontiers nos biens & notre vie. Ce n'est point l'ambition, ce n'est point le desir des richesses qui nous a portés à cette entreprise. Que des vues si basses & si criminelles soient pour jamais bannies de nos ames; & que la grace divine, qui pénetre tous les cœurs, excite en nous des sentiments plus nobles & plus conformes à la Justice. C'est Dieu qui est l'auteur de notre dessein, c'est lui qui, au travers de mille dangers, nous a conduits jusqu'ici: son bras puissant fait applanir les montagnes, & dessécher les rivieres. Il fait modérer l'ardeur des étés & la glace des hivers. Il calme les flots de la mer irritée, & retient ou déchaîne à son gré l'impétuosité des vents. Par lui les plus fortes murailles sont renversées; par lui les armées les plus formidables sont mises en déroute; c'est sur lui seul enfin que nous fondons toute notre espérance. Nous ne mettons point notre confiance dans les troupes qui nous suivent, nous ne la mettrions pas davantage dans toutes les forces réunies de la Grece & de l'Occident. Pourvu que Dieu ne

nous abandonne point, il nous importe peu que tout le reſte nous manque. Quand on connoît de quel prix eſt ſon divin ſecours, on n'en implore jamais d'autre dans les dangers les plus preſſants.

Mais quand même il arriveroit que ce ſecours, dans lequel nous mettons notre confiance, viendroit à nous manquer, il n'y a perſonne parmi nous qui ne regardât comme un inſigne bonheur de trouver ſon tombeau dans cette même terre où le Fils de Dieu n'a pas dédaigné d'avoir le ſien : nous y périrons ſi le Ciel l'ordonne, & nous y périrons ſans regret : nous mourrons, s'il le faut, mais nous ne mourrons pas ſans vengeance : nous ne nous plaindrons pas de notre ſort, mais nous empêcherons du moins nos ennemis de s'en réjouir. Ne croyez pas cependant que nous ayions de l'éloignement pour la paix, & que nous ſouhaitions la guerre ; l'amitié que votre Roi nous offre nous eſt très-agréable : nous ne refuſerons pas ſon alliance. Mais la Judée eſt-elle ſoumiſe à ſa domination ? De quel droit veut-il ſe mêler d'une affaire qui ne le regarde point ? On ne l'empêche pas de maintenir en paix ſes Etats, ni de porter la guerre dans les pays où il la veut porter, qu'il laiſſe les autres dans la même indépendance.

La réponſe du Général excita un dépit furieux dans le cœur d'Argant ; il ne le cacha point, & s'avançant auprès de Godefroy, il lui dit : que celui qui refuſe la paix accepte donc la guerre, puiſque la guerre a des charmes pour lui. Les ſujets de diſſention ne manqueront jamais parmi les hommes ; & vous faites aſſez voir quel eſt votre penchant, en refuſant de vous rendre aux fortes raiſons qu'on vous a fait entendre. Le Sarrazin prenant enſuite le pan de ſa robe, & y donnant la forme d'une bourſe, ajouta d'un air encore

plus animé & plus furieux : ô vous qui ne craignez point de vous exposer aux entreprises les plus périlleuses ! je vous apporte ici dedans la paix & la guerre ; choisissez lequel des deux vous aimerez le mieux, & choisissez-le dans le moment. Ces paroles d'Argant, & l'air dont il les prononça enflammerent de courroux tous les Chefs ; de sorte que, sans attendre la réponse du Général, ils s'écrierent tous ensemble, la guerre. Aussi-tôt le farouche Circassien ouvrant sa robe & la secouant, leur dit : je vous déclare donc la guerre à tous, & vous la déclare mortelle ; ce qu'il accompagna d'un ton si terrible, qu'on eût dit qu'on ouvroit en même temps les portes du temple de Janus : il sembloit qu'en secouant sa robe, il en eût fait sortir la discorde & la fureur ; ses yeux paroissoient allumés du flambeau des furies. Tel parut jadis l'impie & l'audacieux mortel, qui, se révoltant contre Dieu même, entreprit d'élever cette tour superbe qui portoit son front dans les nues, & menaçoit les étoiles.

Godefroy prenant alors la parole : nous acceptons, dit-il, aux Ambassadeurs, la guerre dont votre Maître nous menace ; qu'il vienne donc à nous, & qu'il vienne sans différer : ou, s'il ne veut pas se donner la peine de venir jusqu'ici, qu'il nous attende du moins sur les rives du Nil. Après cette fiere réponse, le Général, d'un air gracieux, leur fit à l'un & à l'autre de magnifiques présents. Il donna au premier un riche casque, qui s'étoit trouvé dans le butin fait à la ville de Nicée ; Argant eut une très-belle épée, dont la poignée étoit garnie d'or & de pierres précieuses : l'ouvrage en surpassoit la matiere. Ce guerrier féroce la prit, en examina superficiellement la beauté, & puis il dit à Godefroy : vous verrez bientôt

l'uſage que je ſaurai faire de vos dons. Ayant enſuite pris congé du Général : vous pouvez, dit-il à ſon compagnon, partir demain matin pour porter au Roi la réponſe qui nous a été faite. Quant à moi, je m'envais droit à Jeruſalem, & je pars dès ce ſoir ; ma préſence n'eſt pas néceſſaire aux lieux où vous allez ; & je ne puis m'éloigner d'une Ville où l'occaſion ſe préſente d'exercer mon courage. Ainſi l'Ambaſſadeur Argant devint ennemi. Que ſon action fût raiſonnable ou non ; que ſon procédé violât le droit des gens, & l'uſage de toutes les nations, c'eſt à quoi il ne penſa guere, & de quoi il s'embarraſſa encore moins : ſans attendre de réponſe il partit dans le moment, guidé par la clarté des étoiles, & ſe rendit dans la Ville.

La nuit avoit déployé ſes voiles obſcurs : un calme profond régnoit dans les airs & ſur les flots : tous les animaux de la terre, les oiſeaux du ciel & les habitants des eaux, invités par le ſilence à s'abandonner au repos, goûtoient alors les charmes d'un ſommeil paiſible ; mais l'ardeur impatiente des Chrétiens ne leur permit pas de ſe livrer à ces douceurs. Ils ſoupirerent ſans ceſſe après le lever de l'Aurore, afin qu'elle leur montrât le chemin qui devoit les conduire au terme où tendoient leurs deſirs. Toute leur occupation pendant la nuit fut d'examiner ſi les ténebres ne ſe diſſipoient point ; toute leur attention fut d'obſerver s'ils ne découvriroient point les premiers rayons d'une lumiere naiſſante.

CHANT III.

DÈS que la fraîcheur du matin eut annoncé l'arrivée prochaine du jour, & que l'aurore eut commencé d'orner sa tête de rayons d'or & de pourpre, on entendit par-tout le camp des cris d'alégresse que les soldats, en se couvrant de leurs armes, poussoient jusqu'au ciel; à ces cris succéda le bruit encore plus éclatant des trompettes, qui donnoient le signal du départ. Il eût été plus facile d'arrêter les flots qui se précipitent dans le gouffre de Carybde, ou de suspendre la violence du vent qui ébranle les forêts de l'Apennin, que de contenir l'ardeur impétueuse des troupes. Cependant le sage Général sut modérer cette ardeur: il mit l'armée en bataille; il la fit ensuite marcher d'un pas rapide, à la vérité, mais pourtant avec ordre & avec mesure. L'ardeur des Chrétiens leur donne des ailes: ils volent plutôt qu'ils ne marchent, & ils ne s'apperçoivent point de la rapidité de leur course.

Lorsque le soleil, montant sur l'horison, eut répandu sa lumiere dans les campagnes, Jerusalem se découvrit à leurs yeux. On vit alors tous les soldats se montrer les uns aux autres la Ville sainte: Jerusalem fut alors saluée d'autant de voix qu'il y avoit de guerriers dans l'armée. Ainsi les navigateurs entreprenants & hardis, qui, pour découvrir une terre inconnue, se sont exposés sans crainte à la merci des flots, du plus loin qu'ils appercoivent le rivage desiré, ils se le montrent l'un à l'autre, ils le saluent de mille cris de joie, & cette vue leur fait oublier en un moment tous les travaux qu'ils ont essuyés, & tous les dangers

qu'ils ont courus. A la joie que les Chrétiens firent éclater en découvrant la Cité sainte, succéda bientôt un sentiment de respect, de crainte & d'humilité; ils n'osent plus lever les yeux vers cette Ville que le Fils de Dieu pendant sa vie mortelle a honorée de son séjour, où il a été mis à mort avec ignominie, & où il est ensuite sorti vivant du tombeau. Leurs paroles basses & entrecoupées de soupirs, où la douleur & la joie sont confondues, excitent dans les airs un murmure semblable à celui des feuilles qu'un vent léger agite, ou à celui d'une onde qui coule sur des rochers & le long du rivage. A l'exemple des Chefs, tous les Soldats quittent leur chaussure: chacun se dépouille des ornements qu'il a sur ses habits & sur ses armes, & les pleurs qu'on leur voit répandre en abondance, sont un sûr témoignage que leur cœur est sincérement touché. Recevez, Seigneur, disoient-ils, en s'adressant à Dieu, leur Sauveur, recevez les larmes que nous répandons en mémoire de l'effusion cruelle qui a été faite ici de votre sang précieux: nous souhaiterions que nos cœurs se pussent dissoudre & couler par nos yeux, pour vous en faire de même un sacrifice. Celui que le souvenir de votre mort ne penetre pas en ce moment de douleur & de reconnoissance, est bien digne, Seigneur, de souffrir une douleur éternelle.

Cependant un des soldats de la Ville, qui étoit en sentinelle sur une tour élevée d'où l'on découvroit aisément la campagne, apperçut de loin une épaisse nuée de poussiere, au travers de laquelle brilloit un nombre d'étincelles; & bientôt cette nuée s'avançant de plus en plus, lui laissa distinguer les hommes, les chevaux & les armes luisantes des Chrétiens. Alors il

s'écria d'une voix forte & à plusieurs reprises : aux armes, Citoyens, aux armes ; voici une horrible nuée de poussiere & de feu qui s'approche ; voici l'ennemi qui arrive, préparez-vous à la défense. Les enfants, les femmes, les vieillards, & généralement tous ceux que leur foiblesse rendoient peu propres à la guerre, coururent dans le moment aux mosquées pour implorer le secours du Ciel, pendant que les jeunes gens & les hommes vigoureux s'arment en diligence, & vont ensuite les uns sur les remparts, les autres aux portes de la Ville, afin de s'opposer à l'ennemi.

Après que le Roi de Jerusalem eut visité tous les quartiers, & donné par-tout de bons ordres, il monta sur une tour située entre deux portes de la Ville, & voisine de l'endroit par où l'ennemi s'avançoit : il y conduisit avec lui la Princesse d'Antioche, la belle Herminie, à qui, après la mort du Roi son pere, & la perte de son Royaume, il avoit donné une retraite honorable dans ses Etats. Cependant Clorinde étoit sortie à la tête d'une troupe de Cavaliers, pour aller reconnoître & combattre les Chrétiens qui approchoient. Argant se tenoit prêt avec une autre troupe pour la soutenir ; la Guerriere par ses paroles, & encore plus par son air intrépide, encourageoit ceux qui la suivoient. C'est aujourd'hui, compagnons, leur disoit-elle, qu'il faut signaler notre valeur ; c'est aujourd'hui qu'il faut sur un début éclatant fonder l'espérance de l'Asie. En parlant ainsi, elle apperçut un parti ennemi, qui, après s'être écarté dans la campagne pour faire quelque butin, venoit rejoindre le gros avec des bestiaux qu'il avoit enlevés. Gardon le commandoit, homme brave & vigoureux. Dans le moment la Guerriere pique droit à lui, celui-ci ne refuse pas le combat ;

mais il étoit trop inférieur en force à Clorinde ; il fut renverſé ſur la pouſſiere en préſence de tous ſes gens. Les infideles, ſpectateurs de cette action, en conçurent, quoique vainement, un bon augure pour le ſuccès de la guerre. Clorinde, après ce coup, ſe mêle parmi les Chrétiens : elle tue les uns, renverſe les autres ; ſon bras redoutable ouvre un chemin facile à ceux qui la ſuivent. Les Chrétiens abandonnent leur butin : obligés de céder à un effort qu'ils ne peuvent ſoutenir, ils ſe retirent vers le haut d'une colline, & là, aidés de l'avantage du lieu, ils tâchoient de tenir ferme, lorſqu'on vit venir à leur ſecours un Guerrier qui accouroit avec l'impétuoſité de la foudre : c'étoit Tancrede. Godefroy voyant le beſoin qu'avoit la troupe de Gardon d'être ſecourue, lui avoit donné ordre de marcher avec ſon eſcadron pour la ſoutenir.

L'air terrible de Tancrede qui voloit à l'ennemi, fut remarqué d'Aladin ; il jugea que ce Guerrier devoit être un des plus vaillants de l'Armée Chrétienne. Curieux de ſavoir ſon nom, il s'adreſſa donc à Herminie, & lui dit : Princeſſe, la guerre longue & funeſte que vous avez ſoutenue contre les Chrétiens, a dû vous faire connoître les plus illuſtres d'entr'eux ; apprenez-moi, je vous prie, quel eſt celui que nous voyons prêt à fondre ſur nos gens avec un air ſi fier & ſi terrible. L'infortunée Princeſſe d'Antioche, dont le cœur en ce moment étoit ému malgré elle, fut prête à répondre au Roi par ſes ſoupirs & par ſes larmes ; elle les retint pourtant ; mais ſon beau viſage ſe couvrit d'un incarnat involontaire, sûr indice de l'émotion de ſon cœur. Enſuite cachant ſous l'apparence de la haine un ſentiment bien contraire, hélas ! Seigneur, dit-elle au Roi, je ne le connois que trop, il ne m'a donné que trop de ſujets de le

connoître entre mille autres. Je l'ai vu cent fois couvrir les campagnes & combler les fossés des corps de mes malheureux sujets. Que c'est un vainqueur redoutable ! que les blessures qu'il fait sont dangereuses ! il est impossible d'en guérir. Celui dont vous me demandez le nom, Seigneur, est le Prince Tancrede. Ne verrai-je jamais ce fier vainqueur en ma puissance ? Je serois au désespoir qu'il périt dans le combat : mais quel charme pour moi, si le tenant quelque jour dans mes fers, je pouvois à mon gré exercer sur lui ma vengeance. Un soupir qu'Hermine ne put alors retenir, l'empêcha de poursuivre. Le Roi ignorant ce qui se passoit dans le cœur de cette Princesse, attribua ce soupir au ressentiment, & donna à ses paroles un sens différent de celui qu'elles avoient.

A la vue du nouvel ennemi qui s'avance, Clorinde aussi-tôt vole à sa rencontre : ils fondent l'un sur l'autre avec une valeur également intrépide, & s'atteignent tous deux à la visiere. Leurs lances se brisent dans leurs mains jusqu'à la poignée : mais le coup de Tancrede fut si violent, que les courroies du casque de Clorinde s'étant rompues, la tête de cette Guerriere en demeura désarmée. Dans le moment ses blonds cheveux tombent sur ses épaules, & son beau visage découvert fit voir à tout le monde une fille au milieu du champ de bataille. Ses yeux, quoiqu'étincelants de colere, ne laisserent pas de paroître charmants : quels seroient donc leurs charmes, s'ils étoient animés par les ris & par les plaisirs ? Tancrede est saisi d'étonnement ; il reconnoît dans Clorinde la beauté qu'il adore ; il voit en elle cette belle Guerriere qu'il avoit rencontrée dans le bocage, & dont les traits sont restés si profondément gravés dans son cœur, & cette

vûe le rend immobile. Mais Clorinde ſe couvrant la tête de ſon écu, l'attaque avec furie. Lui cependant ſe détourne d'elle, & ſonge à faire tomber ſur les autres ſa foudroyante épée. La Guerriere le pourſuit, & lui crie d'une voix menaçante, arrête, où cours-tu? c'eſt contre moi qu'il faut combattre. Voulant triompher par les armes d'un ennemi déjà vaincu par ſes attraits, elle le frappe il ne ſe défend point, plus attentif à la regarder, qu'à ſe garantir de ſes coups: belle Guerriere, diſoit en lui-même Tancrede, je crains peu les efforts de ton bras: mais que les traits qui partent de tes yeux ſont redoutables! ils portent dans les cœurs de sûres atteintes. Enfin prenant la réſolution de découvrir ſon amour, quoique ſans eſpérance, Tancrede veut, avant que de périr de la main de ſa maîtreſſe, lui faire connoître du moins quel eſt celui qu'elle pourſuit avec tant d'acharnement. Si c'eſt à moi ſeul que vous en voulez, lui dit-il, écartons-nous un peu de la mêlée, nous pourrons plus commodément éprouver la valeur l'un de l'autre. Clorinde, ſans s'embarraſſer de la perte de ſon caſque, accepte le défi. Ils s'écartent, & déjà la Guerriere ſe diſpoſoit à l'attaquer. Attendez, lui dit Tancrede, il faut avant toutes choſes convenir des conditions de notre combat. Elle s'arrête: alors cet Amant infortuné, à qui le déſeſpoir donnoit en ce moment de la hardieſſe, continue de cette ſorte: Puiſque vous avez juré ma mort, trop cruelle & trop aimable ennemie, je ne veux plus conſerver une vie que vous voulez m'ôter; percez mon cœur que je vous préſente. Que dis-je? mon cœur, il n'eſt plus à moi: percez ce cœur dont vous êtes ſouveraine, diſpoſez d'un bien qui eſt tout à vous: frappez, je vous ouvre mon ſein, me voilà prêt d'aller moi-même au-devant de vos coups.

Il n'eut pas le temps de poursuivre un discours si passionné & si touchant. Les Chrétiens ayant mis en déroute la troupe de Clorinde, arriverent dans ce moment même avec ceux qu'ils poursuivoient au lieu où elle étoit avec son amant. Un des gens de Tancrede voyant alors la Guerriere dont la tête étoit découverte, leva le bras pour la frapper par derriere. Tancrede s'en apperçut, il s'écria, & opposa promptement son épée à celle de ce barbare. Par ce moyen, la plus grande force du coup fut rompue; la Guerriere néanmoins reçut une légere blessure: les gouttes de son sang qu'on voyoit couler sur ses beaux cheveux ressembloient à des rubis artistement enchassés dans de l'or. Cette action brutale met Tancrede en fureur; il fond l'épée haute sur le barbare, qui par une prompte fuite ne songe plus qu'à se dérober à son courroux. Clorinde remarqua l'action de Tancrede; elle le suivit des yeux, courant après le lâche qui venoit de la blesser, jusqu'à ce que l'éloignement les dérobât l'un & l'autre à sa vue. La Guerriere prit ensuite le parti de se retirer avec sa troupe. Mais elle se retira sans cesser de combattre, faisant continuellement face à ceux qui la poursuivoient, & abattant quiconque osoit la serrer de trop près. Tel un taureau furieux, poursuivi par des dogues, dès qu'il tourne contr'eux sa tête terrible, il perce les plus hardis, & met en fuite tout le reste. Clorinde en se retirant sembloit moins craindre & fuir l'ennemi, que l'attaquer & le poursuivre.

Déjà les infideles avoient été poussés jusqu'au pied des murailles de la Ville, lorsque ayant fait un long circuit on les vit revenir à la charge avec de grands cris, & prendre leurs ennemis en queue, pendant qu'une troupe fraîche de leurs gens s'avançoit pour les atta-

quer en tête. C'étoit la troupe d'Argant, qui, plein d'impatience de donner les premiers coups, paroissoit seul à la tête des siens. Celui qui eut la hardiesse de s'opposer à lui le premier, fut renversé sur le sable avec son cheval, & beaucoup d'autres eurent un sort pareil, avant que la lance du fier Circassien se fût brisée dans ses mains. Tirant ensuite sa formidable épée, il se jette au travers des Chrétiens, & ne donne pas un seul coup qu'il ne renverse, qu'il ne tue, ou ne blesse dangereusement tous ceux qu'il atteint. Clorinde, de son côté, ne veut point lui céder en valeur. Elle ôte la vie au courageux Ardelion, homme qui, dans un âge avancé, conservoit une grande vigueur. Deux fils qui l'accompagnoient, inutile soutien de sa vieillesse, ne purent le garantir; car Alcandre l'aîné venoit de recevoir une dangereuse blessure, & l'autre qui se nommoit Poliferne, eut beaucoup de peine à se sauver lui-même.

Après que Tancrede eut poursuivi quelque temps, mais en vain, le brutal qui avoit blessé sa maîtresse, il jetta les yeux sur ses gens, & vit qu'ils étoient entourés d'ennemis. Il reconnut le danger où leur ardeur imprudente les avoit précipités, & poussa son cheval aussitôt vers la Ville, afin de les secourir. On vit aussi paroître à l'instant le fameux étendard sous lequel marchoit la troupe de Didon. Cette trouble invincible de Héros, la fleur & l'élite de l'armée, accouroit pour soutenir Tancrede. Renaud, le plus vaillant de tous, & le plus aimable en même-temps, devançoit les autres de bien loin. A l'aigle qu'il portoit sur son casque, & encore plus à la rapidité avec laquelle il venoit fondre sur l'ennemi, Herminie le reconnut d'abord, & elle dit au Roi, qui de son côté le regardoit avec attention, celui que

vous voyez est invincible : de tous les Guerriers de l'univers, il n'y en a peut-être pas un seul qui lui soit égal en valeur, & cependant il est encore dans la premiere jeunesse. Si parmi nos ennemis il s'en trouvoit seulement six semblables à celui-ci, il y a long-temps qu'il se seroient rendus maîtres, non-seulement de la Syrie, mais du monde entier : ils auroient poussé leurs conquêtes jusqu'aux rivages où se leve l'aurore, & jusqu'aux lieux inconnus où le Nil prend sa source. Ce Guerrier si redoutable se nomme Renaud : son bras seul est plus à craindre pour nos murailles que les machines de guerre les plus terribles. Mais, Seigneur, continua Herminie, regardez cet autre Guerrier, dont la cotte d'armes est verd & or, c'est le brave Dudon : il est le chef de la troupe qui s'avance, & cette troupe est toute composée de vaillants hommes ; mais leur Capitaine a par-dessus eux une grande expérience dans la guerre. Celui à qui vous voyez des armes brunes, est Gernand, frere du Roi de Norwege ; un orgueil insupportable est le seul défaut qui ternisse ses bonnes qualités. Remarquez encore ces deux autres dont les armes sont blanches ; ce sont deux Amants, deux époux illustres, l'un se nomme Odoart, & l'autre Gildippe : inséparables jusques dans les combats, on les voit toujours marcher ensemble, & ils sont l'un & l'autre aussi fameux par leur valeur que par leur amour & leur fidélité.

Avant qu'Herminie eut cessé de parler, la fortune avoit déjà changé de face à l'avantage des Chrétiens. Tancrede & Renaud venoient de les joindre ; ils avoient forcé cette barriere d'ennemis qui les environnoient ; &, un instant après, la troupe de Dudon étant arrivée, il se fit un effroyable carnage des infideles. Argant lui-même, le terrible Argant fut

renverſé par Renaud ; peut-être ne s'en ſeroit-il jamais relevé, ſi par bonheur pour lui le cheval de Renaud s'étant abattu, n'eut engagé ſous ſon poids ce jeune Héros. Les Infideles mis en déroute s'enfuïent vers la ville. Les Chrétiens les pourſuivent l'épée dans les reins. Il n'y a que Clorinde & Argant qui ſe retirant les derniers, tâchent de faciliter la retraite à leurs gens ; ils ſont pour eux comme une digue qui s'oppoſe à l'impétuoſité des flots prêts à les ſubmerger : ces deux Guerriers ſeuls arrêtent ou plutôt ralentiſſent l'effort des vainqueurs.

Le vaillant Dudon, plein d'ardeur pour la victoire, ne donne point de relâche à l'ennemi. Il enleve de deſſus les épaules la tête de Tigrane. la forte cuiraſſe d'Algazar ne le garantit point d'un coup dont il lui perce le corps d'outre en outre. La fine trempe du caſque de Corban n'empêche point qu'il ne lui fende la tête juſqu'à la poitrine. Dudon prive pareillement de la vie Amurath, Mehemet, & le cruel Almanſor. C'eſt tout ce que peut faire Argant que de continuer devant lui ſa retraite avec ſûreté. De temps en temps le fier Circaſſien ſe retourne pour écarter cet ennemi dangereux qui le preſſe ; mais il n'en peut venir à bout, & il en frémit de rage. A la fin, réuniſſant toutes ſes forces & toute ſon adreſſe, il porte à Dudon un revers terrible au défaut de la cuiraſſe, & lui ouvre les flancs d'une large & profonde plaie. Ce brave Capitaine tombe étendu ſur la pouſſiere. Trois fois il ouvre les yeux que le ſommeil de la mort referme trois fois malgré lui : trois fois il eſſaie de ſe relever ſur un bras, & autant de fois il retombe ſans avoir la force de ſe ſoutenir ; une ſueur froide ſe répand par-tout ſon corps, il reſte immobile & privé pour jamais de ſentiment.

Après ce coup Argant continua de se retirer ; mais avant que de rentrer dans la ville, il se tourna vers les Chrétiens, & leur dit : Cette épée que vous voyez teinte de votre sang est la même dont votre Général me fit hier présent. Ne manquez pas de lui raconter de quelle maniere j'ai su m'en servir aujourd'hui. Cette nouvelle lui fera plaisir ; il connoîtra que l'épée qu'il m'a donnée n'est pas moins bonne qu'elle est belle. Dites-lui de ma part, ajouta le féroce Guerrier, dites-lui que j'espere dans peu lui en faire connoître la bonté aux dépens de sa propre vie : s'il m'évite dans le combat, j'irai moi-même le chercher, & je saurai bien le rencontrer. Les Chrétiens irrités de ces paroles brutales fondirent sur Argant ; mais il étoit trop près de la ville, il y entra malgré eux, aussi-bien que le reste de sa troupe. Alors les Assiégés faisant tomber du haut des murailles une grêle de pierres & de fleches sur leurs ennemis, les contraignirent de s'éloigner.

Cependant Renaud s'étant dégagé de dessous son cheval, accouroit les yeux allumés de fureur, pour venger l'illustre Dudon de qui il avoit appris la mort. Ayant joint ses compagnons : qui nous arrête, leur cria-t-il ? notre brave Capitaine n'est plus ! que tardons-nous à le venger ? dans un pareil sujet de ressentiment ces foibles murs peuvent-ils nous arrêter ? Quand même le cruel Argant seroit environné d'une double enceinte d'acier, il n'échappera pas à mon courroux, rien ne peut le dérober à ma vengeance. Allons, mes amis, suivez-moi : escaladons ces murailles, derriere lesquelles le barbare se croit en sûreté. A ces mots il parut le premier. Les pierres & les fleches qui pleuvent sur lui ne l'arrêtent point. Son air est si terrible, que les ennemis sur

leurs remparts se sentent déjà glacés d'effroi. Mais dans le moment arrive le sage Sigier, dont Godefroy se servoit pour annoncer ses ordres les plus importants. Quittez cette entreprise, dit-il à Renaud & à ses compagnons; ce n'est point ici un lieu propre ni une occasion favorable pour exercer votre valeur: retirez-vous, notre Général vous l'ordonne. Cet ordre absolu retient leur courage impétueux; ils obéissent, quoiqu'à regret. Renaud sur-tout fait assez connoître le dépit qu'il en ressent; mais enfin il se retire avec les autres, sans que les infideles entreprennent de troubler leur retraite. Ils rejoignent l'armée, portant dans leurs bras le corps de Dudon, leur vaillant Capitaine, pour qui ils avoient également de l'amour & de l'estime.

Durant ce combat le Général de l'armée Chrétienne observoit sur une éminence la situation & la force de la Cité sainte. Jerusalem est située sur deux montagnes d'inégale hauteur, & séparées l'une de l'autre par une profonde vallée. L'accès de trois côtés en est escarpé & fort difficile: une pente douce rend l'abord du quatrieme plus aisé; mais ce côté, qui est celui du Nord, avoit été fortifié par de très-hautes murailles. Il y avoit dans la ville des citernes & des puits en abondance: les dehors en étoient secs & arides; on n'y voyoit ni fontaines ni ruisseaux, ni herbes. A la distance d'environ six milles, on découvroit un bois d'un aspect qui inspiroit l'horreur, & d'un ombrage dangereux: hors cela, on ne remarquoit sur la terre ni arbres ni buissons d'aucune espece. Le fleuve du Jourdain couloit à l'Orient de la ville; elle avoit au Couchant la mer méditerranée; au Nord étoient Samarie & Bethel, que l'impiété d'Israël a rendu fameuse: enfin Bethléem, où naquit le Sauveur du monde, étoit au Midi.

Pendant que le Général des Chrétiens con-

sidéroit la ville & le pays des environs, qu'il observoit par quel côté il feroit camper l'armée, & par quel endroit il attaqueroit la place, Herminie l'apperçut, & le montrant au Roi: voilà Godefroy, lui dit-elle, c'est celui qui a sur ses armes un manteau de pourpre, & en qui vous voyez une contenance si noble & si majestueuse. Ce Prince est véritablement né pour commander aux autres; quoiqu'il ait au plus haut degré toutes les parties d'un Roi & d'un Général, il n'en est pas moins brave de sa personne. Entre tous ceux qui suivant ses ordres, le seul Raimond lui peut être comparé pour la sagesse & pour le conseil; il n'y a que Renaud & Tancrede qui l'égalent en valeur. Je le connois, lui répondit Aladin, je me souviens de l'avoir autrefois vu en France, lorsque j'étois Ambassadeur d'Egypte en cette Cour. Je le vis dans un tournois entrer en lice avec grace, & rompre une lance avec vigueur & adresse. Il étoit alors bien jeune; cependant par ses discours & ses actions on concevoit déjà sur lui de bien hautes espérances: l'événement n'a que trop justifié ce présage.

Aladin ne put prononcer ces derniers mots sans faire paroître du trouble dans ses yeux. Il se remit, & dit ensuite à Herminie: Princesse, quel est celui que nous voyons à côté de Godefroy, avec une cotte d'armes de couleur de feu? Il me paroît qu'il lui ressemble beaucoup, quoiqu'il soit d'une taille un peu moins haute. C'est Baudouin son frere, répondit Herminie; il est encore plus semblable à Godefroy par la valeur que par la figure. Cet autre Guerrier, continua-t-elle, dont le Général semble écouter les avis, est Raimond, le même de qui je viens de vous vanter la sagesse. Une expérience consommée est le fruit de ses années, & il n'y a personne qui posse-

de mieux que lui l'art de la guerre. Un peu plus loin, celui dont le casque brille de l'or dont il est couvert, est Guillaume, fils du Roi d'Angleterre. Vous voyez auprès de lui Guelfe, Prince qui ne lui cede ni en naissance ni en mérite : à son air martial on le reconnoît aisément. Mais je n'apperçois point parmi ces Guerriers mon implacable ennemi : Boëmond, l'usurpateur de mes Etats ; le cruel destructeur de ma famille ne s'offre point à mes yeux.

Ainsi la Princesse d'Antioche s'entretenoit avec Aladin. Cependant Godefroy, après avoir reconnu que la ville seroit imprenable par les trois côtés escarpés, prit la résolution de l'attaquer par le côté du Nord. Il donna donc ses ordres pour que les tentes fussent dressées de ce côté-là ; c'est-à-dire, depuis la porte septentrionale, en descendant jusqu'à la tour angulaire, dans un espace qui entouroit environ le tiers de la ville. Il ne lui eût pas été possible d'en faire une circonvallation parfaite : Jerusalem avoit trop de circuit par rapport au petit nombre de troupes qui en formoit le siege ; mais il s'empara de tous les passages, afin que rien ne pût entrer dans la place, ni en sortir. Il ordonna ensuite qu'on fît de profonds & larges fossés autour de son camp, tant du côté de la ville que du côté de la campagne, afin de se précautionner également contre les sorties des Assiégés, & contre les attaques de l'ennemi du dehors.

Après qu'il eut donné ses ordres, il songea à s'acquitter de ce qu'il devoit à la mémoire du vaillant Dudon. Il alla au lieu où l'on avoit porté son corps ; il y trouva les amis & les compagnons de cet illustre mort, qui après l'avoir honorablement placé sur un lit élevé,

répandoient autour de lui des pleurs, & faiſoient éclater de triſtes regrets. A l'arrivée de Godefroy, leurs regrets & leurs larmes redoublerent. Le Général, avec un viſage où l'on ne remarquoit ni trop de ſérénité, ni trop d'abattement, leur fit ſigne de modérer un peu leur douleur. Ayant enſuite fixé ſes regards ſur celui qui étoit étendu devant lui, il garda quelque temps le ſilence, & puis il lui adreſſa ces paroles:

Illuſtre Héros, ce n'eſt point ſur vous que nous devons répandre des larmes, puiſqu'en mourant ſur la terre, vous vivez préſentement dans le Ciel, & qu'avec cette dépouille mortelle que vous venez de quitter ici-bas, vous y laiſſez une réputation glorieuſe & immortelle. Vous avez mené dans ce monde une vie digne d'un Guerrier Chrétien; cette vie a été terminée par une fin honorable & précieuſe: goûtez en paix le fruit de vos peines; jouiſſez à jamais dans le Ciel de la récompenſe due à vos travaux. C'eſt ſur nous-mêmes que nous devons verſer des pleurs, ſur nous à qui la mort vient de ravir un ami ſi cher, & un ſi digne compagnon de nos armes. Nous eſpérons néanmoins que vous ne nous laiſſerez pas deſtitués de ſecours. Nous en attendons même de vous à l'avenir un plus puiſſant que celui que vous nous avez donné juſqu'ici. Après avoir employé pour nous les efforts d'un homme mortel, nous vous conjurons de déployer en notre faveur tout le pouvoir d'un habitant des Cieux. Recevez les vœux que nous vous préſentons. Que le Dieu des armées nous faſſe par votre moyen remporter la victoire ſur nos ennemis; & qu'enſuite pleins de reconnoiſſance, nous allions vous remercier, & lui rendre gloire dans ſon ſaint Temple.

Godefroy ayant parlé de cette maniere, ſe retira. Bientôt après la nuit étendit ſes voiles ſur la terre, & le ſommeil qui ſuſpend les

peines des plus malheureux calma pour quelque temps la douleur des amis de Dudon. Le Général avant que de se livrer au repos, comprenant que la Ville ne pouvoit être réduite sans le secours des machines de guerre, songea en lui-même de quel endroit il pourroit tirer le bois propre pour les construire, & puis il s'endormit. Le lendemain il se leva avec le soleil, & voulut assister à la pompe funebre de Dudon. Le corps de ce brave Guerrier fut porté au pied d'une colline peu éloignée des barrieres du camp. Il fut mis ensuite dans un tombeau de bois de ciprès qui lui avoit été préparé, les Ministres des Autels offrant à Dieu leurs prieres par de lugubres chants. On voyoit au-dessus du tombeau s'élever un palmier d'une hauteur prodigieuse. Aux branches de cet arbre pendoient de tous côtés les glorieuses dépouilles que ce vaillant homme avoit, dans des occasions plus heureuses, enlevées de sa propre main sur les infideles. Au tronc on avoit attaché son casque, sa cuirasse & autres armes, & on lisoit au-dessous ces mots : *Ci gît Dudon : honorez, passant, cet illustre Guerrier.*

Les derniers devoirs ayant été rendus à ce Héros, Godefroy fit partir tous les travailleurs de l'armée, avec une sûre escorte, pour aller dans la forêt couper le bois nécessaire à la construction des machines. Cette forêt étoit cachée entre des vallées ; mais un homme du pays la découvrit aux Chrétiens, & les y conduisit. Les travailleurs étant arrivés, s'exhortent les uns les autres à l'ouvrage : chacun se pique de surpasser son compagnon. Ils font à l'envi à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avoit jamais ressentis. Les sacrés palmiers, les ciprès funebres, les pins, les frê-

nes, les ſapins ſont mis par terre, les ormes auxquels la vigne s'unit ſi volontiers, ne ſont point épargnés; les chênes, tant de fois vainqueurs des années & des vents en courroux, ſont abattus : les cedres exhalant dans les airs une ſi agréable odeur ſont renverſés. La coignée impitoyable ne reſpecte rien ; les poutres dont les charriots ſont enſuite chargés font gémir les roues ſous le faix. A ce bruit les oiſeaux effrayés s'envolent, les bêtes ſauvages abandonnent leurs tannieres & s'enfuient.

CHANT IV.

PENDANT que les Chrétiens s'empreſſoient de conſtruire les machines de guerre dont ils avoient impatience de faire uſage, le Prince des démons, l'ancien ennemi du genre humain, tournant vers eux ſes yeux pleins d'envie, les apperçut, il en grinça les dents de rage : ſemblable à un taureau qui vient d'être bleſſé, il exhala ſa fureur par d'effroyables mugiſſements. Songeant enſuite aux moyens d'exercer contr'eux ſa plus noire malice, il donna ordre que tous ſes ſujets euſſent à s'aſſembler dans ſa Cour, afin d'y tenir un horrible conſeil : inſenſé qu'il étoit de prétendre s'oppoſer aux décrets du Très-Haut, de vouloir s'égaler à ſon maître, & d'oublier en ce moment ce que peut le bras vengeur du Tout-Puiſſant. Au ſon de la trompette infernale, qui appelloit les démons au conſeil, le ténébreux empire retentit ; ſes cavernes obſcures & profondes furent ébranlées. Le tonnerre roulant dans les vaſtes régions de l'air fait moins de bruit ; l'effet des vapeurs de ſoufre qui font trembler la terre, n'eſt pas comparable à celui de cette épouvantable trompette.

On vit auſſi-tôt des démons ſous des formes hideuſes s'aſſembler de toutes parts : la fureur, la rage, & la mort ſont dans leurs yeux. Les uns, avec une figure humaine, marchent à la façon des bêtes ; ils ont des ſerpents pour chevelure, & leur corps ſe termine par une queue longue & tortueuſe. Les autres ont la forme d'Harpies, de Sphinx ou de Gorgones ; d'autres reſſemblent au Centaure, à l'Hydre, ou à la monſtrueuſe Scylla. Tout ce qu'on dit

de la Chimere qui vomit des flammes, du cruel Polipheme, ou du tyran Gerion, toutes ces figures parurent alors, & bien d'autres plus inouies encore & plus affreuſes : partie de ces horribles ſujets du Monarque des enfers ſe place à ſa droite, partie ſe met à ſa gauche. Le Prince eſt au milieu ſur ſon trône, tenant à la main un rude & peſant ſceptre de fer. La taille de ce Monarque eſt ſi énorme, qu'auprès de lui les plus hautes montagnes paroîtroient à peine des collines. L'air de ſon viſage imprime un reſpect plein d'horreur ; ſes regards ſont terribles & funeſtes. Une épaiſſe & immonde barbe lui deſcend ſur la poitrine, ſa bouche reſſemble à un gouffre qui exhale un ſouffle empeſté, & qui vomit, comme l'Ætna, la fumée, la flamme & le ſoufre. Dès que le Prince des démons eut ouvert cette bouche effroyable pour faire entendre ſes intentions, tous les monſtres de ſon empire retinrent leurs hurlements : les fleuves de l'enfer ſuſpendirent le cours de leurs noires ondes, un ſilence profond régna par-tout, enſuite il parla de la ſorte.

Divinités infernales, plus dignes de régner dans les Cieux, où vous avez pris naiſſance, que d'habiter ces lieux ténébreux où vous êtes relegués avec moi, perſonne n'ignore le ſuccès de cette fameuſe entrepriſe que nous formâmes autrefois contre le tyran de l'Univers. Le ſort ſe déclara pour lui, il eſt reſté ſur ſon trône, & nous avons été regardés depuis comme des eſprits rebelles. Au lieu de la lumiere pure & éclatante dont nous jouiſſions, nous avons été condamnés à vivre pour jamais dans ces abymes obſcurs. Mais ce qui doit redoubler notre rage, le cruel, pour nous braver, a voulu élever une vile créature à ce haut degré d'honneur dont nous ſommes déchus : il a appellé au ſéjour céleſte

l'homme,

l'homme formé de terre & de boue ; &, pour nous faire un affront plus sensible, son propre Fils qu'il avoit livré à la mort, est venu dans mon empire ; il en a brisé les portes ; &, après avoir enlevé, malgré moi, un grand nombre de mes sujets, il les a conduits en triomphe dans les Cieux.

Ne renouvellons point ici nos douleurs : qui ne connoît tous les outrages que le tyran nous a faits, & qu'il continue de nous faire encore ? Ne pensons plus au passé, occupons-nous seulement de la nouvelle injure que nous en recevons aujourd'hui. Ne voyez-vous pas de quelle maniere il tâche d'attirer toutes les nations de la terre à son culte ? Souffrirons-nous tranquillement que ses esclaves étendent leurs conquêtes dans l'Asie, & se rendent maîtres de la Judée, afin de faire célébrer ses louanges dans des langues étrangeres, & de graver son nom sur de nouveaux marbres ? Verrons-nous sans indignation nos autels détruits, & nos images renversées, pendant que tous les sacrifices ne s'offriront qu'à lui seul, & qu'il sera l'objet de tous les vœux ?

Nos temples, autrefois si fréquentés, seront-ils donc désormais abandonnés ? Mes Etats toujours si peuplés vont-ils devenir déserts ? Cela ne sera point : nous avons encore ce même courage dont nous donnâmes autrefois des preuves si éclatantes, lorsque nous entreprîmes de disputer l'empire du monde à celui qui en est en possession. A la vérité nous fûmes vaincus : la fortune favorisa notre ennemi ; mais du moins la gloire nous est restée d'avoir osé former un si grand dessein.

Mais pourquoi vous retenir ici plus longtemps ? allez, mes fideles compagnons, vous qui faites toute ma force & toute mon espérance, partez, volez contre ces indignes sujets de notre ennemi. Opprimez-les avant qu'ils

ſe ſoient rendus plus redoutables : éteignez cette flamme naiſſante dont ils menacent d'embraſer la Paleſtine : employez pour leur perte indifféremment la force & l'artifice. Que ma volonté ſerve aujourd'hui de regle au deſtin. Frappez & diſperſez-les ; livrez les autres à une lâche & honteuſe paſſion qui les rende eſclaves de la beauté. Allumez parmi eux la flamme de la diſcorde ; qu'ils méconnoiſſent les ordres de leur Général, qu'ils tournent leurs armes les uns contre les autres ; que toute cette armée criminelle ſoit exterminée, & qu'il n'en reſte pas même le moindre veſtige.

Le Prince des démons eut à peine ceſſé de parler, que tous les eſprits infernaux ſortant avec furie du noir abyme, ſe répandirent ſur la terre, afin d'exécuter les ordres de leur Souverain. Ainſi les vents déchaînés s'échappent de leurs grottes profondes pour exercer par-tout leurs ravages ; les démons auſſi-tôt s'occupent à tendre toutes ſortes de pieges à ceux qu'ils veulent perdre : ils ont recours aux artifices les plus nouveaux, les plus inouis, & dont il étoit le plus difficile de ſe parer. Mais quel fut celui qu'ils mirent le premier en uſage pour nuire à leurs ennemis ? Muſe, c'eſt à toi de nous l'apprendre ; tu en es parfaitement inſtruite, & à peine un bruit léger en eſt venu juſqu'à nous.

En ce temps-là régnoit à Damas & dans le pays des environs un Prince nommé Hidraot ; ce Prince ayant eu dès ſa jeuneſſe un extrême penchant pour l'art magique, s'y étoit appliqué toute ſa vie, & y avoit fait de très-grands progrès. Mais à quoi lui ſervoit cette ſcience trompeuſe, puiſque, malgré l'obſervation aſſidue des aſtres, & les réponſes des démons, il ne put pénétrer dans l'avenir quel ſeroit le ſuccès de la guerre ? il s'étoit fauſſement imagi-

né que les Chrétiens seroient défaits, & que ce seroit l'Egypte qui auroit la gloire de cette défaite. C'est pourquoi il avoit dessein de joindre ses troupes à celles du Soudan, afin qu'elles partageassent avec elles l'honneur & le fruit de la victoire. Cependant, connoissant la grande valeur des Chrétiens, & prévoyant qu'ils ne seroient pas vaincus sans qu'il en coûtât beaucoup de sang, il songeoit en lui-même de quelle maniere il pourroit affoiblir leur armée, afin qu'elle fût ensuite plus aisée à défaire. Comme il étoit tout occupé de cette pensée, un Ange de ténebres l'y vint fortifier, & lui découvrit en même temps un moyen sûr de parvenir à ce qu'il souhaitoit.

Hidraot avoit une niece qui étoit sans contredit la plus belle Princesse de l'Orient, & qui, aux charmes naturels de sa personne, savoit parfaitement joindre tout l'art qu'une femme, & une femme instruite dans la magie, peut employer pour gagner les cœurs. Il la fit venir, & lui dit : ma chere Armide (c'est ainsi qu'elle s'appelloit), vous qui, sous la fleur de la premiere jeunesse, & sous la délicatesse de vos traits, cachez une rare prudence & un courage viril ; vous qui me surpassez de bien loin dans le grand art que je vous ai enseigné, j'ai formé un important dessein ; si vous voulez me seconder, le succès ne peut manquer de répondre à mon attente : je vous ai préparé l'ouvrage, c'est à vous d'y mettre la derniere main. Voici quel est mon projet. Il faut que vous alliez au camp de nos ennemis, & que vous mettiez tout en usage pour leur inspirer de l'amour. Employez pour cela les paroles les plus séduisantes, & les regards les plus tendres : ayez recours aux soupirs, aux pleurs, dont les charmes sont si forts, lorsque de beaux yeux les répandent. Que les cœurs les plus farouches

ne puiſſe réſiſter aux attraits réunis de votre eſprit & de votre beauté. Mais ſur-tout qu'une feinte pudeur ſache couvrir la hardieſſe de votre entrepriſe : déguiſez bien l'artifice ſous l'apparence de la ſincérité. Quel bonheur pour nous, ſi, Godefroy lui-même donnant dans le piege, vous pouviez lui faire quitter le deſſein où il eſt de continuer la guerre, & lui inſpirer des ſentiments de paix ! Mais ſi le Général vous échappe, ſongez du moins à faire tomber dans vos filets les plus vaillants de l'armée ; vous les conduirez enſuite en des lieux d'où, malgré tous leurs efforts, ils ne ſortiront jamais. Hidraot donna après cela des inſtructions plus particulieres à ſa niece, & finit en lui diſant : tout eſt permis lorſqu'il eſt queſtion de ſervir ſa religion & ſa patrie.

Armide, fiere de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, accepte la propoſition. Dès le ſoir même elle part ſans ſuite, prenant un chemin détourné & inconnu. N'ayant pour armes que ſes ſeuls attraits, elle entreprend de domter les plus vaillants Guerriers de l'Univers, & ne doute pas un moment qu'elle ne réuſſiſe dans ſon entrepriſe. Cependant il ſe répandit parmi le peuple de Damas divers bruits également faux au ſujet de ſon départ. Peu de jours après, elle arriva au camp des Chrétiens. A la vue de cette beauté inconnue, tous les ſoldats ſont ſurpris : ils la regardent avec admiration. Tel un Aſtre nouveau qu'on voit luire pour la premiere fois dans le Ciel, attire tous les regards des mortels, chacun accourt pour voir cette charmante étrangere, & pour ſavoir le ſujet de ſon arrivée. Jamais la Reine des Dieux ne parut dans Argos avec tant d'éclat : les Déeſſes de Delos & de Chypre n'eurent jamais tant de beauté ni tant de graces. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Un voile blanc & tranſparent tomboit négligemment ſur

ſon viſage, & de temps en temps elle relevoit ce voile, afin de faire briller tous ſes charmes. Ainſi le ſoleil ſe couvre quelquefois d'un nuage clair que ſes rayons ne laiſſent pas de percer, & quelquefois il répand une lumiere vive, dont les yeux ſont éblouis. Un Zéphir léger agitant ſes cheveux, donnoit encore un nouveau luſtre aux boucles dont la nature les avoit ornés. Avare de ſes plus rares tréſors, & des plus redoutables traits de l'amour, elle tenoit ſes beaux yeux preſque toujours baiſſés. On voyoit les roſes & les lys indifféremment répandus ſur ſes joues: il n'y avoit que ſes levres ſeules, ſur leſquelles on vît briller les roſes ſans mêlange. Sa gorge, auſſi éclatante que l'albâtre, & en qui on remarquoit tout le piquant de la jeuneſſe, étoit en partie découverte, & en partie cachée par une robe envieuſe & jalouſe: l'imagination plus pénétrante que les yeux, en découvroit pourtant les beautés. Semblables aux rayons de la lumiere, qui, ſans diviſer l'onde & le cryſtal, paſſent néanmoins au travers, il n'y a point d'appas ſecrets que l'imagination n'apperçoive; & ſur le récit qu'elle fait enſuite des beautés qu'elle a découvertes, le cœur s'enflamme, les deſirs en deviennent plus impatients & plus vifs.

Cependant la belle Armide entre dans le camp, entourée d'une foule de ſoldats, qui lui donnoient des louanges & des applaudiſſements. Charmée en elle-même du but de ſon entrepriſe, elle en concevoit de hautes eſpérances. Elle s'arrêta enſuite un moment, afin de prier quelqu'un de la conduire au Général de l'armée. Euſtache, le plus jeune des freres de Godefroy, arriva dans ce moment même au lieu où elle étoit. Il la vit, & en fut ſurpris. Mais voulant conſidérer de plus près cette beauté dangereuſe, qui par une feinte modeſ-

tie baissoit alors les yeux, il courut à sa perte comme l'imprudent papillon. Son cœur fut attiré par les regards qu'Armide lança sur lui, avec la même facilité que la flamme attire une paille légere qu'on en approche de trop près. Le feu de sa jeunesse, joint à celui de l'amour qu'il ressentoit déjà, lui donnant alors de la hardiesse, il lui dit que cherchez-vous ici, beauté céleste, & divine? car sans doute vous n'êtes pas une simple mortelle: par quel insigne bonheur vous trouvez-vous dans ces lieux? daignez-nous dire ce que vous desirez: apprenez-nous qui vous êtes, afin qu'on vous rende les honneurs & les respects qui vous sont dus. Vous me donnez des louanges que je ne mérite point, lui répondit Armide: vous avez de moi une opinion bien éloignée de la vérité. Hélas! Seigneur, non-seulement je suis une mortelle, mais même je suis une infortunée déjà morte à la joie & aux plaisirs, & qui ne respire que pour les douleurs. Vous voyez une étrangere, une fugitive, que la plus cruelle disgrace conduit en ces lieux. J'y viens implorer le secours de Godefroy; je lui viens demander avec confiance une protection qu'il ne refuse jamais aux malheureux. Si votre courtoisie répond aux apparences, ajouta-t-elle, faites-moi le plaisir, Seigneur, de me conduire à votre Général. Il est trop juste, lui répartit Eustache, que je vous conduise moi-même à mon frere, & que je vous serve de protecteur auprès de lui. Vous ne vous êtes point mal adressée, Madame, je me flatte d'avoir quelque crédit sur son esprit: comptez dès à présent sur tout ce qui dépendra de son pouvoir, & disposez de mon bras. Il la conduisit ensuite à Godefroy, qui étoit alors avec les principaux Chefs de l'armée. En abordant le Général, Armide fit une

profonde révérence, après quoi elle rougit, & demeura quelque temps sans parler, comme si la timidité & la pudeur étoient cause de son silence. Godefroy la rassura & la consola avec bonté. Enfin, elle lui adressa ce discours artificieux, accompagné d'un son de voix & d'une grace dans sa personne, capables d'enchaîner tous les cœurs.

Prince invincible, dont la haute valeur est tellement reconnue, qu'on peut désormais sans honte céder à vos armes: Héros, dont la réputation glorieuse est montée à un si haut point, que les Rois & les Peuples se font honneur de se soumettre à votre Empire, ne soyez point surpris si ceux que vous avez comptés jusqu'à présent parmi vos ennemis, viennent avec confiance implorer votre protection. Quoique née dans une religion que vous avez résolu d'éteindre, & que vous avez déjà détruite en partie, je me suis néanmoins flattée, Seigneur, de remonter par votre secours sur le trône de mon pere, qu'un perfide a indignement usurpé sur moi. C'est d'ordinaire à ses parents, à ses amis qu'on s'adresse pour se délivrer d'une oppression étrangere: moi, c'est à mon ennemi que j'ai recours, & c'est contre mes plus proches que j'implore son appui. C'est en vous seul que j'espere, Seigneur, c'est vous seul qui pouvez me faire rendre ce qui m'a été injustement enlevé; il ne vous sera pas plus difficile de me rétablir sur mon trône, qu'il vous l'a été de conquérir tant d'autres Royaumes; & vous n'acquerrez pas moins de gloire en protégeant l'innocence opprimée, qu'en surmontant vos ennemis. Que la différence de nos religions ne vous empêche point d'avoir égard à mes prieres. C'est votre justice, c'est votre générosité que j'implore; & j'atteste le Dieu suprême, que jamais vous n'aurez employé vos armes pour une cause plus

juste & plus raisonnable. Mais, pour vous en convaincre, je vous supplie, Seigneur, de donner un moment d'attention à ce que je vais vous raconter.

Je suis fille d'Arbilan, Roi de Damas; mon pere eut l'avantage de devenir époux de la Princesse Cariclée, & de monter par cet hymen sur un trône, où sa naissance ne lui donnoit pas lieu de prétendre. J'eus le malheur de perdre la Reine ma mere en venant au monde : ce fut aux dépens de sa propre vie que cette Princesse me donna le jour : mais avant sa mort elle déclara mon pere héritier de son empire. Cinq ans après je le perdis lui-même : Arbilan alla rejoindre dans les Cieux la Reine son épouse, chargeant du soin de mon éducation & de la conduite de mon Royaume, un frere qu'il aimoit beaucoup. Si la reconnoissance & la fidélité se trouvoient parmi les hommes, il y avoit lieu de croire que l'un & l'autre se rencontreroient dans celui dont il faisoit choix. Pendant quelques années mon oncle parut s'acquitter parfaitement des soins qui lui étoient confiés. Il m'aimoit en apparence avec tendresse, & gouvernoit mes Etats d'une maniere irrépréhensible ; mais le perfide déguisoit ses sentiments, & cachoit ses vues ambitieuses. Il avoit un fils qu'il me destinoit pour époux, & ce fils étoit un monstre de corps & d'esprit. On n'a jamais vu un homme plus grossier, plus brutal, plus vicieux, & qui eut plus d'éloignement pour tout ce qui convient, non-seulement à un Prince, mais à un honnête homme. Il étoit avec cela d'un regard farouche, & d'une figure difforme. Tel étoit, Seigneur, celui avec qui on avoit résolu de me faire partager mon lit & mon trône.

Au bout de quelque temps mon oncle me découvrit sur cela ses intentions. Il employa souvent les discours les plus persuasifs & les plus forts,

forts, ſans que je puſſe jamais me réſoudre à conſentir à ſes deſirs. Au contraire, je lui fis clairement connoître l'averſion inſurmontable que je ſentois pour une telle alliance. Enfin, rebuté de mes refus, il me quitta un jour en me lançant des regards ſombres & terribles; je crus voir ma perte écrite dans ſes yeux, & je ne me trompois pas. Depuis ce jour une inquiétude mortelle ne m'a point quittée; des ſonges affreux n'ont pas ceſſé de troubler mon repos. L'image de ma mere pâle & défaite s'eſt pluſieurs fois préſentée à moi pendant la nuit. Fuyez, ma fille, me diſoit-elle, fuyez la mort qui vous menace: je vois le poiſon qu'on vous prépare, je vois le fer tout prêt à tomber ſur votre tête. Mais que me ſerviroit-il d'avoir des preſſentiments de mon malheur, ſi la timidité ordinaire à mon âge & à mon ſexe me mettoit hors d'état de l'éviter? M'enfuir ſeule de la maiſon de mon pere & du lieu de ma naiſſance me paroiſſoit une entrepriſe au-deſſus de mon courage & de mes forces. La mort me ſembloit moins difficile à ſouffrir; je la craignois pourtant, mais ſans avoir la réſolution de faire ce qu'il falloit pour m'en garantir. D'un autre côté, je n'oſois confier à perſonne l'état où je me trouvois, de peur d'avancer par ce moyen le coup fatal que je voulois éviter.

Comme j'étois dans cette ſituation cruelle, ſoit que la fortune s'adoucît en ma faveur, ſoit qu'elle me voulût réſerver à d'autres maux, un des Officiers de la Cour, qui avoit de grandes obligations au Roi mon pere, me vint découvrir que ma mort étoit réſolue: il me dit que le Tyran l'avoit chargé de ſe défaire de moi par un poiſon qu'il devoit me préſenter le lendemain, & qu'il n'y avoit qu'une prompte fuite qui pût me ſauver de ce danger preſſant. Il ajouta qu'il

étoit prêt à m'accompagner lui-même, & qu'il s'offroit à me conduire dans un sûr asyle. Encouragée par les discours qu'il me tint & par les offres qu'il me fit, je bannis la crainte qui m'avoit retenue jusqu'alors, & me déterminai à partir dès le soir même. La nuit étant très-obscure, je me mis en chemin avec lui & deux de mes femmes, que je choisis pour être compagnes de ma fuite. Vous ne saurez croire, Seigneur, la peine que j'eus à quitter ma patrie, l'effort que je me fis pour abandonner le Palais de mon pere, & pour m'éloigner d'un trône qui m'appartenoit avec tant de droit; je tournois à tout moment mes yeux baignés de larmes vers cette Ville où j'avois pris naissance; j'étois au même état où se trouvent ces infortunés Matelots qu'un tourbillon furieux & imprévu arrache du rivage chéri. Nous marchâmes toute la nuit & tout le jour suivant, & nous arrivâmes enfin à un château qui appartenoit à Aronte; c'est le nom de cet Officier qui me conduisoit.

Dès que le Tyran eut appris ma fuite, il entra en fureur contre Aronte & contre moi: il eut la noirceur de nous accuser l'un & l'autre du crime qu'il avoit voulu commettre lui-même; le perfide répandit le bruit que j'avois corrompu cet Officier pour l'empoisonner; que mon dessein étoit de me défaire d'un oncle qui surveilloit à ma conduite, afin que, n'étant plus retenue, je pusse m'abandonner sans crainte aux plus infâmes désordres. Honneur sacré que je respecte, plutôt que jamais je m'écarte de tes plus séveres maximes, que le feu du ciel vengeur me réduise en poudre! Je pardonne au Tyran de m'avoir enlevé ma couronne & d'avoir attenté sur ma vie; le coup qu'il porte à mon honneur est pour moi sans comparaison plus sensible. Le lâche, au reste, ne

débitoit ces mensonges que dans la crainte où il étoit qu'il ne s'excitât dans la Ville quelque mouvement en ma faveur. Mais non content d'avoir usurpé mes Etats, & noirci ma réputation par la plus horrible des calomnies, le barbare me poursuivit jusques dans cette retraite, où sa cruauté m'a contrainte à me cacher. Il menace Aronte de porter chez lui le fer & la flamme, s'il ne me livre entre ses mains. Il prétend, dit-il, laver dans mon sang la honte que j'ai faite à ma famille & à la Majesté Royale; ou plutôt le Tyran veut s'assurer par ma mort un trône sur lequel, tant que je verrai le jour, il ne se croira jamais bien affermi.

Voilà la situation cruelle où je me trouve, Seigneur; voilà le coup effroyable qui va m'accabler, si vous n'embrassez ma défense. C'est ce qui m'a fait prendre le parti de venir avec confiance me jetter à vos genoux. Je me suis flattée que mon âge, que ma foiblesse, que mon innocence vous toucheroient. J'ai espéré que les larmes, dont j'arrose à présent vos pieds, me sauveroient du malheur de voir couler mon sang. Je vous en conjure, Seigneur, par ces pieds dont vous foulez l'orgueil des méchants & des impies, par cette main qui est l'appui des malheureux, par votre valeur qui vous a fait remporter de si éclatantes victoires. Je vous en conjure, enfin, par le Dieu que vous adorez, & pour qui vous combattez avec tant de gloire. Quoique mon sort soit capable d'exciter la pitié, c'est néanmoins votre justice seule que j'implore. Je sais que la raison est toujours ce qui vous détermine: il vous a été donné du ciel de pouvoir tout ce que vous voulez, & de ne vouloir jamais rien que de raisonnable. Conservez donc la vie d'une jeune Princesse opprimée; &, souverain maître ensuite

du trône sur lequel vous m'aurez rétablie, que votre générosité vous acquiere un Royaume.

Pour réussir dans cette entreprise je n'ai pas besoin d'un secours bien considérable : parmi cette foule de Guerriers qui vous environnent, je ne vous en demande que dix des plus vaillants. Ce petit nombre me suffira. Le peuple de Damas est pour moi : j'ai tous les amis de mon pere. A l'un d'entreux est confiée la garde d'une des portes de la Ville, il m'introduira dans la place dès que je paroîtrai ; c'est lui-même qui me l'a fait savoir, & tous m'ont assuré qu'ils faisoient plus de cas du moindre secours venant de votre camp invincible, que d'une armée entiere qui leur viendroit d'ailleurs. Telle est, Seigneur, l'opinion qu'on a de ces Guerriers redoutables qui marchent sous vos ordres. Telle est la confiance que votre nom seul est capable d'inspirer.

Armide ayant parlé de cette maniere, attendit en silence la réponse du Général, & le silence qu'elle garda ne fut pas moins éloquent que ses paroles. Cependant Godefroy étoit agité de différentes pensées. Il craignoit d'un côté les artifices des Sarrasins, étant bien persuadé qu'il ne falloit pas ajouter beaucoup de foi aux discours de ces infideles : d'un autre côté, il se sentoit ému de pitié en faveur d'Armide, & il ne vouloit pas manquer en cette occasion à sa générosité naturelle. D'ailleurs, l'utilité s'y trouvoit jointe : il regardoit l'alliance de Damas comme très-utile à ses desseins. Cette Ville puissante lui pouvoit fournir des secours considérables en hommes & en argent, qui le mettroient en état de ne plus craindre les forces de l'Egypte & de ses alliés. Il fut quelque temps à balancer ces raisons en lui-même, sans répondre à Armide. Cette Princesse

observoit attentivement son visage & sa contenance, & trouvant que la réponse tardoit un peu trop à son gré, elle en conçut de la crainte & en soupira. Enfin Godefroy, après avoir bien examiné & bien pesé toutes choses, se détermina à lui parler de la sorte. Si nous n'avions pas consacré nos armes au service du Dieu que nous adorons, vous auriez raison, Madame, d'attendre de nous & la pitié qu'inspirent vos malheurs, & le secours nécessaire pour vous en affranchir. Mais le Ciel nous a choisis pour tirer d'esclavage une Ville qu'il chérit & un peuple qui le sert : nous nous sommes engagés à briser leur joug, il ne nous est pas permis de rien entreprendre qui puisse retarder l'exécution d'un si louable dessein. Je vous promets cependant, & vous donne ma parole, sur laquelle vous pouvez sûrement compter ; je vous promets, Madame, que, dès que nous nous serons rendus maîtres de cette Ville sainte que nous tenons assiégée, nous volerons à votre secours, ainsi que la justice de votre cause nous y oblige. Quant à présent, nous ne pourrions sans crime nous dispenser de rendre à Dieu & à nos freres ce que nous leur devons préférablement à tout.

A cette réponse Armide parut consternée ; elle baissa les yeux à terre, & puis les relevant d'un air où la douleur la plus profonde se faisoit remarquer : malheureuse que je suis, dit-elle, fut-il jamais une destinée pareille à la mienne ? Les hommes changent de caractere & de nature, plutôt qu'on voie arriver aucun changement dans mon sort déplorable. Il ne me reste plus d'autre ressource que d'aller moi-même me mettre à la merci du Tyran & de tâcher de l'attendrir par mes larmes, puisque je n'ai pu vous inspirer de la pitié. Mais,

Seigneur, ajouta-t-elle tout de suite, je ne vous accuse point de dureté à mon égard, je n'en accuse que le Ciel, auteur de tous mes maux. C'est lui seul qui vient de vous rendre inflexible contre votre naturel : vous étiez disposé sans doute à prendre ma défense, mais mon destin rigoureux s'y est opposé. Destin barbare, il ne te suffisoit point de m'avoir enlevé mes parents dans la fleur de leur jeunesse, tu voulois encore me priver de ma couronne, & tu me réservois pour être la derniere victime de ton courroux. Puisque l'honneur & la bienséance ne me permettent pas de demeurer ici plus long-temps, partons. Mais où porter mes pas incertains ? Où chercher un asyle contre le cruel usurpateur de mon trône ? Il n'y a point de lieux sous le ciel où je puisse me dérober à la mort qui me poursuit. Je la vois qui me menace ; allons courageusement au devant d'elle, ma main saura prévenir ses coups.

Un noble dépit parut alors dans ses yeux. Elle se mit en devoir de se retirer avec une contenance où l'indignation étoit jointe à la douleur. Il lui échappoit des larmes qui sembloient être autant de perles, ses belles joues en furent bientôt couvertes ; on les voyoit couler jusques sur son sein. Tel est un parterre émaillé de fleurs blanches & incarnates sur lequel tombe une abondante rosée. Mais ces larmes, quoique froides & humides, produisirent un effet pareil à celui de la flamme ; elles embrasèrent le cœur de mille Guerriers. L'amour est fécond en prodiges, il fait brûler dans l'onde & tirer des flammes de la glace : son pouvoir est en tout temps au dessus de la nature ; mais jamais il ne parut si grand que dans cette occasion. Les feintes larmes d'Armide en firent répandre de véritables à tous ceux qui la regardoient ; les plus insensibles furent attendris. Chacun

s'afflige avec elle, chacun s'intéresse pour elle. Si Godefroy demeure inflexible, disoient-ils, il faut qu'un tigre cruel lui ait donné le jour; il faut qu'il soit sorti d'entre les rochers du Caucase, ou que la mer impitoyable l'ait produit.

Mais pendant que les uns se plaignent tout haut, & que les autres se contentent de désapprouver intérieurement le procédé de leur Général, le jeune Eustache plus touché de compassion & plus épris d'amour qu'aucun, s'avance avec hardiesse, & parle ainsi à Godefroy: Il faut, Seigneur, que vous ayiez de bien fortes raisons pour tenir comme vous faites contre l'opinion générale, & contre les desirs de tous ceux qui vous environnent. On n'exige point de vous que les principaux Chefs qui sont à la tête des troupes dont l'armée est composée, quittent le siege de la Ville, & interrompent l'exécution d'une si sainte entreprise. Mais qui empêche que parmi nous, qui sommes de simples volontaires, on en détache le petit nombre que cette Princesse vous demande pour aller soutenir sa cause? Est-ce abandonner le service de Dieu que de défendre l'innocence opprimée? Quelles dépouilles peuvent être plus agréables au Seigneur que celles qu'on lui présente après la défaite d'un perfide usurpateur? Quand même l'alliance étroite que nous aurions avec le Royaume de Damas ne nous seroit pas extrêmement avantageuse, les devoirs de l'honneur & du métier dont nous faisons profession nous engagent à secourir les Dames. A Dieu ne plaise qu'on dise un jour en France, où la générosité & la courtoisie sont si recommandables, que nous ayions craint de nous exposer aux dangers pour une cause si juste. Quant à moi, plutôt que d'entendre un pareil reproche, j'aime mieux quitter ici mon épée, me dépouiller de mes armes,

& renoncer pour jamais au titre de Chevalier.

Le discours d'Eustache fut hautement applaudi par tous les Guerriers de sa troupe. Dans le moment ils entourerent Godefroy, & le presserent avec les plus fortes instances de se rendre à leurs desirs. Enfin, leur dit-il, je cede à vos empressements. Cette Princesse obtiendra ce qu'elle demande. Ce n'étoit point mon avis, ce ne l'est point encore; mais vous m'y forcez, & je me rends malgré moi. Cependant, ajouta-t-il, si vous avez quelque confiance en votre Général, je vous exhorte à ne vous pas livrer si aveuglément aux desirs que vous faites paroître. Ainsi Godefroy leur accorda, quoiqu'à regret, ce qu'ils souhaitoient. Aussi-tôt chacun d'eux témoigna sa joie dans l'espérance d'être du nombre de ceux qui suivroient Armide. Que ne peuvent point les discours & les larmes d'une beauté touchante! ce sont de douces chaînes, mais qui attachent fortement les cœurs. Eustache alors s'adressant à cette belle affligée: faites treve à vos pleurs, Madame, vous allez être servie comme vous le desirez. A l'instant ce nuage sombre qui couvroit son visage se dissipant, elle essuya ses beaux yeux avec son voile, & parut plus brillante que l'astre du jour. Elle leur rendit ensuite graces à tous du zele qu'ils avoient marqué pour ses intérêts: elle les assura qu'elle publieroit par-tout le monde leur générosité, & qu'elle en conserveroit dans son cœur une éternelle reconnoissance.

Ce succès favorable excite Armide à presser l'exécution de son dessein pervers; & pour le conduire à une heureuse fin, elle entreprend de faire par ses regards & par ses manieres séduisantes au-delà de ce que Médée & Circé avoient fait autrefois par la force de leurs charmes: elle prétend par la douceur de ses paroles

ſurpaſſer la voix enchantereſſe des Sirenes: elle veut enfin, par toutes ſortes de moyens, attirer le plus qu'il lui ſera poſſible d'amants dans ſes pieges. Pour cet effet elle change continuellement de manieres & de diſcours, ſelon les circonſtances & ſelon le caractere particulier de ceux qu'elle a réſolu de ſéduire. Tantôt elle affecte de la pudeur & de la retenue, tantôt elle fait paroître une gaieté pleine d'enjouement. Modeſte avec ceux en qui elle apperçoit de la hardieſſe, & vive avec ceux qui témoignent de la timidité, ſi elle découvre dans quelqu'un de ces derniers une défiance de lui-même, prêt à étouffer ſon amour, elle jette alors ſur lui des regards ſi animés & ſi expreſſifs, qu'il bannit auſſi-tôt cette défiance, & qu'il croit avoir tout ſujet d'eſpérer. Si quelqu'autre moins timide exprime un peu trop clairement ſa paſſion, un regard ſévere & des manieres froides qu'elle ſait employer à propos, le font rentrer incontinent dans le reſpect; mais cette ſévérité eſt ſi bien tempérée, que l'amant le plus hardi l'aime ſans oſer rien entreprendre, & ne l'en aime pas moins.

Quelquefois, pour attendrir ceux que ſes attraits ont enflammés, elle ſe retire à l'écart, & fait ſemblant d'être accablée d'une douleur profonde. Cet artifice lui réuſſit, l'amour lance dans leurs cœurs des traits qu'il allume au feu de ſa feinte douleur, & qu'il trempe dans ſes larmes. On la voit enſuite revenir rejoindre ſes amants avec un air de gaieté, comme ſi l'eſpérance qu'elle avoit lieu de concevoir ſur leur valeur avoit banni ſa triſteſſe: alors les nouveaux traits qui partent de ſes yeux vifs & brillants ne ſont pas moins redoutables pour eux. Ainſi leur faiſant éprouver tour-à-tour quel eſt le pouvoir de ſes yeux, lorſqu'ils répandent

des pleurs, & lorſqu'ils ſont animés par la joie; elle les fait paſſer d'une ivreſſe dans une autre: également aimable, également dangereuſe dans la triſteſſe & dans la gaieté, ſes amants s'affligent & ſe réjouiſſent avec elle, & ſe trouvent attachés d'une double chaîne.

Elle emploie donc les ris ou les larmes; elle a recours à un air ſérieux ou enjoué; elle excite la crainte ou l'eſpérance pour augmenter le nombre de ſes eſclaves, pour les retenir dans ſes fers, & pour rendre leurs chaînes plus fortes. S'il arrive que quelqu'un de ces malheureux, ne pouvant ſupporter la violence de ſa paſſion, la ſupplie en tremblant de vouloir ſoulager ſes peines, alors affectant la ſimplicité d'une jeune fille à qui le langage de l'amour eſt inconnu, elle fait ſemblant de ne pas l'entendre; ou bien, faiſant paroître moins d'ignorance, elle baiſſe alors les yeux avec pudeur, & témoigne par ſon air & par le vif incarnat dont ſes belles joues ſe couvrent, combien un pareil diſcours la bleſſe: elle reſſemble en cet état à l'aurore naiſſante dans laquelle on remarque un mêlange de lumiere avec les ténebres de la nuit.

Mais dès qu'elle peut juger par les regards & par les manieres d'un de ſes adorateurs, qu'il eſt prêt à lui parler de ſon amour, elle le quitte à l'inſtant & le rejoint un peu après; & puis elle le quitte encore, lui donnant ainſi & lui ôtant tour-à-tour le moyen de lui parler; de cette maniere elle l'amuſe tout le jour, & il ſe retire enfin ſans avoir pu accomplir ſon deſſein. C'eſt ainſi que l'avide chaſſeur, après avoir en vain ſuivi ſa proie juſqu'au ſoir, en perd enfin la piſte, & ſe trouve fruſtré de ſon eſpérance. Voilà les artifices qu'employa la trompeuſe Armide, ou plutôt voilà les ar-

mes dont elle ſe ſervit pour ſoumettre mille & mille cœurs. Eſt-il ſurprenant qu'Hercule, Théſée, Achille aient ſubi le joug de l'amour, puiſque des Guerriers qu'un ſaint zele avoit armés pour la cauſe de leur Dieu, n'ont pu ſe garantir de ſes charmes ?

CHANT V.

L'ARTIFICIEUSE Princeſſe de Damas n'oublioit rien pour attirer ces vaillants Guerriers dans ſes pieges. Non-ſeulement elle comptoit ſur les dix que le Général lui avoit accordés, mais elle ſe promettoit bien d'en engager un plus grand nombre à la ſuivre ſecrettement. Cependant Godefroy, voyant l'ardeur avec laquelle tous les volontaires ſe portoient à ſuivre Armide, étoit embarraſſé de quelle maniere il pourroit faire choix de dix d'entr'eux, ſans mécontenter les autres. Il prit ſur cela un parti ſage, qui fut de leur propoſer d'élire eux-mêmes un de leur troupe pour remplacer Dudon, & de charger enſuite ce nouveau Capitaine du ſoin de nommer lui ſeul les dix qui accompagneroient Armide. Par ce moyen, il ſe tiroit d'embarras, & leur donnoit en même temps une marque de conſidération qu'il avoit pour eux, en leur laiſſant le choix de leur Commandant. Il les aſſembla donc, & leur parla de cette maniere.

Vous ſavez quel a été mon avis ſur le ſecours que la Princeſſe de Damas nous a demandé; j'aurois ſouhaité qu'on eût différé juſqu'après la priſe de la Cité ſainte à lui accorder ſa demande. Vous me voyez encore dans le même ſentiment, & peut-être que les vôtres ſeront aujourd'hui conformes au mien; car enfin, les opinions des hommes ſont changeantes. Mais ſi vous perſiſtez à croire que votre honneur vous engage à ſecourir dès-à-préſent cette Princeſſe, je ne m'oppoſe point à vos deſirs, & ne rétracte point la permiſ-

sion que je vous ai déjà donnée. L'empire que j'ai sur vous doit être un empire doux auquel vous vous soumettiez volontairement. Il est à propos cependant de donner un successeur à l'illustre Chef que la mort nous a enlevé. Elisez donc parmi vous quelqu'un qui soit digne de remplacer le brave Dudon, & que le Capitaine que vous aurez élu fasse ensuite choix lui-même des dix Guerriers qui marcheront à cette entreprise. Comme je n'en ai accordé que dix, je prétends qu'on ne passe pas ce nombre & veux être obéi sur ce point.

Après que Godefroy se fut ainsi expliqué, Eustache, du consentement de tous les autres, lui répondit de cette sorte : La prudence, Seigneur, est une vertu nécessaire au poste que vous occupez, au lieu que l'ardeur & l'impétuosité conviennent à des Guerriers subalternes, tels que nous sommes. Cette circonspection mesurée, qui, dans un Général est une bonne qualité, nous seroit peut-être reprochée comme un manque de courage : ainsi, puisque vous le permettez, ceux d'entre nous qui seront nommés pour cela marcheront au secours de la Princesse. Les dangers qu'ils pourront courir en cette occasion leur feront honneur, & ne seront pas comparables à l'avantage qui nous en doit revenir. Le jeune homme sut de cette maniere cacher un autre intérêt sous le voile de la gloire & du devoir ; & tous ses compagnons, déguisant leurs sentiments secrets, couvrirent comme lui leur passion du même voile.

Cependant Eustache connoissant combien Renaud joignoit de mérite & d'agréments personnels à une extrême valeur, & redoutant par avance un rival si dangereux, auroit fort souhaité de ne pas l'avoir pour compagnon dans cette entreprise. Sa jalousie adroite & éclairée lui

inſpira un moyen pour écarter ce redoutable rival. Il alla trouver Renaud & lui parla ainſi : Illuſtre fils de Bertold, à qui, malgré votre grande jeuneſſe, le prix de la valeur eſt dû ſur tous les guerriers de l'univers, il s'agit de donner un ſucceſſeur au Capitaine que nous avons perdu. L'âge & l'expérience de Dudon m'avoient fait réſoudre ſans peine à marcher ſous ſes ordres ; mais, puiſque ce vaillant homme n'eſt plus, je vous avouerai franchement qu'étant frere de Godefroy, & croyant d'ailleurs n'être pas inférieur aux autres en mérite, vous êtes le ſeul dans notre troupe à qui je me ſente diſpoſé à céder ſans répugnance ce degré d'honneur. Votre naiſſance vous égale aux plus illuſtres d'entre nous, & il n'y en a aucun qui puiſſe vous le diſputer en valeur. C'eſt donc ſur vous ſeul que le choix doit tomber avec juſtice. Vous paroiſſez avoir peu d'empreſſement pour être de l'expédition de Damas. En effet, des exploits qui, ſelon toutes les apparences, devront leur ſuccès à la ſurpriſe & aux ombres de la nuit, ne vous conviennent point : c'eſt au grand jour que votre courage doit ſe produire, & vous ne manquerez pas d'occaſions de le faire éclatter. Pour peu donc que vous ſoyez diſpoſé à accepter le commandement dont vous êtes ſi digne, je ferai enſorte de vous le faire unanimement déférer par tous mes compagnons. Mais, Seigneur, j'exige de vous une condition ; comme je ne ſais pas encore ſi le deſir ne me prendra point d'être du nombre de ceux qui marcheront à Damas, donnez-moi votre parole, en cas que vous ſoyez notre Capitaine, que vous me permettrez de ſuivre ſur cela mon inclination, & qu'il me ſera libre d'accompagner la Princeſſe, ou de reſter auprès de vous.

Euſtache ne put s'empêcher de rougir en

proférant ces derniers mots : Renaud s'apperçut fort bien d'un trouble qu'il cachoit mal, il fit un ſouris : &, comme en effet il ſe ſoucioit peu de ſuivre Armide, dont la beauté lui avoit à peine effleuré le cœur, & que d'ailleurs il avoit un impatient deſir de venger la mort de Dudon, il répondit de cette ſorte au frere de Godefroy : J'aimerai toujours mieux, Seigneur, mériter les premiers rangs que de les obtenir. La maniere dont vous me parlez me fait un plaiſir ſenſible ; non parce que vous voulez m'élever à un haut degré d'honneur, mais parce que vous me jugez digne d'y monter. Rien n'eſt plus flatteur pour moi que cette opinion avantageuſe que vous paroiſſez avoir de ma perſonne. Je ne briguerai point la place que vous m'offrez, & ne la refuſerai pas non plus, ſi on me la préſente ; mais, au cas qu'on m'y éleve, je vous donne ma parole que vous ſuivrez Armide. Euſtache le quitta auſſi-tôt, & alla trouver ſes compagnons, afin de les diſpoſer à donner à Renaud leurs ſuffrages.

Celui d'entr'eux qui croyoit être ſans comparaiſon le plus digne de ſuccéder à Dudon, étoit le fier Gernand. Quoique les charmes d'Armide euſſent fait impreſſion ſur ſon cœur, l'orgueil étoit néanmoins bien plus fort en lui que l'amour. Iſſu d'une longue ſuite de Rois, les ſceptres & la puiſſance de ſes Peres étoient toujours préſents à ſon eſprit. Renaud, quoique deſcendu d'aïeux, qui depuis plus de cinq ſiecles, s'étoient rendus illuſtres, & dans la paix & dans la guerre, ne prétendoit tirer avantage que de ſon propre mérite. Mais le ſuperbe fils du Roi de Norwege n'eſtimant rien qu'au poids des grandeurs, ne pouvoit ſe réſoudre à faire cas de ceux qui n'étoient point comme lui d'une naiſſance royale ; & par con-

ſéquent il ne pouvoit ſouffrir ſans un violent dépit qu'on lui donnât pour concurrent un homme tel que Renaud, qu'on croyoit lui être fort inférieur. Comme Gernand étoit dans cette diſpoſition, un des eſprits infernaux trouvant une ſi belle occaſion d'exciter la diſcorde entre les Chrétiens, ſe gliſſa dans ſon ame. Par ſes noires inſpirations, il alluma de plus en plus le dépit & la colere de ce Prince orgueilleux; il lui fit continuellement entendre une voix maligne qui parloit ainſi au fond de ſon cœur.

Renaud oſe entrer en concurrence avec vous. Quel eſt donc ſon mérite, quelle eſt ſa naiſſance, quels ſont ſes aïeux? Se peut-il qu'un petit Prince d'Italie, qu'un homme né dans un pays eſclave ou tributaire depuis ſi long-temps, ait l'audace de vouloir l'emporter ſur le fils de tant de Rois? Non; quelqu'avantage qu'il ait ſur les autres, il n'en peut avoir ſur vous; toutes ſes bonnes qualités diſparoiſſent auprès des vôtres. Voici ſans doute ce qu'on dira. Renaud avoit l'honneur d'être compagnon d'armes de Gernand: la place que Dudon rempliſſoit vint à vâquer, ces deux Guerriers la demanderent; mais cette place étoit autant au-deſſous de l'un qu'elle étoit au-deſſus de l'autre: étant occupée par Gernand, elle auroit acquis un nouveau luſtre, au lieu que Renaud l'avilit & la déshonore. Mais indépendamment de ce qu'on peut dire ſur la terre, quelle penſez-vous que doive être dans les Cieux l'indignation de l'illuſtre Dudon, lorſqu'il voit un jeune ambitieux, à peine ſorti de l'enfance, aſpirer à une place que rempliſſoit un Guerrier de ſon âge & de ſon mérite? Non-ſeulement le téméraire Renaud oſe aſpirer à cette place, mais même il la demande hautement; & bien loin d'être repris de ſa témérité, il en reçoit des louanges.

ges. Quelle honte qu'il ſe trouve des hommes aſſez lâches pour applaudir à cette folle démarche ! s'il arrive cependant que Godefroy ait la foibleſſe de lui accorder ce qu'il demande ; ſi votre Général eſt aſſez injuſte pour vous fruſtrer de ce qui n'étoit dû qu'à vous ſeul, le ſouffrirez-vous ? ne lui ferez-vous pas ſentir qui vous êtes, & qui il offenſe ?

Au ſon de cette voix intérieure le dépit du ſuperbe Gernand s'irrite, ſa colere s'allume, &, ne pouvant plus contenir en lui-même la violence de ſes ſentiments, il l'exhale bientôt par les diſcours les plus outrageux. On l'entend en toute occaſion traiter de vanité la noble gloire de ſon rival : ſa valeur n'eſt ſelon lui que témérité, que frénéſie : il condamne dans Renaud tout ce qu'on admire en ce jeune Guerrier de grand, d'illuſtre, de magnanime : de ſes vertus les plus éclatantes il lui fait autant de défauts ; il le décrie partout ſans ménagement & ſans raiſon. Il garde enfin ſi peu de meſures que le rival qu'il outrage ne peut manquer d'être bientôt informé de ſes diſcours. Mais pour cela Gernand ne diſcontinue point dans ſes emportements injurieux ; il n'eſt plus maître de la fureur qui le domine, & qui l'entraîne à ſa perte : le démon, qui s'eſt emparé de ſon eſprit, conduit ſa langue & s'exprime par ſa bouche, afin d'aigrir Renaud de plus en plus, & d'attirer le feu de ſa colere.

Il y avoit dans le camp une place aſſez ſpacieuſe, où un nombre conſidérable de Guerriers d'élite ſe trouvoient ordinairement pour s'exercer enſemble à la joute ou à la lutte. Gernand y vint, ſon mauvais ſort l'y conduiſit. Il commença, ſelon ſa coutume, à parler de Renaud de la maniere la plus injurieuſe & la plus

fausse en même temps. Renaud étoit présent; il entendit lui-même de quelle maniere un rival furieux le déchiroit. Vous mentez, impudent, s'écria-t-il, & aussi-tôt il fondit l'épée à la main sur le Prince de Norwege. Sa voix parut comme un tonnerre, le fer qui brilloit en sa main ressembloit à l'éclair qui annonce la foudre toute prête à tomber. Gernand fut saisi de crainte, mais il n'y avoit plus moyen pour lui d'échapper au danger qui le menaçoit. La fuite en présence de tant de Guerriers, l'auroit couvert de honte; il affecta donc la contenance d'un homme intrépide, & attendit de pied ferme son ennemi. Dans le moment mille épées furent tirées: tous ceux qui se trouvoient présents se mirent au devant de Renaud pour arrêter sa furie; mais leurs efforts furent vains, leurs cris semblables au murmure confus de l'onde & du vent ne l'intimide point: il s'ouvrit un passage au travers des hommes & des armes; &, malgré ce fort rempart qu'on opposoit à son impétuosité, il joignit Gernand. Alors, quoique animé de la plus violente colere, il sut se posséder & joindre l'adresse à la force, afin de tirer une sûre vengeance de celui qui l'avoit si cruellement offensé. Il tournoit de tous côtés son épée foudroyante; il la manioit avec tant de promptitude & de légéreté que les yeux ne pouvoient la suivre. Enfin, il atteignit Gernand d'un coup mortel qu'il ne put parer, & ce coup fut aussi-tôt suivi d'un autre; deux fois de suite il plongea son épée dans le corps du malheureux Prince de Norwege qui tomba sur le visage, perdant par une double plaie son sang & sa vie. Après cela le vainqueur, dont la colere fut éteinte dès que sa vengeance fut satisfaite, remit dans le four-

reau ſon épée ſanglante, & ſe retira.

A peine étoit-il parti, que Godefroy, attiré par les cris & par le tumulte, arriva au lieu du combat; il vit Gernand étendu ſur la pouſſiere, & baigné de ſon ſang, il fut témoin des regrets que faiſoient ſur ce Prince infortuné tous ceux qui s'intéreſſoient à ſon ſort. Surpris & indigné, il demanda qui avoit oſé commettre une action ſi violente. Arnalde, qui étoit un des amis du Prince de Norwege, prit la parole, & lui dit que Renaud en étoit l'auteur; que par un emportement inexcuſable, & pour un ſujet très-léger, ce jeune Guerrier avoit tourné contre les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt le fer qu'il ne devoit employer que contre ſes ennemis; que par conſéquent il méritoit la mort, non-ſeulement pour avoir injuſtement ôté la vie à Gernand, mais encore pour avoir violé l'Ordonnance expreſſe par laquelle il étoit défendu, ſous peine capitale, à tous les Chrétiens de mettre l'épée à la main dans l'enceinte du camp. Il ajouta que l'impunité d'un tel crime entraîneroit après elle toutes ſortes de déſordres, puiſque chacun prétendroit être en droit de ſe faire juſtice ſoi-même, ſans égard aux loix, ni à ceux qui ſont prépoſés pour les maintenir. Il s'étendit enſuite ſur le rang & ſur les grandes qualités du mort, & employa tout ce qui pouvoit exciter davantage la compaſſion & la colere dans le cœur du Général.

Tancrede, qui ſe trouva préſent, prit la défenſe de l'accuſé, & mit tout le tort du côté de Gernand. Godefroy l'écoutoit, mais avec un air à lui laiſſer peu d'eſpérance; c'eſt pourquoi Tancrede continua de cette ſorte: Faites un peu d'attention, Seigneur, au mérite ſingulier de Renaud, à ſes ſervices, à ſa naiſſance, aux égards qu'on doit avoir pour l'illuſ-

tre Guelfe ſon oncle. Songez, s'il vous plaît, que tous ceux qui tombent dans les mêmes fautes ne doivent pas être également punis, & que la différence des perſonnes & des circonſtances doit rendre les châtiments différents. C'eſt à ceux qui ſont les plus élevés en naiſſance & en mérite à donner l'exemple aux autres, lui répondit Godefroy; vous me donnez un dangereux conſeil, en m'exhortant à laiſſer les grands dans l'impunité. Quelle ſeroit l'autorité d'un Général, ſi elle ne s'étendoit que ſur les ſimples ſoldats de l'armée? Jamais, à ce prix, je n'euſſe accepté le commandement. Mais la puiſſance m'a été donnée pleine & entiere, je ne prétends point la laiſſer tomber dans le mépris. Pour ce qui eſt de la différence ou de l'égalité des châtiments, je ſais dans quelles circonſtances on en doit garder, & de quelle maniere il en faut uſer. Le reſpect empêcha Tancrede de repliquer. Raimond, ſévere obſervateur de l'ancienne Diſcipline, approuvoit hautement la fermeté de Godefroy. C'eſt ainſi, diſoit-il, qu'on rend l'autorité reſpectable aux inférieurs: rien n'eſt ſi préjudiciable au gouvernement qu'une clémence déplacée: le déſordre regne par-tout où la crainte du châtiment ne retient point les hommes. Tancrede, voyant le péril qui menaçoit Renaud, alla incontinent le chercher.

Il le trouva dans ſa tente, où il s'étoit retiré après avoir ôté la vie à ſon orgueilleux ennemi. Il lui apprit ce qui venoit de ſe paſſer, lui dit que Godefroy étoit inflexible, & que, ſelon toutes les apparences, il étoit dans l'intention de le faire arrêter. Renaud, avec un ſouris au travers duquel éclatoit l'indignation, lui répondit, c'eſt aux eſclaves & à leurs ſemblables à ſe juſtifier dans les fers. Je ſuis

né libre, j'ai vécu, & je mourrai libre : jamais on ne verra mes mains ſerrées d'infames liens : mon bras, qui ne ſait que combattre & vaincre, n'eſt point fait pour porter des chaînes. Puiſqu'une indigne priſon eſt la récompenſe que Godefroy réſerve à mes ſervices, qu'il envoie donc ici les Miniſtres de ſes ordres ; qu'il y vienne lui-même, je l'attends de pied ferme, la valeur & le ſort des armes en décideront entre lui & moi. Il veut que nous donnions à nos ennemis le ſpectacle d'une ſanglante tragédie, m'y voilà tout prêt. A ces mots il demanda ſes armes, il ſe couvrit promptement d'un acier dur & luiſant, il chargea ſon bras gauche d'un large bouclier, & mit à ſon côté ſa fatale épée. En cet état il parut ſemblable au Dieu de la guerre, lorſqu'il deſcend ici-bas pour inſpirer la terreur.

Tancrede faiſoit cependant tous ſes efforts pour calmer l'eſprit irrité de ſon ami. Jeune & invincible Guerrier, lui dit-il, votre courage peut tout entreprendre ; c'eſt dans les entrepriſes les plus difficiles où votre valeur brille le plus ; il n'y a point de dangers que vous ne ſurmontiez aiſément : à Dieu ne plaiſe que nous en faſſions aujourd'hui la cruelle expérience ! Mais quel eſt votre deſſein ? Prétendez-vous tremper vos mains dans le ſang de vos freres ? Avez-vous réſolu d'immoler à votre reſſentiment mille Chrétiens innocents ? Une gloire vaine & paſſagere aura-t-elle plus d'empire ſur vous que la raiſon, que la religion ſainte que vous profeſſez, & qui vous doit faire aſpirer à une gloire éternelle ? Etouffez une aveugle colere que le Ciel condamne : cédez, non à la crainte, mais à la raiſon. Triomphez de vous-même, ce triomphe vous ſera plus glorieux qu'aucun autre. Si j'oſois citer pour exemple un homme de

mon âge, je vous dirois qu'ayant été offensé comme vous, je n'ai point voulu employer la violence pour tirer raison de l'injure qu'on me faisoit. Après que je me fus rendu maître de la Cicile, l'ambitieux Baudouin vint dans cette Province; il sut, par des artifices dont je ne me méfiois point, s'approprier injustement le fruit de mes travaux: pour épargner le sang Chrétien, je n'ai jamais voulu le contraindre par la force des armes à me restituer un bien qui m'appartenoit par droit de conquête; & peut-être en serois-je aisément venu à bout, si je l'avois entrepris. Mais la prison, dites-vous, est une ignominie à laquelle votre fier courage ne pourra jamais se soumettre: les maximes de l'honneur reçues dans le monde ne permettent point qu'un Guerrier tel que vous subisse cette indignité. Eh bien, Seigneur, prévenez l'affront qu'on veut vous faire: partez, retirez-vous à Antioche. Boëmond saura vous mettre à couvert du courroux de Godefroy, tandis que je resterai ici pour vous justifier auprès de lui. Je prévois que vous ne demeurerez pas long-temps dans cette retraite. Nous allons incessamment avoir sur les bras toutes les forces d'Egypte. C'est alors qu'étant absent de l'armée, on en sentira mieux le prix de votre valeur; croyez que tout le camp dont vous êtes le plus ferme appui, vous regrettera, vous desirera, ne soupirera qu'après votre retour.

Comme il parloit encore, Guelfe arriva dans la tente de Renaud. Il approuva l'avis de Tancrede, & employa toute l'autorité qu'il avoit sur l'esprit de son neveu pour l'obliger à partir dans le moment. Renaud ne put tenir contre leurs raisons; il se rendit à la fin, & consentit à faire ce que son oncle & Tancrede

lui conſeilloient. Grand nombre de ſes amis s'offrirent pour l'accompagner ; il les remercia tous, & ne voulut avec lui que deux Ecuyers ; il monta à cheval auſſi-tôt, & partit. Le deſir de la gloire étoit en lui plus vif & plus ardent que jamais. Il ſe propoſoit les entrepriſes les plus étonnantes & les plus inouies, il ne projettoit pas moins que d'entrer dans l'Egypte, de parcourir ce vaſte pays, d'affronter ſeul un peuple d'ennemis, & de cueillir parmi eux des palmes, ou d'y trouver une mort digne d'un Héros Chrétien.

Lorſque Guelfe eut vu Renaud diſpoſé à partir, il le quitta, & s'en alla ſur le champ trouver Godefroy. Dès que le Général l'apperçut, vous arrivez à propos, lui dit-il, j'avois moi-même envoyé vous chercher en pluſieurs endroits pour vous prier de me venir trouver. Ayant enſuite fait retirer tout le monde, Godefroy continua de la ſorte: il faut convenir que votre neveu s'eſt laiſſé trop emporter aux mouvements d'une juſte colere : je ſouhaiterois que ſa faute pût recevoir quelque excuſe, mais j'ai de la peine à me le perſuader. Le commandement qui m'a été déféré me met dans une obligation abſolue de maintenir l'ordre & la diſcipline dans l'armée : mon intention eſt de m'acquitter d'une maniere irréprochable de l'emploi dont on m'a jugé digne. Puiſque Renaud a violé l'Ordonnance par laquelle nous avons défendu les voies de fait, il eſt néceſſaire qu'il vienne ſe juſtifier ; il faut qu'il expoſe devant nous les raiſons qui l'ont contraint à uſer de cette violence. Je n'exige point qu'il ſoit conduit ici par force & comme un criminel, il peut y venir libre, c'eſt un égard que j'aurai pour ſa perſonne. Mais ſi, comme j'ai lieu de le craindre, la fierté de ſon caractere l'empêche

de ſe ſoumettre à une démarche que la juſtice & la raiſon demandent de lui, c'eſt à vous de le porter à prendre un parti ſage. Faites-lui bien enviſager les conſéquences de ſon refus, & qu'il ne m'oblige point d'en venir avec lui à des extrémités dont je me ſens naturellement très-éloigné.

Seigneur, lui répondit Guelfe, il eſt impoſſible à un homme de courage de s'entendre outrager d'une maniere indigne, & de ne pas repouſſer l'outrage qu'on lui fait. S'il arrive alors que l'agreſſeur périſſe dans la querelle qu'il a lui-même excitée, l'offenſé eſt très-excuſable; on n'eſt pas maître en ces occaſions des premiers mouvements de ſa colere. Vous demandez que Renaud vienne ſe juſtifier devant vous, cela ne ſe peut, Seigneur, Renaud s'eſt éloigné de l'armée: il vient de partir. Mais vous me voyez prêt à embraſſer ſa défenſe; je ſoutiendrai les armes à la main, & contre l'injuſte accuſateur de mon neveu, & contre quiconque entreprendra de condamner ſon action, qu'il a tué Gernand en homme de cœur. Il eſt vrai que dans cette occaſion la colere lui a fait oublier les ordres de ſon Général: c'eſt un tort qu'on lui peut imputer; & en cela, loin de l'approuver, je le blâme moi-même. Je ne conſentirai point, répartit Godefroy, que vous éleviez une nouvelle querelle au ſujet de votre neveu; puiſque Renaud eſt parti, qu'il porte donc ailleurs ſon caractere fougueux, & que l'eſprit de diſſention s'éloigne de ces lieux avec lui.

Cependant Armide ne perdoit point de vue ſon mauvais deſſein. Elle paſſoit le jour à employer les prieres & à joindre les plus dangereux artifices aux charmes naturels de ſa perſonne, afin d'engager mille guerriers à la ſuivre. La nuit, d'un air modeſte, elle ſe retiroit dans ſa tente, accompagnée ſeulement de deux

femmes,

femmes, & de deux Ecuyers qui l'avoient ſuivie. Mais, quoique jamais aucun mortel n'eût reçu du Ciel une beauté comparable à la ſienne, & n'eût poſſédé l'art de plaire au point qu'elle le poſſédoit, il lui fut néanmoins impoſſible d'ébranler le cœur de Godefroy. Tel l'oiſeau raſſaſié ne tourne ſeulement pas les yeux vers l'appas qu'on lui préſente, ainſi le ſage Général, dégoûté des vains plaiſirs du monde, n'avoit pour objet dans ſes penſées que le Ciel. Tous les traits qu'amour lança ſur lui trouverent ſon cœur impénétrable. En vain l'artificieuſe Armide ſe revêtit, comme un autre Protée, de mille forme différentes; en vain pour le ſéduire, elle eut recours à des manieres capables de toucher les plus inſenſibles, tous ſes efforts furent impuiſſants: jamais elle ne put le détourner un inſtant des voies de la ſageſſe dans leſquelles il marchoit.

La fiere Princeſſe de Damas s'étoit attendue qu'un regard de ſes yeux lui ſoumettroit les cœurs: quel dut être ſon étonnement, ſon dépit, ſa confuſion, de trouver Godefroy inébranlable? Elle crut enfin devoir imiter le Capitaine habile, qui, après avoir reconnu qu'une place eſt imprenable, tourne ſes armes d'un autre côté: Armide ne ſongea plus qu'à ſe dédommager du cœur qui lui réſiſtoit par la conquête de mille autres. Godefroy ne fut pourtant pas le ſeul qui échappa au pouvoir de ſes charmes. Tancrede s'en défendit auſſi; l'ardeur vive & fidelle dont ce Héros brûloit pour Clorinde, le rendoit inſenſible à tous les autres attraits. Mais, à la réſerve de ces deux Guerriers, il n'y en eut aucun dans l'armée que l'amour ne bleſſât plus ou moins dangereuſement par les traits qui partoient des beaux yeux de cette Princeſſe. Ce prodi-

gieux nombre d'Amants qu'elle avoit attirés dans ſes pieges, la conſola en partie d'avoir manqué la conquête du Général. De crainte cependant qu'un trop long ſéjour dans le camp ne fit à la fin ſoupçonner ſes artifices, elle réſolut de ne plus différer à conduire ſes Amants dans des lieux où elle avoit intention de leur faire porter d'autres chaînes que celles de l'amour. Dans ce deſſein elle alla trouver Godefroy, & lui dit: il eſt temps, Seigneur, que vous me donniez le ſecours que vous avez eu la bonté de m'accorder. Je crains que l'uſurpateur de mes Etats, apprenant que j'ai eu recours à vous, ne prenne des meſures pour ſe défendre, & que ſa défaite n'en devienne plus difficile. Avant donc qu'il puiſſe être inſtruit de ce qu'on projette contre lui, nommez, s'il vous plaît, les dix Guerriers que vous deſtinez à me ſuivre, & ordonnez-leur de partir avec moi. Si le Ciel protege l'innocence, & ſeconde une juſte entrepriſe, j'ai lieu de croire que je vais inceſſamment remonter ſur un trône où, tant que je reſpirerai, ce ſera vous ſeul qui donnerez des loix.

Enfin, Godefroy lui accorda ce qu'il ne pouvoit plus lui refuſer. Il comprit néanmoins que le prompt départ d'Armide l'alloit mettre dans la néceſſité de faire ce choix qu'il auroit voulu éviter. Tous les Amants de la Princeſſe, également empreſſés de marcher avec elle, ſollicitoient & importunoient le Général, pour qu'il les mît au nombre des dix qui devoient l'accompagner. Armide, voyant leur empreſſement, l'augmentoit encore par une jalouſie ſecrete qu'elle ſavoit leur inſpirer. Cette beauté habile dans l'art de ſéduire les cœurs, n'ignoroit pas que l'amour a beſoin d'être animé pour ſe maintenir dans ſa vivacité; que ſemblable à un courſier, ſon pas ſe ralen-

fit aiſément quand il marche ſeul ; au lieu que l'exemple l'excite, & qu'il avance bien plus vîte lorſqu'il marche de compagnie. Mais elle ménageoit ſi bien ſes regards, ſon air, ſes diſcours, que tous ſes Amants abuſés étoient jaloux les uns des autres, ſans avoir pourtant de défiance d'eux-mêmes ; tous ſe flattoient également d'être aimés & d'être préférés. Godefroy, qui ne pouvoit les contenter tous, & qui vouloit néanmoins qu'aucun d'eux en particulier n'eût ſujet de ſe plaindre de lui, prit enfin l'expédient de laiſſer au ſort la déciſion de ce choix qui l'embarraſſoit.

Il faut, leur dit-il, que tous vos noms ſoient mis dans un vaſe, & que les dix premiers que le haſard en fera ſortir ſoient ceux qui accompagneront la Princeſſe. Cela fut auſſi-tôt exécuté. On écrivit leurs noms ſur des billets, on les mit enſuite dans un vaſe, on les mêla bien. Le premier dont le nom parut, fut Artemidore, Comte de Pembrok. Après lui vint Gerard. Venceſlas fut tiré le troiſieme. Ce Guerrier avoit vieilli avec la réputation d'un homme ſage, mais il eut la foibleſſe de livrer ſon cœur à l'amour dans un âge où il n'eſt plus permis d'être amoureux avec bienſéance. La joie de ces trois premiers ne ſe diſſimula point, on en voyoit clairement dans leurs yeux le feu dont leur cœur étoit embraſé. Tous les autres, au contraire, faiſoient paroître une jalouſie mêlée d'impatience & d'inquiétude ſur ce qui alloit être décidé de leur ſort. Le nom de Gaſton parut le quatrieme : enſuite celui de Rodolphe, puis celui d'Olderic ; le ſeptieme fut Guillaume de Rouſſillon, qui fut ſuivi d'Evrard le Bavarois, & de François-Henri. Enfin, Raimbaud fut le dixieme ; l'amour ſe rendit tellement maître de ce dernier, qu'il lui renverſa l'eſprit, lui

corrompit le cœur, & lui fit dans la suite oublier sa religion & son Dieu.

Voilà les dix Guerriers en faveur de qui la fortune se déclara à l'exclusion des autres. L'envie, le dépit, la colere s'emparerent alors de tous ceux à qui la décision du sort venoit d'ôter toute espérance. Ils accuserent hautement la fortune d'être aveugle, injuste & cruelle. Ils s'en prirent à l'amour d'avoir souffert un choix si bizarre; &, comme leur passion étoit extrême, grand nombre d'entr'eux formerent intérieurement le dessein de se dérober du camp la nuit suivante, & d'aller joindre la Princesse de Damas. Il n'y avoit point de fatigues qu'ils ne voulussent essuyer, point de périls qu'ils ne fussent prêts à braver pour elle. Armide, de son côté, n'oublioit rien pour les fortifier dans cette résolution. Par des regards tristes & languissants, & par des soupirs affectés, elle leur faisoit connoître la douleur qu'elle avoit de les quitter. Il n'y en avoit aucun à qui elle ne fît entendre en particulier combien elle étoit affligée de partir sans lui, & de se voir privée par cette séparation d'un secours qui lui étoit cher.

Cependant les dix Guerriers s'étant couverts de leurs armes vinrent prendre congé de Godefroy. Le Général les exhorta à se conduire avec prudence dans cette entreprise douteuse il leur recommanda de se tenir toujours sur leurs gardes, sans s'abandonner témérairement à la foi des Infideles dont ils alloient être environnés; il les instruisit de la maniere dont ils devoient éviter les embûches qu'on pourroit leur dresser. Mais ses instructions & ses discours furent la proie des vents: ceux qui se sont livrés à l'amour ne goûtent guere les conseils sages. Ils partirent dans le moment avec Armide, qui ne voulut pas atten-

dre la nuit pour se mettre en chemin. L'artificieuse Princesse s'éloigna du camp, traînant après elle ces dix vaillants hommes, comme des esclaves attachés à son char, & laissant la foule de ses autres Amants dans le désespoir & dans la désolation. Mais, dès que les ténebres eurent couvert la terre, tous ceux qui avoient formé le dessein de suivre secrétement Armide, exécuterent ce qu'ils avoient projetté. Le premier qui partit fut Eustache. A peine ce jeune Guerrier eut-il la patience d'attendre la fin du jour : il marcha toute la nuit au milieu de l'obscurité, conduit par l'amour, le plus aveugle de tous les guides. Au lever de l'aurore il joignit la Princesse & sa troupe dans un village où ils s'étoient arrêtés. Raimbaud reconnoissant à ses armes le frere de Godefroy : Que venez-vous faire ici, lui dit-il ? J'y viens pour servir la Princesse de Damas, répondit Eustache ; & j'espere, si elle me le veut permettre, que mes services ne lui seront pas moins utiles que ceux d'un autre. Mais qui vous a chargé de ce glorieux emploi, continua Raimbaud ? C'est l'amour, répartit le jeune Amant : l'amour m'a choisi, au lieu que vous ne devez le choix qui a été fait de vous qu'au sort aveugle & bizarre. Vous vous prévalez d'un faux titre, repliqua l'autre : en vain vous prétendez servir la Princesse ; on ne souffrira point qu'elle accepte vos services illégitimes. Eh, qui m'en empêchera, lui dit Eustache en colere ? Ce sera moi, reprit le jaloux Raimbaud. Dans le moment ils mirent tous deux l'épée à la main, & alloient se charger avec furie, si Armide accourant aussi-tôt ne se fût mise entre deux. D'où vient cet emportement, dit-elle à Raimbaud ? Devez-vous être fâché, Seigneur, de voir un compagnon se joindre à vos armes, &

de ce que j'acquiere pour ma défense un vaillant Guerrier de plus ? Si vous m'aimiez, si vous vous intéressiez véritablement à moi, vous devriez plutôt vous réjouir d'une si heureuse aventure. Et vous, Seigneur, poursuivit-elle, en s'adressant à Eustache, comptez que je reçois avec reconnoissance le secours que vous m'offrez si généreusement. A Dieu ne plaise que je dédaigne jamais les services d'un Guerrier tel que vous. Comme elle parloit encore, elle vit arriver à la file beaucoup d'autres de ses adorateurs, qui, sans s'être communiqué leur dessein, venoient de tous côtés pour la rejoindre. Elle les reçut tous d'un air affable & gracieux, & ne manqua pas de les assurer de l'extrême joie que lui causoit leur arrivée.

Le lendemain matin Godefroy apprit avec chagrin le départ de tous ces Guerriers, qui avoient abandonné le camp pour suivre Armide. Il blâma leur ardeur imprudente; &, comme s'il eût prévu le sort qui les attendoit, il déploroit en lui-même leur malheur, lorsqu'un homme couvert de poussiere & hors d'haleine se vint présenter à lui. On jugeoit à son air qu'il apportoit de tristes nouvelles. Seigneur, dit-il au Général, la mer va être incessamment couverte des vaisseaux d'Egypte; Guillaume, qui commande la flotte Génoise, en a eu des avis certains, c'est lui qui m'envoie pour vous l'apprendre. Cet homme lui dit ensuite qu'un grand convoi de vivres étant parti des bords de la mer pour venir au camp, avoit été enlevé par les Arabes; que ces brigands avoient enveloppé les soldats qui l'escortoient, de maniere qu'il n'en étoit réchappé un seul, tous ayant été tués ou pris. Il ajouta que le nombre & la hardiesse des Arabes croissant chaque jour, il étoit absolument nécessaire d'envoyer

un détachement considérable pour réprimer leurs brigandages, & pour assurer la communication entre la mer & le camp.

Cette mauvaise nouvelle se répandit en un moment dans l'armée. Tous les soldats croyant déjà que les vivres leur alloient être coupés, commençoient à se décourager. Mais Godefroy, qui remarqua bientôt leur crainte, les rassura. Est-il possible, leur dit-il, que des hommes qui ont surmonté tant de périls se laissent abattre à une légere disgrace ? Se peut-il que des Guerriers armés pour la cause de Dieu, qui les a protégés, se puissent défier de son secours ? Le Seigneur pour qui vous combattez a-t-il donc retiré de vous sa main puissante ? Ne cessons point, mes amis, de mettre en lui notre confiance. Le jour approche auquel les travaux que nous essuyons présentement feront notre joie & notre gloire : attendons sans inquiétude le triomphe qui nous est réservé. Ainsi le Général, par des discours pleins d'une piété courageuse, bannissoit la crainte du cœur des soldats. Mais bien qu'il leur parlât d'un air tranquille & assuré, il avoit néanmoins l'esprit agité de plusieurs pensées qui lui causoient de l'inquiétude. Il appréhendoit pour les vaisseaux Chrétiens cette formidable flotte qu'ils auroient bientôt à combattre. Il songeoit aux moyens de réprimer les courses des Arabes, & de quelle maniere il pourroit pourvoir à la disette prochaine dont son camp étoit menacé.

CHANT VI.

LES Infideles assiégés dans Jerusalem commençoient à revenir de la consternation où ils avoient été d'abord. Outre les vivres qui étoient déjà dans la place, on leur en amenoit chaque nuit en abondance. Ils avoient fortifié le côté du Nord par d'épaisses murailles qui paroissoient à l'épreuve du bélier: ils avoient placé sur les remparts quantité de machines de guerre, afin d'en empêcher les approches. Le Roi faisoit travailler nuit & jour à tout ce qu'il jugeoit nécessaire pour une rigoureuse défense: un grand nombre d'ouvriers étoient employés par son ordre à forger toutes sortes d'armes.

Pendant qu'il étoit occupé de ces soins, Argant ne pouvant plus contenir en lui-même son courage impatient, le vint trouver, & lui parla de la sorte. Jusques à quand, Seigneur, nous retiendrez-vous prisonniers dans ces murs? J'entends de tous côtés résonner l'enclume, je vois forger un nombre prodigieux d'épées, de casques, de boucliers: mais je ne vois point qu'on fasse aucun usage de ces armes. Cependant nos ennemis courent & désolent la campagne tout à leur aise; personne n'ose s'opposer à leur fureur. Le jour ils prennent leurs repas avec tranquillité, & la nuit il semble que le son de nos trompettes n'oseroit troubler leur repos. Avez-vous résolu d'attendre ici que la faim nous fasse périr, ou que nous soyons obligés de nous rendre avec honte, en cas que l'armée d'Egypte tarde à nous secourir? Pour moi, je vous déclare que mon courage ne sauroit demeurer plus long-temps oisif, & que dès

demain, le lever du ſoleil ne me trouvera point dans cette Ville. Quel que ſoit le ſort qui m'attend hors de ces murs, il ne ſera pas dit qu'Argant aura vécu ſans gloire, ou ſera mort ſans vengeance. Mais, Seigneur, continua-t-il, ce n'eſt point à une mort honorable que nous devons courir : allons enſemble à la victoire. Si cette valeur dont vous avez donné tant de preuves, n'eſt pas éteinte, qui nous empêche de ſortir avec toutes nos forces, & d'aller nous-mêmes ataquer nos ennemis ? Dans le péril les conſeils les plus hardis ſont ſouvent les meilleurs. Mais enfin, ſi l'entrepriſe vous paroît téméraire, ſi vous ne jugez pas à propos d'expoſer votre Empire au haſard d'une bataille, faites enſorte qu'un combat ſingulier décide du ſuccès de cette guerre. Pour que le Général des Chrétiens accepte le défi, laiſſez-lui le choix des armes, qu'il ſoit maître des conditions du combat. Argant ſera votre champion ; &, ſi l'adverſaire qu'on lui oppoſera n'eſt qu'un ſimple mortel, cette main que je vous préſente, Seigneur, cette main qui combattra pour vous, regardez-la, s'il vous plaît, comme un gage aſſuré de la victoire.

Jeune homme plein d'ardeur, lui répondit Aladin, quoique je vous paroiſſe appéſanti par les années, ne croyez pas que mon âge ait rendu languiſſante cette valeur que j'eus autrefois. Je me ſens plus que jamais capable de préférer une mort glorieuſe à la honte de me rendre, ou de céder à la famine. Mais nous n'avons pas lieu de craindre ces malheurs que vous me faites enviſager. Je vais vous découvrir un ſecret que je cache à tous les autres. Soliman, ce vaillant Roi de Nicée, impatient de venger les injures qu'il a reçues des Chrétiens, a raſſemblé les troupes vagabondes des

Arabes, & s'eſt mis à leur tête. Afin de jetter l'épouvante & la confuſion parmi nos ennemis, il doit attaquer leur camp pendant la nuit & entrer en cette Ville avec un puiſſant renfort d'hommes & de vivres. Je l'attends de jour en jour ; inceſſamment nous le verrons arriver. Les Chrétiens, il eſt vrai, courent & déſolent ſans obſtacle toute la campagne ; ils brûlent & ſaccagent tous les lieux des environs ; mais le ſiege de mon Empire me reſte : ils paieront cher le repos dont nous les laiſſons jouir. Attendez, comme moi, l'occaſion qui va ſe préſenter d'acquérir de la gloire, & de ſignaler notre vengeance.

Le fier Circaſſien, jaloux depuis long-temps de la réputation de Soliman, ne put voir ſans dépit qu'Aladin conçût de ſi hautes eſpérances ſur la valeur de ce Prince. Vous ferez ce qu'il vous conviendra, dit-il au Roi, je ne vous parlerai plus de ſortir la campagne ; attendez tranquillement dans ces murs que Soliman vienne à votre ſecours ; mettez, puiſque vous le jugez à propos, votre confiance dans un Prince qui n'a pu défendre ſes propres Etats ; regardez-le ſi vous voulez comme un libérateur que le Ciel réſerve à ſon peuple : pour moi, c'eſt de mon épée ſeule que j'attends ma liberté ; je ſaurai me la procurer moi-même. Car, Seigneur, ajouta tout de ſuite Argant, puiſque vous refuſez de confier votre querelle à mon bras, j'eſpere du moins qu'il me ſera permis de combattre pour ma propre cauſe, que vous ne me refuſerez pas de défier en mon nom les plus braves de nos ennemis. Vous feriez mieux, reprit Aladin, de réſerver votre valeur pour une meilleure occaſion ; mais, puiſque vous avez tant d'impatience de la faire éclater, je ne m'y oppoſe

point. Auſſi-tôt Argant appellant un Héraut. Allez de ce pas au camp des Chrétiens, lui dit-il, adreſſez-vous à leur Général, & lui déclarez, en préſence de tous ſes Chefs, qu'un Guerrier de la Ville, dédaignant l'avantage de combattre du haut des murailles, défie le plus vaillant de l'armée Chrétienne de l'attendre dans la plaine qui ſépare la Ville du camp. Ajoutez, pourſuivit Argant, que ce Guerrier eſt prêt à combattre, non-ſeulement le premier qui ſe préſentera, mais le ſecond, le troiſieme, & généralement tous ceux qui oſeront s'oppoſer à lui, ſans diſtinction de rang ni de naiſſance; à condition que le vaincu reſtera au pouvoir du vainqueur, ainſi que le portent les loix de la guerre.

Le Héraut ſe revêtit incontinent de ſa cotte d'armes; il prit les marques extérieures de ſa charge, & s'en alla au camp. Ayant été admis à l'Audience du Général; m'eſt-il permis, Seigneur, lui dit-il, de m'acquitter avec liberté de la commiſſion dont je ſuis chargé? Parlez, lui répondit Godefroy, déclarez ſans crainte le ſujet qui vous amene. Alors le Héraut expoſa le défi d'Argant dans les mêmes termes de ce ſuperbe Guerrier. Tous les principaux de l'armée, qui étoient préſents, ne purent s'empêcher de frémir d'indignation. Dès qu'il eut ceſſé de parler, Godefroy lui répondit: Celui qui vous envoie a formé un deſſein dont il pourra bien ſe repentir; dites-lui qu'il vienne en toute aſſurance. Un Chevalier de mon armée le combattra ſans avantage, & je ne crois pas que nous ayions beſoin de lui en oppoſer un ſecond.

Après cette réponſe, le Héraut s'en retourna dans la Ville. Auſſi-tôt qu'il apperçut Argant: Armez-vous promptement, Seigneur,

lui dit-il, votre défi eſt accepté ; les Chrétiens brûlent d'impatience d'en venir aux mains avec vous : leur Général vous donne pleine & entiere aſſurance. Le ſuperbe Circaſſien ravi de joie demande à l'inſtant ſes armes. Comme il étoit prêt à partir, le Roi ſe tournant du côté de Clorinde qui étoit préſente, lui dit : Valeureuſe Guerriere, mettez-vous à la tête de mille hommes de nos troupes, & ſortez avec Argant. Si, malgré la parole qu'ils ont donnée, nos ennemis entreprenoient d'uſer de perfidie à ſon égard, ou votre préſence les contiendra dans le devoir, ou du moins vous aurez une belle occaſion de ſignaler votre valeur. Perſonne n'eſt plus capable que vous d'aſſurer la liberté du combat. Clorinde prit ſes armes, elle monta à cheval avec ceux qui la devoient ſuivre, & ſortit de la Ville ; elle mit enſuite ſes gens en bataille ſur une hauteur à certaine diſtance du lieu où Argant devoit combattre. Pour ce Guerrier il avoit déjà pouſſé ſon cheval dans la plaine. Fier de ſon courage indomptable & de ſa force extraordinaire, on voyoit ce ſuperbe Sarrazin d'une taille giganteſque attendre avec un air de mépris quiconque auroit la hardieſſe de ſe préſenter à lui. Tel l'antiquité fabuleuſe nous dépeint Encelade. Tel parut aux yeux d'Iſraël l'orgueilleux Philiſtin dans la vallée de Térébinte.

Cependant les Chrétiens ne ſachant pas combien étoit redoutable l'ennemi qui les défioit, ne paroiſſoient nullement effrayés de ſes arrogantes menaces. Mais, quoique tous ſe cruſſent aſſez vaillants pour le combattre & pour le vaincre, c'étoit néanmoins ſur Tancrede que chacun jettoit les yeux pour qu'il eût l'honneur de ce combat. Godefroy dont l'intention étoit de nommer Tancrede, voyant

qu'on applaudiſſoit d'avance à ſon choix, appella ce Guerrier & lui dit : Partez, Prince, allez combattre l'arrogant Sarrazin qui nous brave ; allez humilier ſon orgueil. Tancrede, charmé de l'honneur que ſon Général & ſes compagnons faiſoient à ſon courage, demanda auſſi-tôt ſon cheval & ſortit du camp, ſuivi d'un grand nombre d'autres Guerriers.

Comme il avançoit dans la plaine, il apperçut Clorinde qui avoit levé la viſiere de ſon caſque. La blancheur éclatante de ſes armes, jointe à l'avantage du lieu élevé où elle s'étoit placée, la lui fit aiſément reconnoître. Alors, oubliant le deſſein qui l'avoit fait ſortir du camp, il ne ſongea plus qu'à jouir de la vue de cette belle Guerriere pour qui ſon cœur étoit enflammé. Il s'en approcha de plus près qu'il put, & demeura immobile à la contempler. Le Circaſſien, de ſon côté, impatient de ce que perſonne ne ſe préſentoit pour entrer en lice avec lui, c'eſt pour combattre, dit-il aux Chrétiens, que je ſuis ſorti de la Ville : quel eſt donc celui d'entre vous qui veut accepter le combat que je vous préſente ? Tancrede plongé dans une profonde rêverie, ou n'entendit point ces paroles d'Argant, ou n'y fit aucune attention. Mais le jeune Othon, un de ceux qui l'avoient ſuivi, brûlant d'envie de s'éprouver contre le Sarrazin, quoique par déférence pour Tancrede il lui eût cédé l'honneur de combattre le premier, ne put laiſſer échapper une ſi belle occaſion de ſatisfaire ſon deſir. C'eſt pourquoi, voyant que Tancrede ne branloit point, il marcha avec impétuoſité contre Argant, qui vint à ſa rencontre avec furie. Le bruit de leur courſe ayant enfin tiré Tancrede de ſon aſſoupiſſement : Arrêtez, cria-t-il à Othon, que faites-vous ? C'eſt moi

ſeul que ce combat regarde. Mais il s'aviſa trop tard de vouloir ſuſpendre l'ardeur de ce jeune Guerrier ; Othon étoit trop avancé dans ſa courſe ; Tancrede s'arrêta donc honteux & piqué d'avoir été prévenu.

Dans le moment les deux champions ſe rencontrerent. La lance d'Othon ſe briſa contre le heaume de ſon adverſaire, & le fer d'Argant ayant percé de part en part l'écu d'Othon, lui fauſſa ſa cuiraſſe & l'atteignit ſi rudement, que le jeune Chevalier fut contraint d'aller meſurer la terre. Argant, qui n'avoit pas ſeulement été ébranlé dans la ſelle, adreſſant alors la parole à ſon ennemi : rendez-vous, lui dit-il, vous êtes vaincu ; il ſuffit pour votre gloire d'avoir oſé combattre contre moi. Mais Othon qui s'étoit déjà relevé, & qui avoit mis l'épée à la main, lui répondit avec fierté, ce n'eſt point l'ordinaire de mes pareils de ſe rendre ſi promptement ; je n'entreprendrai pas de juſtifier ma chûte, mais je vais en tirer vengeance ou mourir ſur la place. Le Circaſſien frémiſſant, à ces mots, de dépit & de colere, lui répartit : puiſque tu mépriſes la courtoiſie dont j'uſe à ton égard, éprouve donc ce que peut ma fureur. Auſſi-tôt oubliant toutes les loix de l'honneur & de la Chevalerie, il pouſſa brutalement ton cheval contre un ennemi qui étoit à pied. Othon évita ce premier choc, & fut même aſſez heureux pour faire en paſſant au fougueux Sarrazin une bleſſure légere. Mais de quoi lui ſert cet avantage ? Argant plus furieux qu'auparavant, revient tout-d'un-coup ſur lui, & le heurte avec tant de violence, que le jeune Guerrier tombe étendu ſur la pouſſiere preſque privé de ſentiment. Le Circaſſien féroce, non content de l'avoir renverſé, lui fit pluſieurs fois paſſer

ſon cheval ſur le corps. C'eſt ainſi, diſoit-il, en inſultant à ſon malheur, c'eſt ainſi que je traite un téméraire qui a oſé m'irriter. Tancrede, ſpectateur d'un procédé ſi indigne, ne put l'endurer, il piqua droit à Argant, & lui dit : Homme brutal, qui te déshonores même dans la victoire, c'eſt ſans doute parmi les brigands d'Arabie que tu as appris le métier des armes. Indigne que tu es de vivre parmi les hommes, va-t-en dans les forêts habiter avec les animaux farouches à qui tu reſſembles. Le fier Argant, peu accoutumé à s'entendre outrager de la ſorte, fut ſaiſi d'une telle rage, que les paroles lui venant en foule à la bouche pour répondre à Tancrede, il ne put en articuler aucune ; mais il fit ſeulement entendre un ſon confus, pareil au mugiſſement d'un taureau, ou au bruit du tonnerre qui gronde dans les nuées. Des outrages & des paroles, ces deux Guerriers en vinrent bientôt aux effets. C'eſt ici, Muſe, que j'implore ton ſecours, afin que mes vers puiſſent exprimer avec force ce terrible combat.

Tancrede & ſon adverſaire fondirent à l'inſtant l'un ſur l'autre avec une impétuoſité comparable au vol le plus rapide, & une fureur que rien ne peut égaler. Leurs lances, quoique d'une groſſeur démeſurée, volerent en mille éclats : le fer dont ils s'atteignirent fit ſortir de leurs armes un nombre infini d'étincelles : le bruit du coup qu'ils ſe porterent fit retentir au loin les échos ; la terre qui les ſoutenoit frémit ſous leurs pas. L'un & l'autre cependant, plus inébranlables qu'un rocher, reſterent fermes dans la ſelle ; mais leurs chevaux moins vigoureux ne purent ſoutenir un ſi rude choc, ils furent tous deux renverſés. Ces Guerriers redoutables ſe débarraſſant promptement des étriers, vinrent auſſi-tôt ſe char-

ger l'épée à la main, avec une extrême furie. Tout ce que l'art & l'adreſſe, joints à la force & au courage peuvent employer, fut pratiqué dans ce combat. Les yeux toujours attachés l'un ſur l'autre, ſoit qu'ils combattiſſent de pied ferme, ſoit qu'ils fiſſent ſemblant de céder, chacun des deux régloit ſes regards, ſes mouvements, ſes coups ſur ceux de ſon adverſaire. Quelquefois feignant de ſe vouloir frapper en quelque endroit, ils ſe frappoient dans un autre. On les voyoit quelquefois laiſſer exprès une partie de leur corps découverte, afin d'y attirer l'épée de l'ennemi, & de le pouvoir frapper lui-même dans quelqu'autre partie qu'il laiſſoit ſans défenſe : oppoſant ainſi à la feinte & à l'art une autre feinte, une pratique du même art encore plus rafinée. Tancrede ſur-tout ſut employer heureuſement cet artifice : car, ſe découvrant exprès pour tromper ſon adverſaire, tandis que celui-ci leve le bras pour le frapper, il le prévient, & lui fait à lui-même une bleſſure conſidérable au côté gauche, & ce coup fut preſqu'auſſi-tôt ſuivi d'un autre qu'il lui porta à l'endroit où le bras ſe joint à l'épaule. Un ours qui vient d'être bleſſé par des chaſſeurs, & qui ſe jette de rage au travers des épieux, n'eſt pas ſi terrible que le devint Argant, lorſque recevant ces deux bleſſures, il ſe vit en même temps couvert d'une double honte. Tancrede eut beſoin de toute ſon adreſſe pour parer les coups redoublés que le furieux Circaſſien fit tomber ſur lui. Il ne ſongea aſſez longtemps qu'à ſe tenir ſur la défenſive, pour voir ſi la fureur du Sarrazin ne ſe ralentiroit point : mais à la fin, ayant été bleſſé lui-même, & concevant le danger inévitable auquel il s'expoſoit, il ſe livra à la même fureur qui s'étoit empa-

rée

trée de son ennemi. L'adresse & les ruses furent alors négligées ; la rage & la plus extrême colere tinrent lieu de toutes les regles.

Les spectateurs de ce combat effroyable gardoient de part & d'autre un profond silence : saisis d'étonnement & d'horreur, il ne leur échappoit aucune parole, ils ne faisoient aucun mouvement. Déjà la terre autour des deux combattants étoit toute couverte des débris de leurs armes : déjà l'un & l'autre de ces Guerriers, trempé de sueur & de sang, commençoit à s'affoiblir, lorsque la nuit déployant ses voiles sombres, vint interrompre leur combat. Les ténebres étant devenues si épaisses, qu'à peine les objets les plus proches se pouvoient discerner, deux Hérauts s'avancerent en même temps sur le champ de bataille ; Aridé du côté des Chrétiens, & Pindore du côté des Infideles : c'étoit le même qui étoit venu quelques heures auparavant annoncer le défi de l'orgueilleux Sarrazin. Ils eurent l'assurance de mettre leurs caducées pacifiques entre les épées de ces furieux combattants. Pindore, homme sage & d'une grande expérience dans son métier, leur adressant alors la parole, vous vous êtes également couverts de gloire, leur dit-il, vous avez combattu l'un & l'autre avec un avantage égal ; il est temps de donner quelque relâche à vos héroïques efforts. Cessez, Guerriers, de poursuivre un combat auquel les loix de la chevalerie s'opposeroient. La lumiere du jour est seule digne d'éclairer votre prodigieuse valeur ; les ténebres de la nuit ne la doivent point cacher.

Pour signaler mon courage, dit aussi-tôt Argant, je préférerai toujours la lumiere aux ténebres ; mais la nuit n'empêchera point de continuer notre combat que nous avons commencé

à moins que mon ennemi ne s'engage à le poursuivre dès qu'elles ténebres seront dissipées. Mais toi-même, lui dit Tancrede, t'engages-tu à revenir ici demain matin avec ton prisonnier; à cette condition seule je veux bien suspendre la fureur qui m'anime. Les deux Guerriers ayant ensuite donné leur parole de se rejoindre au même lieu, les Hérauts, afin de leur donner le temps de faire panser les blessures qu'ils avoient reçues, leur assignerent le matin du dixieme jour suivant pour se retrouver ensemble sur le champ de bataille.

Après que ces deux illustres Combattants se furent retirés, il ne fut mention, & dans la Ville & au Camp, que de la valeur étonnante qu'ils avoient fait paroître l'un & l'autre. Incertain auquel des deux donner l'avantage, chacun remettoit son jugement au jour marqué pour la décision de cette grande querelle; on devoit voir alors si le courage l'emporteroit sur la fureur, ou si l'intrépidité le céderoit à la férocité. Mais il n'y avoit personne qui fût plus occupé & plus inquiet du succès qu'auroit ce cruel combat que la belle Herminie, puisqu'il s'agissoit pour elle de voir exposer au caprice des armes ce qu'elle avoit de plus cher au monde. Cette Princesse, fille de Cassan, Roi d'Antioche, après la perte de ses Etats, étant tombée avec sa mere en la puissance de Tancrede, en avoit été traitée avec tous les égards & tous les respects dûs à son sexe & à sa naissance royale; son vainqueur plein de générosité, non-seulement lui laissa tous ses trésors, mais même peu de temps après lui offrit la liberté. Herminie touchée d'un procédé si noble, & remarquant dans Tancrede les qualités les plus rares, jointes à tous les agréments de la jeunesse, ne put défendre son cœur contre le mérite d'un Prince si accom-

pli. Elle conçut pour cet aimable ennemi les sentiments les plus tendres, & ressentit bientôt pour lui la passion la plus forte qui fût jamais. Un éternel esclavage auprès de son vainqueur eût été l'objet de ses vœux ; la raison cependant & les séveres loix de l'honneur lui firent accepter sans balancer la liberté qu'on lui offroit. Elle s'éloigna donc de Tancrede ; mais ce fut en laissant son cœur dans les chaines qu'elle ne quittoit qu'à regret. Elle se retira à la Cour d'Aladin, où la Reine sa mere, succombant sous le poids de ses disgraces, finit quelques jours après sa vie & ses malheurs.

Quoique la Princesse d'Antioche ne pût attribuer la perte d'une mere qu'elle aimoit tendrement qu'aux seules armes de Tancrede, cette mort ne diminua point son amour, il se conserva dans la même force. A la vérité, sa passion n'étoit point soutenue par l'espérance. Herminie ne se flattoit pas d'attendrir un jour son amant ; elle ne comptoit pas même le revoir jamais : mais elle l'avoit vu, elle avoit vécu quelque temps avec lui, c'en étoit assez pour qu'elle l'aimât toujours. Enfin, les Chrétiens étant venus mettre le siege devant Jérusalem, la fille de Cassan vit renaître l'espérance dans son cœur, & sentit redoubler son amour. L'approche de cette armée victorieuse, qui avoit jetté la consternation dans la Ville sainte, fut pour elle un sujet de joie ; la vue de ces Guerriers redoutables, qui inspiroient la terreur aux Sarrazins, étoit à ses yeux un spectacle charmant.

Il y avoit au Palais d'Aladin une haute tour, peu éloignée des murs de la Ville, d'où l'on découvroit le camp des Chrétiens, & tout l'espace qui étoit entre la Ville & le camp. C'est-là que la Princesse, dans l'espérance de voir paroître Tancrede, passoit ordinaire-

ment les jours entiers. Souvent ſon attente étoit vaine, elle ne découvroit point ſon amant ; mais, dès qu'il paroiſſoit, ſes yeux éclairés par l'amour le lui laiſſoient aiſément reconnoître. Ainſi, ou elle jouiſſoit de la vue d'un ennemi qui lui étoit infiniment cher, ou, ſoutenue par l'eſpérance, elle paſſoit les heures dans l'attente d'un plaiſir, le ſeul qui lui fût permis dans le triſte état de ſa fortune. Du haut de cette Tour, Herminie avoit été ſpectatrice du combat de Tancrede & d'Argant : on peut juger quelles furent ſes alarmes tant que dura ce combat furieux. Le Sarrazin ne porta aucun coup à ſon adverſaire, dont la Princeſſe ne reſſentît vivement les atteintes : les bleſſures de Tancrede furent autant de plaies mortelles pour ſon amante. Elle vit enfin les combattants ſe ſéparer, mais cette joie ne fut pas de longue durée pour elle. Preſque auſſitôt le bruit parvint à ſes oreilles que le combat n'étoit que ſuſpendu, & que dans dix jours il devoit recommencer avec plus de fureur. A cette terrible nouvelle ſes ſens furent glacés, la crainte & la douleur s'emparérent de ſon ame, elle ſe livra entiérement aux ſoupirs & aux larmes.

Si l'excès de ſon abattement la contraignoit malgré elle à fermer quelques inſtants ſa paupiere, un doux ſommeil ne ſuſpendoit point ſes alarmes : l'image de ſon amant ſanglant & couvert de plaies ſe préſentoit alors à ſon eſprit, & ſembloit implorer ſon ſecours ; car l'événement du combat prochain n'étoit point la ſeule cauſe de ſon inquiétude : elle ſavoit que Tancrede étoit bleſſé. La Renommée qui groſſit toujours les objets, avoit répandu le bruit dans la Ville que les bleſſures de ce Prince étoient conſidérables, & l'amour d'Her-

minie enchériſſant encore ſur l'opinion publique, lui faiſoit aiſément croire que les bleſſures de ſon amant étoient très-dangereuſes.

Comme la Princeſſe d'Antioche avoit été inſtruite par la Reine ſa mere dans la connoiſſance des ſimples, & qu'elle ſavoit parfaitement l'art de guérir les plaies, art merveilleux que dans l'Orient les Princeſſes de Sang royal ne dédaignent pas d'exercer, elle forma auſſitôt le deſſein d'aller elle-même panſer les bleſſures de Tancrede. Mais hélas! que ſon ſort eſt déplorable! Herminie veut partir pour ſecourir un ennemi qui lui eſt cher, tandis que la bienſéance exige d'elle qu'elle offre auparavant ſon ſecours à celui de tous les hommes qui lui eſt le plus odieux. Que les ſoins qu'elle ſe crut obligée de rendre au cruel Argant lui cauſerent d'amertume! Si elle eût eu une ame moins généreuſe, au lieu d'appliquer ſur les plaies de ce barbare des herbes ſalutaires, elle n'en eût employé que de mortelles. Le cœur de cette belle Princeſſe étoit incapable de former un deſſein ſi lâche; mais du moins en panſant les bleſſures du Sarrazin, elle ſe crut permis de ſouhaiter que la nature, d'accord avec ſon amour, dédaignât de ſeconder ſes ſoins, & refuſât aux remedes qu'elle employoit leur efficacité ordinaire.

Dans le deſſein d'aller ſecourir Tancrede, la crainte de ſe trouver ſeule au milieu d'une armée ennemie, n'étoit point capable d'arrêter la Princeſſe. Accoutumée depuis long-temps au tumulte des armes, une cruelle expérience lui avoit rendu les périls familiers. Son amour d'ailleurs étoit aſſez fort pour lui faire affronter hardiment les monſtres mêmes de la Libie. Ce n'étoit donc point pour ſa vie qu'Herminie pouvoit être ſuſceptible de crainte: le

risque de perdre un bien qui lui étoit encore plus précieux que la vie, la faisoient hésiter; elle craignoit pour son honneur, qu'elle avoit jusqu'alors conservé sans tache au milieu des plus grands dangers, & qu'elle sembloit vouloir exposer témérairement à l'insolence du soldat. Deux sentiments toujours rivaux se disputoient la victoire dans le cœur de cette infortunée Princesse. L'honneur lui représentoit son entreprise comme dangereuse pour sa gloire, & même contraire à l'accomplissement de ses desirs. Il lui dépeignoit Tancrede surpris de sa hardiesse, refusant le secours qu'elle lui offroit, & dédaignant le cœur d'une aventuriere qui venoit d'elle-même le chercher dans le camp. Mais l'amour, par des discours flatteurs & séduisants, la faisoit bientôt revenir de sa crainte. Vous êtes tendre, Herminie, lui disoit-il, livrez-vous à votre tendresse : vous êtes belle & aimable, ne croyez pas que Tancrede ait pu résister à vos charmes : ce Prince vous aime autant que vous l'aimez. Quelle cruauté! quelle injustice! d'employer ici vos soins pour un barbare que vous devez haïr, tandis qu'un Héros qui vous est cher, est sur le point de périr, faute d'un secours que vous lui refusez. Partez, Princesse, allez secourir un amant qui vous adore, la gloire & les plaisirs couronneront votre généreuse entreprise. En rendant la vie à Tancrede, vous le mettrez en état de signaler sa valeur par de nouveaux exploits, & vous partagerez avec lui la gloire dont il va se couvrir. Unie ensuite avec cet aimable Prince par les nœuds les plus doux & les plus sacrés, votre époux vous conduira dans la délicieuse Italie. C'est-là que chérie & honorée des Dames du pays, vous vivrez à jamais avec lui dans ces climats fortunés, où la

vraie valeur, la foi & la constance ont établi leur empire.

Séduite par un espoir trompeur, l'amante de Tancrede se promettoit déjà le bonheur le plus charmant. Elle s'affermit donc dans le dessein qu'elle avoit formé d'aller secourir ce Prince. Mais, comme de nombreux corps-de-gardes veilloient sur les remparts, & que les portes de la Ville toujours fermées ne s'ouvroient jamais sans un ordre exprès du Roi, elle concevoit dans l'exécution de son dessein une difficulté qui lui causoit beaucoup d'inquiétudes.

La Princesse d'Antioche étoit unie avec Clorinde d'une étroite amitié. Toutes deux logées près l'une de l'autre au Palais d'Aladin, elles se voyoient à toutes les heures du jour, & la nuit souvent un même lit les recevoit toutes deux. Elles n'avoient aucun secret l'une pour l'autre. L'amour seul dont Herminie brûloit pour Tancrede, étoit ignoré de son amie; &, lorsque cette passion violente la jettoit dans une langueur dont Clorinde s'appercevoit, la Princesse ne manquoit pas de rejetter sur ses malheurs passés la cause de sa tristesse. Elle vint un soir à l'appartement de Clorinde. La Guerriere étoit alors chez le Roi, occupée à délibérer sur les affaires de la guerre. Dès qu'Herminie parut, tous ceux qui étoient présents se retirerent par respect, & la laisserent seule. Après avoir été quelque-temps ensévelie dans une profonde rêverie, elle jetta les yeux vers un endroit de la chambre, & y vit suspendues les armes brillantes de Clorinde. Valeureuse Guerriere, dit aussi-tôt la Princesse en soupirant, que votre sort me paroît digne d'envie! Ce n'est point la beauté qui éclate en vous dont je suis jalouse, vous semblez vous-même dédaigner ces attraits

dont la nature vous a si libéralement pourvue : mais je porte envie à cette valeur héroïque, qui a rendu votre nom célebre. Le métier des armes que vous avez embrassé & que vous exercez avec tant de gloire, vous met en état de sortir quand il vous plaît de ces murs où ma foiblesse me retient captive ! Si le Ciel m'avoit donné un courage pareil au vôtre, je ne serois point à présent dans la situation cruelle où je me trouve. Que dis-je ! Sans cesse à la campagne, on me verroit nuit & jour chercher un ennemi que j'adore. Le cruel Argant n'auroit point éprouvé sa valeur contre Tancrede. Herminie l'auroit devancé dans son combat. Peut-être que la fortune secondant mon amour, j'aurois eu le bonheur de faire prisonnier cet aimable Prince. Ah ! que j'aurois pris soin d'adoucir son esclavage : que les chaînes dont son amante l'auroit chargé eussent été légeres ! Ou si le sort m'eût été contraire, le fer de Tancrede, en me perçant le cœur, m'auroit du moins guérie de la blessure mortelle que l'amour m'a faite. Peut-être enfin que ce Guerrier généreux, touché de mon infortune, auroit honoré ma cendre de quelques larmes. Mais, ajouta Herminie, pourquoi m'occuper ainsi de vaines chimeres ? L'amour m'inspire une pensée. Il faut que je me couvre des armes de Clorinde, & que sous cet équipage j'entreprenne de sortir de la Ville. Toutes les portes me seront ouvertes, nul n'osera s'opposer à mon passage. C'est là le plus sûr, & peut-être l'unique moyen de venir à bout de mon dessein. O amour ! qui sais donner du courage aux moins hardis, toi qui m'as inspiré cet artifice innocent, rends-moi la fortune propice.

La Princesse aussi-tôt détache les armes, &

& ſans être apperçue de perſonne les emporte chez elle. La nuit toujours favorable aux larcins & aux amours, couvrit de ſes ſombres voiles l'action d'Herminie. Dès qu'elle fut dans ſon appartement, elle appella un de ſes Ecuyers dont la fidélité lui étoit connue, & celle de ſes femmes en qui elle avoit le plus de confiance; elle leur déclara le deſſein qu'elle avoit formé de ſortir de la Ville, cachée ſous les armes de Clorinde; mais elle ne leur découvrit point la cauſe principale de ſon entrepriſe. L'Ecuyer alla incontinent préparer les chevaux néceſſaires pour le départ de ſa maîtreſſe. Herminie étant reſtée ſeule avec la femme qui la devoit ſuivre, ſe dépouilla promptement de ſes habits ordinaires, & ſe revêtit des armes qu'elle avoit apportées. Elle enferma ſon ſein délicat dans une dure cuiraſſe; elle cacha ſes beaux cheveux blonds & ſon viſage gracieux ſous ce caſque terrible qui jettoit par-tout l'épouvante; elle prit à ſon bras gauche le peſant bouclier, fardeau bien diſproportionné à la foibleſſe de ſon bras. Ainſi l'amoureuſe Herminie, pour répondre à l'équipage militaire dont elle ſe couvroit, commença par ſe vaincre elle-même, en ſurmontant ſa propre foibleſſe. Amour auteur & témoin de ſon action, fit un ſouris, tel qu'il avoit fait autrefois, lorſque, par une métamorphoſe différente, il contraignit le vaillant Alcide à prendre de ſes mains nerveuſes la quenouille & le fuſeau, pour ſe rendre agréable à la belle Reine de Lidie.

Après que la Princeſſe fut armée, elle marcha d'un pas lent & mal aſſuré vers l'endroit où ſon Ecuyer l'attendoit avec des chevaux. Chancelante ſous le poids de ſes armes, elle ne ſe ſoutient qu'avec le ſecours de ſa compagne qui marche devant elle, ou plutôt l'a-

mour & l'eſpérance lui donnoient du courage & augmentoient ſes forces. Sans perdre de temps elle monta à cheval, &, par un chemin peu fréquenté, ſe rendit à la porte de la Ville. Ouvrez promptement, dit-elle aux Gardes, le Roi m'envoie pour une entrepriſe utile à ſon ſervice. Les Gardes entendant une voix de femme, & reconnoiſſant les armes de Clorinde qui brilloient dans l'obſcurité, ne douterent pas un moment que ce ne fût cette illuſtre guerriere; ils ouvrirent auſſi-tôt la porte & laiſſerent ſortir la Princeſſe avec les deux perſonnes qui l'accompagnoient. Lorſque Herminie ſe vit échappée de ce premier danger, faiſant de plus ſérieuſes réflexions ſur ſon entrepriſe, elle crut qu'il étoit de ſa prudence de prendre quelques meſures avant que de s'expoſer la nuit au milieu d'un camp ennemi. Elle jugea qu'il y auroit plus de bienſéance à ne ſe préſenter aux yeux de Tancrede qu'après lui avoir fait annoncer ſon arrivée: c'eſt pourquoi, ſe détournant un peu dans la campagne, elle appella ſon Ecuyer, & lui parla de la ſorte: Allez au camp des Chrétiens, faites-vous conduire à la tente du Prince Tancrede, & lui dites qu'une Dame, qui s'intéreſſe particuliérement à ſes jours, lui demande la permiſſion de le venir trouver pour une affaire également importante au bonheur de l'un & de l'autre. Ajoutez que cette Dame n'exige de lui d'autre aſſurance que ſa parole: telle eſt la haute opinion qu'elle a de lui, que, ſur ce gage ſeul, elle croira ſa vie & ſon honneur en ſûreté au milieu même de ſes ennemis. Au reſte, continua Herminie, ne dites cela qu'au ſeul Tancrede; que tout autre ignore le ſujet de votre arrivée. Partez & revenez avec une extrême diligence.

A l'instant l'Ecuyer partit. Il arriva bientôt au camp, &, s'étant fait conduire à la tente de Tancrede, il s'acquitta parfaitement de sa commission. Tancrede l'écouta avec une joie mêlée de doute & d'inquiétude. Il fit la réponse la plus favorable à l'envoyé d'Herminie, qui repartit aussitôt pour aller porter à sa maîtresse cette agréable nouvelle. Cependant la Princesse, à qui les moments paroissoient des heures, ne put demeurer long-temps aux lieux où elle avoit dit à son Ecuyer qu'elle l'attendroit. Guidée par une amoureuse impatience, elle s'avança vers le camp, afin de rejoindre plus promptement celui qu'elle y avoit envoyé. Si-tôt qu'elle découvrit les tentes des Chrétiens : que cette vue me plaît, dit-elle! Que je respire ici un air pur & délicieux qui récrée mes sens agités! Camp invincible, daignez me recevoir dans votre enceinte. Je ne viens point implorer ici le secours des Héros que vous renfermez, afin qu'ils me rétablissent dans les Etats qu'ils m'ont enlevés ; j'y viens chargée de leurs fers : mon esclavage m'est trop cher pour vouloir m'en affranchir. Fasse le Ciel que je rencontre chez vous ce doux repos que je ne puis trouver ailleurs. Herminie ignorant les nouveaux malheurs que lui préparoit la fortune, s'entretenoit ainsi de son amour avec le silence & les ombres de la nuit.

Il y avoit hors du camp une garde avancée que Godefroy avoit établie pour empêcher les convois d'entrer dans la Ville. Alcandre & Poliferne, deux freres dont Clorinde avoit, quelques jours auparavant, tué le pere, étoient les Chefs de cette troupe. Par malheur pour Herminie la nuit étant fort sereine, & les rayons de la lune donnant à plomb sur ses armes luisantes, elle fut bientôt remarquée. A l'instant Poliferne, le plus jeune & le plus bouillant des deux freres, suivi de plusieurs de ses gens,

fondit sur la Princesse qu'il prenoit pour Clorinde, & lui lança un javelot, en criant : tu n'échapperas pas à ma vengeance, barbare, tu vas périr. Le trait cependant n'atteignit point Herminie. Telle une biche outrée de soif & de lassitude croit se rafraîchir dans une onde claire que le hasard offre sous ses pas ; mais, si les chiens surviennent, la peur lui faisant alors oublier sa lassitude & sa soif, elle ne songe plus qu'à s'enfuir. Ainsi l'infortunée Princesse croyoit toucher au moment favorable où son amour alloit recevoir quelque soulagement, elle se repaissoit déjà de cette douce idée ; mais le sifflement du javelot, & les cris de ceux qui venoient sur elle, ne lui permirent plus d'autre pensée que celle de se dérober par la fuite au péril qui la menaçoit. La suivante d'Herminie, saisie de la même frayeur, s'enfuit d'un autre côté ; & son Ecuyer arrivant sur ces entrefaites, prit le parti de suivre de loin les traces de sa maîtresse.

Quoiqu'Alcandre eût reconnu aussi-bien que son frere les armes de Clorinde, il ne voulut point branler. Plus sage que Poliferne, il crut qu'il étoit de son devoir de ne pas quitter pour un intérêt particulier le poste que son Général lui avoit confié. Mais il dépêcha dans le moment un de ses gens à Godefroy, pour l'informer que Clorinde, ayant paru fort près de leur troupe, Poliferne, & plusieurs autres étoient allés l'attaquer ; qu'ils l'avoient mise en fuite & la poursuivoient vivement. Il ajouta que, selon toute apparence, une Guerriere si considérable n'étoit point sortie la nuit sans quelque important dessein ; qu'il eût à lui marquer sur cela ce qu'il y avoit à faire. Le bruit se répandit bientôt dans l'armée que Clorinde avoit paru à la vue du camp. Tancrede en fut incontinent informé. N'en doutons point, dit-il aussi-tôt : c'étoit la belle Clorinde elle-même

qui venoit consoler un amant dont elle ne peut ignorer la tendresse & la fidélité. C'est pour moi que cette généreuse fille n'a pas craint de s'exposer au danger : allons, volons à son secours. A l'instant il demande ses armes, il s'en couvre avec précipitation, & monte à cheval ; il pique à toute bride vers l'endroit où il crut la pouvoir plus sûrement rencontrer.

CHANT VII.

CEPENDANT la Princeſſe d'Antioche, ſaiſie d'une mortelle frayeur, ſe laiſſoit emporter par ſon cheval à travers les campagnes. Elle entra enfin dans un bois qui la déroba entiérement aux yeux de ceux qui la pourſuivoient. Poliferne & ſes compagnons l'ayant perdue de vue, s'en retournerent au camp pleins de honte & de colere de ne l'avoir pu joindre. C'eſt ainſi qu'après avoir perdu la piſte de l'animal qu'ils ont en vain pourſuivi, on voit les chiens hors d'aleine revenir triſtement ſur leurs pas. Herminie courut tout le reſte de la nuit, ſans avoir même l'aſſurance de regarder derriere elle. La lumiere du ſoleil put à peine diſſiper ſa frayeur. Elle erra à l'aventure la plus grande partie du jour ſuivant, ſans rencontrer perſonne, & ſans ſavoir en quels lieux la conduiſoit le ſort impitoyable. Enfin, le ſoleil étant prêt de finir ſa courſe, elle ſe trouva ſur les rives du Jourdain. C'eſt-là qu'épuiſée de fatigues, elle mit pied à terre pour prendre quelque repos. Sans autre nourriture que ſes ſanglots & ſes larmes, elle ſe coucha au bord du fleuve, & s'endormit bientôt d'un ſommeil ſouvent troublé par ſon amoureuſe inquiétude.

Au lever de l'aurore, le chant des oiſeaux & le murmure des ondes qu'agitoit un zéphir léger la réveillerent. Elle jetta les yeux autour d'elle, & découvrit des cabanes de bergers peu éloignées du lieu où elle avoit paſſé la nuit; quelques moments après elle crut entendre le ſon d'un inſtrument champêtre; elle

se leva aussi-tôt, & marcha vers l'endroit d'où lui paroissoit venir le son qui avoit frappé ses oreilles. Après avoir fait quelques pas, elle vit un vieillard assis à l'ombre, qui s'amusoit à faire des corbeilles d'ozier, & qui sembloit écouter avec plaisir le chant de trois jeunes garçons qui gardoient des troupeaux auprès de lui. La vue des armes dont la Princesse étoit couverte, effraya d'abord ces bergers; mais levant la visiere de son casque, elle fit briller à leurs yeux les charmes de son visage; elle s'approcha d'eux ensuite avec un air plein de douceur, & leur dit: Mortels chéris des Cieux, rassurez-vous, continuez vos jeux innocents; les armes qui vous effraient ne sont point faites pour troubler vos amusements. Puis adressant la parole au vieillard: mon pere, lui dit-elle, vous êtes entouré d'ennemis, tout le pays est ravagé, comment se peut-il faire qu'au milieu des horreurs de la guerre, vous meniez en ces lieux une vie si douce & si paisible? Mon fils, lui répondit le vieillard, ce n'est point sur les roseaux que tombe le tonnerre: ce sont les chênes superbes que la foudre menace. Nos ennemis n'en veulent qu'aux puissants de la terre, ils dédaignent notre bassesse. Soit que le Ciel protege notre innocence, soit que l'avidité du soldat ne trouve rien chez nous qui l'excite, au milieu même du tumulte des armes, nous jouissons des douceurs d'une paix profonde. Ces jeunes garçons que vous voyez sont mes enfants; en eux consiste toute ma famille. Ils sont les gardiens d'un petit troupeau qui paît autour de nous. Comme nos desirs sont bornés, nos besoins le sont aussi. Le lait de nos chevres & quelques fruits que nous cultivons sont notre nourriture, & sans crainte qu'une perfide main empoisonne notre boisson, une

onde toujours pure nous désaltere. Les chevreaux bondissant dans la prairie, les poissons s'égayant dans les eaux, les oiseaux étalant au soleil leur plumage émaillé de mille couleurs; voilà quels sont nos spectacles & nos plus doux plaisirs. Non, la fortune la plus brillante ne me fait point d'envie; la pauvreté si redoutable aux hommes, parce qu'ils en ignorent le prix, cette pauvreté fait mes plus cheres délices, puisque c'est elle qui assure le bonheur & la tranquillité de ma vie.

Hélas! poursuivit le vieux pasteur, il s'en faut bien que j'aie toujours pensé comme je pense aujourd'hui; il a été pour moi un temps d'ignorance & d'illusion. Dans cet âge où les passions de l'homme sont plus vives & ses desirs plus inquiets, dégoûté du séjour champêtre, une folle ambition me transporta dans la grande Memphis; j'entrai au service du Soudan, il me confia le soin de ses jardins: mais, quoique dans cet obscur emploi, je remarquai parfaitement l'esprit qui regne à la Cour, j'en connus toute la corruption. Le chimérique espoir d'une fortune qui se refusoit à mes desirs, me retint à Memphis plusieurs années: enfin, mes espérances s'étant évanouies avec ma jeunesse, le regret me prit d'avoir si légérement quitté les lieux qui m'avoient vu naître; je résolus d'y retourner, & dans cette résolution j'abandonnai pour jamais la Cour. Que je revis avec joie ces tranquilles campagnes! C'est de ce moment seul, mon fils, que j'ai commencé à connoître le bonheur, & à goûter les véritables plaisirs.

Pendant que le vieillard parloit, Herminie, qui l'écoutoit avec attention, sentit ses inquiétudes se dissiper peu-à-peu, & le calme succéder dans son cœur au trouble dont il étoit agité.

La penſée lui vint auſſi-tôt de paſſer le reſte de ſes jours avec ces bergers, ou d'y attendre du moins que la fortune daignât jetter ſur elle un regard plus favorable. C'eſt pourquoi, dès que le Paſteur eut ceſſé de parler, elle lui dit : Vous êtes heureux, mon pere, de connoître par votre expérience combien une vie tranquille eſt préférable à toutes les grandeurs de la terre. Mais, ſi vous n'êtes point jaloux du bonheur que vous poſſédez, je vous conjure de m'en faire part. Recevez-moi, je vous prie, dans votre maiſon. Souffrez qu'une malheureuſe Princeſſe partage avec vous votre félicité. C'eſt un tréſor qu'on ne ſauroit trop payer : voici, ajouta-t-elle, en lui préſentant de l'or & des pierreries, voici de quoi remplir les deſirs d'un cœur en qui la raiſon n'auroit pas entiérement éteint l'amour des richeſſes. Elle lui apprit enſuite qui elle étoit ; elle lui fit le récit de ſes infortunes d'une maniere ſi touchante que le bon vieillard ne put s'empêcher de mêler ſes larmes à celles qui échappoient des yeux de la Princeſſe. Il la conſola & lui offrit avec une affection paternelle tout ce qui dépendoit de lui, & la prenant par la main, il la conduiſit dans ſa maiſon. La Princeſſe y fut reçue avec bonté par une femme d'un âge déjà avancé : c'étoit l'épouſe du Paſteur, épouſe que le Ciel lui avoit choiſie d'un âge convenable, & d'un caractere parfaitement conforme au ſien.

Herminie ſe dépouilla de ſes armes, elle ſe revêtit du ſimple habit d'une Bergere. Dans cette demeure champêtre, les ſoins & les amuſements de ſes hôtes devinrent les ſiens. La houlette à la main, elle conduiſoit les troupeaux ; de ſes doigts délicats elle preſſoit des laitages. Mais, ſous la ſimplicité de l'habit qui la couvroit, malgré la groſſiéreté des ſoins

dont elle s'occupoit, elle conserva toujours un air noble & majestueux qui faisoit aisément sentir son rang & sa naissance. Souvent pendant la chaleur du jour, assise à l'ombre des hêtres, elle écrivoit sur l'écorce des arbres le nom du Prince qu'elle adore ; elle y joignoit le sien; elle y traçoit l'histoire de ses amours. Croissez, cheres plantes, disoit-elle ensuite, conservez précieusement le dépôt que je vous confie. Si jamais quelque fidele amant vient se reposer à votre ombre, apprenez-lui mes disgraces, faites-lui plaindre mon infortune. Qu'il dise en voyant mes malheurs, se peut-il que l'amour ait traité avec tant de rigueur une Princesse si tendre & si fidelle ? Peut-être que le sort conduira quelque jour en ces lieux l'aimable Prince qui cause ma langueur ; faites-lui connoître l'ardeur vive & constante dont j'ai brûlé pour lui; forcez son cœur insensible à s'attendrir sur les maux qu'il m'aura fait souffrir. Qu'il répande quelques larmes, qu'il lui échappe quelque soupir : doux, mais hélas ! trop tardif soulagement aux peines d'une infortunée, qu'un amour rigoureux aura privée de la lumiere du jour.

Tancrede alors étoit bien éloigné de songer à la tendre Herminie. Croyant voler au secours de Clorinde, cette belle Guerriere occupoit toutes ses pensées. Il courut pendant toute la nuit, traversant les bois & les plaines, & adressant toujours ses pas aux lieux où le moindre bruit se faisoit entendre. Enfin au lever de l'aurore le murmure d'une onde claire l'attira sur les bords d'un ruisseau, où l'amoureux Guerrier s'arrêta. Tancrede ne remarquant aucune trace autour de lui, s'écria plusieurs fois pour voir si quelqu'un répondroit à sa voix : mais dans ces lieux déserts l'écho seul lui répondit. Accablé de

douleur de n'avoir pu secourir sa maîtresse, il se livra quelque temps aux soupirs & aux regrets; & comme le jour approchoit auquel il avoit donné sa parole de combattre Argant, après avoir hautement juré qu'il vengeroit la généreuse Clorinde, il prit le parti de s'en retourner au camp. Mais, comme il ignoroit en quel lieu l'avoient conduit le hasard & les ténebres de la nuit, il commençoit déjà à suivre une route incertaine, lorsqu'il entendit le bruit d'un cheval, & vit un moment après sortir d'un vallon un homme qui avoit un fouet à la main, & un petit cor pendu derriere les épaules à la maniere des Couriers. Le Prince aussi-tôt lui demanda le chemin qui conduisoit au camp. C'est-là où je vais, lui répondit en Italien ce Cavalier; c'est au camp que Boëmond m'envoie. A cette réponse Tancrede ne doutant point que ce ne fût effectivement un Courier que son oncle dépêchoit à l'armée, s'abandonna imprudemment à la conduite de ce guide infidele. Il le suivit pendant tout le jour par des routes qui lui étoient inconnues, & sur le soir ils arriverent à la vue d'un château environné d'eau de tous côtés, & qui paroissoit extraordinairement fort. Alors le feint Courier se tournant vers Tancrede, lui dit: vous pouvez passer ici la nuit, & si vous êtes Italien, je vous assure que vous y serez bien reçu. Le château que vous voyez appartient au Comte de Cozence; il y a fort peu de jours que ce Seigneur l'a conquis sur les Sarrazins. Il sonna ensuite de son cor, & on dressa aussi-tôt un pont-levis par où le Courier entra dans la forteresse.

Cependant Tancrede examinant la forme singuliere, la situation & la force de ce château, dont il n'avoit point entendu parler, commença à entrer en quelque défiance de

ſon guide ; il ne vouloit point le ſuivre & reſta ſur le bord du foſſé. Ce n'eſt pas que ſon grand cœur fût ſuſceptible de crainte, il avoit ſans doute un courage à l'épreuve de tous les dangers ; mais il appréhendoit de s'expoſer au haſard de quelque aventure nouvelle, qui pût le détourner du combat auquel ſon honneur étoit engagé. A peine eut-il pris la réſolution de ne point entrer, qu'il vit paroître ſur le pont un Guerrier armé de toutes pieces, qui, s'avançant l'épée à la main, lui cria d'un ton menaçant : O toi que le ſort a conduit dans ce lieu fatal ! apprends que tu es ſur les terres d'Armide : viens préſenter tes mains aux fers de cette incomparable Princeſſe, & réſous-toi à paſſer ici tes jours dans un éternel eſclavage, à moins que tu n'embraſſes ſa défenſe, & que tu ne conſentes à marcher avec ſes gens contre les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt.

A ſes armes & au ſon de ſa voix, Tancrede reconnut d'abord ce Guerrier : c'étoit le perfide Raimbaud, qui ſeul de tous les amants d'Armide avoit eu la lâche foibleſſe de renoncer à la foi de ſes peres, pour ſe rendre l'indigne champion de cette dangereuſe enchantereſſe. Traître, répondit le Prince ſaiſi d'horreur & de colere, ſais-tu bien que je ſuis Tancrede ? Sais-tu que celui à qui tu propoſes d'abandonner Jeſus-Chriſt, ne s'eſt armé que pour ſa gloire ? C'eſt par la vertu toute-puiſſante de ſon bras que j'ai juſqu'ici ſurmonté ſes ennemis ; c'eſt par cette même vertu que je vais tout préſentement te punir de ton impiété. Au nom de Tancrede le perfide Raimbaud ſe troubla ; mais diſſimulant ſa crainte, il répartit : En vain tu crois m'épouvanter ; ſi ma valeur ne ſe dément point aujourd'hui, tu vas laiſſer ici la vie, & j'enver-

rai ta tête altiere à ton Général, en ſigne de ta défaite & de ma victoire. Tancrede, au lieu de répliquer, voyant que ſon ennemi étoit à pied, ſauta promptement à bas de ſon cheval; &, malgré ſa laſſitude & les bleſſures dont il n'étoit pas encore bien guéri, il fondit ſur Raimbaud avec ſon impétuoſité ordinaire.

Le ſoleil s'étoit précipité dans les ondes, d'épaiſſes ténebres commençoient à couvrir la terre, mais le château parut alors éclairé d'un nombre infini de lumieres, qui prirent la place du jour. Armide, curieuſe du ſuccès de ce combat, voulut en être ſpectatrice; elle ſe plaça au haut de ſa forteresſe, dans un lieu où, ſans être vue, elle pouvoit tout entendre, & voir aiſément tout ce qui ſe paſſoit au dehors. Les deux Guerriers ſa chargerent avec la même furie, avec des forces bien inégeles. Quelques efforts que fit Raimbaud pour parer les coups redoublés de ſon adverſaire, ſes armes fracaſſées en cent endroits furent bientôt toutes couvertes de ſon ſang. Tancrede lui portoit ſans ceſſe l'épée au viſage, il le menaçoit, & joignoit dans le moment les effets aux menaces; il le rempliſſoit de crainte, & lui faiſoit éprouver en même temps la peur & le mal, par les coups terribles qu'il lui portoit. Le Chevalier d'Armide, plein de dépit & de rage, voulut faire un dernier effort, afin de terminer un combat ſi honteux pour ſon amour. Il jetta ce qui lui reſtoit de ſon bouclier, & prenant ſon épée à deux mains, il en déchargea un grand coup ſur le caſque de ſon ennemi. L'acier en étoit d'une trempe trop fine pour que le bras de Raimbaud pût l'entamer, mais il en ſortit un million d'étincelles, & le coup fut ſi peſant, que Tancrede en chancela. Ce vaillant Guerrier ſe livrant alors à la plus extrême fureur, leva ſon bras redoutable, & auroit ſans

doute fendu Raimbaud jusqu'à la ceinture ; si celui-ci n'avoit eu l'adresse ou le bonheur d'éviter le coup. Le fer de Tancrede ne l'atteignit point, il tomba avec un bruit effroyable sur un pilier de marbre qui étoit à l'extrémité du pont, il le mit en pieces, & en fit voler les éclats jusqu'au Ciel. A ce coup terrible la crainte de la mort s'empara tellement de Raimbaud, que desespérant de pouvoir l'éviter en s'opiniâtrant au combat, il abandonna le champ de bataille & s'enfuit. L'enfer vint en ce moment au secours de l'impie qui combattoit pour lui : toutes les lumieres dont le château étoit éclairé s'éteignirent, afin de favoriser sa fuite. Tancrede, environné d'une épaisse obscurité, perdit de vue son ennemi, mais il ne laissa pas de le poursuivre ; sa fureur lui servant de guide, il passa le pont, & sans s'en appercevoir, entra dans la forteresse. A peine eut-il mis le pied dans cette funeste demeure, qu'il entendit la porte se fermer derriere lui. Il se retourna aussi-tôt ; & secouant cette porte d'un bras vigoureux, il fit tous ses efforts pour l'ouvrir, mais il ne put jamais l'ébranler. C'est ainsi qu'aux côtes de Ferrare on voit pendant la tempête les poissons effrayés se réfugier dans les terres que les flots ont inondées ; mais, dès que l'orage cesse, & que les eaux se sont retirées, ils restent pris dans les marais où ils se sont eux-mêmes enfermés. Une voix alors se faisant entendre, dit à Tancrede : En vain prétends-tu sortir de cette noire prison, tu passeras ici tes jours, privé à jamais de la lumiere du soleil. Ce n'est point la lumiere du soleil que je regrette, dit en lui-même l'amoureux Guerrier, il est bien plus cruel pour moi de perdre pour toujours la vue des beaux yeux que j'adore. La

penſée du combat où il devoit inceſſamment ſe trouver contre Argant lui venant enſuite dans l'eſprit, il ſe mit à déplorer ſon malheur, & à blâmer ſon imprudence, qui le réduiſoit à la triſte néceſſité de manquer en même temps, & à ſon amour & à ſon devoir.

Pendant que l'infortuné Tancrede ſe plaignoit ainſi dans les priſons d'Armide, le féroce Argant, ne reſpirant que le ſang & que vengeance, attendoit le jour du combat avec une extraordinaire impatience. Quoique ſes bleſſures ne fuſſent point encore fermées, à peine voulut-il prendre un moment de repos la nuit qui précéda ce jour deſiré. Il ſe leva avant l'aurore, & demanda ſes armes. Son Ecuyer lui en préſenta de magnifiques dont le Roi lui faiſoit préſent: Argant, ſans daigner les conſidérer, s'en couvrit promptement, mais il retint ſon ancienne épée, dont la fineſſe & la bonté lui étoient connues. Sous ces armes éclatantes, le terrible Circaſſien parut comme une fatale comete, préſageant aux mortels effrayés les plus indignes malheurs. La fureur étoit peinte dans ſes yeux; ſa démarche menaçante inſpiroit la terreur; ſes regards farouches & avides de ſang faiſoient trembler les plus hardis. Il tenoit ſon épée à la main, dont il frappoit les airs: voici enfin le jour, diſoit-il, auquel je vais punir l'audace du Chrétien téméraire qui oſe s'attaquer à moi. A la honte du Dieu qu'il adore, il va tomber ſous mes coups; je le dépouillerai de ſes armes; &, quelques prieres qu'il me faſſe en mourant, ſes membres ſanglants ſeront la pâture des chiens. Tel un taureau que l'amour & la jalouſie ont rendu furieux, fait entendre ſes mugiſſements; tel on le voit frapper vainement les airs de ſes cornes terribles, ou contre

le tronc des arbres exercer sa rage, en attendant qu'il puisse la faire sentir à son rival. L'impatient Sarrazin ayant donné ordre à un Héraut d'aller annoncer à son Adversaire qu'il l'attendoit sur le champ de bataille, monta à cheval aussi-tôt, & faisant conduire son prisonnier devant lui, il descendit dans la plaine. Dès qu'il y fut arrivé, du son effroyable de son cor il fit retentir les lieux des environs, & ce son, semblable au bruit du tonnerre, jetta l'épouvante dans tous les cœurs.

Cependant le Héraut, étant arrivé à la tente de Godefroy, s'acquitta de son message; il nomma Tancrede le premier, comme devant poursuivre le combat qu'il avoit commencé contre Argant, mais sans exclure les autres du défi que le Sarrazin faisoit généralement à tous les Chrétiens. Quoique Godefroy fût alors environné de grand nombre de Guerriers, les plus fameux néanmoins étoient absents: on ignoroit depuis deux jours ce qu'étoit devenu le Vaillant Tancrede: l'illustre Boëmond son oncle se tenoit dans ses nouveaux Etats d'Antioche; l'invincible Renaud s'étoit lui-même banni du camp; & outre les dix que le sort avoit élus pour accompagner Armide, tous les plus braves de l'armée avoient volontairement suivi cette Princesse. Le Général remarquant sur le visage de ceux qui l'environnoient combien le terrible Argant leur inspiroit de crainte, se leva de sa place, & s'avançant avec un air d'indignation contre ces timides Guerriers: c'est trop souffrir, dit-il, qu'un arrogant ose ainsi nous braver; je veux moi-même le combattre. Rassurez-vous, c'est moi qui soutiendrai l'honneur de notre nation. Je serois bien indigne de vivre, si je craignois d'exposer ma vie pour un si noble sujet: qu'on me donne mes armes.

Ses armes lui furent incontinent apportées.

Mais

Mais le Comte de Toulouſe qui étoit préſent, & qui, dans un âge avancé, joignoit à une grande expérience tout le courage & tout le feu de la jeuneſſe ; le ſage Raimond s'adreſſant à Godefroy : Seigneur, lui dit-il, vous êtes notre Général, & non pas un ſimple Guerrier : de votre tête ſeule dépend le ſuccès de notre ſainte entrepriſe ; de votre vie dépend le ſalut de toute l'armée, & votre perte ſeroit la perte commune de tous ceux qui marchent ſous vos ordres. Ce n'eſt point à vous de vous expoſer au haſard d'un combat ſingulier. Votre devoir eſt de commander ; vous obéir & combattre eſt le nôtre. Quoique le nombre des années ait bien diminué mes forces, je ne prétends pas néanmoins que mon âge me diſpenſe d'une occaſion qui ſe préſente d'acquérir de la gloire. J'irai, Seigneur, remplir la place que vous voulez occuper. Quelque danger qu'il y ait à courir dans ce combat, je ſens que mon cœur eſt inacceſſible à la crainte qui s'eſt emparée de mes compagnons. Ah ! que n'ai-je encore, continua le Comte, que n'ai-je cette vigueur dont je donnai autrefois de ſi éclatantes marques, lorſqu'en préſence de l'Empereur Conrad & de toute ſa Cour, j'ôtai la vie au ſuperbe Léopold, la terreur de ſon temps ! Cette victoire que je remportai alors ſur un ſi formidable ennemi, fut ſans comparaiſon plus glorieuſe que ne ſeroit aujourd'hui celle qu'un homme ſeul & ſans armes remporteroit ſur un grand nombre de ces vils adverſaires que nous avons en tête. Si j'étois à préſent tel que je fus dans ma jeuneſſe, j'aurois déjà réprimé l'audace de cet orgueilleux Sarrazin. Mais j'ai le même courage, & peut-être aſſez de force encore pour la combattre avec avantage ; ou ſi je ſuccombe

dans le combat, du moins ferai-je acheter bien cher la victoire. Faſſe le Ciel que ce jour donne un nouvel éclat à ma gloire.

Le diſcours de ce généreux vieillard fut pour tous ceux qui étoient préſents un aiguillon qui réveilla leur courage : à la crainte qui les avoit juſqu'alors retenus dans le ſilence, on vit auſſi-tôt ſuccéder une noble ardeur. Tous à l'envi demanderent à combattre Argant. Mais il n'y en avoit aucun qui témoignât pour ce combat plus d'empreſſement que le ſage & courageux Raimond. Déjà il s'étoit couvert de ſes armes : il n'avoit plus que ſon caſque à mettre, & il ſe diſpoſoit à partir lorſque Godefroy lui adreſſa ces paroles : Vous êtes ſage, Comte, l'honneur de notre nation, & le plus parfait modele de tous les Guerriers de l'Univers ; c'eſt à votre école qu'il faut apprendre la diſcipline militaire, & tout ce qui concerne le grand art de la guerre. S'il y avoit dans l'armée dix jeunes hommes ſeulement d'une valeur égale à la vôtre, l'Empire du Démon ſeroit bientôt renverſé : du Couchant à l'Aurore nous ferions révérer le ſaint nom de Jeſus-Chriſt. Mais cette valeur dont vous avez donné tant de preuves, eſt aſſez reconnue ; jouiſſez déſormais de la gloire dont vous êtes couvert. Votre haute ſageſſe & votre expérience conſommée vous ont rendu l'ame de nos conſeils ; conſervez-vous pour diriger toutes nos entrepriſes, & ſouffrez aujourd'hui que quelqu'un de ces jeunes Guerriers qui nous environnent, s'expoſe au haſard que vous voulez courir. Vous voyez l'ardeur qu'ils font paroître à l'envi pour ce combat ; permettez que le ſort décide lequel d'entr'eux en aura l'honneur, ou plutôt prions le Souverain maître de tous les événements qu'il

daigne nous déclarer par le sort sa suprême volonté.

Le généreux Comte ne se rendit pas entiérement aux desirs de son Général. Il consentit à la vérité, que les noms des autres Guerriers fussent écrits sur des billets, afin que le sort en décidât, mais il voulut en même temps que le sien y fût compris, & il refusa constamment d'être dispensé du péril honorable qu'alloient courir ses compagnons. Godefroy lui accorda enfin ce qu'il demandoit. Il fit écrire tous leurs noms, & après les avoir lui-même mêlés dans son casque, le premier qu'il tira fut celui du Comte. Personne ne se plaignit de la décision du sort: Godefroy sur-tout en témoigna une joie extrême: il embrassa Raimond, il l'assura de la victoire; & ôtant ensuite de son côté sa propre épée, il la lui présente, en disant: prenez cette épée, vaillant Comte, c'est la même que portoit jadis le fameux rebelle Sayon, dont la valeur & les crimes ont rendu le nom célebre; je l'ôtai avec la vie à ce terrible ennemi. Ce fer a toujours été victorieux dans mes mains, il n'aura pas de succès moins glorieux dans les vôtres. Le courageux vieillard, au comble de ses desirs, fit alors briller dans ses yeux une ardeur toute guerriere; il rappella son ancienne vigueur, il parut rajeunir, comme le serpent revêtu d'une nouvelle peau, semble renaître & reprendre une vigueur nouvelle.

Après que l'impatient Sarrazin eut attendu quelque temps son adversaire dans la plaine où il s'étoit rendu, voyant que personne ne paroissoit: où est donc Tancrede, s'écria-t-il? Où est le téméraire qui a osé me combattre? Qu'est devenue cette valeur dont il faisoit tant de parade? le lâche differe sans doute à se rendre sur le champ de bataille, afin que la nuit vo-

nant encore à ſon ſecours, puiſſe une ſeconde fois faire interrompre notre combat. Mais ſi Tancrede n'oſe paroître, ajoutoit le fier Circaſſien, qu'un autre vienne remplir ſa place, ou ſi un ſeul craint de m'attaquer, qu'ils viennent en grand nombre : ſoit à pied, ſoit à cheval, je ſuis prêt à les recevoir. Venez, braves Chrétiens, qui vous vantiez d'aſſujettir l'Aſie, venez tous contre moi, j'ai le courage de vous défier tous. C'eſt dans cette Ville qu'eſt le tombeau du Dieu que vous adorez ; voici le chemin qui doit vous y conduire : qu'attendez-vous pour lui aller rendre vos reſpects, & vous acquitter de vos vœux ?

Par de ſemblables diſcours le féroce Argant inſultoit à ſes ennemis, lorſqu'on vit paroître le Comte de Toulouſe, monté ſur un cheval incomparable, à qui la rapidité de ſa courſe avoit fait donner le nom d'Aquilin. Il étoit né ſur les rives du Tage, dans ces climats où l'on aſſure que le vent rend les jumens fécondes. A voir en effet la promptitude & la légereté de ſes mouvements, on eût dit que ce courſier merveilleux devoit le jour à l'air le plus ſubtil & le plus pur. Raimond entendit les dernieres paroles du Sarrazin, il en fut indigné, ſon indignation excita ſon zele & redoubla ſon courage ; il leva auſſi-tôt les yeux au Ciel, & adreſſa au Seigneur cette courte priere : Dieu des armées, dit-il, toi qui dans la vallée de Térébinte fis triompher le jeune David du terrible Philiſtin, qui défioit ton peuple, livres en mes foibles mains l'impie qui oſe outrager ta gloire : comme tu fis tomber autrefois ce formidable Géant ſous les coups d'un enfant, ſignales aujourd'hui ta puiſſance, en rendant un foible vieillard victorieux du ſuperbe ennemi que l'enfer a ſuſcité contre toi. Ainſi que la flam-

me s'éleve dans les airs, la priere du Comte, pleine d'ardeur, & soutenue d'une vive espérance, pénétra les cieux. Le Seigneur l'exauça; il donna ordre à un de ces esprits immortels qui veillent autour de son Trône, de voler au secours de Raimond, & de lui faire remporter la victoire.

L'Ange tutélaire du Comte se transporta à l'instant dans l'Arsenal céleste où sont gardées les armes du Très-Haut. C'est-là qu'on voit cette lance divine qui mit jadis hors de combat le Prince des démons. On y remarque le fameux trident dont Dieu fait ébranler la terre jusques dans ses fondements. Là sont en réserve les foudres, vengeurs, soit visibles, soit invisibles, que l'Eternel lance dans sa fureur. Il y avoit entr'autres armes un immense bouclier plus brillant & plus dur que le diamant: c'est sous ce bouclier impénétrable que les Princes pieux, que les Cités peuplées d'hommes justes, que les Provinces & les Empires favorisés du Ciel, sont à couvert des traits des ennemis. L'Ange le prit à son bras, & vola dans le moment au secours du Comte.

Les murailles de la Ville sainte étoient toutes couvertes de peuple. Clorinde d'un côté étoit sortie à la tête d'une troupe d'Infideles, & de l'autre un grand nombre de Chrétiens s'étoient avancés hors du camp. Au milieu étoit un espace vuide qu'on avoit laissé pour les deux combattants. Le fier Argant voyant venir à lui un adversaire inconnu, témoigna sa surprise de ne pas voir Tancrede. Celui que tu demandes n'est pas au camp, lui dit Raimond, & c'est un avantage pour toi de ce que tu n'auras pas aujourd'hui affaire à ce vaillant homme. Mais ne te flattes pas pour cela de remporter la victoire: je viens pour te com-

battre au lieu de lui, & tâcher de bien remplir sa place. Quoi ! répondit Argant, c'est ainsi que Tancrede tient sa parole ? Après ses vaines menaces & ses bravades, c'est ainsi qu'il se cache pour éviter le combat ? Il ne l'évitera point ; fut-il au centre de la terre, ou au plus profond des eaux, je saurai l'y forcer. Tancrede est sans comparaison plus brave que toi, répartit le Comte ; tu mens fausſement lorsque tu avances qu'un Guerrier tel que lui est capable de te craindre. Prends du champ ce qu'il t'en faut, dit le Sarrazin, voyons de quelle maniere tu soutiendras l'impudence avec laquelle tu oses me parler. Les deux Guerriers ayant mis leurs lances en arrêt, coururent à l'instant l'un contre l'autre. Raimond atteignit son adversaire, mais il ne l'ébranla point. Pour Argant il manqua son coup, l'Ange écarta le fer, & garantit le sage Comte de cette rude atteinte. Le Circassien de dépit brisa sa lance contre terre en blasphémant ; & mettant aussi-tôt l'épée à la main, il fondit sur son ennemi. Celui-ci monté sur un cheval d'une adresse & d'une légéreté sans pareille, évita la rencontre d'Argant. En vain le Sarrazin tâcha plusieurs fois de le joindre & de le frapper, le léger Aquilin sut toujours tirer son maître du péril qui le menaçoit, & toujours le Comte en passant portoit quelque coup au fougueux Sarrazin qui écumoit de rage.

Le combat dura assez long-temps de cette maniere, sans que le Comte eût reçu la moindre blessure, au lieu qu'Argant étoit déjà blessé en deux ou trois endroits. Mais quelque légéreté, quelque adresse qu'eut le cheval de Raimond, il ne put à la fin empêcher que son maître ne se vît exposé au danger manifeste de perdre la vie. Argant livré à la plus horrible fureur, ne gardoit plus de mesures,

il ſerroit de ſi pres ſon ennemi, qu'il alloit enfin l'atteindre d'un coup terrible qui eût terminé le combat, ſi le Protecteur inviſible du Comte n'eût oppoſé promptement l'écu céleſte au fer du Sarraſin. Il n'y a point d'armes humaines qui puiſſent réſiſter aux armes divines. L'épée d'Argant, quoique d'une trempe excellente, eut le ſort d'un verre fragile : à la rencontre du bouclier immortel, elle ſe rompit en mille pieces. La ſurpriſe du Circaſſien fut extrême lorſqu'il vit ſa main déſarmée, le fier Argant ne pouvoit concevoir un effet ſi étrange & ſi nouveau pour lui; car il ne doutoit point que ce ne fût ſur l'écu de ſon adverſaire qu'il eût rompu ſon épée; & Raimond lui-même ignorant le ſecours céleſte qui lui étoit accordé, le croyoit pareillement. Ce généreux Comte héſita quelque temps s'il pourſuivroit un combat où il lui paroiſſoit peu de gloire à acquérir. Il fut ſur le point de dire au Sarrazin qu'il ſe munît d'une autre épée. Puis, faiſant réflexion qu'il ne combattoit point pour ſon honneur particulier, mais pour l'honneur de ſon parti, il ne ſavoit ſi dans cette occaſion il n'étoit pas de ſon devoir de préférer la gloire publique à la ſienne. Son féroce ennemi le tira bientôt de cette incertitude, car s'avançant avec furie, il lui lança d'une extrême roideur la poignée de ſon épée qui lui étoit reſtée dans la main. Raimond fut atteint à la viſiere, il en eut le viſage meurtri, mais ce coup ne le troubla point; il évita la rencontre d'Argant, qui fit en vain tous ſes efforts pour le joindre & le ſerrer dans ſes bras nerveux, afin de lui ôter, par ce moyen, l'avantage qu'il avoit conſervé ſur lui. Voltigeant continuellement autour du Sarrazin, le Comte le frappoit ſans ceſſe, & ne s'en laiſſoit point approcher; & le Sarrazin furieux, ne ſongeant

qu'à saisir le Comte, comme un ours fait sa proie, s'exposoit audacieusement à ses coups. Tel au milieu des ondes un navire solidement construit, après avoir perdu par la violence de la tempête, ses mats & son gouvernail, semble encore braver les vents & les flots dont il est le jouet.

Ce combat inégal auroit pourtant eu une fin désavantageuse au fier Argant, si l'enfer n'eût entrepris de le secourir. Un démon ayant pris la ressemblance & la voix de Clorinde, s'approcha d'Oradin; c'étoit un Archer Sarrazin, fameux par son adresse extraordinaire. Brave Oradin, lui dit l'esprit infernal, souffrirons-nous que l'intrépide Argant tombe ainsi sous les coups de son ennemi? Il est en votre pouvoir de sauver à ce vaillant homme l'honneur & la vie. Prenez un de ces traits dont l'atteinte est toujours sûre lorsque votre main les dirige. Frappez ce lâche Chrétien qui ne doit qu'au hasard seul la victoire qu'il est prêt à remporter; cette action vous couvrira de gloire, & le Roi vous en marquera sa reconnoissance par les dons les plus magnifiques. A ce discours de la fausse Clorinde, Oradin prit dans son carquois la plus forte & la meilleure de ses fleches; il banda son arc, le trait partit à l'instant. Raimond en fut atteint au défaut de la cuirasse. Mais l'Ange qui le protégeoit affoiblit le coup, de maniere que le fer lui entama seulement la peau, & ne pénétra point plus avant.

Godefroy attentif au combat, remarqua aussi-tôt la perfidie des Sarrazins; saisi d'indignation & touché de douleur en même temps par rapport au Comte dont il croyoit la blessure dangereuse, il excita les guerriers qui l'environnoient à en tirer une prompte vengeance, & à punir les lâches auteurs de cette action.

Animés

Animés par la voix de leur Général, les Chrétiens courent vers le champ de bataille, où Raimond, après avoir arraché de ſes armes cette fleche fatale, faiſoit au Circaſſien des reproches menaçants ſur ſon manque de foi. D'un autre côté, les Sarrazins voyant leurs ennemis s'avancer, marchent fiérement à leur rencontre. Il y eut entr'eux un ſanglant combat, la terre fut bientôt couverte de morts & de mourants. Le féroce Argant s'étant ſaiſi d'une lourde maſſe de fer qu'il arracha des mains d'un ſoldat, fit avec cette arme nouvelle des efforts prodigieux; il ſe jetta au milieu des Chrétiens, frappant & renverſant tout ce qui s'oppoſoit à lui. Mais celui à qui il en vouloit particuliérement étoit le Comte de Toulouſe; il ne cherchoit que lui ſeul. Semblable à un loup furieux qui ſe jette au travers des Bergers, il paroiſſoit ne pouvoir aſſouvir ſa rage que contre celui qui l'avoit bleſſé. Ormant, Roger de Bernaville, & un des deux Guerriers qui portoient le nom de Gui, voulurent pour leur malheur s'oppoſer à ſa furie: il tua Ormant, bleſſa Gui dangereuſement, & renverſa Roger. Comme le feu n'eſt jamais plus violent que lorſqu'on veut le contraindre, de même la fougue indomptable du Circaſſien s'irritoit par les obſtacles: cependant à ceux qu'il abattoit en ſuccédoient d'autres en ſi grand nombre, qu'il ne lui fut pas poſſible de forcer cette barriere.

Le Général de l'armée Chrétienne voyant alors que la valeur d'Argant tenoit ſeule la victoire en balance, ordonna à ſon frere d'aller avec ſa troupe attaquer les Infideles par le flanc gauche. Baudouin obéit dans le moment. Les Sarrazins ne purent tenir contre l'impétuoſité Françoiſe; ils furent renverſés de ce côté-là, & leur déroute entraîna bientôt celle de

l'aile droite où Argant combattoit. Il n'y eut que lui qui tint ferme ; tous ceux qui l'accompagnoient lâchant le pied, lui seul soutint le choc de mille chevaux, & les efforts de mille Guerriers qui l'assailloient de toutes parts. Ainsi qu'un autre Briarrée, le formidable Circassien sembloit avoir cent bras pour parer les coups qu'on lui portoit, & pour en porter lui-même de terribles. Ses armes étoient en pieces, la sueur & le sang lui couloient de tous côtés, il ne s'en apperçevoit pas, on eût dit que la fureur lui ôtoit tout autre sentiment. Par ses discours, par son exemple, il fit ce qu'il put pour rassurer ses compagnons. Mais la crainte connoît-elle un frein qui puisse l'arrêter ? Les Sarrazins sourds aux paroles d'Argant & insensibles à son exemple, abandonnerent le champ de bataille ; & lui-même enfin, quoique combattant toujours, fut obligé de céder au torrent des fuyards qui l'entraînerent avec eux. Godefroy ayant encore envoyé un nouveau renfort à ses gens, les Infideles mis entiérement en déroute, furent poursuivis avec un grand carnage jusqu'aux portes de la Ville. Jerusalem seroit tombée ce jour même en la puissance du vainqueur, les Chrétiens auroient mis fin à leur glorieuse entreprise, si, par ses décrets irrévocables, l'Eternel n'en eût autrement ordonné. A la vue du péril qui menaçoit son empire, le Prince des démons pâlit de crainte, mais lui ayant été accordé du Ciel de prolonger encore pour quelque temps la durée de son regne, il se disposa à faire changer en un moment la face du combat.

Les Esprits infernaux s'étant, par son ordre, répandus dans les airs, assemblerent de tous côtés les nuages les plus noirs & les plus épais : ils déchaînerent les vents en furie, firent tomber sur la tête de leurs ennemis la

plus effroyable tempête qu'ait jamais excité l'enfer en courroux. Le vent, la pluie, la grêle, les éclairs donnant avec violence dans les yeux des Chrétiens, leur ôterent la vue des Infideles qu'ils poursuivoient ; les éclats redoublés du tonnerre les étourdirent : la foudre tombant sans relâche autour d'eux les épouvanta : la terreur s'empara de leurs esprits. Ils ne purent tenir contre cette tempête horrible ; ils tournerent eux-mêmes le dos à ceux qu'ils avoient mis en fuite, & reprirent en désordre le chemin de leur camp. Clorinde alors voyant l'effroi qui avoit saisi les Chrétiens ; allons, mes amis, dit-elle aux Sarrazins, le Ciel combat pour nous; profitons d'une faveur si marquée ; arrachons des mains de nos adversaires une victoire qu'ils se flattoient trop légérement d'avoir remportée. A ces mots elle attaqua avec furie les ennemis consternés qui fuyoient devant elle, & dans le même temps Argant revenant à la charge plus terrible qu'auparavant, les Sarrazins à leur tour couvrirent la campagne de morts; ils vangerent leur défaite, & teignirent du sang de leurs vainqueurs les torrents qui couloient dans la plaine. Parmi le grand nombre de Chrétiens qui périrent en cette occasion, Pirrhus & Rodolphe furent les plus considérables ; celui-ci fut tué de la main de Clorinde, l'autre tomba sous les coups d'Argant.

L'intrépide Godefroy fut le seul que ni la tempête ni les armes des Infideles ne purent épouvanter. Après avoir fait en vain ses efforts pour bannir la crainte du cœur des soldats, il se plaça à l'entrée du camp, afin de faciliter par sa valeur la retraite à ses troupes. Deux fois il poussa son cheval contre le terrible Argant, & deux fois il écarta son redoutable ennemi qui serroit ses gens de trop près. Enfin, toutes les troupes étant rentrées dans le camp, il y rentra lui-même le der-

nier. Les Sarrazins reprirent le chemin de la Ville, & le combat ceſſa, mais la tempête ne ceſſa point. Les Démons implacables pourſuivirent les Chrétiens juſques dans leurs retranchements ; tout le camp fut inondé, les piquets des tentes arrachés, les pavillons renverſés & mis en pieces : rien ne reſta ſur pied. Les plaintes des bleſſés, les cris de tant de milliers d'hommes effrayés ſe mêlant au ſifflement des vents & au bruit du tonnerre, faiſoient dans les airs un mêlange de ſons confus qui inſpiroit l'horreur.

CHANT VIII.

LE Ciel avoit repris sa sérénité, les vents s'étoient tranquilles, le tonnerre ne se faisoit plus entendre, la tempête avoit enfin cessé, déjà la brillante Aurore annonçoit aux mortels rassurés un jour encore plus brillant qu'elle, lorsque les Démons, dont la rage n'étoit point assouvie, songerent à faire sentir aux Chrétiens de nouveaux effets de leur noire malice. Un des plus considérables entre les Esprits infernaux s'adressant donc au Démon de la discorde, lui parla de cette sorte: Voyez-vous, lui dit-il, ce Chevalier qui s'avance vers le camp sans que nous puissions y mettre obstacle? Il est seul échappé de la sanglante défaite où son Prince & tous ses compagnons sont tombés sous les coups de l'illustre défenseur de notre parti. Ne doutez point que sur le recit qu'il va faire de cette funeste aventure, le Général de l'armée Chrétienne ne se détermine à rappeller l'invincible fils de Bertold. Vous savez de quelle conséquence il est pour nous de prévenir les malheurs dont son retour nous menace, & combien il est important d'employer en cette occasion tout l'artifice dont nous sommes capables. Allez au camp des Chrétiens, rempliſſez-le de vos plus malignes vapeurs. Que l'Italien, l'Anglois, l'Helvétien en soient infectés. Faites couler dans leurs veines vos flammes empoisonnées. Excitez parmi eux le trouble & la dissention; que toute cette armée malheureuse tourne contr'elle ses propres armes, & se détruise elle-même. L'entreprise est digne de vous, il est temps d'exécuter ce que vous avez promis à no-

tre souverain Monarque : partez, remplissez votre promesse. Ainsi parla l'Esprit infernal, & il n'en fallut pas davantage pour déterminer le monstre auquel ce discours s'adressoit.

Cependant ce Chevalier que les démons avoient apperçu, arrive au camp : il se fait conduire à la tente de Godefroy ; tous les soldats curieux d'apprendre ce qu'il avoit à lui dire, l'y accompagnent. Il aborde le Général avec un air respectueux, & lui parle en ces termes : Illustre Chef, dont la gloire vole jusqu'aux extrémités du monde, je voudrois pouvoir vous annoncer de plus heureuses nouvelles. A ces mots il poussa un soupir, & puis il continua. Le brave Suenon, fils unique du Roi de Danemark, brûloit d'envie, Seigneur, d'être compagnon de vos exploits ; il souhaitoit avec ardeur de venir apprendre de vous le noble métier de la guerre. Ni la crainte des dangers auxquels il alloit s'exposer, ni les délices de la Cour qu'il abandonnoit, ni la tendresse d'un pere qui, dans un âge avancé le regardant comme sa plus douce consolation, le voyoit partir à regret, rien n'avoit pu le détourner de ce généreux dessein. La valeur de Renaud dont on racontoit parmi nous des choses étonnantes, piquoit d'émulation son grand courage. Suenon ne pouvoit plus se résoudre à mener plus longtemps une vie obscure & oisive à la Cour de son pere, tandis que le jeune Guerrier dont la renommée publioit tant de merveilles, s'étoit dans un âge pareil au sien déjà couvert d'une gloire immortelle. Mais ce qui le portoit surtout à cette illustre entreprise, étoit le zele pur & ardent qu'il se sentoit pour consacrer à Dieu ses armes & sa vie. Il se détermina donc à partir ; &, ayant bientôt fait choix d'un nombre d'hommes courageux pour l'accompagner, il se mit à

leur tête, & prit le chemin de la Thrace.

Nous arrivâmes à cette Ville fameuſe où l'Empereur des Grecs tient ſa Cour. Notre Prince y fut reçu avec les honneurs dus à ſon rang & à ſa naiſſance royale; & peu de jours après arriva dans la même Ville un envoyé de votre part. Nous apprîmes de lui de quelle maniere les Chrétiens s'étoient emparés d'Antioche, & comment, après la réduction de cette importante place, ils avoient remporté une victoire complette ſur un nombre prodigieux d'Infideles. Cet homme nous parla enſuite de vous, Seigneur; il nous entretint de ce rare mérite qui vous a fait unanimement déférer par tous les Chefs de l'armée le commandement ſuprême. Il nous dit après cela les noms & les exploits de ces illuſtres Guerriers qui marchent préſentement ſous vos ordres. Il s'étendit en particulier ſur le jeune Renaud, il nous raconta la maniere héroïque dont, à peine ſorti de l'enfance, il avoit abandonné ſa patrie pour paſſer en Orient, d'où le bruit de ſa valeur s'étoit répandu par toute la terre. Enfin, il nous apprit le deſſein que vous aviez formé d'aller mettre le ſiege devant Jeruſalem, & il exhorta mon Prince à ſe preſſer de vous venir joindre, afin que n'ayant pu juſqu'ici avoir part aux victoires que les Chrétiens avoient remportées, il partageât du moins avec eux la gloire de cette derniere conquête, qui étoit le but unique de leur ſainte entrepriſe.

Ces paroles de votre envoyé, Seigneur, exciterent de telle ſorte le bouillant courage de Suenon, qu'il ne ſongea plus qu'à précipiter ſon départ. Quelques artifices que les Grecs employaſſent pour l'en détourner, quelque péril qu'on lui fit enviſager, il ne voulut rien entendre. Sa ſeule crainte étoit de ne pouvoir

vous joindre assez tôt. Dès le lendemain, à la pointe du jour, nous quittâmes Constantinople, &, sans égard aux difficultés de la route, nous prîmes le chemin le plus court pour nous rendre à votre armée. Nous eûmes à essuyer dans cette route tantôt la disette de vivres, tantôt les embûches que les barbares nous dressèrent: quelquefois nous fûmes attaqués à force ouverte, mais nous surmontâmes tout. En ces petits combats les avantages que nous remportions sans cesse, nous faisoient croire que nous étions invincibles. Enfin, nous étions près d'entrer dans la Palestine, lorsqu'un jour quelques-uns de nos Coureurs nous vinrent annoncer qu'ils avoient entendu un grand bruit d'armes & de chevaux, & qu'ils avoient reconnu, à des indices certains, qu'une armée considérable étoit dans notre voisinage. A cette nouvelle, il y en eut peu d'entre nous qui ne fussent effrayés. Mais l'intrépide Suenon, sans changer de visage: hé bien, mes amis, nous dit-il, c'est donc ici que nous allons être couronnés des mains de la victoire, ou que nous recevrons l'inestimable couronne du martyre. L'un & l'autre nous sera également glorieux, quoique l'un soit sans comparaison préférable à l'autre. Il faut que le lieu où nous sommes rende notre mémoire immortelle, soit que nous y élevions des trophées à notre gloire, soit que nous y trouvions une honorable sépulture. Aussitôt il disposa tout pour n'être point surpris; il ordonna que tout le monde couchât sous les armes, & lui-même en donna l'exemple.

A l'heure de la nuit, où le soleil répand d'ordinaire sur les yeux des mortels ses pavots les plus assoupissants, nous fûmes réveillés par des cris & des hurlements qu'une multitude de barbares poussoient jusqu'au Ciel. Notre vail-

lant Prince fut le premier sur pied; &, comme nous nous attendions à être attaqués, nous fumes d'abord en état de recevoir l'ennemi. Un moment après nous sentîmes tomber sur nous une nuée effroyable de fleches, & presque aussitôt nous nous trouvâmes environnés de tous côtés par une haie impénétrable de piques, de lances & d'épées. Quoique la partie fût fort inégale, ceux qui nous attaquoient étant vingt contre un, nous combattîmes néanmoins pendant la nuit sans nous appercevoir de cette inégalité. Plusieurs milliers de barbares tomberent sous nos coups. Mais les efforts de notre courage étoient cachés sous d'épaisses ténebres: la valeur étonnante de Suenon pouvoit seule percer cette obscurité. Il portoit par-tout une mort certaine: environné d'un nombre prodigieux d'ennemis qu'il avoit abattus de sa main, des flots de leur sang couloient autour de lui. Mais enfin, lorsque la lumiere naissante du jour commença d'éclairer le champ de bataille, nous connûmes clairement notre désavantage. Quoique la terre fût couverte des corps de nos ennemis, nous vîmes en même temps combien leur défaite nous avoit coûté cher. Presque tous nos gens étoient péris dans ce combat nocturne: de deux mille que nous étions, à peine en restoit-il cent en état de combattre. Il ne parut point que ce triste spectacle troublât le cœur de notre illustre Prince. Au contraire, haussant la voix, suivons, mes chers amis, nous dit-il, suivons l'exemple glorieux que nous ont donné nos compagnons. C'est au Ciel qu'ils viennent de monter; c'est au Ciel que nous devons les joindre.

A ces mots, qu'il prononça avec une joie que l'espérance prochaine du martyre peignoit sur son visage, il se précipita au milieu des barbares, & en fit à nos yeux un effroyable car-

nage : ni casque, ni cuirasse, de quelque finesse qu'en fût la trempe, ne pouvoient résister au tranchant de sa redoutable épée. Assailli de toutes parts, il donnoit encore plus de coups qu'il n'en recevoit. Couvert de blessures, ses forces s'écoulant avec son sang, il combattoit toujours : son grand courage seul le soutenoit. Il repoussoit ainsi les atteintes d'une multitude d'ennemis, lorsqu'un Sarrazin, d'une taille extraordinaire & d'un regard terrible, le vint attaquer avec furie. Le brave Suenon, épuisé de sang & de forces, se défendit encore long-temps contre ce nouvel adversaire. A la fin il succomba. Nous vîmes tomber notre Prince, &, pour comble de disgrace, nous le vîmes tomber sans qu'aucun d'entre nous pût se flatter d'en tirer une juste vengeance. Mais ne pouvant le venger, quels efforts du moins ne fis-je point pour mourir glorieusement avec lui ! C'est toi que j'en atteste, cher & illustre Héros, dont je vis alors terminer la vie. Le Ciel m'est témoin qu'en cette occasion je n'oubliai rien pour mêler avec ton sang jusqu'à la derniere goutte du mien. Mais Dieu, qui avoit ses desseins sur moi, ne permit point que mes desirs s'accomplissent ; tous mes compagnons ayant été tués, je tombai moi-même avec eux percé de coups, & privé de sentiment.

Comme je passai tout le jour étendu sans connoissance, j'ignore ce que devinrent nos ennemis après leur victoire. Lorsque la nuit fut venue, la fraîcheur de la terre me fit un peu revenir à moi ; je commençai à ressentir la douleur de mes blessures, & puis mes yeux s'ouvrirent à moitié. Je crus voir ensuite comme une foible lumiere qui, s'approchant de moi peu-à-peu, me fit enfin distinguer, quoique confusément, deux hommes vêtus de longues

robes, & d'un aſpect vénérable ; ils avoient à la main chacun un flambeau pour guider leurs pas dans l'obſcurité. Alors il me parut que l'un des deux m'adreſſa ces mots : Mon fils, ayez confiance en celui qui prévient même par ſa grace les prieres des juſtes. Ce ſaint homme après cela, étendant la main ſur moi, me donna ſa bénédiction, & me dit, levez-vous : auſſitôt mes plaies s'étant refermées, ma foibleſſe ayant diſparu, je me levai plein de vigueur & de ſanté. Surpris & hors de moi, je regardois avec étonnement ces hommes divins ; je ne pouvois en croire mes yeux ; ce que je venois d'éprouver me paroiſſoit un ſonge, & je gardois un profond ſilence, lorſque l'auteur de ce miracle, reprenant la parole, me dit : Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? Quelles vaines penſées vous viennent préſentement dans l'eſprit ? Ceux que vous voyez ici ſont de ſimples mortels auſſi-bien que vous : nous ſommes des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, qui, nous retirant dans ces lieux déſerts, avons renoncé à tout, afin de nous donner plus parfaitement à lui. Dieu, qui ſe ſert des inſtruments les plus vils pour opérer ſes merveilles, nous a choiſis pour vous conſerver la vie que vous alliez perdre : le même Dieu ne permettra point que le corps du jeune Prince, en qui habitoit une ame ſi héroïque, demeure en cette terre étrangere, privé d'une honorable ſépulture. Il eſt juſte qu'un monument digne de lui rende à jamais ſa mémoire célebre. Levez les yeux, mon fils, continua le Solitaire, voyez cette lumiere éclatante qui deſcend exprès des Cieux pour nous guider au lieu où eſt étendu le corps de l'illuſtre Suenon.

Alors levant les yeux, je vis un rayon lumineux qui, ſe détachant de l'aſtre de la nuit, vint

ſe poſer préciſément à l'endroit où étoit le corps de mon Prince. Cette lumiere vive & brillante me fit d'abord reconnoître le vaillant Suenon parmi la foule des morts. Il étoit étendu les yeux tournés vers le Ciel, comme un homme qui remet avec confiance ſon ame entre les mains du Seigneur. Dans ſa main droite il tenoit encore cette épée redoutable, dont il ſembloit vouloir continuer de frapper ſes ennemis. Sa gauche humblement poſée ſur ſa poitrine, faiſoit voir qu'il étoit mort en implorant la miſéricorde de ſon Dieu. Pendant que, touché d'un objet ſi attendriſſant, j'embraſſois le corps de mon Prince, & lavois ſes bleſſures avec les larmes qui couloient en abondance de mes yeux, le ſaint Solitaire lui ouvant doucement la main, en tira le fer dont elle étoit encore armée. Cette épée, me dit-il, que vous voyez teinte du ſang des Infideles n'a pas ſa pareille en bonté. Dieu ne veut pas qu'elle demeure inutile, il la deſtine à venger un jour la mort de ſon maître. Il faut qu'au ſortir des vaillantes mains qui la portoient, elle paſſe en d'autres mains auſſi vaillantes, mais plus heureuſes, qui vengeront la mort de Suenon. C'eſt Soliman qui a terminé la vie de votre brave Prince; ce fer tranchera les jours du fier Soliman. Je vous la confie pour que vous la portiez au camp des Chrétiens. Ne craignez rien, quoique ſeul & environné d'ennemis, vous arriverez ſans obſtacles: le Ciel y conduira vos pas. Dès que vous aurez joint l'armée, ne manquez pas de publier la piété, la haute valeur & la mort glorieuſe du fils de votre Roi. Que ſon exemple réveille le courage des Chrétiens d'aujourd'hui; qu'il excite ceux qui viendront après à marcher ſur ſes traces. Il ne me reſte plus qu'à vous dire quel eſt celui entre les mains de qui vous devez remettre cette épée: c'eſt l'invincible Renaud, la fleur

des Guerriers de l'Univers ; le Ciel destine ce jeune Héros à venger le sang de Suenon : c'est de lui que la terre attend cette juste vengeance.

Le saint Solitaire eut à peine cessé de parler, que mes yeux furent soudain frappés d'un nouveau prodige. Je vis un tombeau magnifique, qui s'étoit miraculeusement élevé au lieu même où le corps de mon Prince étoit un instant auparavant étendu sans honneur. Son nom, sa naissance, sa vertu, ses exploits y étoient gravés sur le marbre. Je ne pouvois détourner ma vue d'un objet si consolant & si merveilleux. C'est ici, me dit le Solitaire, que le corps de votre Maître va reposer en paix, au milieu de ses fideles compagnons, tandis que dans le céleste séjour leurs ames jouiront ensemble d'une ineffable félicité. Mais, ajouta-t-il, voilà les derniers devoirs rendus à ce vaillant Prince, il est temps de quitter ces lieux. Faites désormais treve à vos pleurs ; suivez-nous, mon fils : vous passerez avec nous le reste de la nuit ; demain, au lever de l'autore, vous vous mettrez en devoir d'exécuter ce que le Ciel vous ordonne. A ces mots ils partirent l'un & l'autre : je les suivis. Nous marchâmes par des chemins difficiles jusqu'à une grotte taillée dans un roc escarpé : c'étoit la demeure des divins Solitaires ; c'étoit-là que parmi les loups & les ours ils passoient des jours tranquilles : la sainteté de leur vie les mettoit à l'abri de tous les dangers. Ils me servirent un repas frugal & grossier ; le lit où je reposai quelques heures n'eut pas plus de délicatesse. A la pointe du jour mes hôtes s'étant levés pour rendre à Dieu leurs hommages, je les accompagnai dans ce pieux exercice ; & ensuite, après avoir pris congé d'eux, je me suis mis en chemin vers votre camp, Seigneur, où je suis heureusement arrivé.

Le Danois ayant ceſſé de parler, Godefroy lui répondit de cette ſorte : Le triſte récit que vous venez de nous faire, livre avec raiſon nos cœurs à la douleur la plus amere. Il eſt malheureux pour nous que la mort nous ait en un ſeul jour enlevé tant de vaillants hommes qui venoient partager nos travaux. Que ne devions-nous point attendre de l'héroïque valeur du Prince qui marchoit à leur tête ! Il eſt diſparu d'ici-bas comme un éclair, le Ciel n'a fait que nous le montrer. Leur mort cependant eſt préférable aux plus éclatantes victoires, elle leur a acquis une couronne précieuſe dans le ſéjour de l'éternelle félicité : les plaies mortelles qu'ils ont reçues en combattant pour leur Dieu, ſont devenues pour eux une ſource intariſſable de gloire. Et vous, brave Chevalier, à qui la vie a été miraculeuſement conſervée pour rendre un digne témoignage à la piété & à la valeur de vos compagnons, loin de vous affliger de leur perte, vous devez au contraire vous réjouir de leur triomphe. Quant à celui entre les mains de qui le Ciel vous ordonne de remettre l'épée de votre Prince, il n'eſt point au camp, nous ignorons même en quels lieux il a porté ſes pas ; je vous conſeille d'attendre parmi nous juſqu'à ce qu'on en apprenne des nouvelles certaines. Le diſcours du Chevalier Danois réveilla dans tous les cœurs l'amour de Renaud : il renouvella les regrets qu'on faiſoit ſur ſon abſence. Hélas ! diſoit-on, ce jeune & incomparable Guerrier erre préſentement ſeul au milieu des Barbares. Chacun entretenoit l'étranger de la prodigieuſe valeur du fils de Bertold, chacun à l'envi lui racontoit les actions étonnantes qu'avoit faites ce jeune Héros.

Pendant que les eſprits étoient ainſi échauffés, un parti de l'armée Chrétienne qui venoit

de courir la campagne, rentra dans le camp. Ils emmenoient des beſtiaux qu'ils avoient enlevés, & quelque fourage pour la nourriture des chevaux. Mais ils apportoient en même temps avec eux des marques apparentes d'un étrange malheur: c'étoient les armes de Renaud qu'ils avoient trouvées toutes ſanglantes, & percées en pluſieurs endroits. Cette triſte nouvelle ſe répandit en un moment par tout le camp : tout le monde accourt pour voir & pour conſidérer ces armes ; il n'y eut perſonne qui ne les reconnût. La cuiraſſe étoit remarquable par ſa grandeur & par ſon poids. Le caſque l'étoit encore davantage par l'oiſeau célebre qui porte ſon vol au-deſſus des nues, & qui ſans s'arrêter au plumage de ſes petits, ne reconnoît pour légitimes que ceux dont les yeux encore tendres peuvent ſoutenir le vif éclat du ſoleil. Les ſoldats avoient vu trop ſouvent le vaillant Renaud affronter ſeul ou à leur tête les plus grands périls, pour méconnoître les armes que portoit un Guerrier ſi fameux. La vue de ces mêmes armes qui leur avoient tant de fois frayé le chemin de la victoire, & qu'on leur préſentoit alors ſouillées de ſang & ſi défigurées, leur inſpire à tous une compaſſion mêlée de plaintes & d'aigreur ; ce fut bientôt un murmure univerſel dans toute l'armée, chacun raiſonnant à ſa maniere ſur cette funeſte aventure.

Cependant Godefroy fit venir le Chef de ce parti qui avoit apporté les armes de Renaud : il ſe nommoit Aliprand ; c'étoit un homme d'honneur & incapable d'impoſture. Racontez-moi, lui dit le Général, de quelle maniere ces armes ſont tombées entre vos mains, quelque fâcheux qu'en ſoit le récit, ne me déguiſez point la vérité. Seigneur, lui répondit Aliprand, vous ſaurez qu'à deux journées d'ici,

tirant vers la Ville de Gaza, il y a un petit vallon assez écarté du grand chemin. Les collines qui l'environnent sont couvertes de bois: il descend de ces collines un ruisseau qui, humectant le vallon, y fait croître de l'herbe en abondance. Ce lieu détourné paroît très-propre à y dresser une embuscade : nous venions de nous y poster, en intention d'enlever les bestiaux qu'on conduiroit au pâturage, lorsque nous apperçumes le corps d'un Guerrier étendu au bord du ruisseau. Nous nous approchons de ce corps: quoique les armes de ce Guerrier fussent sanglantes & délabrées, nous croyons d'abord le reconnoître. Chacun s'écrie, c'est Renaud. Aussi-tôt voulant m'éclaircir de la vérité, je m'avance, afin de voir ce Guerrier au visage: mais, Seigneur, la tête manquoit au tronc, je vis le casque vuide qui étoit par terre auprès du corps; la main droite y manquoit aussi; l'une & l'autre avoient été coupées, & ce corps étoit percé de plusieurs coups par derriere. Dans le moment nous découvrons, à quelques pas de nous, un Payſan, qui, dès qu'il nous apperçut, voulut se cacher. Nous courons à lui pour en tirer quelques lumieres; on l'arrête, on l'interroge: il répond que le jour d'auparavant il avoit vu sortir du bois une troupe de gens de guerre; que l'un d'eux tenoit par de longs cheveux blonds une tête sanglante, dont le visage, autant qu'il avoit pu remarquer, lui paroissoit être d'un jeune homme parfaitement beau. Il ajouta qu'à en juger par les armes & par l'air de ces Guerriers, il y avoit toute apparence qu'ils étoient de notre armée. Ces paroles du Payſan ne firent qu'augmenter notre inquiétude. Je donnai ordre ensuite qu'on dépouillât ce corps, & qu'on eût soin de lui donner la sépulture. Mais, si c'est celui que nous soupçonnons, il est bien juste, Seigneur, qu'on

lui

lui rende d'autres honneurs funebres. Au récit d'Aliprand, Godefroy fut touché de compassion. Ne trouvant pas néanmoins en ce qu'il venoit d'entendre sur quoi fonder un jugement bien certain, il résolut d'approfondir le fait & de découvrir, s'il étoit possible, & le mort & les auteurs d'un assassinat si odieux.

La nuit avoit étendu sur la terre ses voiles ténébreux. Tous les Guerriers de l'armée goûtoient la douceur du repos. Toi seul, Argillan, ne pus te résoudre à fermer les yeux : ton esprit inquiet & agité de pensées violentes ne te permit pas de céder aux charmes du sommeil. Argillan étoit un homme emporté, impétueux, hardi dans ses discours, plus hardi encore à entreprendre & à exécuter. Il étoit né sur les rivages du Tronte : nourri dès son enfance dans les dissentions civiles, son esprit factieux le fit bannir de sa patrie. A la tête d'une troupe de bandits, il avoit long-temps désolé le pays de sa naissance par des brigandages & par des meurtres. Enfin, il étoit passé dans l'Orient, où, exerçant plus légitimement son courage, il s'étoit acquis la réputation d'un vaillant homme, & s'étoit fait un nom plus honorable. Au lever de l'aurore il s'endormit, mais ce ne fut pas d'un sommeil naturel : le Démon de la discorde répandit sur ses yeux des pavots empoisonnés, qui, assoupissant ses sens, ne firent qu'augmenter le trouble & l'agitation de son esprit.

Dès qu'il eut les yeux fermés, cette furie infernale se présenta à lui sous une forme qu'il reconnut aussi-tôt. Il vit un Guerrier de haute taille, dont la tête & la main droite étoient coupées. L'Ombre tenoit de la main gauche sa tête sanglante, le visage tourné vers Argillan, afin qu'il pût le voir & le reconnoître. Puis, mon cher ami, lui dit le fantôme; sors d'un camp où ré-

gne la déloyauté, fuis un Général inique & barbare. Le Tyran, qui m'a ôté la vie, a résolu de perdre tous mes amis après moi, la fuite seule peut les garantir de son artificieuse cruauté. Mais non, brave Argillan, demeurez plutôt pour me venger; que Godefroy expie dans son sang sa détestable perfidie. Suivez les mouvements de votre courage; mes manes irrités seconderont vos généreux efforts. Argillan se réveilla le sang allumé d'un feu séditieux, que l'esprit infernal avoit fait couler dans ses veines. Il s'arma promptement, & alla trouver les Italiens ses compagnons; il les assembla tous au lieu où les armes de Renaud étoient exposées, & leur parla ensuite de cette maniere:

Jusqu'à quand serons-nous esclaves d'un peuple barbare & sans foi? Ne secouerons-nous jamais le joug que nous nous laissons imposer par une nation également insatiable de sang & de richesses? Les affronts que depuis six années nous avons lâchement soufferts de la part des François, feront éternellement la honte de notre patrie. Je ne vous parlerai point de l'injure qu'ils ont faite au vaillant Tancrede... Vous savez de quelle maniere ce Prince ayant su par sa conduite & par son courage se rendre maître de la Cilicie, l'ambitieux Baudouin s'est injustement approprié sa conquête. Vous n'ignorez pas qu'étant toujours les premiers à signaler notre valeur dans les occasions, nous n'avons encore combattu que pour faire triompher nos tyrans, sans avoir eu jusqu'à présent de part aux dépouilles: le péril a été pour nous, la gloire & l'utilité entiérement pour eux. Mais tous les outrages que nous en avons reçus ne sont rien en comparaison de celui qu'ils viennent de nous faire. L'incomparable Renaud, l'honneur de l'Italie, le plus ferme rempart de notre armée, la

fleur des Guerriers du monde, vient d'être cruellement massacré. Son corps percé de coups & indignement mutilé, est resté sur la poussiere, privé des honneurs de la sépulture ; &, après un tel attentat le Ciel retient ses foudres, & la terre n'ouvre point ses abymes pour engloutir les auteurs d'une trahison si noire ! Vous les connoissez comme moi. L'envie que Godefroy & son frere portent depuis long-temps à la valeur Italienne, n'a que trop éclaté. A qui l'affront qu'ils ont voulu faire à Renaud n'est-il pas connu ?

Mais pourquoi en chercher d'autres preuves ? Renaud, mes chers amis, Renaud lui-même m'a nommé ses assassins. Cette nuit son ombre sanglante s'est montrée à moi ; ce n'étoit point un songe ; il me semble que je le vois encore, & j'atteste le Ciel de la vérité de mon récit. Ce jeune & infortuné Guerrier m'a tout révélé ; il m'a découvert la perfidie de Godefroy, & les desseins pervers que cet artificieux Général a formés contre nous. Quel est donc le parti que nous devons prendre ? Continuerons-nous de suivre les loix d'un Tyran ? Abandonnerons-nous son camp pour marcher vers l'Euphrate, & faire le long de ce fleuve de nouvelles conquêtes, où les François n'auront point de part ? Partons si vous le jugez à propos : laissons ici sans vengeance le sang illustre qu'un lâche a inhumainement versé. Mais je vois que votre courage ne peut consentir à laisser un tel crime impuni. Vous brûlez de venger Renaud. Eh bien ! mes amis, que le traître qui l'a fait mourir étonne par son supplice les scélérats qui lui ressemblent. Suivez-moi, ma main portera les premiers coups dans le cœur du barbare qui nous opprime.

Il dit, & son discours inspira à tous ses compagnons la même fureur qui l'animoit : ils courent tumultueusement aux armes. Le Démon qui

préſidoit à cette aſſemblée, après avoir ſecoué parmi les Italiens ſon flambeau empoiſonné, vole au quartier des Helvétiens, & enſuite à celui des Anglois. Il y répand ſes noires flammes. L'eſprit de révolte ſe communique en un moment chez ces étrangers, également jaloux de la domination Françoiſe, également admirateurs du mérite de Renaud. Tancrede & Camille n'étoient point alors au camp; Guillaume & les autres Chefs, dont l'autorité auroit pu retenir les mutins, étoient abſents de leurs quartiers; & ceux que leur ſageſſe empêcha de prendre part à la révolte, ſe trouverent en trop petit nombre pour pouvoir arrêter la fougue de leurs camarades. On n'entend par-tout que menaces & que voix ſéditieuſes. Comme une liqueur bouillante ſurmonte les bords du vaſe, & ſe répand impétueuſement au dehors, ainſi ces forcenés, ne pouvant contenir en eux-mêmes le feu qui les embraſe, viennent en foule joindre Argillan, prêts à ſeconder les efforts de ce rebelle furieux.

Godefroy fut incontinent averti de ce qui ſe paſſoit. Tous ſes amis ſe rangerent auprès de lui: Baudouin fut le premier qui, s'étant armé, vint ſe mettre courageuſement à côté de ſon frere. Lorſque le Général eut appris de quoi ces révoltés l'accuſoient: Seigneur, dit-il en s'adreſſant à Dieu, vous qui ſavez combien j'ai horreur du ſang que les ſéditions font répandre, faites rentrer ces rebelles dans leur devoir. Otez le bandeau qui leur couvre les yeux, afin qu'ils connoiſſent mon innocence comme vous la connoiſſez. Dieu lui inſpira dans le moment un courage ſurnaturel, il répandit ſur ſon viſage une majeſté capable d'imprimer dans tous les cœurs le reſpect & la crainte. Environné de ſes amis, Godefroy marche auſſi-tôt au devant des ſéditieux qui s'avançoient; leurs vaines menaces

& leurs cris tumultueux ne l'intimident point. Il avoit mis sur sa cuirasse une cotte d'armes plus magnifique qu'à l'ordinaire ; sa tête étoit désarmée & sa main nue. Pour réduire ces mutins, il ne vouloit employer contr'eux que l'autorité suprême dont il étoit revêtu.

Dès qu'il fut à portée de se faire entendre : Quel est donc ce désordre ? Quel est l'audacieux qui a osé l'exciter ? Qu'est-ce que j'entends ? On ose soupçonner Godefroy d'un lâche assassinat ? Après tant d'années je ne vous suis point encore connu ? Un furieux a l'audace de m'imputer une noire perfidie, & vous êtes assez insensés pour y ajouter foi ? N'attendez pas ici de moi que je daigne me justifier : je ne ternirai point ma gloire par cette indigne bassesse. C'est ma réputation établie par toute la terre, c'est ma conduite passée, c'est le choix que vous avez fait de moi pour vous commander, qui me justifieront. Votre rebellion mériteroit d'être punie du dernier supplice ; mais je veux bien en cette occasion ne consulter que ma clémence. Je vous pardonne en faveur du Héros que vous m'accusez d'avoir fait périr : c'est au mérite de Renaud seul que j'accorde votre grace. Pour Argillan qui vous a séduits, il est indigne de pardon, je veux que par son châtiment il serve à jamais d'exemple aux rebelles.

Les paroles de Godefroy, ainsi qu'un coup de foudre, répandirent la terreur dans l'ame de ces mutins. Argillan lui-même, le furieux Argillan fut si saisi de crainte qu'il n'osoit lever les yeux sur son Général. Quoiqu'environné de cette troupe séditieuse, les ministres des ordres de Godefroy l'arrêtent & le chargent de fers ; aucun n'osa branler, aucun même n'en eut la pensée. Tel un lion féroce répand l'effroi par ses regards terribles & ses rugissements ; mais dès

que paroît celui qui l'a ſu domter, oubliant alors ſa férocité, il tend un cou docile à la chaîne dont ſon maître le charge, & tremble à l'aſpect de la verge dont il le menace. On dit que les rebelles effrayés virent, pendant que Godefroy leur parloit, un Guerrier ailé, tenant d'une main un bouclier lumineux dont il couvroit le Général, & de l'autre une épée dégouttante encore du ſang des criminels qui avoient attiré ſur leur tête la colere céleſte.

La ſédition ayant été ainſi étouffée, tous ces mutins ſe retirerent dans leurs quartiers, & il n'y en eut preſque pas un ſeul qui ne dépouillât avec ſes armes ſon eſprit factieux. Le courageux Godefroy s'en retourna dans ſa tente, ne ſongeant plus qu'à exécuter le deſſein où il étoit de faire donner dans peu de jours un aſſaut général à la Ville. Il alla enſuite viſiter les machines qu'il faiſoit conſtruire, & vit avec joie qu'inceſſamment il en pourroit faire uſage.

CHANT IX.

LE Démon de la discorde voyant avec dépit la sédition appaisée, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lutter contre les décrets célestes, sortit du camp en intention de chercher ailleurs à susciter de nouveaux maux aux Chrétiens. Par-tout où passa ce monstre, les campagnes se secherent, la lumiere du soleil fut obscurcie. Comme l'esprit infernal n'ignoroit pas que Renaud, Tancrede & tous les plus vaillants de l'armée étoient absents : qu'attends-je, dit-il, pour aller exciter Soliman à venir attaquer un camp mal d'accord avec lui-même, & privé du secours de ses plus braves défenseurs? A ces mots il vole vers les lieux où campoit alors le fier Soliman, au milieu d'un grand nombre d'Arabes qui l'avoient élu pour leur Chef.

Ce Prince étoit le plus irréconciliable ennemi des Chrétiens ; &, quand même la terre eût armé contre le Ciel encore de nouveaux géants, ils eût été difficile de trouver un mortel plus rebelle à Dieu. Il avoit régné sur les Turcs; ses Etats s'étendirent le long du Sangar & du Méandre, dans ces pays que les Phrygiens & les Lidiens avoient jadis occupés. Il tenoit outre cela sous sa puissance la Bithinie & le Pont, & c'étoit dans la Ville de Nicée qu'il avoit établi le Siege de son Empire. Lorsque les Chrétiens passerent dans l'Orient, il fut le premier contre qui se tourna l'effort de leurs armes: ils le défirent en deux batailles rangées, &, malgré son courage & sa vigoureuse résistance, ils le chasserent de sa capitale & de tous ses Etats.

Après avoir fait en vain ſes efforts pour y rentrer, il ſe retira en Egypte, où il fut parfaitement bien reçu. Le Soudan qui dès lors ſongeoit à déclarer la guerre aux Chrétiens, fut ravi de ce qu'un Guerrier ſi fameux ſe vînt joindre à lui. Cependant comme les troupes nombreuſes qu'il faiſoit lever en Aſie & en Afrique n'étoient pas encore aſſemblées, il jugea à propos d'engager les Arabes à entrer dans cette guerre. Il donna pour cet effet des ſommes conſidérables à Soliman, & l'envoya vers ces Peuples. Les Arabes naturellement avides de richeſſes & amateurs du pillage, n'eurent pas de peine à ſe laiſſer perſuader. Ils formerent un corps conſidérable de leurs troupes diſperſées, ils mirent le Prince Turc à leur tête; & c'étoit ſous la conduite de ce vaillant Chef, qu'ils faiſoient avec ſuccès de continuelles courſes dans la Paleſtine, & qu'ils avoient ôté toute communication entre le camp des Chrétiens & la mer.

Soliman rêvoit profondément aux outrages qu'il avoit reçus de ſes ennemis, & aux moyens d'en tirer vengeance, lorſque l'eſprit de ténebres vint s'offrir à ſes yeux ſous la figure d'un homme qu'il connoiſſoit depuis long-temps. Il vit entrer dans ſa tente un vieillard vêtu d'une longue veſte à la façon des Turcs; ſa tête étoit couverte d'un turban, une épaiſſe mouſtache lui deſcendoit ſur le menton. A ſon côté pendoit un cimeterre, il avoit derriere les épaules un carquois, & tenoit un arc à la main. Sous cette forme familiere à Soliman, le Démon s'avançant lui adreſſa ces paroles: tandis que dans un pays déſert & ravagé nous nous amuſons à faire de vaines courſes qui nous rapportent peu d'utilité & encore moins de gloire, Jeruſalem eſt prête à tomber ſous la puiſſance de notre ſuperbe Ennemi. Nous verrons bientôt d'ici la flamme

flamme qui va consumer cette Ville célebre ; & cependant, sans y mettre d'obstacles, nous bornons nos efforts à enlever quelque bétail, ou réduire en cendres quelques misérables hameaux. Est-ce ainsi que le grand Soliman doit venger ses injures ? Est-ce par de semblables exploits qu'il prétend reconquérir ses Etats ? Ah ! Seigneur, croyez-en votre cher Araspe : croyez un serviteur dont vous avez éprouvé la fidélité dans l'une & l'autre fortune. Osez attaquer un ennemi affoibli par ses pertes, & que vous surprendrez pendant la nuit. Portez la terreur & la mort dans son camp effrayé, je vous réponds de la victoire. Les Arabes seroient par eux-mêmes peu propres à l'exécution d'un dessein si hardi ; mais, quand vous marcherez à leur tête, animés par votre grand courage, ils oseront tout entreprendre ; secondés par votre héroïque valeur, ils seront capables de tout exécuter.

Le Démon ayant parlé de cette maniere, souffla dans l'ame de Soliman ses plus noires fureurs, & puis disparut. Ce Prince étendant les bras aussi-tôt vers le lieu où étoit le fantôme : O toi, s'écria-t-il, qui sous une figure humaine viens de m'inspirer une ardeur qu'aucun mortel ne peut inspirer, je te suis, n'en doute point, me voilà prêt à t'obéir. Je vais dans cette plaine élever des montagnes de morts ; j'y ferai couler des fleuves de sang : songe seulement à seconder mes efforts. Sans perdre un moment il assemble toutes ses troupes ; il leur déclare son dessein, & donnant du courage aux moins hardis, il les dispose tous à le suivre. L'Esprit infernal donne lui-même le signal du départ, il déploie de sa main l'étendard général. Les Arabes décampent, & la promptitude de leur marche prévient tous les avis qu'en auroient pu recevoir leurs ennemis. Après que le Démon les eut accompagnés quel-

que temps, il vola vers la Ville, & y entra vers le soir, sous la figure d'un homme qui apportoit au Roi d'importantes nouvelles. Il instruisit Aladin de la marche de Soliman: il l'assura que cette nuit même les Arabes attaqueroient le camp des Chrétiens. Une affreuse obscurité prit bientôt la place du jour; les plus épaisses ténebres, dont les sombres Royaumes sont couverts, se répandirent sur la terre; au lieu de la rosée ordinaire, on vit tomber une rosée de sang: l'air fut rempli de spectres horribles, tous les Démons prêts à déployer leur rage sortirent du noir abyme.

Ce fut à la faveur de cette nuit effroyable que marcha le fier Sultan des Turcs. Vers le milieu de la nuit, il arriva à un mille du camp. En cet endroit il fit faire halte à ses troupes, afin de leur donner le temps de prendre quelque repos, ensuite il leur parla de cette maniere: Nous voici à la vue d'un camp rempli de richesses; c'est-là que sont renfermées les dépouilles de toute l'Asie; les armes dorées, les harnois superbes, les trésors accumulés; tous ces biens, mes amis, vont être votre partage, & la fortune ne pouvoit vous offrir une occasion plus favorable, ni un moyen plus aisé pour vous en rendre maîtres. Nous sommes en présence d'une armée plus fameuse qu'elle n'est redoutable. Nos adversaires sont bien moins à craindre aujourd'hui qu'ils ne l'étoient au commencement de la guerre. Car, enfin, ne croyez pas que nous ayions affaire à cette armée victorieuse des Persans & des Turcs: affoiblie par une infinité de combats, à peine en reste-t-il la moitié. Mais, quand même elle seroit entiere, des ennemis que vous allez surprendre désarmés & endormis pourront-ils vous résister? Avant que de se reconnoître ils seront

opprimés, & des bras du sommeil, ils passeront tout de suite entre les bras de la mort. Allons, mes amis, suivez-moi, vôtre Général va vous montrer l'exemple. Détruisons aujourd'hui la tyrannie des Chrétiens. Faisons disparoître de ces climats le culte de leur Dieu. Rendons à l'Asie la liberté, & couvrons-nous d'une gloire immortelle.

A ces mots qui redoublerent le courage des Arabes, Soliman marche à leur tête, & les devance de bien loin. Il apperçut bientôt les sentinelles d'une garde avancée qui veilloit au dehors du camp, & comprit par-là qu'il ne lui seroit pas si aisé qu'il avoit cru de surprendre le Général des Chrétiens. Les sentinelles ayant reconnu les ennemis qui s'avançoient, crierent aux armes, & se retirerent promptement à leur troupe, qui montant à cheval à la hâte, se mit en devoir de soutenir cette attaque imprévue. Alors les Arabes voyant qu'ils étoient découverts, pousserent de grands cris, & firent retentir les vallons du son de tous leurs instruments de guerre. Et dans le même moment le monstre ténébreux qui avoit guidé l'entrepriſe, élevant dans les airs son infernal flambeau, donna aux assiégés le signal du combat. Ainsi qu'un furieux ouragan déracine les pins & les chênes, ou que la foudre renverse les tours & les réduit en poudre, tout de même & plus terrible encore le redoutable Sultan tombant sur cette garde effrayée & mal en ordre, renverse les uns, & fait sentir aux autres la pesanteur de son bras. Il ne porte pas un seul coup qu'il ne bleſſe, & toutes les bleſſures qu'il fait sont mortelles. Il défit seul cette premiere troupe; ceux qui échapperent au tranchant de son épée s'enfuirent à toute bride, & les Arabes qui arri-

voient en grand nombre, trouvant déjà leurs ennemis en fuite, les pourſuivirent & entrerent pêle-mêle avec les Chrétiens dans leurs retranchements.

Soliman y entra le premier. Il avoit pour timbre ſur ſon caſque un effroyable Dragon, qui déployant ſes ailes & ſe roidiſſant ſur ſes griffes, ſembloit vouloir s'élancer contre tous ceux qui étoient devant lui. On croyoit entendre ſes affreux ſifflements. Il étoit fait avec tant d'art, que pendant le combat le mouvement & l'agitation du caſque faiſoit ſortir de ſa gueule béante une noire flamme. Et c'étoit à la ſombre lueur de cette flamme que le Sultan, ſe faiſant remarquer, jettoit par-tout l'épouvante. C'eſt ainſi que pendant la tempête les malheureux Nochers appercevant à la lueur des éclairs les vagues prêtes à les engloutir, ſentent leur cœur glacé d'effroi. Les tenebres de la nuit qui cachoient le péril aux yeux des Chrétiens, le leur faiſoient croire en même temps encore plus grand qu'il n'étoit. Partie ne ſonge qu'à s'enfuir, partie témoignant plus de courage, ſe couvre de ſes armes pour s'oppoſer à l'ennemi.

Entre ces derniers il y avoit un vaillant homme né dans ces climats qu'arroſe le Tibre; il ſe nommoit Latin. Quoiqu'il fût dans un âge avancé, perſonne ne ſupportoit avec tant de vigueur toutes les fatigues de la guerre. Il avoit mené en Orient cinq de ſes fils d'un âge preſque pareil, & dans la premiere fleur de leur jeuneſſe. Dans toutes les occaſions ſes enfants combattoient autour de lui; ce généreux pere leur montroit l'exemple, il leur apprenoit à affronter le danger, & à endurcir leurs membres encore tendres aux travaux les plus pénibles. Tel on voit la courageuſe lionne inſtrui-

re ſes jeunes lionceaux à chercher eux-mêmes leur proie, & à braver les armes du chaſſeur qui ne peuvent inſpirer l'effroi qu'aux ſeuls animaux timides. Dès que Latin eut apperçu le fier Soliman, allons, dit-il à ſes enfants, marchons à ce terrible Sarrazin, que la fuite de nos compagnons rend ſuperbe : attaquons ſans crainte ce formidable ennemi. Songez, mes enfants, que c'eſt dans les occaſions périlleuſes qu'on moiſſonne la véritable gloire.

Les lances des ſix Guerriers furent dans le moment baiſſées contre le redoutable Sultan. Il n'en fut pas plus ébranlé que ne l'eſt au milieu de la mer un rocher contre qui ſe viennent briſer les vagues en courroux. L'aîné de ces freres mit l'épée à la main le premier, & s'avança avec une ardeur inconſidérée pour attaquer de près Soliman. Mais le Sultan lui déchargeant auſſi-tôt un peſant coup ſur ſon caſque, lui fendit la tête juſqu'au deſſous des yeux ; & comme Aramante tendoit à ſon frere une main ſecourable afin de le ſoutenir, le cruel Sarrazin d'un ſecond coup ſépara à celui-ci le bras du reſte du corps. Les deux freres tomberent enſemble, l'un déjà privé de la vie, l'autre la perdant avec ſon ſang. Le jeune Sabin, ſans approcher d'un ennemi qu'il n'avoit pas encore la force de combattre de pied ferme, ne ſongeoit qu'à le harceler ; il tâchoit avec ſa lance de bleſſer le cheval de Soliman, lorſque le Sarrazin fondant impétueuſement ſur lui, le heurta avec tant de violence qu'il le renverſe, & ſans pitié pour ſa tendre jeuneſſe, le fait inhumainement expirer ſous les pieds de ſon cheval. Il ne reſtoit plus que Pic & Laurent, deux jumeaux d'une ſi parfaite reſſemblance, qu'elle avoit à leurs parents mêmes ſouvent cauſé d'agréables & douces mépriſes. La mort impitoyable mit

alors entr'eux une funeſte différence ; car le furieux Sultan paſſa ſon épée au travers du corps de l'un, & d'un revers coupa la tête à l'autre.

Mais que devint le pere déplorable de cinq enfants dont le ſort cruel vient de le priver à ſes yeux ? Reſte-t-il aſſez de courage au malheureux Latin pour continuer de combattre ? Après un coup ſi terrible peut-il même reſpirer encore ? Il ne vit point à la vérité les horreurs de la mort peinte ſur le viſage de ſes fils expirants, les ténébres favorables lui épargnerent cet horrible ſpectacle. Mais enfin il les a vus tomber : ce pere infortuné ne doute point de ſon malheur, & c'eſt pour venger ſes enfants qu'il reſpire encore ; c'eſt pour périr avec eux qu'il continue de combattre : la vengeance & la mort ſont également l'objet de ſes deſirs. Barbare, dit-il au Sarrazin, me mépriſes-tu donc au point de ne pas daigner tourner tes coups contre moi ? A ces mots il ſe jette avec furie ſur le Sultan, &, malgré la bonté de ſes armes, il lui fait au côté une profonde & dangereuſe plaie. Soliman qui ſe ſent bleſſé, tourne auſſi-tôt ſon épée redoutable contre ce pere malheureux ; il lui perce ſon bouclier, quoique couvert de ſept cuirs, il lui plonge dans les entrailles le fer homicide de ſes enfants, & le laiſſe enſuite baigné dans ſon ſang. Latin eſt bleſſé à mort, mais ſa fureur le ſoutient quelque temps, & avant que de tomber, il immole un grand nombre de barbares à ſon reſſentiment. Telle fut la fin de ce vaillant homme. C'eſt ainſi que ſur l'Apennin on voit un chêne ſuperbe, qui, après avoir long-temps réſiſté à la violence des vents, ſuccombe enfin ; mais il briſe en tombant les arbres qui l'environnent, & dans ſa chûte il les entraîne avec lui.

Pendant que Soliman faiſoit ſentir aux Chrétiens les effets d'une haine cruelle, que depuis long-temps il n'avoit eu occaſion d'exercer contr'eux, les Arabes, à ſon exemple, en faiſoient un horrible maſſacre. L'Anglois Henri & Oliſerne de Baviere meurent de la main de Dragut. Gilbert & Philippe tombent ſous les coups d'Ariadene. La maſſe d'Abazar renverſe le courageux Erneſt : l'épée d'Algaſel ôte la vie au brave Enguerrand. Il ſeroit difficile de dire les noms & le genre de mort d'une infinité d'autres moins conſidérables, qui périrent en cette occaſion. Au premier bruit de l'attaque, Godefroy s'étoit promptement armé. Il ſavoit que les Arabes étoient dans le voiſinage de ſon camp ; &, quoiqu'il leur eût cru juſqu'alors trop peu de courage pour l'oſer attaquer, il ne doutoit plus néanmoins qu'ils ne fuſſent les auteurs de cette alarme. Ayant donc raſſemblé autour de lui un bon nombre de Guerriers, il marchoit à leur tête vers le lieu du combat, lorſque, ſur la droite, il entendit tout d'un coup un grand bruit mêlé de cris barbares. C'étoit Argant & Clorinde, qui, avec la plus grande partie des troupes de la Ville, deſcendoient la colline, afin de donner aux retranchements un aſſaut par ce côté-là. Le Général auſſi-tôt ſe tournant vers Guelfe qui l'accompagnoit : Prenez, lui dit-il, la moitié des Guerriers qui nous ſuivent, allez avec eux ſoutenir cette nouvelle attaque, tandis qu'avec le reſte j'irai repouſſer l'autre. Guelfe obéit, & Godefroy pourſuit ſon chemin. La fortune les conduit l'un & l'autre à la gloire par des routes différentes. La petite troupe du Général ſe groſſit, de maniere qu'elle devint très-nombreuſe avant qu'il fût parvenu au lieu où combattoient les Arabes. Tel le Pô ſortant de ſa ſource peut à peine remplir un lit

étroit, mais bientôt se grossissant dans son cours des eaux qui viennent se joindre à lui, il devient un fleuve majestueux, & semble, en avançant vers la mer, devoir lui porter la guerre, & non le tribut de ses ondes.

Dès que Godefroy fut arrivé sur le champ de bataille : quelle terreur vous saisit, dit-il aux Chrétiens ? se peut-il que de vils ennemis, sans courage, sans valeur, sans art dans la guerre, soient capables de vous effrayer ? Connoissez ceux à qui vous avez affaire : osez les regarder, ils ne pourront seulement pas soutenir vos regards. Aussi-tôt, au travers des armes & des corps morts dont la terre sanglante étoit couverte, il pousse son cheval droit à Soliman. L'intrépide Sarrazin, voyant l'orage fondre sur lui, n'en détourne point la tête ; il s'avance audacieusement au devant de son ennemi. Quels redoutables Guerriers ! quels illustres rivaux la fortune opposa-t-elle alors l'un à l'autre, pour se disputer l'Empire de l'Asie ? Les ténebres de la nuit ont caché les circonstances d'un combat qui méritoit d'être éclairé de la plus brillante lumiere du soleil, & d'avoir pour témoins tous les hommes de l'Univers. Les Chrétiens revenus de leur consternation, & animés par l'exemple de leur Général, se rangent autour de lui, & chargent les Infideles avec une extrême vigueur. Ceux-ci, secondés par leur vaillant Chef, soutiennent sans plier cette rude attaque. Comme lorsque l'impétueux Aquilon & le furieux vent du Midi sont déchaînés dans les airs, on voit les nuées se heurter avec violence, & les flots de la mer agitée se briser les uns contre les autres, de même les Chrétiens & leurs adversaires se joignent avec une égale furie ; les épées se croisent, le bouclier s'op-

poſe au bouclier ; tous combattent de pied ferme.

Du côté de la Ville le combat n'étoit pas moins opiniâtre ni moins ſanglant. Le cruel Argant, excité par le flambeau des Démons, & plus encore par ſa propre fureur, avoit pénétré ſans peine dans les retranchements : la fiere Clorinde, dédaignant de marcher la ſeconde, étoit à ſes côtés ; & les Sarrazins trouvant d'abord peu de réſiſtance, avoient taillé en pieces ou mis en fuite ceux de leurs ennemis qui avoient eu le courage de s'oppoſer à cette attaque. Mais Guelfe étant arrivé avec ſa troupe, avoit rallié les fuyards, ranimé leur courage, & rétabli le combat ; de ſorte que, malgré tous les efforts des eſprits de ténebres qui obſcurciſſoient les airs, & qui ſoufflant ſans ceſſe leur rage dans l'ame des Sarrazins, avoient entrepris de leur faire remporter la victoire, on combattoit néanmoins de toutes parts avec un avantage égal. Ce fut alors que le Monarque du monde jetta les yeux ſur le camp des Chrétiens.

Il étoit aſſis au plus haut des Cieux ſur un Trône reſplendiſſant de gloire, où l'on voit briller une lumiere éternelle, triple, unique, ineffable. L'œil de la plus parfaite créature n'en peut ſoutenir l'éclat. Au pied du Trône ſont comme Miniſtres ſoumis du Très-Haut, la nature & le deſtin, l'étendue, l'eſpace, le mouvement & ſa meſure ; la fortune enfin, qui, ſans égard aux vœux des mortels, donne & ôte à ſon gré les richeſſes & les grandeurs. C'eſt de ce Trône auguſte que l'Eternel diſpenſe ſes loix à l'univers, qu'il gouverne & qu'il embellit. C'eſt delà qu'émanent la vérité, l'équité, la raiſon, qu'on ne trouve point ici-bas. Les divers ordres d'Eſprits bienheureux dont le nombre eſt innombrable, environnent leur Souve-

rain Maître, & la céleſte Cour retentit ſans ceſſe des Hymnes qu'ils chantent à ſa gloire.

Dieu ayant alors fait venir à lui l'Archange Michel, Prince de la milice céleſte : voyez-vous, lui dit-il, de quelle maniere les eſprits infernaux, déſertant leurs noirs abymes, ont inondé les airs, & ſe ſont déchaînés contre mes fideles ſerviteurs. Allez, & leur dites de ma part que, ſans troubler davantage le ſéjour des vivants, ils rentrent ſans différer dans les obſcures priſons dont ils ſe ſont échappés; & contents d'exercer leur rage contre les malheureux compagnons de leurs ſupplices, ils laiſſent aux Guerriers le ſoin de la guerre, & ceſſent d'inſpirer aux mortels leurs fureurs envenimées. Telle eſt ma volonté ſuprême. Le Seigneur dit, & l'Archange, après s'être proſterné au pied de ſon Trône, part à l'inſtant pour exécuter ſes ordres.

Armé de la toute-puiſſance du Dieu vivant, Michel tient en ſa main cette lance redoutable dont l'aſpect ſeul fait trembler les Démons. Il déploie ſes aîles dorées, & d'un vol plus rapide encore que la penſée, traverſe en un moment le Ciel empirée, celui des étoiles fixes, celui des planetes, & tous ces eſpaces immenſes qui ſont entre les Cieux & la terre, & dans tous les lieux qu'il parcourt, il répand une lumiere qui efface l'éclat du ſoleil. Parvenu au camp des Chrétiens, il ſuſpend ſon vol au milieu des airs, & branlant ſa lance d'un air terrible, il adreſſe aux Démons ces paroles : Race maudite, que, dans la plus affreuſe miſere, l'orgueil ne peut abandonner, vous connoiſſez les foudres du Dieu vengeur, vous avez éprouvé ſa colere, & vous oſez l'irriter. Voici ce que dit l'Eternel : La ſainte Sion ouvrira ſes portes à ceux qui ſe ſont armés pour ma gloire. L'é-

tendard où l'on voit briller ce ſigne reſpectable devant qui tout genou fléchit, entrera triomphant dans ſes murs. Ceſſez de vous oppoſer à mes décrets irrévocables. Retirez-vous, malheureux Eſprits de ténebres; rentrez dans les enfers, digne ſéjour de votre impiété. Allez dans ces abymes profonds, où regne une horreur éternelle, exercer vos noires fureurs contre les criminels que vous a livrés ma juſtice. A ces mots, l'Ange frappant de ſa lance les moins diligents, les précipite tous au fond des enfers. Les Démons forcés d'obéir en frémiſſent de rage. On les voit tomber en plus grand nombre que ne ſont en automne les feuilles dont la terre ſe couvre, ou les oiſeaux que l'approche des frimats contraint de paſſer les mers. Le Ciel, que ces eſprits ténébreux avoient obſcurci, reprend à leur départ ſa premiere ſérénité.

Mais leur fuite ne ralentit point la fureur d'Argant; ce terrible Sarrazin s'étant mêlé dans le plus épais des Chrétiens, faiſoit paſſer indifféremment par le tranchant de ſon épée le ſoldat & le Capitaine, les plus braves & les moins courageux. Clorinde qui combattoit fort près de lui, ne ſignaloit pas moins ſa valeur. Elle porta à Bérenger un coup dans la poitrine qui lui ſortoit par les épaules; elle perça le goſier à Albin, fendit la tête à Gallus, coupa la main droite à Garnier qui venoit de la bleſſer. Cette main tombe à terre, tenant encore l'épée dont elle étoit armée: les doigts à demi-vivants tremblent & ſe remuent comme s'ils vouloient ſe rejoindre au bras dont ils viennent d'être ſéparés. La Guerriere enſuite envoie la tête d'Achille rouler ſur la pouſſiere, tandis que le corps de cet infortuné devient un objet d'horreur & de pitié; car étant reſté dans la ſelle,

on voit ſon cheval l'emporter quelque temps avant que de pouvoir s'en débarraſſer.

Pendant que la fiere Clorinde faiſoit ſentir aux Chrétiens la force de ſon bras, une autre Guerriere ne ſe rendoit pas moins formidable aux Sarrazins. C'étoit la courageuſe Gildippe; elle étoit de même âge que Clorinde, & avoit une valeur égale à la ſienne. Toutes deux ſouhaitoient ardemment de ſe rencontrer, afin d'éprouver leurs forces; mais le ſort qui leur réſervoit à l'une & à l'autre un adverſaire plus redoutable, ne leur permit pas de ſe joindre. Guelfe eut l'avantage après lequel ſoupiroit Gildippe; il joignit Clorinde, & auſſi-tôt il lui porta un coup au défaut de la cuiraſſe. La Guerriere répartit à l'inſtant par un autre coup dont elle le bleſſa au côté. Guelfe voulut redoubler, mais la mêlée étoit ſi forte, que le coup qu'il deſtinoit à Clorinde, tomba ſur le Sarrazin Oſmide, & lui fendit la tête; après quoi il ne fut plus poſſible, ni à Clorinde, ni à Guelfe, de ſe rejoindre.

Déjà l'aurore naiſſante commençoit à diſſiper les ténebres de la nuit, lorſque le rebelle Argillan, profitant du déſordre qui régnoit dans le camp, rompit ſes fers, & s'échappa de la priſon où il étoit mal gardé. Il prit à la hâte & ſans choix les premieres armes qu'il rencontra, & accourut au lieu où combattoient les Arabes, en intention d'expier ſa faute par des actions d'une valeur éclatante. L'ardeur que le poſſede le fait courir au combat avec tant de légéreté, qu'à peine ſes pas s'impriment ſur la pouſſiere. Jamais ce Guerrier fougueux ne fit paroître tant de courage ni d'intrépidité. Tel un courſier ſuperbe qu'on éleve pour la guerre dans un célebre haras, s'échappe quelquefois de l'écurie, & vole au pâturage qu'il a coutu-

me de fréquenter ; ſon œil eſt plein de feu, ſa tête élevée, & dans ſa courſe rapide la terre, qu'il ſemble à peine toucher, réſonne ſous ſes pas. Dès qu'Argillan eut joint les Arabes : lâches, leur dit-il, d'un ton & d'un air à les glacer d'effroi, c'eſt bien à vous qu'il appartient de prendre le caſque & le bouclier ; vous qui, ſans oſer jamais approcher de vos ennemis, portez vainement tous vos coups dans les airs, & prenez auſſi-tôt la fuite. Vous choiſiſſez la nuit pour le temps de vos exploits ; ſes ténebres favoriſent votre lâcheté ; mais le jour va paroître : retirez-vous, vile canaille ; ſa lumiere vous eſt auſſi contraire que les ténebres de la nuit vous ſont favorables.

En achevant ces mots, il porte à Algazel, qui s'avançoit pour lui répondre, un coup dans la gorge, & lui ôte par ce coup, l'uſage de la parole & celui de la reſpiration ; le Sarrazin bleſſé à mort, tombe ſur le viſage, & rendant les derniers ſoupirs, il mord de rage la terre ſur laquelle ſon ennemi vient de l'étendre. Après cela, le furieux Argillan prive de la vie Saladin, Agricalte, Muleaſſen ; d'un revers il coupe Aldiazil en deux par le milieu du corps. Il terraſſe Ariadin, &, lui plongeant ſon épée dans le cœur, il joint encore l'inſulte au coup mortel dont il le frappe. Celui-ci leva vers Argillan les yeux qu'il alloit fermer pour toujours, & lui adreſſa ces mots : Tu ne te vanteras pas long-temps de ta victoire : un pareil ſort t'attend. Succombant ſous les coups d'un bras plus redoutable que le mien, tu ſeras bientôt étendu ſur la pouſſiere à côté de moi. Quel que ſoit le ſort qui m'attend, lui répond Argillan avec un ſouris amer, il eſt encore plus ſûr que tu vas expirer ici, & y reſter pour être la proie des chiens & des vautours. Et dans ce moment ce Guerrier féroce

lui mettant le pied sur l'estomac, en retire son épée sanglante. L'ame du malheureux Ariadin s'enfuit avec son sang.

Il y avoit parmi les Sarrazins un jeune Page de Soliman, nommé Lesbin, d'une beauté singuliere, & que son maître aimoit passionnément. Ce jeune homme, charmé d'avoir occasion de signaler son courage, combattoit avec les Arabes, entre lesquels il se faisoit distinguer par la magnificence de ses armes, par la blancheur éclatante de son cheval, & encore plus par son extrême valeur. Il tenoit, à la façon des Turcs, un javelot à la main, dont il se servoit avec beaucoup d'adresse, & s'étant mêlé audacieusement au milieu des Chrétiens, il en avoit déjà mis hors de combat un grand nombre. Argillan le remarqua, il jugea cet ennemi digne de sa colere. Pour l'attaquer, il prit le moment où le jeune Turc venoit de lancer son javelot : il commença par tuer son cheval, & avant qu'il se fût débarrassé des étriers, il se jetta promptement sur lui, afin de lui couper la tête. Le fier Argillan ne fut ému ni de la beauté de son adversaire, ni de l'air gracieux & touchant avec lequel il lui demandoit la vie. Le fer dont son bras cruel étoit armé parut alors plus sensible, car il tourna dans sa main & n'atteignit que du plat. Mais l'inflexible Guerrier présentant aussi-tôt la pointe de son épée au même endroit où avoit failli le tranchant, il l'enfonça impitoyablement dans la gorge de cet infortuné jeune homme, & détruisit ainsi ce rare ouvrage de la nature.

Soliman, qui combattoit près delà, reconnut le péril où étoit son Page chéri. A l'instant, malgré les efforts des Chrétiens qui l'environnoient, il renverse hommes & chevaux, & s'ouvre un passage jusqu'à lui ; mais hélas ! il n'arrive que pour le venger. L'objet de sa ten-

dreſſe avoit déjà reçu le coup mortel. Il trouve ſon cher Leſbin la tête languiſſamment penchée ſur les épaules, prêt à rendre le dernier ſoupir. Il voit ſes beaux yeux qu'un nuage éternel commençoit à couvrir, & les roſes de ſon teint, dont la pâleur de la mort faiſoit déjà diſparoître l'éclat. Ce cruel ſpectacle pénetre le Sultan de la plus vive douleur, ſon cœur farouche eſt attendri. Toi, qui d'un courage inébranlable avois ſoutenu les plus affreux revers de la fortune, tu pleures, fier Soliman, tu ne peux retenir tes larmes ! Mais la colere & la rage ſuccederent bien-tôt dans ſon ame à ces tendres ſentiments. Il apperçoit dans le moment le cruel meurtrier de ſon ami, dont l'épée dégouttoit encore d'un ſang qui lui étoit ſi cher. Auſſi-tôt il leve ſon bras redoutable, & fond avec furie ſur ce barbare. En vain Argillan veut oppoſer ſon bouclier au coup terrible qui le menace. Le fer du Sultan, guidé par l'amour & par la fureur, lui coupe en deux ſon écu, lui ouvre ſon caſque, & le fend depuis le haut de la tête juſqu'à la ceinture : non content de lui avoir ôté la vie, Soliman ſaute à bas de ſon cheval, & ſe jette ſur le corps de ſon odieux ennemi ; il le foule à ſes pieds, il le perce de mille coups ; & ſemblable à un dogue furieux qui s'en prend aux pierres qu'on lui lance, & les briſe entre ſes dents, le Sarrazin, tranſporté de la plus aveugle colere, exerce en vain ſa rage contre un corps déſormais inſenſible à tous les outrages qu'il lui peut faire.

Cependant le Général des Chrétiens ne ſignaloit pas en vain ſon courage. Il y avoit à la ſuite de Soliman, un corps de mille Turcs, vieux ſoldats, qui avoient ſervi ce Prince depuis le commencement de ſon regne, & qui après la perte de ſes Etats, l'ayant ſuivi dans ſa diſgrace,

continuoient encore à lui rendre d'importants ſervices. Ils étoient armés de pied en cap ; ils combattoient toujours ſerrés & en ordre, & ils ne le cédoient point aux Chrétiens, ni en valeur, ni en expérience dans la guerre. Comme ils faiſoient la principale force de l'armée du Sultan, c'étoit particuliérement à eux que s'étoit attaché Godefroy. Ce vaillant Général avoit abattu de ſa main le fier Corcut, coupé la tête à Selim, & les deux bras à Roſſan. Un grand nombre d'autres étoient tombés ſous ſes coups de différentes manieres : néanmoins cette troupe aguerrie ſe défendant avec vigueur, auroit empêché la victoire de ſe déclarer encore de long-temps en faveur de leurs ennemis, lorſqu'au travers d'une nuée de pouſſiere on vit accourir au ſecours des Chrétiens cinquante Guerriers invincibles. Une croix triomphante brilloit dans leur étendard. L'éclat de leurs armes & l'intrépidité avec laquelle ils avançoient remplirent d'abord de crainte l'ame des Sarrazins. Quand j'aurois cent bouches & cent voix, il me ſeroit impoſſible d'exprimer les exploits prodigieux que fit à ſon arrivée cette troupe de Héros. L'Arabe timide, le Turc audacieux cedent également à leurs efforts : les uns fuient, les autres tombent en ſe défendant, rien ne leur réſiſte. L'horreur & l'effroi marchent à leur tête ; la mort impitoyable les accompagne, & des rivieres de ſang coulent autour d'eux.

Dès le commencement du combat Aladin étoit ſorti de la Ville, & s'étoit placé avec un corps de troupes ſur une hauteur, d'où il obſervoit tout ce qui ſe paſſoit dans la plaine. Il vit avec douleur que les Sarrazins plioient de tous côtés ; il reconnut le déſavantage de ſes gens, & fit auſſi-tôt ſonner la retraite. Argant & Clorinde étoient trop animés l'un & l'autre, & trop

trop acharnés au combat pour se soumettre aux ordres réitérés que le Roi leur envoya de rentrer dans la place ; mais ils furent bientôt contraints d'obéir. Les troupes qu'ils commandoient ayant été mises entiérement en déroute, il fallut, malgré eux, qu'ils suivissent la fortune de leur parti : il ne fut pas même en leur pouvoir de faire retraite avec ordre. La terreur s'étoit tellement emparée des Sarrazins, que la plupart jettoient en se sauvant leurs armes, qu'ils regardoient alors comme un obstacle à leur fuite : les Chrétiens les poursuivirent jusqu'au bas de la colline, & en firent un terrible carnage. Mais Guelfe ayant apperçu le Roi qui s'avançoit pour soutenir les fuyards, ne jugea pas à propos qu'on poursuivît les Infideles plus avant. Aladin recueillit les débris de son armée ; il rentra ensuite dans la Ville, peu satisfait d'une expédition si malheureuse ; & les Chrétiens victorieux reprirent le chemin de leur camp.

Soliman, dans cette journée, avoit fait au-delà de ce qu'on pouvoit attendre d'un simple mortel. Il étoit trempé de sueur & de sang ; son épée, devenue comme une masse de fer informe, n'avoit plus ni taillant ni pointe ; ses armes étoient fracassées, & à peine lui restoit-il assez de force pour les soutenir. Lorsqu'il se vit en cet état, & que tous ses gens étoient ou morts ou mis en fuite, il hésita quelque temps s'il survivroit à son malheur, ou s'il s'ôteroit la vie de sa propre main. Enfin, se déterminant au parti le plus courageux : vivons, dit-il, cédons encore une fois à mes destins contraires. Que les Chrétiens se glorifient de nouveau de m'avoir vu fuir devant eux ; mais qu'ils sachent que je les fuis sans les craindre, & qu'ils me verront bientôt

plus terrible qu'auparavant. Les outrages qu'ils m'ont faits ne sortiront jamais de ma mémoire. En quelqu'état que me réduise la fortune, ils auront éternellement en moi le plus cruel & le plus implacable de leurs ennemis.

Fin du premier Tome.

JERUSALEM

DÉLIVRÉE,

POËME HÉROÏQUE

DU TASSE.

TOME SECOND.



A ROUEN,

Chez la veuve DE PIERRE DUMESNIL,
Imprimeur-Libraire, rue de la Chaîne.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC PERMISSION.

JERUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT DIXIEME.

EN achevant ces mots, le fier Sultan, malgré ſes bleſſures & ſa laſſitude, ſaute légérement ſur un cheval que le haſard lui fait rencontrer. Son caſque n'avoit plus de timbre; cet effroyable dragon, qui lui en ſervoit quelques heures auparavant, avoit été mis en pieces. Sa cotte d'armes étoit ſouillée de ſang & toute déchirée, & il ne lui reſtoit de ſes ornements royaux que des armes délabrées, ſous leſquelles il étoit impoſſible de le reconnoître. Comme on voit un loup avide ſortant de la bergerie, lécher encore ſur ſes levres immondes les reſtes du ſang dont il s'eſt rempli, ſans être raſſaſié: tel le furieux Soliman s'éloigne à regret des ennemis dont il vient de faire un horrible maſſacre; ſon bras s'eſt laſſé de répandre leur ſang, mais il en eſt inſatiable. Il s'ouvrit un paſſage au travers des épées &

des lances, & fut assez heureux pour éviter tous les traits qu'on lança sur lui. Il se retira ensuite dans les lieux les plus écartés, où, après avoir délibéré sur la route qu'il prendroit, il résolut de se rendre à l'armée qu'assembloit le Soudan d'Egypte, afin de joindre ses armes aux siennes, & de tenter encore une fois la fortune.

Dans cette résolution, comme il connoissoit parfaitement le pays, il prit le chemin de Gaza, & surmontant la douleur que lui causoient ses blessures, il marcha sans s'arrêter pendant tout le jour. Lorsque la nuit fut venue, il mit pied à terre, il banda ses plaies, &, après s'être nourri de quelques dattes qu'il fit tomber d'un palmier, posant sur sa tête son bouclier, il essaya de s'endormir. Mais la douleur de ses blessures, & encore plus le dépit cruel qui dévoroit son cœur, ne lui permirent de s'assoupir qu'au milieu de la nuit. Comme il dormoit encore, il entendit une voix qui, l'appellant par son nom, lui disoit : Soliman, quel temps prenez-vous, quel lieu choisissez-vous pour vous livrer au sommeil ? Pouvez-vous en goûter la douceur pendant que vos Etats sont en la puissance de vos fiers ennemis ? Pouvez-vous dormir sur cette même terre, où les corps de vos soldats sont étendus sans sépulture ? L'affront que vous venez de recevoir vous permet-il d'attendre ainsi le jour entre les bras d'un sommeil paisible ?

A ces paroles Soliman se réveille en sursaut, il ouvre les yeux, & voit devant lui un homme d'un âge extrêmement avancé. Eh ! qui es-tu, fantôme importun, lui dit le Sultan ? qui es-tu, pour venir ainsi troubler mon repos ? Quel intérêt prends-tu aux outrages que j'ai reçus, & au ressentiment que j'en dois avoir ? Seigneur, lui répond le vieillard, je suis un homme à qui vos desseins secrets sont connus,

& qui s'intéreſſe à vous plus que vous ne penſez. Excuſez, je vous prie, la maniere dont je vous ai parlé : je ne l'ai fait que pour exciter votre grand courage. Je ſais que vous avez réſolu d'aller joindre l'armée du Soudan, & c'eſt pour vous diſſuader de ce deſſein que je ſuis venu vous trouver. Cette armée n'eſt pas encore en état de marcher ; lorſqu'elle le ſera, ſoit que vous la joigniez ou non, elle ſe mettra auſſitôt en marche ; ainſi votre voyage eſt inutile. Mais, Seigneur, j'ai une entrepriſe à vous propoſer bien plus flatteuſe pour un illuſtre Guerrier tel que vous. Si vous voulez me prendre pour guide, je m'offre à vous conduire dans Jeruſalem, au travers des ennemis qui l'environnent ; & je vous y conduirai même en plein jour, ſans qu'ils puiſſent mettre obſtacle à notre paſſage. C'eſt-là qu'en attendant l'armée d'Egypte, vous pourrez, dès aujourd'hui, avoir occaſion de ſignaler votre héroïque valeur.

L'air & les paroles de ce vieillard imprimerent du reſpect à Soliman. Mon pere, lui dit-il auſſi-tôt, je m'abandonne à votre conduite : menez-moi où il vous plaira, je ſerai toujours prêt à marcher où il y aura plus de travaux à eſſuyer, & plus de gloire à acquérir. Le vieillard loua le courage du Sultan, &, après avoir verſé ſur ſes plaies un baume ſalutaire qui les guérit, il lui rendit en un moment ſa premiere vigueur ; allons, dit-il, partons : déjà le ſoleil eſt prêt de commencer ſa courſe. Ils montent enſuite l'un & l'autre ſur un char qui n'étoit pas éloigné. Le vieillard prend en main les rênes, il anime les chevaux de ſa voix. Ces courſiers merveilleux blanchiſſent les mords d'écume ; le feu leur ſort par les yeux & par les narines. Ils partent avec une telle rapidité, que les roues ne laiſſent après elles aucune tra-

ce ſur la pouſſiere ; &, par un prodige encore plus ſurprenant, l'air ſe condenſant tout d'un coup, il ſe forme autour du char un nuage ſi épais & ſi ſolide, que les pierres lancées par les plus fortes machines n'auroient pu le pénétrer. Ce nuage néanmoins eſt tranſparent, mais ſeulement pour ceux qui ſont dans le char, de maniere que ſans être vus, ils peuvent aiſément voir tout ce qui ſe paſſe au dehors.

Le Sultan, ſurpris de ces merveilles, garda quelque temps un profond ſilence ; enfin ſe tournant vers ſon conducteur : O vous ! lui dit-il, qui connoiſſez les penſées les plus ſecrettes des hommes, vous à qui il ſemble que la nature ſoit aſſujettie, s'il vous a été donné du Ciel de lire dans l'avenir, apprenez-moi quelle doit être la fin de cette guerre terrible, qui embraſe aujourd'hui l'Aſie ? Mais avant toutes choſes, commencez par diſſiper mon étonnement : dites-moi votre nom, que je ſache qui vous êtes, & par quels moyens admirables vous opérez ces prodiges dont je ſuis témoin. Il me ſera aiſé de ſatisfaire une partie de vos deſirs, lui répondit le vieillard ; je m'appelle Iſmen, & parce que j'ai acquis quelque capacité dans les ſciences ſecrettes auxquelles je me ſuis appliqué toute ma vie, il a plu aux Syriens de me ſurnommer le magicien. Pour ce qui eſt de connoître l'avenir, il n'y a ni application ni effort d'eſprit qui puiſſe faire acquérir aux foibles mortels cette ſcience ſublime. Un voile impénétrable aux yeux des hommes couvre les arrêts du deſtin. Nous devons employer nos efforts pour écarter les maux qui nous menacent, & pour nous procurer les biens où nous aſpirons. C'eſt ainſi que les hommes courageux ſavent ſe faire eux-mêmes un heureux ſort. C'eſt ainſi, Seigneur, qu'en ſuivant les mouvements de votre grand courage, en agiſſant avec prudence,

prudence, fermeté & confiance, vous devez tout espérer & tout attendre de la fortune.

Je vous dirai cependant, continua-t-il, ce que j'entrevois comme au travers d'un nuage. Avant qu'un grand nombre d'années s'écoule, il me semble qu'un Monarque fameux tiendra l'Egypte sous ses loix. Toutes les vertus morales & civiles seront en ce Héros. Sous son heureux empire fleuriront les sciences & les arts. Aussi redoutable dans la guerre qu'aimable dans la paix, il sera l'effroi des Chrétiens. Je vois leurs armées défaites & leurs conquêtes renversées. Ce Guerrier invincible contraint les restes malheureux de ces usurpateurs à se réfugier dans une isle: l'Asie est pour jamais délivrée de leur odieuse tyrannie; & cet invincible Guerrier, ce Monarque illustre, ce Héros, Seigneur, naîtra de votre sang. Ces paroles d'Ismen exciterent dans l'ame du Sultan un sentiment mêlé de joie & de jalousie. Que ce Guerrier est heureux, s'écria-t-il! Que je porte d'envie au Héros que le Ciel destine à de si grandes choses! Mais enfin, reprit-il un moment après, quel que soit le sort qui m'est réservé, mon courage ne se démentira point. Les astres s'écarteront de leurs cours, avant que je cesse d'être inébranlable à tous les coups de la fortune.

En s'entretenant de cette maniere, ils arriverent bientôt à la vue du camp des Chrétiens. Quel cruel spectacle s'offrit alors aux yeux de Soliman! il vit ses enseignes déchirées, traînantes dans la poussiere, & les corps de ses plus chers amis que les vainqueurs fouloient aux pieds en les dépouillant de leurs armes. D'un côté, les Chrétiens rendoient à ceux de leurs gens qui étoient péris dans le combat des honneurs funebres, accompagnés de toute la pompe d'un triomphe; & de l'autre ils li-

vroient confusément aux flammes les corps des Arabes & des Turcs, en insultant à leur défaite. Le fier Sultan ne put soutenir cet indigne spectacle, il mit aussi-tôt l'épée à la main, & sautant à bas du char, il vouloit attaquer seul une armée victorieuse ; mais Ismen retint son courage impétueux, & l'engagea, quoiqu'avec peine, à remonter auprès de lui. Ils poursuivirent leur route ; & laissant le camp derriere eux, ils arriverent à la montagne de Sion. Alors ils descendirent du char, qui disparut à l'instant, & ils marcherent toujours enveloppés de ce nuage qui les déroboit à la vue des hommes.

Lorsqu'ils furent parvenus au pied de la montagne, du côté opposé au couchant, le magicien s'arrêta vis-à-vis d'un endroit où étoit l'ouverture d'un souterrein taillé dans le roc. Comme depuis plusieurs siecles ce chemin secret n'avoit point été fréquenté, les herbes & les ronces en couvroient absolument l'entrée, de sorte qu'Ismen fut obligé d'écarter d'une main ces broussailles qui embarrassoient son passage, tandis que de l'autre prenant Soliman, il l'invita à le suivre sans crainte dans ce lieu ténébreux. L'entrée en étoit si basse que le Sultan, se voyant réduit à se courber jusqu'à terre pour y pouvoir passer, dit au Magicien : par quel étrange chemin me conduisez-vous ? Si vous m'aviez laissé faire, mon épée m'en auroit ouvert un bien plus facile au travers de nos ennemis. Seigneur, lui répondit Ismen, ne dédaignez point de passer par où le grand Hérode a souvent passé lui-même. Ce Prince si recommandable par sa profonde politique & sa rare valeur, fit autrefois creuser le chemin que vous voyez, pour tenir en bride ses sujets indociles. De la tour qu'il éleva en l'honneur de son illustre ami Marc-Antoine, il se rendoit par cette

route ſecrete, & dans le Temple, & hors de la Ville; & c'eſt par-là qu'il introduiſoit dans Jeruſalem, ou qu'il en faiſoit ſortir, autant de troupes qu'il le jugeoit utile à ſes deſſeins. De tous les hommes qui vivent aujourd'hui, je ſuis le ſeul à qui ce ſouterrein ſoit connu; il va nous conduire au lieu où Aladin tient préſentement ſon conſeil avec ſes principaux Officiers. Le Roi & ſes Miniſtres ſont également conſternés de ce qui s'eſt paſſé la journée derniere. Vous pourrez, ſans être vu de perſonne, entendre tout ce qui ſe dira dans cette aſſemblée; &, lorſque vous le jugerez à propos, vous paroîtrez, Seigneur, & ranimerez par votre préſence leur courage abattu.

Iſmen ayant ainſi parlé, s'avança le premier dans cette obſcure caverne; Soliman le ſuivit. Ils furent contraints d'abord de marcher preſqu'en rampant; mais trouvant la route élevée à meſure qu'ils avançoient, ils marcherent dans la ſuite avec plus de facilité. Environ à la moitié du chemin ils trouverent une porte que le Magicien ouvrit. Elle étoit au pied d'un eſcalier qu'une foible lumiere éclairoit à peine. Cet eſcalier les conduiſit dans un lieu ſpacieux qu'ils traverſerent, & delà ils monterent à la ſalle du conſeil. Au moment qu'ils y entrerent, Aladin commençoit à parler de cette ſorte aux Officiers qui l'environnoient: Il faut avouer, mes amis, que la funeſte journée d'hier a ruiné toutes nos eſpérances. Notre unique reſſource eſt à préſent dans le ſecours que nous a promis le Soudan d'Egypte. Mais le péril qui nous preſſe, peut-il nous permettre d'attendre un ſecours incertain ou du moins éloigné? C'eſt de quoi nous avons à délibérer enſemble; c'eſt ſur cela que je prie chacun de vous de me dire ſon avis avec liberté.

Après qu'Aladin ſe fut ainſi expliqué, il s'é-

leva dans l'assemblée un petit murmure semblable au bruit des feuilles qu'agite un vent léger. L'intrépide Argant prenant la parole, fit bientôt cesser ce murmure. Seigneur, dit-il au Roi, pourquoi tentez-vous notre courage ? Personne d'entre nous n'ignore la situation présente de nos affaires : mais, quelque fâcheux que paroisse l'éclat où la fortune nous réduit, c'est en nous seuls qu'il faut mettre toute notre espérance ; &, sans faire plus de cas de la vie qu'elle ne mérite, nous devons tout attendre de notre valeur. Ce n'est pas que je désespere du secours d'Egypte, je suis persuadé au contraire qu'il ne nous manquera pas : le Soudan, mon maître, vous l'a promis, il vous tiendra parole. Ce qui me fait parler ainsi, Seigneur, c'est que je vois avec regret qu'il y en a plusieurs parmi nous qui se laissant entraîner à la crainte, n'ont pas des sentiments tels qu'il convient à des hommes courageux. Le vrai courage non-seulement fait braver la mort, mais même il ne permet jamais qu'on désespere de la victoire. Alors Orcan se leva pour dire son avis. C'étoit un homme d'autorité dans la Ville : il avoit de la naissance, du mérite, & s'étoit autrefois acquis de la réputation dans les armes. Mais ayant depuis quelques années épousé une jeune femme dont il avoit des enfants, l'amour qu'il portoit à son épouse, & les soins de sa famille, lui avoient amolli le courage. Voici de quelle maniere il parla au Roi.

Seigneur, lorsque la hardiesse du discours procede d'un grand cœur, elle n'est point blâmable. Si le brave Argant témoigne dans ses paroles un peu trop de confiance, il fait assez connoître par ses actions quelle est la grandeur de son courage. Mais vous, Seigneur, qui, à une haute valeur joignez une expérience consommée, vous devez modérer cette ar-

deur impétueuſe qui emporte une bouillante jeuneſſe. C'eſt à vous de balancer l'éloignement du ſecours qu'on nous a promis, avec la proximité du péril qui nous menace. C'eſt à vous de voir ſi cette Ville eſt en état de ſoutenir long-temps les attaques de nos ennemis. Nous ſommes à la vérité dans une place que la nature & l'art ont rendue très-forte ; mais ceux qui l'aſſiegent emploient pour s'en rendre maîtres le même art que nous employons pour la défendre. Ils ont élevé de formidables machines, avec le ſecours deſquelles il n'eſt point de place imprenable. J'ignore quel ſera le ſuccès de l'aſſaut qu'ils ſe préparent à nous donner. D'un côté, la valeur de nos troupes me donne de l'eſpérance, & de l'autre l'incertitude des armes me fait appréhender. D'ailleurs, la diſette des vivres ne doit-elle pas nous alarmer ? Le convoi qui nous vint hier, bien qu'il paroiſſe conſidérable, l'eſt peu néanmoins par rapport au grand nombre d'habitants que renferme cette Ville. Cependant il faudra qu'il ſuffiſe juſqu'à l'arrivée du ſecours ; nous n'en avons plus d'autre à eſpérer : que deviendrons-nous donc ſi ce ſecours, ſur lequel nous comptons, vient à nous manquer ?

Mais je veux croire que le Soudan tiendra ſa parole ; je ſuppoſe que le ſecours viendra au temps précis que nous l'attendons ; ce ſera donc alors la force des armes qui décidera de notre ſort. Notre liberté dépendra de la victoire que nous aurons à remporter ; & c'eſt de ces Guerriers tant de fois vainqueurs des Syriens, des Arabes, des Perſans & des Turcs, qu'il faudra triompher. Vous ſavez, brave Argant, combien ils ſont redoutables. La vaillante Clorinde le ſait auſſi bien que vous. Malgré vos efforts magnanimes, vous avez été ſouvent contraints l'un & l'autre de leur céder le champ

de bataille. Il n'y a perſonne parmi nous qui puiſſe ſe vanter de n'avoir jamais fui devant ces terribles adverſaires. Je dirai plus, & les regards menaçants qu'Argant fait tomber ſur moi ne m'empêcheront pas de dire hardiment ce que m'arrache le zele ſincere que j'ai pour mon Prince & pour ma Patrie. Je crois reconnoître à des marques évidentes que nos ennemis ſont protégés du Ciel, & qu'il n'y a point d'obſtacles que Dieu n'ait entrepris de leur faire ſurmonter. O que le Roi de Tripoli fut ſage de traiter avec les Chrétiens! & que le Sultan des Turcs, au contraire, a eu d'imprudence de ſe livrer aux mouvements d'un courage aveugle qui a cauſé ſa perte! Car, enfin, ſi le fier Soliman n'eſt pas péri dans le combat, il eſt préſentement chargé de fers, ou contraint de chercher ſon ſalut dans une honteuſe fuite; au lieu qu'il pouvoit, en ſe ſoumettant à des conditions ſupportables, éviter tous ces maux.

C'eſt ainſi qu'Orcan, n'oſant dire ouvertement ce qu'il penſoit, faiſoit néanmoins aſſez entendre qu'il falloit traiter avec l'ennemi, & lui demander la paix. Soliman l'écoutoit avec une impatience dont il n'étoit déjà plus le maître, lorſqu'Iſmen ſe tournant vers lui: Seigneur, lui dit-il, vous entendez de quelle maniere on parle de vous: ſouffrirez-vous plus long-temps un diſcours qui doit exciter votre indignation? C'eſt tout ce que j'ai pu faire, lui répondit le Roi de Nicée, que de me contenir juſqu'à ce moment. Auſſi-tôt le nuage qui les couvroit ſe diſſipa. Le Sultan s'avança fiérement au milieu de l'aſſemblée, & élevant ſa voix: Voici, dit-il, celui de qui on parle. Voici Soliman, non fugitif, ni chargé de fers, tel qu'il plaît à ce lâche harangueur de le repréſenter; mais Soliman, qui, après avoir

fait couler des flots de sang chrétien ; se voyant seul au milieu d'un camp ennemi, a su se faire jour avec son épée au travers de ceux qui s'opposoient à son passage. Si Orcan ose soutenir le contraire, me voilà prêt à le faire repentir de son imprudence. Et si lui ou quelqu'un de ses pareils est assez traître à sa patrie pour mettre en avant quelque proposition de paix, permettez, Seigneur, dit-il en s'adressant au Roi, permettez que, pour le punir de sa perfidie, je lui ôte ici la vie de ma propre main. On verra les loups habiter avec les agneaux ; les serpents & les colombes se trouveront en un même nid, avant qu'on voie Soliman entendre à aucun traité avec d'odieux ennemis.

En parlant de cette maniere, le Prince Turc tenoit la main sur la garde de son épée. Chacun le regardoit avec étonnement & avec crainte. Il prit ensuite un air plus tranquille, & dit au Roi : Espérez tout, Seigneur, il vous est venu un secours qui n'est pas à mépriser : Soliman est avec vous. Aladin, qui s'étoit déjà levé pour aller au devant du Sultan, lui répondit : vaillant Prince, cher & fidele ami, quelle joie pour moi de vous voir en ces lieux ! j'oublie mes malheurs passés, & n'en crains point à l'avenir de nouveaux. Si l'aveugle fortune ne se déclare pas ouvertement contre nous, vous êtes sans doute également capable de me conserver ma couronne, & de reconquérir vos états. En achevant ces mots, il l'embrassa affectueusement ; &, pour lui faire plus d'honneur, il le fit asseoir à sa droite, sur son propre trône, & mit Ismen à sa gauche. La valeureuse Clorinde vint aussi-tôt saluer le Sultan. Tous les principaux Chefs des Sarrazins lui rendirent leurs respects : l'Arabe Ormus, qui le jour d'auparavant avoit introduit le convoi

dans la Ville, étoit avec eux. Le seul Argant se tint dédaigneusement à sa place, sans faire au Sultan la moindre civilité. Il regardoit de travers un rival dont la valeur excitoit depuis long-temps sa jalousie, & ses regards étoient semblables à ceux d'un lion qui repose. Pour Orcan, la crainte s'étoit tellement emparée de son ame, qu'il n'osoit seulement pas lever les yeux sur le terrible Soliman.

Pendant que cela se passoit dans Jerusalem, le Général de l'armée Chrétienne; après l'entiere défaite de ses ennemis, & les derniers devoirs rendus aux siens, aspirant à une gloire encore plus éclatante, avoit ordonné à ses troupes de se tenir prêtes pour donner dans deux jours un assaut général à la Ville. Comme il avoit reconnu que ces Guerriers qui avoient déterminé la victoire à se déclarer pour son parti, étoient les mêmes qui, séduits par les charmes d'Armide, avoient quitté le camp pour suivre cette Princesse, & que le brave Tancrede étoit aussi parmi eux, il leur envoya dire à tous de venir le trouver. Godefroy, accompagné seulement du vénérable Pierre, & d'un petit nombre de ses plus sages Officiers, leur fit un accueil plein de bonté; & puis il leur dit: Apprenez-moi, mes amis, quelles ont été vos aventures depuis que vous nous avez quittés. Dites-nous par quel heureux hasard vous vîntes hier nous apporter un secours si glorieux pour vous, & si utile à toute l'armée. La honte de leur faute les retint quelque temps les yeux baissés & dans le silence; enfin, Guillaume, fils du Roi d'Angleterre, prenant la parole, dit à Godefroy:

Seigneur, lorsqu'Armide fut partie avec les dix Guerriers qui l'accompagnoient, moi & les autres qui n'étions pas du nombre de ceux que le sort avoit élus, nous sortîmes du camp, sans nous être communiqué notre dessein, & allâmes joindre pendant la nuit cette artificieuse Princesse. Il

faut avouer notre aveuglement : malgré l'extrême jalousie que nous avions les uns des autres, les mêmes regards affectés, les mêmes discours séduisants, qui nous avoient attirés sur les pas d'Armide, surent nous tenir auprès d'elle. Nous arrivâmes à sa suite dans ces lieux infortunés, où jadis le feu du Ciel consuma quatre Villes criminelles. L'air qu'on y respire est empesté. Ce pays, autrefois si terrible, n'est présentement qu'un lac infect ; les eaux en sont si noires & si épaisses, que les corps les plus solides y surnagent. Au milieu de ce lac est un château où l'on ne peut aborder que par un pont fort étroit. C'est-là que la Princesse de Damas nous conduisit. Mais, Seigneur, notre surprise fut extrême, lorsqu'étant entrés dans ce château, nous commencâmes à y respirer un air aussi pur & aussi délicieux que celui du dehors étoit corrompu : tout nous parut riant dans cette charmante demeure. Le marbre & les plus précieux métaux y sont prodigués. Des jardins toujours fleuris & toujours verds y sont arrosés par d'agréables ruisseaux. Sous un ombrage impénétrable aux rayons du soleil, le chant des oiseaux & le murmure des fontaines invitent sans cesse à se livrer aux douceurs du sommeil. Dans ces lieux enchantés, Armide nous fit préparer un magnifique repas : tout ce que la terre & les eaux fournissent de plus rare, tout ce que la nature produit de plus exquis dans les différentes saisons de l'année, nous fut servi par cent jeunes filles d'une beauté singuliere.

Enivrés d'amour & de plaisirs, nous avalions à longs traits le poison qui partoit des yeux perfides de cette enchantereſſe, lorsque se levant de table, elle nous dit d'un air doux & gracieux qu'elle nous quittoit pour un moment. Nous la vîmes en effet revenir peu de temps après,

mais avec un air bien différent de celui qu'elle avoit en nous quittant. Ses regards étoient sérieux & séveres. D'une main elle tenoit une baguette, & de l'autre un livre dans lequel elle lisoit tout bas. Je sentis alors de nouvelles pensées & de nouvelles inclinations prendre dans mon ame la place de celles que j'avois auparavant. Un changement pareil se fit dans la figure de mon corps : je ne sais par quel art mes bras & mes jambes se réunissant, je me vis enveloppé d'une peau couverte d'écailles. En un mot, Seigneur, d'homme que j'étois, par une incroyable métamorphose, je devins un poisson, & m'élançai aussi-tôt dans les eaux comme dans mon élément naturel. Tous mes compagnons eurent le même sort. Nous ne demeurâmes pourtant pas long-temps revêtus de cette étrange forme. Il plut bientôt après à la magicienne de nous rendre notre premiere figure, & de nous faire redevenir hommes. Vous voyez, nous dit-elle ensuite, quel est mon pouvoir, vous venez de l'éprouver. Je puis, avec la même facilité, vous changer en bêtes sauvages, en arbres ou en fontaines, & vous priver pour jamais de votre forme ordinaire. Votre sort est entre mes mains : craignez, malheureux, de vous attirer mon courroux ; il n'est pour vous en garantir qu'un unique moyen, le voici. Il faut que renonçant à Jesus-Christ, vous embrassiez ma religion, & que vous consentiez à prendre les armes contre le parti pour lequel vous avez jusqu'à présent combattu : à cette condition seule vous pouvez évitet les maux terribles qui vous menacent. Une pareille proposition nous fit horreur à tous ; le lâche Raimbaud fut le seul qui eut la foiblesse de s'y soumettre. Armide voyant nos refus, nous fit enfermer dans une obscure-

prison. Quelques jours après, Tancrede attiré par son malheur dans cette demeure fatale, y fut enfermé comme nous. Mais, le lendemain de son arrivée, la Princesse de Damas ayant reçu du Roi son oncle une lettre par laquelle il lui conseilloit de nous renvoyer au Soudan d'Egypte, elle nous fit aussi-tôt partir dans cette intention.

Nous marchions chargés de fers au milieu de cent soldats qui nous conduisoient, lorsque notre bonne fortune nous fit rencontrer l'invincible Renaud. Cet incomparable Guerrier dont la gloire s'accroît chaque jour, ne nous eut pas plutôt reconnus, qu'il entreprit de nous délivrer. Il attaqua les Gardes, & les défit en un moment. La fuite en sauva quelques-uns, le reste tomba sous ses coups. Il nous fit ensuite revêtir des armes dont les morts étoient couverts, & c'étoient nos propres armes dont on nous avoit dépouillés. Quand nous n'aurions point vu le jeune Héros à qui nous devons notre liberté, sa prodigieuse valeur nous l'auroit aisément fait reconnoître; mais nous l'avons vu, nous lui avons parlé; ainsi rien n'est plus faux que le bruit qui s'est répandu de sa mort. Renaud est plein de vie; il n'y a que trois jours qu'il s'est séparé de nous pour se retirer à Antioche, après avoir auparavant quitté ses armes, qui étoient rompues en plusieurs endroits, & toutes souillées du sang de nos conducteurs.

Le Prince d'Angleterre avoit à peine cessé de parler, que le vénérable Pierre, qui étoit dans l'assemblée, fut rempli de l'esprit de Dieu; l'avenir se découvrit aux yeux de ce saint homme. Un éclat extraordinaire se répandit sur son visage; &, lorsqu'il ouvrit la bouche pour faire entendre ce que le Ciel lui inspiroit, le son de sa

voix lui attira le respect & l'attention de tous ceux qui étoient présents. N'en doutez point, dit-il, Renaud est vivant ; ce qui a donné lieu au bruit de sa mort, étoit un artifice de la trompeuse Armide. Non-seulement Renaud vit encore, mais même le Ciel le destine à exécuter les plus grandes choses. Ce qu'il a fait jusqu'à présent n'est que les prémices de ce qu'il doit faire un jour. Je le vois qui prend en main la cause de l'Eglise qu'un Empereur impie veut opprimer. Sous les ailes de l'aigle qu'il porte sur son casque, Rome trouve un sûr asyle. De ce Guerrier invincible naîtront des fils dignes de lui ; & de ceux-ci il en naîtra d'autres qui hériteront du courage & des vertus de leurs peres. Nos Temples sacrés, nos souverains Pontifes n'auront point de plus zélés défenseurs. Humilier l'orgueil, punir l'injustice, protéger l'innocence, sera à jamais le caractere de son illustre postérité. C'est par-là que l'aigle de la maison d'Est portera son vol au dessus des nues, & sa gloire jusqu'au Ciel. Il a été donné à Renaud & à ses descendants d'être toujours vainqueurs en combattant pour notre sainte Religion. Dieu ne permettra point que nous soyions plus long-temps privés d'un si puissant secours. Il veut que le jeune Héros qui nous a quittés, soit rappellé, pour terminer avec nous notre glorieuse entreprise.

Ces paroles prophétiques du vénérable Solitaire acheverent de rassurer les esprits au sujet de Renaud, & remplirent de joie toute l'assemblée. Le seul Godefroy paroissoit absorbé dans une profonde rêverie : l'assaut qu'il devoit incessamment faire donner à la Ville, occupoit toutes ses pensées. La nuit

étant venue bientôt après inviter les mortels à se délasser des travaux du jour, chacun se retira chez soi pour s'abandonner aux douceurs du sommeil ; mais les soins & les inquiétudes du Général de l'armée ne purent lui permettre d'en goûter parfaitement les charmes.



CHANT XI.

DANS le dessein de donner à la Ville un rude assaut, Godefroy ne songeoit qu'à mettre en état ses machines de guerre, lorsque le vénérable Solitaire vint le trouver, & le tirant à l'écart, lui parla de la sorte. Il me semble, Seigneur, que vous ne commencez pas votre entreprise par où vous la devriez commencer. Avant que d'opposer à nos ennemis des armes terrestres & fragiles, ne devrions-nous pas employer contr'eux les armes immortelles? Mettons de notre côté la milice invincible du Ciel : implorons le secours des Saints & des Anges. Indiquez par tout le camp des prieres publiques : ordonnez que les Ministres des Autels marchant en cérémonie, chantent des Hymnes & des Cantiques à la gloire de l'Eternel. Vous les suivrez, Seigneur, accompagné des principaux Chefs de l'armée, & votre exemple inspirera la piété dans le cœur de tous les soldats. Commençons par nous rendre le Ciel propice; c'est le plus sûr moyen de remporter une glorieuse victoire. Godefroy approuva son zele. Serviteur de Jesus-Christ, lui dit-il, votre avis est très-sage, il faut le suivre : je vais inviter tous les Chefs à se rendre auprès de moi : vous, cependant, allez trouver Guillaume & Ademart, nos souverains Pasteurs, & chargez-vous avec eux de tout ce qui regarde cette sainte cérémonie.

Le lendemain on vit tous les Prêtres vêtus de longs habits de lin s'assembler au lieu où l'on avoit coutume de célébrer le divin Sacri-

face. Ils marcherent enſuite en deux files, chantant alternativement les louanges du Seigneur. Pierre portoit à leur tête ce ſigne reſpectable que les Anges même réverent. Les deux Pontifes, Guillaume & Ademart, marchoient les derniers, couverts d'habits magnifiques. Après eux venoit le Général de l'armée ſeul. Il étoit ſuivi par ſes principaux Capitaines, marchant deux à deux & avec ordre; enfin la foule des ſoldats fermoit cette pieuſe marche. On n'entendoit point alors le ſon des trompettes, ni des autres inſtruments de guerre; les voix & les chants des Chrétiens faiſoient ſeuls retentir les airs. Trinité ineffable, diſoient-ils, Dieu tout-puiſſant, nous vous adreſſons nos vœux. Vierge immaculée, qui dans vos ſacrés flancs avez conçu votre Créateur, daignez être notre médiatrice auprès de lui. Vous que notre divin Rédempteur a jugée digne de lui préparer les voies ſur la terre, préſentez-lui nos hommages. Prince de ſes Apôtres, à qui il a confié les clefs du céleſte ſéjour, & qui les avez tranſmiſes enſuite à vos dignes ſucceſſeurs, ſoyez-nous favorable. Vous qui avez répandu par tout le monde ſa doctrine ſalutaire, vous qui en avez atteſté la vérité par votre ſang; & vous, chaſtes Epouſes de l'Agneau ſans tache, intercédez pour nous. Vous tous enfin qu'une vie ſainte a rendus participants de la gloire éternelle, offrez au Seigneur les humbles prieres que nous lui adreſſons, faites qu'il exauce nos vœux.

En chantant de cette maniere, les Chrétiens ſortent de leurs retranchements. Ils tournent leurs pas vers la montagne des Oliviers, qui eſt à l'Orient de la Ville, & qui en eſt ſéparée par la vallée de Joſaphat. Pendant toute leur marche, ils font mille fois répéter aux

échos le sacré nom de JESUS & celui de sa sainte Mere. Les Sarrazins, du haut de leurs murailles, furent témoins de cette pompe. La nouveauté du spectacle les surprit : ils garderent quelque temps le silence, ensuite ils pousserent de grands cris, insultant par des blasphêmes à la Religion des fideles. Mais ceux-ci se voyant hors de la portée du trait de leurs ennemis, ne firent pas plus d'attention à leurs voix qu'on n'en fait d'ordinaire au bruit que fait une multitude d'oiseaux criards, & poursuivirent tranquillement leur marche vers le sommet de la montagne. Lorsqu'ils y furent arrivés, les Prêtres y dresserent un Autel : Guillaume, Evêque d'Orange, y célébra l'auguste sacrifice, à la vue de toute l'armée. Cette cérémonie étant achevée, les Chrétiens reprirent dans le même ordre le chemin de leur camp.

Godefroy retint à dîner avec lui tous les Chefs de l'armée qui l'avoient reconduit jusqu'à sa tente ; &, pour faire plus d'honneur au sage Comte de Toulouse, il le fit placer à table vis-à-vis de lui. Sur la fin du repas il déclara à ses conviés le dessein où il étoit de faire attaquer la Ville le lendemain. Tenez-vous prêts pour l'assaut, leur dit-il, faites que tous les Guerriers qui marchent sous vos ordres soient demain matin en état de combattre. Nous donnerons le reste de cette journée aux préparatifs & au repos : le péril & la gloire feront le partage de la journée de demain. Aussi-tôt les Hérauts publierent par tout le camp l'ordre du Général. Le reste du jour fut employé à disposer tout pour l'attaque de la Ville. La nuit étant venue, le sommeil répandit ses charmes assoupissants sur les yeux des soldats ; il répara leurs forces abattues par les travaux du jour, & renouvella leur vigueur.

Les

Les ténebres n'avoient pas encore fait place aux premiers rayons de l'aurore : tout étoit tranquille & dans les bois & dans les plaines, les troupeaux dans leurs paisibles étables les habitants des forêts dans leurs antres, & les oiseaux sur les branches des arbres goûtoient encore la douceur du repos, lorsque le son de la trompette vint exciter les Chrétiens à s'arracher des bras du sommeil pour se revêtir de leurs armes. Godefroy s'étant levé promptement, se fit armer à la légere comme un simple fantassin. Il ne voulut pas ce jour-là prendre sa cuirasse ni les autres armes pesantes dont il se couvroit d'ordinaire. En vain le Comte de Toulouse, qui pénétroit son dessein, lui dit, qu'étant Général de l'armée, il ne devoit pas exposer mal-à-propos une vie aussi précieuse que la sienne. En vain il lui représenta que la gloire de monter des premiers sur la breche ne pouvoit convenir qu'à des Guerriers subalternes, & qu'elle étoit au-dessous de la dignité suprême dont il étoit revêtu. Comte, lui répondit Godefroy, lorsque dans Clermont le souverain Pontife Urbain me ceignit l'épée pour la défense de la foi, je m'engageai tacitement à servir Jesus-Christ, non en qualité de Général, mais comme le moindre soldat de l'armée ; c'est-à-dire, à exposer ma vie sans crainte, & à employer pour sa gloire toute la force de mon bras ; il est juste que je tâche de remplir aujourd'hui de si saints engagements. Je vais faire avancer les troupes : je vais donner tous les ordres nécessaires pour l'assaut ; mais, après que je me serai acquitté des devoirs d'un Général, trouvez bon que je m'acquitte de ceux d'un soldat. J'espere que le Ciel, pour qui je vais exposer mes jours, aura soin de les conserver.

Telle fut la résolution de Godefroy. Eu-

douin & Euſtache ſes deux freres, & tous les Chefs de l'armée, à l'exemple de leur Général, ſe couvrirent auſſi-tôt d'armes légeres, comme étant plus propres au genre de combat qui s'alloit donner.

Cependant les Sarrazins ne doutant plus qu'ils ne fuſſent attaqués, étoient accourus ſur les murailles du côté du nord, qui étoit le ſeul par où la Ville pouvoit être forcée. Aladin avoit ordonné non-ſeulement que tous les hommes en âge de porter les armes ſe rendiſſent en cet endroit, mais même il y avoit fait marcher les enfants & les vieillards, afin qu'ils rendiſſent à leur patrie, dans un beſoin ſi preſſant, tous les ſecours qu'on pourroit tirer de la foibleſſe de leur âge. Pour cet effet ils portoient ſans relâche ſur les remparts des traits, des pierres, de la chaux bouillante, du ſouffre & du bitume. La muraille étoit couverte d'hommes, & garnie de machines de guerre, d'armes & de tout ce qui étoit néceſſaire pour repouſſer l'attaque. On y voyoit le fier Sultan des Turcs, qui, par ſa taille avantageuſe, excédoit la hauteur des créneaux de la moitié du corps. Le Circaſſien Argant y paroiſſoit comme un énorme géant. La vaillante Clorinde s'étoit placée ſur la tour angulaire; elle avoit derriere les épaules un carquois: brûlant d'impatience de voir les Chrétiens à portée de ſes traits, d'une main elle tenoit une fleche, & de l'autre ſon arc déjà tendu. Dans cette poſture terrible on l'eût priſe autrefois pour la redoutable Déeſſe de Delos. Le Roi ſe tranſportoit par-tout avec une activité & une vigueur au-deſſus de ſon âge, il fortifioit d'hommes & d'armes les endroits les moins garnis; il encourageoit ſes gens, & n'oublioit rien, ſoit par ſes diſcours, ſoit par ſes ſoins, de ce qui pouvoit lui aſſurer la victoire.

Dans le même temps les femmes de la Ville, saisies de crainte, ayant rempli les Mosquées, tâchoient de rendre le Ciel favorable à leur parti. O Dieu! disoient-elles, arrachez des mains de nos ennemis les armes qu'ils ont prises pour abolir la loi de votre saint Prophete. Faites, Seigneur, que ces impies périssent au pied des murailles dont ils ont entrepris de se rendre maîtres. Mais leurs cris ne furent entendus que dans la nuit éternelle; ils ne pénétrerent point jusqu'au Ciel.

On découvrit bientôt des remparts l'armée Chrétienne qui s'avançoit. L'Infanterie marchoit sur deux colonnes, entre lesquelles on voyoit rouler ces effroyables machines que Godefroy avoit fait construire: les unes devoient lancer des pierres & des traits sans nombre; les autres étoient destinées à ébranler par leur choc & à abattre les murailles de la Ville. Derriere les gens de pied étoit la Cavalerie, dont plusieurs escadrons avoient ordre de battre la campagne, pour éviter toute surprise. Lorsque les Chrétiens furent à la portée du trait, l'attaque commença par une horrible nuée de pierres & de fleches qu'ils firent tomber sur les Sarrazins. Cette premiere décharge en mit d'abord un grand nombre hors de combat: un plus grand nombre encore saisis d'épouvante abandonnerent leur poste; de sorte que la muraille parut fort éclaircie. Alors les assaillants, partie se couvrant de leurs boucliers, qu'ils joignoient les uns aux autres en forme de tortue, partie se mettant à l'abri sous le toît des machines de guerre, avancerent avec résolution jusqu'au bord du fossé. Le fond en étoit sec; &, comme les Chrétiens s'étoient munis d'une infinité de fascines, de troncs d'arbres & autres choses propres à le remplir, ils l'eurent bientôt comblé.

L'intrépide Adraſte fut le premier qui ſe couvrant la tête de ſon écu, & de l'autre main prenant une échelle, l'alla hardiment planter au pied de la muraille. Il commença auſſi-tôt à y monter, malgré les pierres & la poix bouillante que les Sarrazins faiſoient pleuvoir ſur lui. Ce vaillant Helvétien, en bute à tous les traits des aſſiégés, étoit déjà parvenu juſqu'à la moitié de la hauteur du mur, lorſqu'un gros caillou lancé de la main d'Argant l'atteignit ſur ſon caſque, & le renverſa ſans ſentiment au pied de l'échelle. Voilà le premier payé de ſa témérité, dit Argant, voyons qui oſera prendre ſa place. Lâches, ajouta-t-il, je vous attends à découvert, venez m'attaquer de même : pourquoi vous cacher ſous vos machines ? Mais elles ne vous ſerviront de rien, vous y périrez tous, ainſi que les bêtes ſauvages dans leurs tanieres.

Ces bravades d'Argant ne font point changer aux Chrétiens l'ordre de l'attaque ; ils continuent de faire avancer les machines, ſans s'expoſer mal-à-propos aux traits des Sarrazins, & ils parviennent enfin à placer au pied des murailles le terrible bélier. Mais, preſqu'au même temps les aſſiégés ayant fait tomber ſur le plus épais de leurs ennemis une prodigieuſe pierre que cent bras vigoureux avoient eu peine à ſoulever, & cette maſſe énorme ayant accablé ſous ſon poids pluſieurs des aſſaillants, les Chrétiens ceſſerent alors de faire la tortue avec leurs boucliers ; ils prirent le parti de combattre à découvert, & aimerent mieux affronter courageuſement la mort que de l'attendre ainſi ſans la voir. Mille échelles furent preſque auſſi-tôt dreſſées contre la muraille ; les uns s'empreſſent d'y monter, les autres s'occupent à ſervir le bélier. Déjà les coups redoublés de cette machine ont ébran-

lé le mur avec tant de violence, qu'il commence à s'entrouvir : mais les assiégés instruits dans l'art de défendre les places, opposent promptement des balles de laine aux efforts du bélier ; ils en amortissent ainsi les coups, & écartent par ce moyen le péril qui les menace.

Depuis le commencement de l'attaque, Clorinde avoit sept fois tendu son arc redoutable, & autant de fois cette superbe Guerriere, dédaignant un but vil & ordinaire, avoit teint ses traits du plus illustre sang qui fût parmi les Chrétiens. Le premier qu'elle frappa fut le plus jeune des fils du Roi d'Angleterre : une fleche lui perça la main droite, malgré le gantelet de fer dont elle étoit couverte. A peine ce jeune Prince étoit-il entré au combat, que, frémissant de dépit, il se vit contraint de l'abandonner. Le Comte d'Amboise, & le vaillant Clotaire, qui commandoient les Français, furent ensuite atteints des cruels traits de la Guerriere, & en eurent l'un & l'autre le corps percé de part en part : celui-ci montant courageusement à l'assaut, reçut le coup mortel dans la poitrine ; l'autre l'avoit reçu dans les flancs, étant encore au delà du fossé. Un quatrieme coup perça le bras gauche au Comte de Flandres, pendant qu'il travailloit lui-même à mettre le bélier en état : en vain, pour continuer cette entreprise, il veut arracher de son bras le trait dont il venoit d'être blessé, le fer dentelé resta dans les muscles, & le contraignit de se retirer. L'inconsidéré Ademart, la visiere de son casque levée, regardoit d'assez loin le rude assaut qui se donnoit, lorsqu'il se sentit frapper au front : aussi-tôt il porte la main à l'endroit où il se sent blessé ; mais dans le moment une seconde fleche l'atteignant au même endroit, lui attache la main contre le

visage, & fait tomber ce courageux & saint Prélat baigné dans son sang. Enfin, Palamede touchant déjà de la main le haut des murailles, le septieme trait de la terrible Clorinde l'atteint au dessus de l'œil, lui traverse la tête, & le précipite au pied du rempart, sur lequel il étoit prêt de monter.

Mais ces pertes ne ralentissent point l'ardeur des assaillants. Godefroy avoit fait rouler auprès d'une des portes de la Ville, la plus formidable de ses machines : elle étoit d'une grandeur prodigieuse ; sa hauteur égaloit celle du rempart, & la terrasse de cette machine étoit couverte d'un grand nombre de vaillants hommes. Ainsi que dans un combat naval on voit souvent deux vaisseaux, l'un desquels cherche l'abordage, & l'autre veut l'éviter : tout de même on voyoit les Chrétiens s'efforcer de joindre aux murailles cette monstrueuse tour, pendant que les assiégés n'oublioient rien pour l'en écarter. Le Ciel étoit obscurci des traits qui voloient de toutes parts : les pierres lancées par les frondeurs des deux partis opposés, venant quelquefois à s'entre-choquer, se forçoient les unes les autres à reprendre la route qu'elles avoient déjà tenue. Les Sarrazins cependant, plus mal armés que leurs adversaires, combattoient avec désavantage. On les voyoit tomber comme les feuilles & les fruits encore verds qu'abat une violente grêle ; la plupart lâcherent le pied : mais Soliman tint ferme avec un petit nombre des plus courageux. L'intrépide Circassien accourt aussi-tôt en cet endroit, où le danger paroît pressant : Clorinde y vole aussi, cette vaillante Guerriere veut partager avec ses compagnons le péril & la gloire. Argan s'étant d'abord saisi d'une grosse & longue poutre, fit des efforts surprenants pour empêcher l'effroya-

ble machine d'approcher de la muraille. Mais elle en eſt déjà à une diſtance qui permet aux aſſaillants de faire uſage de leur batterie. Ils commencent par couper avec de longues faulx les cordes qui ſuſpendent les bales de laine ; après quoi le mur demeurant expoſé à la furie du bélier, ne put long-temps ſoutenir un ſi terrible choc, & il s'y fit bientôt une breche conſidérable.

A cette attaque étoit en perſonne le Général de l'armée Chrétienne, couvert d'un grand bouclier dont il ſe ſervoit rarement ; il regardoit l'effet des batteries, & obſervoit avec attention la contenance des aſſiégés. Il remarqua donc que Soliman s'étoit placé ſur la breche afin de la défendre, tandis que Clorinde & Argant, demeurés ſur le rempart, faiſoient tête à ceux qui combattoient au haut de la machine. Une noble ardeur s'empara alors de ſon ame, il ſe tourna vers Sigier qui portoit derriere lui ſes armes, & lui dit : Il eſt temps d'aller à l'ennemi ; la breche me paroît praticable, je vais tâcher d'y monter : donnez-moi promptement un bouclier plus léger & plus commode pour le combat. Godefroy eut à peine proféré ces mots, qu'une fleche l'atteignit & lui perça la jambe à l'endroit le plus nerveux, & où la douleur eſt le plus ſenſible. Ce coup partit de ta main, valeureuſe Clorinde, les Sarrazins eux-mêmes t'en attribuent l'honneur : ils alloient ce jour-là perdre ou la vie ou la liberté ; ton arc redoutable leur conſerva l'une & l'autre. Mais le courageux Général, ſans faire attention à la cruelle douleur que lui cauſoit ſa bleſſure, s'avance le premier vers la breche, & invite les autres à le ſuivre. Il comprit bientôt néanmoins qu'il lui ſeroit impoſſible d'aller plus avant : ſa jambe dont la plaie s'aigriſſoit par le mouvement, commença de s'affoiblir ſous lui :

il sentit qu'il pouvoit à peine se soutenir, & reconnut la nécessité où il étoit de se retirer. C'est pourquoi, faisant signe à Guelfe d'approcher : je vous laisse le commandement, lui dit-il ; une blessure m'oblige à m'éloigner pour quelques moments : remplissez ma place, brave Guelfe ; incessamment je vous rejoints. Il monta aussi-tôt sur un cheval qu'on lui présenta, & s'en alla au camp.

Dès que Godefroy eut quitté le combat, on s'en apperçut au grand désavantage des Chrétiens : il sembloit qu'avec leur Général la fortune se fût éloignée d'eux : leur ardeur se ralentit, & bientôt ils perdirent courage. Les Sarrazins au contraire reprirent cœur ; tous ceux à qui la crainte avoit fait abandonner les remparts, retournerent à leur poste. Les femmes mêmes, animées d'un ardent amour pour leur patrie, excitées par l'exemple de Clorinde, oublierent alors la timidité de leur sexe ; on les vit accourir sur les murailles, & combattre à l'envi des hommes. Mais ce qui contribua le plus à décourager les assaillants, ce fut la blessure de Guelfe qui les commandoit : dans la foule des combattants une pierre démêla ce brave Capitaine, & le porta par terre. Le Comte de Toulouse eut un sort pareil. Eustache, frere de Godefroy, fut aussi dangereusement blessé, & de tous les coups des assiégés, il n'y en eut presque pas un seul qui ne mît hors de combat quelqu'un de leurs ennemis.

Ce changement de la fortune excita l'ardeur impétueuse d'Argant, il éleva sa voix, & insultant aux Chrétiens : Ce n'est point ici Antioche, leur dit-il ; cette nuit favorable à vos artifices, est passée, nous sommes en plein jour, & vous avez en tête des adversaires plus redoutables que ceux à qui vous êtes

alors

alors affaire. Eh quoi ! vaillants hommes, vous pliez ? Une légere réſiſtance eſt capable de vous rebuter ! Qu'eſt donc devenu votre amour pour la gloire ? Ou plutôt, lâches & timides femmes, qu'eſt devenue cette vive ardeur que vous aviez pour le pillage, & qui ſeule animoit vos cœurs. Après avoir parlé de la ſorte, le fier Circaſſien traverſa la breche ; &, comme ſi l'enceinte d'une grande Ville n'eût pas été un aſſez vaſte champ pour exercer ſa fureur, il voulut la répandre au de hors. Mais, avant que de ſortir, il adreſſa ces mots au Sultan des Turcs : Voici le moment qui doit décider entre ma valeur & la tienne ; viens, Soliman, ſuis-moi, ſi tu l'oſes : c'eſt hors de ces murs que la gloire nous attend ; voyons qui de nous deux ſaura le mieux répondre à ſon attente. Soliman piqué de ces paroles, & plus excité encore par la grandeur de ſon courage, ſortit auſſi-tôt avec Argant. Ces deux redoutables Sarrazins fondent à l'inſtant ſur des ennemis déjà découragés, & en font un horrible carnage : ils éleverent en peu de temps un monceau d'armes, de corps morts, d'échelles tronquées, de machines briſées, & en firent au devant de la breche comme un rempart nouveau qui en défendoit l'approche. Loin d'aſpirer encore à la gloire de monter ſur la muraille, les Chrétiens peuvent à peine ſe défendre. Ceux qui attaquoient ſe trouvent eux-mêmes aſſaillis avec tant de furie que, contraints de prendre la fuite, ils laiſſent à la merci des aſſiégés, & leurs machines, & tout l'attirail de l'aſſaut. Alors les deux Guerriers ordonnerent à ceux de la Ville qu'on leur apportât des torches enflammées afin d'embraſer les machines : ils furent incontinent obéi. Telles qu'on dépeint les ſœurs infernales ſortant du noir empire, tel ce couple furieux

la flamme à la main, déjà s'apprêtoit à tout réduire en cendre, lorsque Tancrede vint arrêter leur furie. Du lieu où il combattoit avec ses Italiens, ce Guerrier invincible vit la lueur de la flamme, & reconnut le désordre qui régnoit à la principale attaque. Aussitôt il accourut en cet endroit, où le secours de son bras étoit si nécessaire, &, par une étonnante valeur, il fit changer en arrivant la face du combat.

Pendant qu'avec une fortune diverse les Chrétiens & les Sarrazins combattoient au pied des murailles, Godefroy s'étoit rendu dans sa tente, accompagné de Baudouin, son frere, du fidele Sigier, & de plusieurs autres de ses amis. Dans l'impatience où il étoit de retourner au combat, il voulut lui-même arracher de sa jambe ce trait fatal qui l'avoit contraint de s'en éloigner. Mais le bois de la fleche s'étant rompu, le fer cruel resta dans la plaie. Il déclara alors que, sans aucun égard aux douleurs qu'on lui pourroit causer, on eût à prendre pour le panser la voie la plus prompte. Le sage Érotime aussi-tôt se dispose à lui obéir. Cet homme, chéri des Muses, étoit né sur les rives du Pô; il excelloit dans l'art de guérir les plaies & de rendre la santé aux malades; &, quoique par de doctes écrits il eût pu rendre son nom immortel à cette gloire, il avoit préféré l'avantage d'être utile aux autres. Le courageux Général appuyé sur une lance, immobile, & paroissant comme insensible à la douleur, tendoit la jambe à celui qui le pansoit. Cependant, malgré l'adresse & l'expérience d'Érotime, le succès ne répondit point à ses desirs. Le fer de la fleche restoit toujours dans la plaie, quoique cet homme habile employât pour l'en tirer tous les secrets de son art. Alors l'esprit

céleſte à qui Dieu avoit confié la conduite de Godefroy, pour faire ceſſer les douleurs que devoit cauſer à ce courageux Capitaine une opération ſi longue & ſi difficile, ſe tranſporta ſur le mont Ida. Il y cueillit du dictame, cette herbe fameuſe, dont on dit que la nature ſeule indique aux animaux ſauvages l'admirable vertu. L'Ange en prit & revint en un inſtant au lieu d'où il étoit parti. D'une main inviſible il en exprima le ſuc, & le joignit aux autres ſimples qu'Erotime préparoit; il y ajouta de l'odorante panacée & de l'eau ſalutaire de la fontaine de Lidie. A peine ce merveilleux remede eut-il été appliqué ſur la plaie, que le fer en ſortit de lui-même, le ſang s'étancha, la douleur ceſſa, & la vigueur revint au bleſſé. Ah! Seigneur, s'écria dans le moment Erotime, ce n'eſt point mon art qui vous guérit, une main mortelle ne peut opérer ces prodiges; je reconnois ici l'effet d'une puiſſance ſurnaturelle. Armez-vous promptement, Seigneur, partez, retournez au combat. Auſſi-tôt Godefroy remit ſon caſque ſur ſa tête, de la main gauche il prit ſon écu, & tenant de la droite une forte javeline, il vola, ſuivi de mille Guerriers, où ſon grand courage l'appelloit.

Au travers d'une noble pouſſiere qui s'élevoit ſous ſes pas, les aſſiégés le découvrirent de loin; ils apperçurent l'orage qui venoit fondre ſur eux, & cette vue fit couler un froid mortel dans leurs veines. Les deux furieux Sarrazins, ayant été repouſſés par Tancrede juſques ſur la breche, la défendoient vaillamment contre lui & contre ceux qui l'accompagnoient, lorſque Godefroy arriva au lieu du combat. Il éleva d'abord ſa voix, afin d'annoncer ſon retour aux Chrétiens, & de ranimer leur courage; &, dès qu'il fut à

portée de l'ennemi, il lança sa javeline au terrible Argant. En vain le Circassien y voulut opposer son écu, le fer de la javeline ne s'arrêta pas même à sa cuirasse, il traversa l'un & l'autre & se teignit de son sang. Mais ce Guerrier fougueux arracha le fer de sa plaie, & le lançant à son tour à Godefroy, tiens, lui dit-il, je te renvoie tes propres armes. La javeline destinée à tirer vengeance de l'injure qu'elle venoit de faire, reprend la route qu'elle avoit déjà tenue. Godefroy néanmoins évita le coup, mais Sigier qui étoit derriere lui en fut mortellement atteint; le fer cruel lui perça le gosier. Ce fidele Ecuyer tombe aussi-tôt & expire sans regret à la vie qu'il perd pour son maître. Presque au même moment le Duc de Normandie, ayant été renversé d'un coup de pierre aux yeux de Godefroy, le vaillant Général se livra tout entier à son courage, qu'excitoit encore un juste ressentiment. Il monta l'épée à la main sur la breche, il combattit ses ennemis de pied ferme; &, dans le peu qui restoit de jour, il leur fit éprouver à leur dommage combien son bras étoit redoutable.

Cependant la nuit ayant étendu sur la terre ses voiles pacifiques, vint rendre aux malheureux mortels le repos dont la lumiere du soleil les prive: elle sépara, malgré eux, ces furieux combattants, & mit ainsi fin à cette sanglante journée. Godefroy fit sonner la retraite. Mais, avant de quitter le combat, il donna ordre qu'on emportât les blessés, & qu'on retirât d'auprès des murailles toutes les machines de guerre. La plus grande avoit été tellement exposée aux coups des assiégés, qu'elle en étoit fort endommagée. Il arriva alors à cette formidable machine ce qui ar-

rive quelquefois aux vaiſſeaux, qui, après avoir eſſuyé les dangers d'un long voyage, ſont naufrage à la vue du port; comme on la ramenoit au camp, deux des roues ſe rompirent à la fois, de maniere que tombant ſur ſon eſſieu, elle demeura panchée, ſans qu'il fût poſſible de la conduire plus loin. On la releva auſſi-tôt, & des étaies ſervirent à la ſoutenir. Godefroy, qui avoit deſſein de s'en ſervir le lendemain, fit promptement venir les ouvriers néceſſaires pour la remettre en état, & il établit tout-au-tour de nombreux corps de garde, afin de veiller pendant la nuit à la ſûreté de la machine, & à la défenſe de ceux qui la préparoient. On entendoit de la Ville les coups de marteau: on diſtinguoit les voix des ouvriers, on les voyoit même travailler à la lueur de pluſieurs feux que les Chrétiens avoient allumés pour éclairer l'ouvrage. Ainſi les aſſiégés furent parfaitement inſtruits de l'accident qui venoit d'arriver à leurs ennemis.

CHANT XII.

MALGRÉ les travaux de cette ſanglante journée, ſi-tôt que le combat fut ceſſé, les aſſiégés ne ſongerent qu'à réparer les breches de leurs murailles : les Chrétiens s'occuperent à remettre en état leur machine, & dans la Ville & au Camp, on s'empreſſa également de panſer les bleſſés. Mais, après que les uns & les autres eurent donné à ces ſoins une partie de la nuit, le ſommeil commença de répandre ſur leurs yeux appeſantis la douceur de ſes pavots. L'infatigable Clorinde étoit cependant bien éloignée de ſonger à en goûter les charmes. Quoi ! diſoit en elle-même cette Guerriere inſatiable de gloire, tandis qu'Argant & le Roi de Nicée, affrontant ſeuls une armée entiere, donnoient des preuves ſi éclatantes d'une héroïque valeur, j'ai borné mes efforts à lancer du haut des murailles quelques traits aſſez heureux contre nos ennemis. C'eſt donc là toute la gloire où il m'eſt permis de prétendre ? En attaquant les hôtes des forêts & des montagnes, je fais paroître du courage ; &, lorſque parmi des Guerriers il s'agit de montrer une vraie valeur, je ne fais voir que la foibleſſe d'une femme. Ah ! puiſqu'il eſt ainſi, je dois reprendre l'habit & les occupations qui conviennent à mon ſexe.

Clorinde penſoit de cette maniere au tort qu'elle croyoit avoir fait à ſa gloire, lorſque formant tout-à-coup un projet digne de ſon grand cœur, elle ſe tourna vers Argant qui étoit auprès d'elle, & lui dit : il me vient

une penſée ; je ne ſais ſi le Ciel me l'inſpire, ou ſi les mortels abuſés regardent ſouvent leurs propres deſirs comme une inſpiration divine. Quoi qu'il en ſoit, vous me voyez, Seigneur, dans le deſſein de ſortir le fer d'une main, & la flamme de l'autre, pour aller embraſer la machine que nos ennemis s'empreſſent de réparer. J'ignore le ſort qui m'attend ; mais enfin, pourvu que je rempliſſe mon projet, que le Ciel après cela diſpoſe, à ſon gré, de ma vie. Cependant, généreux Argant, s'il arrive que, dans cette périlleuſe entrepriſe, je trouve la fin de mes jours, je vous demande votre protection pour un vieillard infortuné qui m'a toujours tenu lieu de pere, & pour les femmes déſolées qui étoient attachées à moi. Secourez-les, je vous prie, dans leur malheur, conſolez-les dans leur affliction, & prenez ſoin, après ma mort, de les faire conduire en Egypte. L'âge de l'un & le ſexe des autres ſuffiroient pour vous inſpirer de la pitié, mais c'eſt une grace que je veux devoir à votre ſeule généroſité.

Les paroles de Clorinde ſurprirent Argant, & exciterent en même temps ſon bouillant courage. Vaillante Guerriere, lui répondit-il, prétendez-vous marcher ſeule à cette entrepriſe ? Me croyez-vous donc capable de demeurer tranquillement ici pour voir de loin la flamme que vous aurez allumée ? J'ai été juſqu'à préſent compagnon de vos exploits, je partagerai avec vous la gloire où vous courez, & le péril que vous allez braver. On ne craint pas d'expoſer ſa vie quand on connoît auſſi bien que moi quel eſt le prix d'une mort honorable. Vous avez bien fait voir aujourd'hui, reprit Clorinde, que votre grand courage eſt à l'épreuve de tous les dan-

gers. Mais, Seigneur, ſongez que je ne ſuis qu'une femme, dont la perte ſeroit pour notre parti une diſgrace bien légere, au lieu qu'il ſeroit en vous une perte irréparable. Non, repliqua le Circaſſien, vous combattez en vain ma réſolution. Rien ne peut m'en détourner. Je vous ſuivrai, ſi vous y conſentez; ſinon je pars ſeul, & vais vous prévenir. Clorinde ne s'oppoſa pas davantage à ſes deſirs. Ils allerent à l'inſtant trouver le Roi, qui étoit enfermé avec pluſieurs de ſes Officiers. Seigneur, lui dit la Guerriere, agréez, s'il vous plaît, ce que nous venons vous propoſer; le brave Argant, dont les promeſſes ne ſont jamais vaines, s'engage à réduire en cendres la principale machine des Chrétiens; je l'accompagnerai dans cette entrepriſe; nous n'attendons que vos ordres pour nous mettre en devoir de l'exécuter.

Le Roi auſſi-tôt levant les mains au Ciel: Dieu tout-puiſſant, s'écria-t-il, je vous rends grace de ce que vous daignez jetter un regard favorable ſur vos ſerviteurs. Puiſque vous inſpirez un pareil courage à ceux qui défendent mon Empire, vous avez ſans doute réſolu de me le conſerver. Et vous, généreux Guerriers, quels dons vous puis-je offrir? quelle récompenſe peut être proportionnée à un ſi important ſervice? Il n'y a que la gloire dont vous allez vous couvrir qui puiſſe dignement vous récompenſer; c'eſt elle qui ſera le prix d'une action ſi héroïque. Aladin les embraſſa enſuite l'un & l'autre avec une tendre affection: on voyoit des larmes de joie s'échapper de ſes yeux. Alors le fier Sultan des Turcs prenant la parole: & moi, dit-il, me croit-on incapable de ſeconder les efforts de ces Guerriers? Mon bras eſt-il ſi mépriſable qu'on dédaigne de s'en ſervir? Ah! Seigneur, lui dit Clorinde, ſi vous voulez auſſi

vous exposer avec nous, qui demeurera donc pour la défense de la Ville? Déjà le jaloux Argant se disposoit à faire entendre au Sultan qu'ils viendroient bien sans son secours à bout de leur dessein; mais Aladin le prévint, & parla de cette maniere à Soliman :

Personne ne peut douter, Seigneur, que vous ne fissiez dans cette occasion des exploits dignes de la haute valeur dont vous donnez sans cesse des marques : mais est-il raisonnable que nous exposions ainsi tout-à-la-fois ce que la Ville a de plus braves défenseurs ? Je ne consentirois même pas que ces deux vaillants Guerriers affrontassent le péril où ils veulent courir, si je n'y voyois une espece de nécessité. Nos ennemis, en grand nombre, veillent à la défense de leur machine; & pour les combattre à forces égales, il faudroit sortir contr'eux avec des troupes nombreuses; ce qui ne peut convenir à une expédition dont le succès dépend du secret & de la surprise. Il est plus à propos de confier l'exécution de ce dessein à deux Guerriers dont la valeur peut suppléer au grand nombre, & qui sont capables d'exécuter seuls ce que mille autres ensemble oseroient à peine tenter. Vous feriez sans doute, Seigneur, ce que ces Guerriers vont faire; vous avez un courage également intrépide. Cependant, en ne vous exposant point avec eux, vous n'en aurez pas moins occasion d'acquérir de la gloire. Lorsque Clorinde & Argant auront réussi dans leur entreprise, car je ne doute pas qu'ils n'y réussissent, vous sortirez alors à la tête de nos troupes; cet emploi convient mieux à la dignité royale dont vous êtes revêtu : vous attaquerez les Chrétiens avec votre valeur ordinaire; vous faciliterez la retraite aux

deux Guerriers, qui auront peut-être un preſſant beſoin de votre ſecours, & rentrerez enſuite triomphant dans une Ville dont vous êtes avec eux le plus ferme appui.

Soliman ſe rendit, quoiqu'avec peine, à ces raiſons d'Aladin. Après que le Roi eut parlé, Iſmen s'avançant, dit qu'il étoit d'avis que les deux Guerriers différaſſent de quelques moments l'exécution de leur deſſein, parce qu'en différant, ils ſeroient plus sûrs de trouver leurs ennemis entre les bras du ſommeil. A quoi il ajouta qu'il alloit préparer une mixtion de ſoufre & de bitume, par le moyen de laquelle la machine s'embraſeroit en un inſtant. L'avis d'Iſmen ayant été approuvé, Argant & Clorinde ſe retirerent chez eux, en attendant le moment marqué pour leur départ. Dès que la Guerriere fut dans ſon appartement, elle ſe dépouilla de ſes armes éclatantes; elle en prit qui étoient d'un acier bruni, & dont le caſque n'avoit ni timbre ni panache, & elle mit par deſſus une cotte d'armes noires, préſage funeſte de ſon malheur. C'étoit pour être moins remarquée dans l'obſcurité, que Clorinde en uſoit ainſi. Arſete, ce fidele Eunuque, qui l'avoit élevée dès l'enfance, & qui, malgré ſon grand âge, la ſuivoit par-tout, étoit alors préſent. Il pénétra le deſſein de ſa maîtreſſe, & en fut alarmé. Il la conjura, par les ſervices qu'il lui avoit rendus, & par la tendreſſe qu'il lui avoit toujours témoignée, de renoncer à une ſi dangereuſe entrepriſe; mais ce fut en vain qu'il tâcha de l'en détourner; l'inébranlable Clorinde perſiſta dans ſon deſſein. Ah! Madame, lui dit alors Arſete, puiſque mes prieres ni mes larmes ne peuvent vous empêcher de courir à votre perte, écoutez du moins un

récit que j'ai à vous faire : vous apprendrez sur ce qui vous regarde, des choses que je vous ai cachées jusqu'à présent, mais que je ne dois plus vous taire, parce qu'elles contribueront peut-être à vous faire changer de résolution. La Guerriere prêta une oreille attentive à l'Eunuque, qui commença son récit de cette maniere :

Il y a plusieurs années que le grand Sénape régnoit en Ethiopie, & peut-être y regne-t-il encore aujourd'hui. Ce Prince adoroit Jesus-Christ, ainsi que tous les peuples de son Empire. Il avoit une femme d'une rare beauté ; quoique la Reine fût Ethiopienne, la couleur de son teint ne faisoit point de tort à ses charmes. Sénape l'aimoit avec passion, mais, se défendant mal d'une foiblesse trop ordinaire à ceux qui aiment, il en étoit en même temps extrêmement jaloux. Sa jalousie le porta bientôt à tenir la Reine sa femme enfermée dans le lieu le plus reculé du Palais, afin de la dérober par ce moyen aux regards de tous les hommes. Ayant eu le malheur de tomber quelque temps auparavant dans l'esclavage, j'étois alors au service de cette Princesse, qui, malgré le Mahométisme dont j'ai toujours fait profession, m'honoroit de sa bienveillance. Je fus mis auprès d'elle avec un certain nombre de femmes qui lui étoient nécessaires, & ces femmes & moi nous étions les seules personnes avec qui il lui fût libre d'avoir quelque commerce. Mais, comme elle avoit beaucoup de vertu, & que d'ailleurs elle aimoit le Roi son époux, elle souffroit sa jalousie sans se plaindre, & se soumettoit avec douceur à tout ce qu'il exigeoit d'elle.

Il y avoit dans l'appartement de la Reine un tableau qui représentoit une histoire pieu-

ſe & touchante en même temps ; on y voyoit d'un côté une jeune fille parfaitement belle & d'une extrême blancheur, qui étoit expoſée à un dragon furieux pour en être dévorée ; de l'autre on y voyoit un Chevalier armé de toutes pieces, qui, prenant courageuſement la défenſe de cette belle fille, combattoit le monſtre & le perçoit de ſa lance. La Reine, qui étoit groſſe alors, paroiſſoit avoir une vénération ſinguliere pour ce tableau : nous la voyions pluſieurs fois le jour ſe proſterner devant cette ſainte peinture, & offrir humblement ſes prieres à ceux que le tableau repréſentoit. Cependant ſon terme étant arrivé, elle accoucha, contre l'ordre de la nature en ce pays-là, d'une fille dont la blancheur étoit éclatante, & c'eſt vous, Madame, qui êtes cette fille extraordinaire que mit au monde la Reine d'Ethiopie.

A la vue de ce prodige, on peut aiſément juger quelle fut la ſurpriſe de la Reine. Mais l'inquiétude dans ſon ame ſe joignit bientôt à la ſurpriſe ; elle craignoit avec raiſon que le Roi, dont elle connoiſſoit l'humeur jalouſe, n'en conçût des ſoupçons déſavantageux de ſa conduite, & elle ſe détermina, avec douleur, à ſuppoſer, au lieu de ſa propre fille, une petite Ethiopienne qui étoit venue au monde dans le même temps que vous. Enſuite elle m'ordonna de vous conduire dans quelque lieu peu fréquenté, & de vous y élever avec ſoin. Comme l'uſage des Ethiopiens n'eſt pas de donner le Baptême aux enfants d'abord après leur naiſſance, vous n'aviez point encore reçu ce ſceau du Chriſtianiſme, lorſque la Reine votre mere vous remit entre mes mains. Avant que de ſe ſéparer de vous pour jamais, elle vous prit dans ſes bras, vous baigna long-temps de ſes larmes, & enfin levant

les yeux au Ciel : ô Dieu ! dit-elle d'une voix entrecoupée de ſanglots, quoique je ne ſois point coupable du crime dont mon époux pourroit me ſoupçonner, mes fautes néanmoins ſont en trop grand nombre pour que je ſois digne de votre grace. Mais, Seigneur, ma fille eſt innocente, ne l'abandonnez pas; vous qui vous déclarez le pere des orphelins, ſecourez un enfant malheureux, à qui ſa mere refuſe de donner la mamelle. Faites que, par un attachement inviolable aux loix de l'honneur, ma fille un jour puiſſe me reſſembler; d'autres que moi lui apprendront à être heureuſe. Et vous divin Guerrier, à qui j'ai ſi ſouvent adreſſé mes vœux, ſi mes reſpects, ſi mes hommages vous ont été agréables, daignez être le protecteur de ma fille, délivrez-la de tous les périls qui pourroient la menacer, comme vous délivrâtes autrefois celle qui, ſans votre courage, alloit être la proie d'un monſtre. Après avoir parlé de la ſorte, le viſage de la Reine ſe couvrit d'une pâleur mortelle : je vous pris de ſes mains, & vous mettant dans une corbeille couverte de fleurs, je ſortis auſſi-tôt du Palais & de la Ville, ſans donner à perſonne le moindre ſoupçon de cette aventure.

Je m'étois mis en chemin dans le deſſein de me rendre à un petit bourg où j'avois intention de vous faire nourrir, lorſqu'en traverſant une forêt j'apperçus une tigreſſe furieuſe qui venoit droit à nous. La frayeur me ſaiſit à l'inſtant, j'oubliai le ſoin de vos jours pour conſerver les miens, & vous poſant à terre, je montai promptement ſur un arbre. A peine m'étois-je réfugié dans cet aſyle, que l'animal féroce arrive. Mais quel fut mon étonnement, lorſque je vis cette bête cruelle,

non-seulement oublier à votre égard sa férocité, mais même prendre pour vous des sentiments de mere? Elle commença par vous regarder fixement, puis elle s'approcha de vous: se mit à vous lécher & à vous caresser, tandis que d'une main innocente vous lui rendiez ses caresses. Ensuite se couchant auprès de vous, comme elle auroit pu faire auprès d'un de ses petits, elle vous présenta la mamelle : vous vous rassasiâtes de son lait, après quoi le terrible animal s'en alla & disparut bientôt à mes yeux. Alors revenu de ma frayeur, je descendis de l'arbre, je vous repris dans mes bras & continuai mon chemin vers le bourg où j'arrivai heureusement. C'est en ce lieu que je vous fis secrétement nourrir; c'est-là que votre langue commença de se dénouer, & votre corps de se fortifier; vous y avez articulé vos premieres paroles distinctement, & vos pieds délicats y ont formé leurs premiers pas. Après avoir demeuré dans ce bourg l'espace de seize mois, ennuyé de vivre long-temps dans une terre étrangere, & me voyant déjà sur le déclin de mon âge, le desir me prit de revoir ma patrie : je résolus de retourner en Egypte, pour y jouir en paix, parmi mes anciens amis, des richesses dont la Reine votre mere m'avoit comblé. Je partis donc dans cette intention, & vous emportai dans mes bras, ainsi que j'avois déjà fait.

Un jour marchant le long d'un torrent large & profond, je vis une troupe de brigands qui s'avançoient vers moi, & qui en étoient déjà assez près. Dans cette extrémité je pris le seul parti que j'avois à prendre, qui fut de me jetter dans l'eau, nageant d'une main & vous tenant de l'autre; car je ne voulois pas abandonner le précieux fardeau dont j'étois chargé.

Mais, quand je fus environ au milieu du torrent, je sentis que l'eau, se précipitant dans une espece de gouffre, m'entraînoit au fond ; alors contraint de vous lâcher malgré moi, je vis, avec admiration, que l'eau vous soutenoit, & qu'un vent favorable vous poussoit à l'autre bord, tandis que, nageant de toutes mes forces, je pus à peine me tirer de cet abyme & aborder au rivage où vous étiez parvenue longtemps avant moi.

La nuit qui suivit cet accident, un Guerrier terrible m'apparut en songe, il me présentoit l'épée nue au visage, & me disoit d'un ton menaçant : Je t'ordonne d'accomplir les desirs de la Reine, ta maîtresse, en donnant le Baptême à sa fille, ainsi que tu t'y es engagé. Cet enfant est chéri du Ciel ; le soin m'en a été confié. C'est moi qui l'ai préservée de tous les dangers qu'elle a courus. Malheur à toi si tu n'exécutes mes ordres, & si tu refuses d'ajouter foi à un songe que le Ciel t'envoie. Je m'éveillai l'esprit troublé de cette vision : mais ne pouvant douter de l'excellence de ma religion, je traitai bientôt ce songe de vain fantôme de la nuit ; je bannis ma crainte, & persistai dans le dessein où j'étois de ne vous point donner le Baptême. Enfin, nous arrivâmes en Egypte, où je fixai mon séjour. Les premieres années de votre jeunesse se sont passées dans ce pays. Et comme je souhaitois avec ardeur que vous fussiez fermement attachée à la loi dans laquelle je vous faisois instruire, je ne vous ai jamais parlé ni de la religion de vos peres, ni de votre illustre naissance. Vous savez, Madame, ce qui vous est arrivé depuis, & tout l'univers le sait comme vous. Le bruit de votre nom a rempli la terre entiere : par des actions

non-seulement au dessus de votre sexe, mais même au dessus de la nature, vous avez effacé la gloire des plus grands Guerriers. Mais vous savez aussi que, fidele témoin de vos exploits, je vous ai suivi dans toutes vos glorieuses courses, & vous ai toujours marqué plutôt la tendresse d'un pere que l'affection d'un serviteur zélé.

Ecoutez enfin ce qui fait le sujet de mon trouble. La nuit derniere ce même Guerrier, que j'avois vu autrefois, m'est apparu de nouveau. Tremble, malheureux, m'a-t-il dit d'un ton qui m'a glacé d'effroi, l'heure fatale approche où Clorinde va changer de sort; elle sera à moi malgré tes vains efforts, & il ne te restera que le désespoir de t'être inutilement opposé aux volontés du Ciel. Jugez vous-même si mon trouble est mal fondé. Hélas! puis-je douter que vous ne soyez menacée de quelqu'étrange malheur? Le Ciel désapprouve peut-être que je vous ai élevée dans une Religion différente de celle de vos peres; la foi dans laquelle j'ai négligé de vous faire instruire est peut-être la meilleure. Quoi qu'il en soit, ma chere fille, ne vous exposez point au péril qui menace vos jours, quittez ces armes d'un présage sinistre, & renoncez à une entreprise dont je tremble que le succès ne vous soit funeste.

Le désolé Arsette finit ainsi son récit. Clorinde, qui l'avoit écouté avec attention, en fut un peu émue, d'autant plus que la nuit précédente elle-même avoit eu une vision toute pareille. Mais rappellant bientôt son courage, je ne sais, dit-elle à l'Eunuque, pourquoi vous voulez aujourd'hui que je révoque en doute une foi dont vous m'avez fait sucer les principes avec le lait? Ma Religion me paroît bonne, je ne veux point y renoncer. Quant

au

au péril qui me menace, sachez, Arsette, qu'il est indigne d'un grand cœur de s'effrayer à la vue du danger, & que la mort même se présentant à moi sous la forme la plus terrible, ne seroit pas capable de m'intimider. A ces paroles Clorinde en ajouta plusieurs autres, afin de rassurer l'Eunuque qui fondoit en larmes; & comme l'heure étoit venue de marcher à son entreprise, elle le quitta pour aller joindre Argant.

Ismen les vint trouver l'un & l'autre, ainsi qu'il l'avoit dit. Il leur donna à chacun une portion de cette matiere sulfureuse qu'il avoit préparée; il y joignit du feu qu'il avoit enfermé dans du métal, &, par ses discours, il tâcha d'enflammer le courage de ces Guerriers, dont l'ardeur bouillante n'avoit pas besoin d'être excitée. Argant & Clorinde sortent aussitôt de la Ville. Ils marchent à grands pas, ou plutôt ils volent, & déjà ils sont fort près du lieu où leur grand courage les guide. A la vue de cette machine, qu'ils ont dessein d'embraser, les deux fiers Sarrazins ne respirent que sang & flammes. Sans répondre à la Sentinelle qui les découvre, ils continuent d'avancer; enfin ils entendent crier aux armes, & ils jugent qu'il est temps de s'abandonner à la fureur qui les anime. Alors, mettant l'épée à la main, ils tombent sur les Gardes avec l'impétuosité de la foudre; ils les écartent, les renversent & pénetrent en un moment jusqu'au pied de la machine. Quelques efforts que fissent les Chrétiens, il leur fut impossible d'empêcher ce couple furieux d'exécuter son dessein. Après avoir répandu sur les pieces fondamentales de l'édifice la matiere inflammable dont ils étoient munis, les deux Guerriers y mirent promptement le feu, qui se communiqua par-

tout avec une incroyable rapidité. Le vent même favorisa leur entreprise. On vit à l'instant une épaisse fumée obscurcir la clarté des étoiles, & de gros tourbillons de flammes s'élever jusqu'au Ciel. Cette prodigieuse tour, dont la construction avoit coûté tant de peine aux assiégeants, devient la pâture du feu qui la consume : cette formidable machine n'est bientôt plus qu'un monceau de cendres.

Cependant l'alarme se répandit dans le camp. Tous les Chrétiens coururent aux armes, & déjà deux gros escadrons s'avancent. Venez, leur dit Argant, accourez ; c'est avec votre sang que je vais éteindre ces flammes. A ces mots il marche lui-même à eux avec son intrépide compagne. Le nombre de ceux qui les attaquent est néanmoins si grand, & à ceux-ci en succedent encore tant d'autres, que les deux Sarrazins sont contraints de se retirer vers la Ville, mais au petit pas, & en résistant courageusement à ce torrent d'ennemis qui grossissoit toujours. Aladin, avec une troupe d'infideles, étoit à la porte dorée qu'il avoit fait ouvrir, afin de recevoir Argant & Clorinde après leur glorieuse expédition. Il les vit bientôt arriver, & avec eux la foule de ceux qui les poursuivoient. Soliman sortit à l'instant pour empêcher cette foule d'assaillants de se jetter dans la place avec les deux Guerriers qu'ils serroient de si près : il repoussa les Chrétiens, il les écarta des murailles, ensuite il rentra dans la Ville avec Argant, & incontinent après la porte fut refermée. Clorinde n'entra point avec eux. Dans le moment même elle s'étoit éloignée de son compagnon, afin de poursuivre Arimon, de qui elle venoit de recevoir une légere blessure : les ténebres de la

nuit, le bruit des armes & la confusion du combat, empêcherent Argant de s'appercevoir qu'elle n'étoit plus auprès de lui.

Après que la Guerriere eut satisfait sa vengeance par la mort de celui qui l'avoit blessée, elle se présenta à la porte pour entrer; mais la trouvant fermée, & se voyant entourée d'ennemis, elle comprit l'extrémité du péril qui la menaçoit. Pour s'en garantir, il lui vint dans l'esprit de se mêler parmi les Chrétiens, comme si elle eût été des leurs, & d'y attendre le moment où elle pourroit s'éloigner d'eux sans être reconnue. Ainsi qu'un loup cruel après avoir exercé sa rage, s'arrête, se cache & épie l'instant où il pourroit échapper des mains de ceux qui l'environnent, tout de même Clorinde s'arrêta au milieu de ses ennemis, & se cacha quelque temps parmi eux; la couleur de ses armes, & les ombres de la nuit favorisoient son dessein. Enfin, croyant n'être point apperçue, elle se retira sans bruit, en intention de gagner une autre porte par où elle espéroit entrer dans la Ville. Mais Tancrede la remarqua. Ce dernier étoit arrivé sur le champ de bataille au moment que Clorinde ôtoit la vie au malheureux Arimon: il l'avoit observée dans ce combat; &, quoiqu'il ne la reconnût pas pour ce qu'elle étoit, il l'avoit néanmoins jugée un adversaire digne de lui. Dès qu'il eut découvert Clorinde qui se retiroit, il piqua son cheval droit à elle, & l'atteignit bientôt. Au bruit du cheval la Guerriere se retournant, dit à Tancrede: Pourquoi me suis-tu? Quelle est ton intention? Mon intention, lui répondit Tancrede, est de te combattre & de te donner la mort. J'accepte le combat, lui répartit fièrement Clorinde; mais la mort sera pour toi, puisque tu la cherches avec tant d'im-

prudence. Tancrede, ſans rien repliquer, mit promptement pied à terre, pour ne pas combattre avec avantage un ennemi qu'il voyoit à pied ; & auſſi-tôt ils fondirent l'un ſur l'autre, ainſi que deux taureaux furieux que l'amour a rendus rivaux.

O nuit ! qui ſous l'épaiſſeur de tes voiles as caché ce mémorable combat, permets qu'en le tirant de l'obſcurité dans laquelle il eſt enſéveli, je l'expoſe aux yeux de l'Univers, afin de rendre à ces illuſtres Guerriers la gloire que les ténebres leur dérobent. La fureur dont ils étoient animés, jointe à l'obſcurité de la nuit, ne leur permit pas de recourir aux ruſes, ni d'employer l'adreſſe, ils ne firent uſage que de leurs ſeules forces. Sans daigner parer les coups qu'ils ſe portoient l'un à l'autre, ni vouloir faire un pas en arriere, ils ne ſongeoient qu'à s'attaquer ; ils combattoient dans la même place : leurs pieds étoient immobiles, & leurs bras toujours en mouvement. Preſque aucun de leurs coups, ſoit de pointe, ſoit de taille, ne tomboit ſans effet. A chaque inſtant leurs épées ſe rencontroient avec un bruit effroyable, & non-ſeulement ils ſe frappoient de la lame, mais ſouvent même avec la poignée, & ils s'entre-choquoient rudement avec leurs boucliers. Trois fois le vaillant Tancrede ſerra Clorinde de ſes bras vigoureux, afin de la porter par terre, & autant de fois cette forte Guerriere ſe débarraſſa de ſes bras : les nœuds dont alors il la ſerra n'étoient point de ces nœuds doux & charmants dont un amant s'unit à ce qu'il aime, c'étoient les nœuds d'un cruel ennemi. Ils pourſuivirent enſuite leur combat avec la même furie, & ſe firent encore pluſieurs bleſſures. Enfin, épuiſés de ſang & de forces, ils ſuſpendirent leurs coups malgré eux &

s'arrêterent quelques moments pour reprendre haleine. Les ténebres commençoient alors à faire place aux premiers rayons de l'aurore : à la faveur de cette foible lumiere, Tancrede voyant les armes de Clorinde toutes couvertes de sang, jugea que son ennemi étoit plus blessé que lui, & il en eut une secrete joie. Mais hélas! quelle est son erreur? Que cette joie sera suivie pour lui d'une douleur cruelle! De quoi t'applaudis-tu, malheureux Tancrede? Ta victoire te coûtera bien cher, tes yeux paieront, par un torrent de larmes, ce sang que tu te réjouis de voir couler.

Ces deux furieux combattants, appuyés vis-à-vis l'un de l'autre sur le pommeau de leurs épées, garderent quelque temps le silence. Tancrede enfin prenant la parole, dit à Clorinde : Notre combat seroit digne d'avoir d'autres témoins que les ombres de la nuit ; mais, puisque le sort nous refuse cet avantage, je voudrois du moins savoir quel est le vaillant homme à qui j'ai affaire. Si les prieres peuvent avoir lieu dans la fureur des armes, dites-moi, je vous prie, qui vous êtes : soit que je sois vainqueur ou que je succombe sous vos coups, faites-moi connoître mon adversaire, afin que je sache ce qui doit honorer ou mon triomphe ou ma défaite. Tu ne sauras point qui je suis, lui répondit Clorinde, tu me demandes en vain ce que je n'ai pas coutume de découvrir. Mais, qui que je puisse être, apprends que tu as devant les yeux un des deux Guerriers qui ont mis ta machine en cendres. Sarrazin brutal, répartit Tancrede, qui refuses de m'apprendre ce que je veux savoir, & as en même temps l'imprudence de me découvrir ce que je ne te demande point, ton silence & ton indiscrétion te vont coûter la vie. A ces

mots il fond impétueuſement ſur Clorinde, & le combat recommence entr'eux auſſi terrible qu'auparavant. Ce n'eſt point l'adreſſe, ce n'eſt plus même la force qu'ils emploient, ils négligent l'une, & leur foibleſſe les met hors d'état de faire uſage de l'autre : c'eſt la fureur qui les fait combattre ; c'eſt elle ſeule qui les ſoutient, & qui, malgré les bleſſures dont ils ſont couverts, empêche leurs âmes indignées de s'écouler avec leur ſang. Comme après une horrible tempête, quoique les vents ſoient rentrés dans leurs grottes profondes, la mer, dont ils ont ſoulevé les flots, demeure long-temps agitée ; ainſi ces deux Guerriers continuent de ſe charger avec furie, quoique déjà leurs forces les aient abandonnés.

Mais l'inſtant fatal eſt arrivé où Clorinde doit perdre la vie. L'irrité Tancrede lui porte un coup effroyable, & lui plonge ſon épée toute entiere dans le ſein. Le fer cruel s'abreuve de ce beau ſang, qui, ſortant à gros bouillons, répand auſſi-tôt une humide chaleur ſur les armes de la Guerriere. Elle ſe ſent bleſſée à mort ; déjà ſes foibles genoux refuſent de la ſoutenir. Tancrede cependant pourſuivit ſa victoire ; il menace Clorinde, il la preſſe, elle tombe. Mais, animée tout d'un coup d'un nouvel eſprit, elle adreſſe en tombant ces paroles à ſon vainqueur : paroles où l'on voyoit briller une foi vive, accompagnée d'eſpérance & de charité ; & que Dieu, à qui elle avoit été rebelle pendant ſa vie, lui inſpira pour lors, afin qu'elle lui fût ſoumiſe en mourant. Ami, dit-elle, tu as vaincu, je te pardonne ma mort ; daigne de ton côté me faire grace. Ce n'eſt point pour mon corps que j'implore ta pitié, ton ſecours lui eſt déſormais inutile, mais je te conjure de-

purifier mon ame par les eaux salutaires du Baptême.

Clorinde prononça ces mots d'une voix si douce & si touchante, que Tancrede en fut pénétré jusqu'au cœur. Sa fureur s'évanouit à l'instant; ses yeux furent mouillés de quelques larmes. Il courut à un petit ruisseau qui n'étoit pas éloigné delà, &, après avoir puisé de l'eau dans son casque, il revint sur le champ pour rendre à son ennemi le pieux office qu'il lui demandoit. D'une main déjà tremblante il détache les courroies du casque de la Guerriere; il lui découvre la tête; il voit Clorinde; il reconnoît sa maîtresse. Quelle vue pour Tancrede! Quelle reconnoissance pour un amant! A cet objet il demeura sans voix & sans mouvement. Son ame même fut prête à s'envoler; ce qui le retint à la vie fut le desir ardent qu'il avoit de procurer une éternelle félicité à celle dont il venoit de trancher les jours. Pendant que Tancrede prononçoit les paroles sacrées, une joie vive & douce se répandit sur le visage de la mourante Clorinde, ses yeux étoient tournés vers le Ciel, & il sembloit qu'elle dit alors: ouvrez-vous, portes éternelles du céleste séjour, afin que j'y entre en paix. De pâles violettes prirent ensuite sur son teint la place des roses, & se mêlerent avec les lys. Enfin, ayant déjà perdu la parole, elle leva avec peine une main languissante qu'elle tendit à Tancrede en signe d'amitié, après quoi elle ferma les yeux pour jamais: on eût dit qu'elle s'abandonnoit aux douceurs d'un sommeil paisible.

Dès que Clorinde eut rendu le dernier soupir, les liens qui retenoient Tancrede à la vie étant rompus, il ne fit plus d'effort pour retenir son ame qui vouloit s'envoler; l'excès

de sa douleur l'accabla, il tomba à côté de sa maîtresse dans un état peu différent du sien. La mort impitoyable auroit bientôt réuni ces deux amants, si une troupe de l'armée Chrétienne n'étoit arrivée par hasard en ce lieu. Celui qui la commandoit ayant d'abord reconnu Tancrede, ordonna qu'on l'emportât, & touché de compassion en même temps pour la belle Guerriere qui étoit étendue près de lui, quoiqu'il ignorât qu'elle fût morte Chrétienne, il ne voulut pas laisser son corps en proie aux bêtes sauvages, & il la fit pareillement enlever. Malgré le mouvement de ceux qui emportoient Tancrede, il ne revint point à lui : on lui entendoit seulement pousser de temps en temps quelques foibles soupirs : à cette marque seule on pouvoit connoître qu'il n'avoit pas entiérement perdu la vie. Lorsqu'on fut arrivé à sa tente, on le coucha sur un lit, & à l'instant ses fideles domestiques s'empresserent de lui donner tous les secours qui lui étoient nécessaires. Pour le corps de Glorinde il fut mis dans une tente voisine.

Les soins qu'on eut de Tancrede, lui rendirent enfin l'usage de ses sens ; il ouvrit les yeux, il reconnut le lieu où il étoit, & les mains de ceux qui le secouroient. Quoi ! dit-il aussi-tôt, je respire encore ? Quoi ! je vois la lumiere après avoir commis une action si horrible ? & ma main barbare n'a pas encore tranché mes coupables jours ? Ah ! c'est un effet de sa barbarie ; la mort seroit pour mon crime une peine trop légere, & la vie est pour moi le plus affreux des supplices. Je vivrai pour servir à jamais d'exemple d'un malheur accompli. Inséparable de moi-même, à qui je serai en horreur, en vain pour m'éviter je chercherai la solitude & les ombres ;

je

je me fuirai ſans ceſſe, & me retrouverai toujours. Mais, reprit-il, qu'eſt devenue Clorinde? Hélas! cette belle Guerriere que j'ai inhumainement percée de mes coups, va peut-être ſervir de pâture aux animaux féroces. Allons, s'il en eſt temps encore, l'arracher de leurs dents, ou me faire dévorer avec elle, afin que du moins un même tombeau nous renferme tous deux. Alors on lui dit que le corps de Clorinde avoit été apporté, & qu'il étoit dans une tente à côté de la ſienne. A cette nouvelle, Tancrede ſe levant de ſon lit, ſe traîna avec peine au lieu où étoit ce corps ſi chéri. Dès qu'il vit les reſtes précieux de ſa maîtreſſe, le peu de force qu'il avoit l'abandonna, & il alloit tomber, ſi ceux qui l'accompagnoient ne l'euſſent ſoutenu. Il conſidéra ce beau viſage dont la vue déſormais ne peut plus apporter de conſolation à ſes maux; il regarda la main que Clorinde mourante lui avoit préſentée comme un gage de ſon amitié; il remarqua la plaie cruelle qu'il lui avoit faite dans le ſein. Ah! dit-il auſſi-tôt, ce n'eſt point aſſez de mes pleurs, il faut que tout mon ſang coule pour expier mon crime. A ces mots il arracha l'appareil qu'on avoit mis ſur ſes bleſſures, ſon ſang en ſortit en abondance, il tomba en foibleſſe, & cette foibleſſe lui ſauva la vie; car, n'ayant plus la force de rien attenter contre lui-même, ſes gens le reporterent dans ſon lit & l'obſerverent avec ſoin.

Cependant les amis de Tancrede, informés de l'état où il étoit, accoururent pour le voir & pour le conſoler. Godefroy y vint auſſi; &, par des diſcours pleins d'une douce gravité, il tâcha, mais en vain, de modérer ſa douleur: cet amant déſeſpéré paroiſſoit inconſo-

lable. Lorſqu'on eſt bleſſé dans une partie ſenſible, plus on touche à la plaie, plus la douleur s'irrite ; ainſi toutes les conſolations des amis de Tancrede ne faiſoient qu'aigrir ſa douleur, & redoubler ſon déſeſpoir. Alors le vénérable Pierre regardant ce Prince comme une brebis égarée qu'il falloit ramener au bercail, s'approcha de ſon lit, & lui parla de la ſorte. Se peut-il, Seigneur, que vous ſoyez ſi diſſemblable à vous-même ? Que ſont devenus votre courage & votre raiſon ? Reconnoiſſez la main de Dieu qui vous châtie, afin de vous remettre dans la route de votre devoir, dont vous vous êtes écarté. Car, enfin, cet amour inſenſé, auquel vous vous êtes abandonné pour une fille dont la Religion étoit ſi oppoſée à la vôtre, eſt une foibleſſe que le Ciel condamne ; & c'eſt pour vous punir de cette faute qu'il a permis le malheur où vous êtes tombé. Il ne tient qu'à vous de mériter le pardon qui vous eſt offert ; mais, au lieu de vous en rendre digne, vous excitez de plus en plus la colere céleſte par un criminel déſeſpoir. Songez, Seigneur, que vous êtes ſur le bord d'un affreux abyme, & que la mort où vous voulez courir va vous y précipiter. Rentrez en vous-même, & ne vous livrez pas à un ſi étrange aveuglement, aux maux ſans fin dont votre mort ſeroit ſuivie.

Ces paroles du Saint Solitaire produiſirent une partie de leur effet. Elles firent renoncer Tancrede au deſſein d'attenter ſur ſa vie ; elles modérerent même ſa douleur, mais elles ne la firent point ceſſer. Il paſſa toute la journée à gémir & à ſe plaindre. Souvent il adreſſoit la parole à ſa belle maîtreſſe, qui peut-être l'entendoit des Cieux,

La nuit n'interrompit point ſes plaintes douloureuſes, & le ſoleil le retrouva dans les mêmes regrets. Tel le triſte roſſignol à qui un Laboureur barbare a enlevé ſes petits, qu'un tendre plumage ne couvroit point encore, fait de ſon chant lamentable retentir les bois & les airs. Enfin, le ſommeil ſe gliſſant au travers des larmes dans les yeux de l'affligé Tancrede, les ferma pour quelques moments. Lorſqu'il fut endormi, Clorinde lui apparut. Elle étoit toute rayonnante de lumiere; mais cet éclat extraordinaire, qui relevoit ſa beauté, n'avoit point changé ſes traits, & Tancrede la reconnut aiſément. Il lui ſembla qu'elle eſſuyoit elle-même les larmes qui couloient de ſes yeux, & qu'enſuite elle lui diſoit: Voyez, mon cher ami, quel eſt l'éclat de ma beauté; regardez la félicité ſuprême dont je jouis, & que cette vue calme vos douleurs. C'eſt à vous à qui je ſuis redevable de ces biens; c'eſt vous qui m'avez ouvert l'entrée du céleſte ſéjour. J'eſpere y vivre éternellement avec vous, à moins que, par un attachement criminel à des biens périſſables, & par une douleur immodérée, vous ne vous rendiez indigne du bonheur qui vous attend. Ne cherchez plus la mort, vivez, Tancrede, & ſoyez ſûr que je vous aime autant qu'il eſt permis d'aimer un mortel. A ces mots Clorinde répandit dans l'ame de ſon amant une douce tranquillité. Tancrede ſe réveilla avec un calme qui lui étoit inconnu, & auſſi-tôt il ſe livra ſans répugnance à tous les ſoins qu'on voulut prendre de lui.

Il fit cependant rendre honorablement les derniers devoirs à ſa maîtreſſe; & ſi la circonſtance des temps ne lui permit pas d'ériger

à Clorinde un tombeau auſſi magnifique qu'il l'eût ſouhaité, du moins les pierres qu'on y employa furent-elles choiſies & taillées avec ſoin. Derriere la tombe il fit attacher à un grand pin les armes de cette illuſtre Guerriere, comme un monument de ſon héroïque valeur. Dès le lendemain, ſurmontant ſa foibleſſe, il ſe fit conduire au tombeau. La vue de ce funebre appareil ſaiſit d'abord Tancrede; il demeura quelque-temps muet & immobile; ſes yeux baignés de larmes étoient attentifs à contempler la pierre qui couvroit le corps de celle qui lui étoit ſi chere. Hélas! dit-il enfin, c'eſt donc ici qu'eſt renfermée toute ma joie, & hors cette tombe il n'eſt pour moi que douleur & qu'amertume. La mort cependant n'habite point en ces lieux. Clorinde eſt vivante, elle vit dans mon cœur; quoique le pouvoir de ſes charmes s'y faſſe ſentir avec moins de douceur, ils n'en ont pas moins de vivacité ni de force. Ah! chere tombe, que je baiſe & que j'arroſe de mes pleurs, préſentez mes ſoupirs, rendez mes baiſers au précieux dépôt que je vous ai confié. La belle Clorinde n'en ſera point offenſée; dans le bienheureux ſéjour qu'elle habite, on ne conſerve ni haine ni reſſentiment. Hélas! pourquoi en conſerveroit-elle pour un crime que ma main ſeule a commis? Mon cœur l'adoroit, il brûle encore pour elle, & conſervera ſes feux juſqu'au dernier moment de ma vie. Que ce moment aura de charmes pour moi! mais qu'il en auroit davantage, ſi je pouvois eſpérer que nos deux corps repoſeront quelque jour en paix dans ce tombeau, tandis que nos ames ſeront à jamais réunies dans le Ciel.

Cependant un bruit confus de la mort de Clorinde se répandit dans Jerusalem, & bientôt cette triste nouvelle ne fut que trop confirmée. On n'entendit alors que plaintes & que gémissements par toute la Ville. La désolation y fut aussi grande & aussi générale, que si les ennemis, déjà maîtres de la place, eussent porté par-tout le fer & le feu. Mais l'inconsolable Arsette se distinguoit entre les autres par l'excès de sa douleur. La tête couverte de cendres, on voyoit ce vieillard infortuné s'arracher les cheveux, se déchirer le visage, & se meurtrir la poitrine. Pendant que l'Eunuque désolé attiroit les regards & la pitié de tout le monde, Argant s'avançant au milieu de la place, éleva sa voix & parla de la sorte: Il n'a pas tenu à moi, mes amis, que Clorinde ne fût encore vivante. Dès que je m'apperçus que cette vaillante Guerriere n'étoit pas rentrée dans la Ville, je voulus sortir pour faciliter sa retraite, mais je n'en fus pas le maître, on refusa constamment de m'ouvrir la porte. Que ne dis-je point alors, que ne fis-je point pour obtenir du Roi cette grace? Il n'y voulut jamais consentir. L'illustre Clorinde est morte sans qu'il m'ait été permis de la secourir, ou du moins de périr glorieusement avec elle; ainsi les hommes l'ont ordonné, ainsi le Ciel en a disposé. Quant à moi, je sais quel est mon devoir en cette occasion. Ecoutez, peuple de Jerusalem, le serment que je fais, & que le Ciel qui m'entend lance sur moi ses foudres, si je n'accomplis mon serment: Je jure de venger Clorinde; je jure de ne quitter jamais cette épée que je n'en aie percé le cœur du barbare Tancrede, & que je n'aie laissé en proie aux corbeaux le corps sanglant de cet odieux en-

nemi. Il dit, & chacun applaudit à sa courageuse résolution. L'espérance de voir bientôt Clorinde vengée, fut pour ce peuple un soulagement à sa douleur. Vaine espérance! serment inutile! Dans peu le fier Argant doit tomber lui-même sous les coups de celui dont il se croit déjà le vainqueur.

CHANT XIII.

DÈS que la grande machine eut été réduite en cendres, Ismen songea aux moyens qu'il pourroit employer pour empêcher les Assiégeants d'en construire une nouvelle. Dans un valon solitaire, peu éloigné du camp des Chrétiens, s'éleve un bois antique, si épais & si sombre, que son aspect inspire l'effroi. Le soleil, au milieu de sa course, l'éclaire à peine d'une pâle & triste lumiere : telle à-peu-près que, dans un temps nébuleux, est celle qui suit ou qui précede la nuit. Et lorsque l'astre du jour a cédé la place aux étoiles, ce bois paroît enveloppé des plus affreuses tenebres. Pour se mettre à l'abri d'une ardeur brûlante, jamais Berger n'eût l'assurance d'y conduire son troupeau. Le voyageur fatigué ne fut jamais tenté de s'y reposer à l'ombre. L'horreur qu'inspire son noir feuillage, en écarte tout le monde. C'est-là, dit-on, que de tous côtés les Magiciennes s'assemblent pour célébrer avec les démons leurs abominables mysteres. Les habitants du pays n'avoient jamais coupé un seul de ces arbres affreux, dont ils n'osoient pas même approcher ; mais les Chrétiens en avoient abattu un grand nombre pour s'en servir à la construction de leurs machines.

La nuit qui suivit l'expédition de Clorinde & d'Argant, Ismen se rendit dans cette sombre forêt. Après avoir décrit sur la terre un cercle rempli de caracteres magiques, il mit un pied nu dans ce cercle, & proféra tout bas certains mots. Ensuite il se tourna trois

fois du côté de l'Orient, & autant de fois du côté où le soleil se couche ; trois fois il secoua cette baguette puissante, par le moyen de laquelle les morts sortent de leurs tombeaux, & paroissent se ranimer, & trois fois il frappa la terre de son pied. Enfin, élevant sa voix, il s'écria d'un ton terrible : Esprits rebelles, qui fûtes jadis précipités des Cieux, vous, qui répandus dans les airs, excitez à votre gré les plus horribles tempêtes : vous, noirs habitants des Enfers, ministres impitoyables des vengeances divines, & toi, que tous les Démons reconnoissent pour maître, Monarque redouté de l'Empire ténébreux, soyez tous attentifs à ma voix. Je vous ordonne de prendre en votre garde tous les arbres de cette forêt, sans en excepter un seul. Que chacun de vous s'unisse à quelqu'un de ces arbres d'une union aussi étroite & aussi intime que l'est celle dont l'ame & le corps des mortels sont unis. Lorsque les Chrétiens viendront en ces lieux pour y enlever le bois dont ils ont besoin, opposez-vous à leur entreprise. Frappez-les d'une mortelle frayeur : faites que, saisis d'épouvante, ils soient contraints de prendre la fuite.

A ces paroles le Magicien en ajouta quelques autres qu'on ne peut, sans impiété, répéter après lui. La lune aussi-tôt se couvrit d'un voile épais, tous les Astres de la nuit perdirent leur éclat. Mais les Démons ne paroissent point encore. Eh quoi ! reprit Ismen, c'est ainsi qu'on exécute mes ordres ? Ai-je donc oublié l'art de me faire obéir ? Esprits malheureux, craignez mon courroux ; je sais, quand il me plaît, proférer ce nom redoutable qui fait trembler même votre maître. Que, si vous m'y forcez, je vous. . . . .

A ces mots il connut que ſes charmes avoient produit leur effet. Tous les Démons ſe précipitoient en foule dans la forêt. Ceux des enfers, encore épouvantés de la défenſe qui leur avoit été faite de ſe mêler de cette guerre, ne s'avançoient qu'en tremblant. Mais, comme on ne leur avoit pas défendu de faire ce qu'Iſmen leur ordonnoit, ils obéirent enfin à la voix du Magicien.

Iſmen, ravi du ſuccès de ſes enchantements, alla incontinent trouver le Roi: Seigneur, lui dit-il, banniſſez toute inquiétude, votre Trône eſt déſormais inébranlable. Je viens de mettre nos ennemis hors d'état de réparer leurs machines. Il conta enſuite à Aladin tout ce qu'il avoit fait, & puis il ajouta: Mais, Seigneur, ce qui me reſte à vous apprendre, ne me cauſe pas moins de joie; ſachez que Mars & le Soleil ſont prêts de ſe joindre dans le ſigne du Lion: cette conjonction nous annonce la plus effroyable ſéchereſſe dont on ait entendu parler. On va inceſſamment éprouver en ces climats une chaleur pareille à celle dont les noirs Afriquains ſont brûlés. Pour nous, à qui l'enceinte de cette Ville fournira des eaux & de l'ombre, nous la ſupporterons avec peu d'incommodité. Mais les Chrétiens, expoſés, dans une terre aride, aux plus ardents rayons du Soleil, n'y pourront réſiſter: ils périront tous de langueur, ou du moins le ſecours qui nous vient d'Egypte, les trouvant affoiblis & épuiſés, en triomphera ſans peine: les armes du Soudan acheveront leur défaite que le Ciel aura commencée. Repoſez-vous, Seigneur, ſur l'effet prochain de mes promeſſes. Si le brave Argant, guidé par un courage impétueux, vient nous propoſer le combat, ne vous rendez point à ſes deſirs, & ſoyez

sûr que, ſans rien commettre au haſard, vous remporterez bientôt la victoire. Ces paroles d'Ismen firent un extrême plaiſir au Roi; mais, quoiqu'Aladin fût raſſuré contre l'effort de ſes ennemis, il ne laiſſa pas de faire travailler avec empreſſement aux breches que le bélier avoit faites à la muraille. Tous les habitants de la Ville, juſqu'aux femmes, furent employés à cet ouvrage, & tous s'y porterent avec une ardeur incroyable.

Godefroy cependant perſuadé de la néceſſité où il étoit de faire conſtruire de nouvelles machines, afin de pouvoir attaquer la place avec ſuccès, donna ordre que les travailleurs allaſſent à la forêt, pour y couper le bois propre à cet uſage. Ils y allerent en effet dès la pointe du jour. Mais, intimidés par des ſpectres & des fantômes tels que les enfants s'imaginent en voir, ils revinrent auſſi-tôt ſur leurs pas. On ſe moqua de leur frayeur; &, pour les raſſurer, le Général voulut qu'un nombre de ſoldats d'élite les accompagnât. Ils retournerent avec cette eſcorte; en approchant du bois enchanté, ils virent de loin les mêmes ſpectres qu'ils avoient déjà vus; ils continuerent néanmoins d'avancer juſqu'à l'entrée de la forêt. Alors un bruit épouvantable ſortant du bois, frappa leurs oreilles & glaça leur courage. Ce bruit étoit ſemblable à celui des vents & des flots en furie, auquel ſe joindroient le rugiſſement des Lions, les hurlements des Loups, le ſiflement des Serpents, & les cris d'une multitude d'animaux féroces de toute eſpece; & il étoit accompagné de tremblements de terre & d'horribles éclats de tonnerre. Les travailleurs & ceux qui les eſcortoient, également ſaiſis de crainte, prirent bientôt la fuite. Lorſqu'ils furent revenus au

camp, un d'entreux dit à Godefroy : je ne crois pas, Seigneur, qu'il ſoit déſormais poſſible d'entrer dans cette forêt ; il ſemble que tout l'enfer s'y ſoit tranſporté pour en défendre l'approche. Quiconque oſera tenter une ſi terrible aventure, aura certainement le cœur muni d'une double enceinte d'acier. Le fier Alcaſte, qui étoit préſent au rapport de ce ſoldat, branloit la tête, & ſourioit d'un air de mépris : c'étoit un Guerrier intrépide, mais d'une intrépidité brutale, & où la raiſon avoit moins de part que le tempérament. Si notre Général me le permet, dit-il à l'inſtant, ce ſera moi qui tenterai cette périlleuſe aventure : de vains fantômes ne me feront point peur ; mais, quand réellement tout l'enfer ſeroit dans la forêt, je défie tout l'enfer enſemble de m'épouvanter. Godefroy lui permit d'y aller, & auſſi-tôt il partit.

Alcaſte, arrivé ſur le lieu, vit les ſpectres, & entendit le bruit ſans en être effrayé. Déjà il ſe diſpoſoit à entrer dans la forêt, lorſqu'il la vit tout-d'un-coup environnée d'une muraille de feu qui s'oppoſoit à ſon paſſage, & tous les arbres en même temps lui parurent autant de tours, deſſus leſquelles une multitude de Démons armés jettoient ſur lui des regards effroyables, & le menaçoient de leurs armes. Alcaſte eut peur ; la crainte eut, pour la premiere fois, accès dans le cœur de ce fier Helvétien. Il ſe retira donc, mais à la vérité ſans précipitation, & comme un lion ſe retire devant les chaſſeurs. La retraite d'Alcaſte étoit pourtant une fuite, quoiqu'elle n'en eût point l'apparence ; &, quand ce Guerrier fut à quelque diſtance de la forêt, il s'apperçut qu'il avoit eu peur. Alors, ſurpris & confus, il baiſſa les yeux & s'en alla dans ſa tente, ſans oſer regarder perſonne. Gode-

froy lui manda plusieurs fois de le venir trouver. Il y alla enfin ; mais son air embarrassé, & ses discours sans suite, firent aisément juger au Général qu'Alcaste, jusqu'alors intrépide, n'avoit pu se défendre de la crainte. Qu'est-ce donc qui se passe dans cette forêt, dit Godefroy : est-ce un effet naturel, est-ce un enchantement ? je veux qu'on aille reconnoître ce prétendu prodige ; je permets de tenter l'aventure à tous ceux qui se sentiront assez de courage pour l'entreprendre, afin que du moins il se trouve quelqu'un qui puisse m'en faire ensuite un rapport fidele. Pendant les trois jours suivants, tout ce qu'il y avoit de plus hardis & de plus déterminés Guerriers dans le camp, allerent à la forêt pour essayer d'y pénétrer ; mais aucun n'y put réussir, & la frayeur dont ils furent saisis, leur fit à tous abandonner l'entreprise.

Cela se passoit dans le même temps que l'affligé Tancrede étoit occupé à rendre à sa maîtresse les derniers devoirs. Quoique ses blessures & l'accablement de son esprit l'eussent mis dans un état qui ne lui permettoit guere de se couvrir de ses armes, il n'eut pas plutôt appris le mauvais succès de tous ceux qui avoient tenté l'aventure de la forêt, qu'il résolut de l'éprouver lui-même. Son grand courage lui donnant des forces pour une entreprise utile à son parti, il s'arma & se mit aussi-tôt en chemin vers le bois enchanté. Ce vaillant Guerrier marchoit seul, attentif, & se tenant sur ses gardes contre l'ennemi inconnu qu'il alloit affronter. La vue des spectres & le bruit effroyable qu'il entendit, ne lui causerent qu'une émotion fort légere. Il poursuivit son chemin jusqu'à l'entrée de la forêt, qui lui parut alors toute en feu.

Tancrede s'arrêta un moment, & dit en lui-même: n'eſt-ce point une témérité à moi de vouloir aller plus avant ? Un homme de cœur ſait, dans une occaſion raiſonnable, expoſer ſa vie ſans crainte ; mais en doit-il être prodigue contre toute raiſon ? Eh ! que peuvent le courage & la valeur contre cette multitude de monſtres & ces flammes dévorantes ? Mais, reprit-il, ſi je retourne ſur mes pas, que dira toute l'armée ? Eſt-il dans ces quartiers quelqu'autre forêt d'où les Chrétiens puiſſent tirer le bois qui leur eſt néceſſaire ? Il n'y aura rien que Godefroy ne tente pour ſurmonter ces obſtacles qui m'arrêtent, & il ſe trouvera quelque Guerrier plus courageux que moi, qui fera ce que j'héſite de faire. Peut-être, après tout, le péril eſt-il moins grand qu'il ne le paroît : je veux m'en éclaircir ; il en arrivera tout ce que le ſort aura réſolu. A ces mots Tancrede pouſſé d'une hardieſſe héroïque, ſe précipite au travers des flammes. Il n'éprouva point ſous ſes armes ce ſentiment vif & douloureux que cauſe le feu ; il n'eut pas même le temps de s'en appercevoir ; car à peine eut-il touché cette flamme fantaſtique, qu'elle diſparut à ſes yeux. Un brouillard obſcur & froid prit ſa place, & ce ſecond prodige ceſſa bientôt, ainſi qu'avoit fait le premier. Tancrede ſurpris, mais toujours intrépide, voyant que rien ne s'oppoſoit plus à ſon entrepriſe, parcourut toute la forêt, ſans trouver d'autre obſtacle que l'épaiſſeur des arbres & des broſſailles qui embarraſſoient ſon paſſage.

Après avoir marché quelque-temps, il vit devant lui un eſpace vuide qui s'élevoit en forme d'amphithéatre, au milieu duquel étoit un grand ciprès. Il alla droit à cet arbre, & reconnut que le tronc en étoit rempli de figu-

res & de caracteres pareils à ceux dont se servoit autrefois la mystérieuse Egypte. Parmi ce nombre de caracteres, Tancrede en remarqua quelques-uns en langue Syriaque, qu'il entendoit parfaitement : il les lut, & y trouva ces paroles : O vous ! brave Guerrier, qui avez eu le courage de pénétrer en ces lieux funestes, si votre cruauté n'est point égale à votre valeur, laissez en paix ceux qui sont privés de la lumiere du jour ; les vivants ne peuvent, sans inhumanité, troubler le repos des morts. Pendant que Tancrede songeoit en lui-même quel pouvoit être le sens de ces mots, il s'éleva dans la forêt un grand vent, qui, agitant les branches & les feuilles des arbres, leur faisoit rendre un son semblable à des plaintes & à des gémissements. Ces accents lamentables exciterent dans l'ame du Guerrier un sentiment mêlé de compassion, de tristesse & d'horreur. Mais, sans s'arrêter à ce qu'il sentoit, Tancrede mit l'épée à la main, & en donna un grand coup sur le tronc du cyprès. Aussi-tôt il sortit de l'arbre un sang vermeil, dont la terre fut rougie tout autour. Le Guerrier se roidissant contre ce prodige, redouble un second coup avec encore plus de force. Alors un son plaintif & confus, qui sortoit comme du fond d'un tombeau, frappa ses oreilles ; & ce son devenant bientôt une voie distincte, lui fit entendre ces mots : Ah ! Tancrede, pourquoi me traitez-vous avec tant de barbarie ? ne vous suffit-il pas de m'avoir cruellement chassée du corps que j'habitois, sans me persécuter encore jusques dans cet arbre auquel je suis présentement unie ? Ennemi trop implacable, dont ma mort n'a pas assouvi la vengeance, je suis Clorinde à qui vous avez ôté la vie ; & moi & tous ceux qui sont péris devant Je-

rusalem, soit Chrétiens, soit Sarrazins, nous animons aujourd'hui les arbres de cette forêt. Un sort étrange & bizarre nous y tient liés, ainsi que nous l'étions à nos corps. Aucune branche de ces arbres n'est privée de sentiment, & il faut être dénué de toute humanité pour entreprendre, comme vous faites, d'en couper une seule.

Tel qu'un malade, à la vue des fantômes que lui représente son imagination troublée, quoique sa raison, encore saine, l'assure que ces objets n'ont rien de réel, ne laisse pas d'en être effrayé : tout de même Tancrede, persuadé que ce qu'il voyoit & qu'il entendoit n'étoit qu'une illusion, en fut néanmoins tellement saisi, que son épée lui tomba de la main. Ce Guerrier capable d'affronter les dangers les plus terribles, ne put soutenir l'ombre même de ce qui blessoit son amour : le son de voix d'une personne qui lui étoit encore si chere, son sang qu'il croyoit voir couler, ses reproches, quoique feints, qu'il s'étoit attirés, émurent si fortement son cœur, que ne pouvant résister, il laissa son entreprise imparfaite, & s'en alla. Au sortir de la forêt il trouva son épée, qu'un vent impétueux avoit enlevée, si-tôt qu'il l'eût laissée tomber ; il la releva ; & sans être tenté de rentrer dans ce bois fatal, il revint au camp.

Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Godefroy, & lui parla de la sorte : Le récit que j'ai à vous faire, Seigneur, paroîtra peu digne de foi, parce qu'en effet il est éloigné de la vraisemblance. Rien n'est cependant plus conforme à la vérité que ce qui vous a déjà été rapporté sur ces spectres dont la forêt est pleine, & sur le bruit épouvantable qu'on y entend. En approchant du bois, je l'ai vu tout environné de flammes ; il s'est présenté à moi un

nombre infini de monstres affreux, qui sembloient vouloir m'en défendre l'entrée ; j'ai réanmoins franchi ces obstacles, sans que la flamme m'ait consumé, ni que les monstres aient exercé contre moi leur rage. De froides & épaisses ténebres ont ensuite pris la place de la flamme & de la lumiere, ce second prodige ne m'a point arrêté, les ténebres ont disparu, & je suis entré dans la forêt sans que rien s'y soit opposé. Mais, ô merveille inouie ! j'ai trouvé que tous les arbres de cette forêt étoient animés. Ces arbres raisonnent, ils parlent : ils se plaignent, leur écorce couvre des veines dont mon épée a fait sortir du sang ; mes yeux l'ont vu couler ; mes oreilles ont été frappées d'une voix plaintive qui se fait encore entendre au fond de mon cœur. Enfin, Seigneur, j'avouerai ma foiblesse ; la pitié m'a surmonté ; ne pouvant soutenir davantage la vue du sang qui couloit, ni résister aux plaintes que j'entendois, je me suis éloigné de ces lieux funestes, & j'abandonne pour jamais une entreprise que je sens être au-dessus de mes forces.

Le récit de Tancrede fit naître diverses pensées dans l'esprit de Godefroy. Tantôt il s'imaginoit qu'il seroit peut-être expédient d'envoyer dans quelqu'endroit éloigné chercher du bois pour ses machines, ce qui ne lui paroissoit pas impraticable. Tantôt il se proposoit d'aller lui-même tenter l'aventure de cette forêt, dont il espéroit surmonter l'enchantement. Mais le vénérable Pierre s'approchant, lui dit : Renoncez, Seigneur, au dessein hardi que vous méditez. C'est à un autre que vous qu'il est réservé de détruire l'enchantement de la forêt. Celui que le Ciel destine à cette entreprise nous sera bientôt rendu ; le vaisseau qui doit le ramener sur ces bords est déjà tout équipé.

équipé. Ce jeune Guerrier eſt prêt de rompre les indignes fers dont il eſt préſentement chargé : nos ennemis vont être défaits, la ſainte Sion va tomber en notre puiſſance. Ces paroles du ſaint Solitaire calmerent Godefroy, il tourna auſſi-tôt ſon eſprit à d'autres penſées.

Cependant le ſoleil étant dans le ſigne du Cancer, commença d'embraſer les airs d'une extraordinaire ardeur, & cette ardeur immodérée alloit chaque jour croiſſant de plus en plus. Tous les aſtres ceſſerent de répandre ſur la terre leurs favorables influences, ils n'en répandirent que de malignes. A un jour brûlant ſuccédoit une nuit inſupportable, & cette nuit étoit ſuivie d'un jour encore plus cruel. Jamais pour commencer ſa carriere le ſoleil ne ſortit du ſein de l'onde, qu'environné d'un nuage dont la couleur étoit ſemblable à celle du ſang, préſage d'une exceſſive chaleur ; & les mêmes vapeurs le couvrant toujours à la fin de ſa courſe, annonçoient aux malheureux mortels qu'ils éprouveroient encore le lendemain l'ardeur de ſes feux dévorants. Par-tout où pénétroient ſes rayons, les fleurs étoient brûlées, l'herbe & les feuilles deſſéchées, les fontaines taries, la terre aride & pleine de fentes. Le Ciel étoit comme une ardente fournaiſe. Les nuées qu'on voyoit quelquefois dans les airs paroiſſoient moins une vapeur humide que des flammes errantes. Les zéphirs enchaînés dans leurs antres ne faiſoient plus ſentir leur rafraîchiſſante haleine. Un vent brûlant qui venoit du rivage Maure, étoit alors le ſeul vent qui régnât ſur la terre. L'air échauffé pendant le jour conſervoit la nuit toute ſa chaleur. Au lieu de roſée, il ne tomboit du Ciel que des exhalaiſons enflammées. L'aurore, avare de ſes pleurs, laiſſoit impito-

blement languir les plantes altérées.

Pendant ces nuits cruelles jamais un doux sommeil ne ferma les yeux des mortels languissants. Mais ce qui tourmentoit le plus les Chrétiens, étoit la soif ardente dont ils étoient consumés. Le barbare Aladin, ayant fait corrompre la plus grande partie des sources, la fontaine de Siloë leur avoit fourni seule une onde pure & abondante : c'étoit alors un foible ruisseau dont le fond paroissoit à peine couvert d'une eau épaisse & bourbeuse. Quel soulagement pour des infortunés, à qui il sembloit que toutes les eaux du Nil & du Gange n'eussent pas été suffisantes pour éteindre le feu dont ils étoient embrasés. Dans cette affreuse disette leur imagination pleine de ce qui faisoit l'unique objet de leurs vœux, leur représentoit sans cesse ou un ruisseau coulant tranquillement dans une verte prairie, ou un torrent descendant avec rapidité des montagnes; & ces vaines images ne servoient qu'à irriter leurs desirs, & à redoubler leurs maux. Le Guerrier intrépide, dont le courage n'avoit jamais été ébranlé, ni par les travaux, ni par les périls, succombe au feu secret dont son sang est allumé : loin de pouvoir encore supporter le poids de ses armes, il ne lui reste plus assez de force pour se soutenir lui-même. Le coursier superbe oubliant sa fierté, la tête languissamment panchée vers la terre, dédaigne de se nourrir d'une herbe desséchée, qui n'a plus pour lui de saveur. Le chien fidele ne se souvient plus de l'attachement qu'il avoit pour son maître : étendu sur la poussiere, où sa foiblesse le retient, on le voit haleter sans cesse, & chercher en vain dans un air brûlant, quelque rafraîchissement à l'ardeur qui le dévore.

Les Chrétiens, réduits à cette dure extrémité, ne purent retenir leurs plaintes; un murmure universel éclata bientôt dans le camp. Que prétend Godefroy, disoient-ils, qu'espère-t-il encore? Croit-il que nous soyons présentement en état de forcer nos ennemis? Avec quelles machines a-t-il résolu de faire attaquer la Ville? Le Ciel s'oppose visiblement à ses desseins. Cette chaleur excessive qui nous accable, ces monstres qui défendent l'entrée de la forêt en sont des marques bien certaines; lui seul ne s'en apperçoit pas. La perte de tant de Guerriers, qui l'ont reconnu pour leur Chef, lui importe peu, pourvu qu'il conserve l'autorité dont il est revêtu. Se peut-il que le pouvoir suprême ait tant d'empire sur l'esprit des hommes, qu'ils veuillent le garder aux dépens de la vie même de ceux qui leur sont soumis? Godefroy veut passer pour un Général plein de piété, de justice & d'humanité, & cependant il nous laisse périr ici de soif & de langueur, tandis qu'à table, avec un petit nombre de ses amis, il mêle délicieusement avec du vin de Crete l'eau qu'on lui apporte du Jourdain. Voilà quels étoient les murmures qu'on entendoit par-tout le camp.

Le Capitaine Grec qui s'étoit joint aux Chrétiens occidentaux, pour avoir part à la gloire de leur sainte expédition, & qui depuis quelque temps commençoit à se lasser de suivre leurs enseignes, profita de cette conjoncture pour les abandonner. Puisque Godefroy, dit-il, persiste dans une entreprise dont le succès paroît impossible, que son obstination insensée retombe sur lui-même, & sur ceux à qui il a droit de commander; quant à moi, qui ne lui dois rien, mon dessein n'est pas d'attendre qu'une mort lente, mais cer-

taine, me vienne enlever ici avec toute ma troupe; &, sans prendre congé du Général, il partit la nuit suivante avec ses gens. L'exemple des Grecs fut suivi par quantité d'autres Guerriers. Grand nombre de ceux qui avoient marché sous la conduite de Clotaire, d'Ademar, & des autres Chefs que le fer avoit moissonnés, se croyant alors dégagés du serment qui les lioit, abandonnerent aussi le camp, & il ne se passoit point de nuit que quelques-uns d'entr'eux ne quittassent secrettement l'armée.

Godefroy apprit avec douleur cette lâche désertion, &, quoique pour la réprimer il fût en droit d'employer la sévérité, ennemi des remedes violents, il ne voulut point user de rigueur. Mais levant les mains au Ciel avec une foi capable de suspendre le cours des fleuves, & de transporter les montagnes, il adressa à Dieu ces paroles : Seigneur, qui dans les déserts d'Arabie fûtes autrefois étancher la soif de votre Peuple, en faisant sortir d'un rocher des sources abondantes, jettez un œil de pitié sur ce camp malheureux. Déployez aujourd'hui la toute-puissance de votre bras en faveur de ces Guerriers, à qui vous avez vous-même inspiré le dessein de s'armer pour votre gloire.

La priere de Godefroy pénétra les Cieux. Dieu l'écouta favorablement; il résolut aussitôt de faire cesser les maux dont l'armée Chrétienne étoit affligée. Mes serviteurs ont assez souffert, dit l'Eternel; les démons & les hommes ont assez exercé contr'eux la malignité de leur rage. Que la face de la nature change désormais à l'avantage de ceux qui combattent pour moi. Que le Ciel s'ouvre, & qu'une pluie abondante incef-

ſamment répare leurs forces abattues. Rendons aux Chrétiens le Guerrier invincible qui les a quittés, & que l'armée d'Egypte ne ſe préſente à eux que pour leur donner lieu de remporter une illuſtre victoire. Le Seigneur dit, & au ſon de ſa voix l'air frémit de reſpect, les Cieux furent émus, la terre trembla, la mer fut agitée, les montagnes & les profonds abymes furent ébranlés. On vit à l'inſtant le feu des éclairs, on entendit le bruit du tonnerre. Tout le camp répondit à cet augure favorable par mille cris d'alégreſſe. De noires & épaiſſes nuées obſcurcirent enſuite les airs; ces nuées n'étoient point de celles que le ſoleil éleve de la terre, elles deſcendoient du Ciel, dont les cataractes s'étoient ouvertes à la voix du Tout-Puiſſant; &, incontinent après, une pluie extraordinaire tombant avec impétuoſité, inonda les campagnes, & fit déborder les rivieres.

Ainſi que dans la ſaiſon brûlante on voit au bord d'un ruiſſeau une troupe d'oiſeaux aquatiques recevoir ſur leurs ailes étendues la pluie après laquelle ils ont long-temps ſoupiré; tels qu'on les voit ſe plonger avec empreſſement dans les ondes, & témoigner par leurs cris la joie qu'ils reſſentent; tout de même on voyoit les Chrétiens courir en foule à cette eau ſecourable qui tomboit du Ciel; ils la recevoient dans leurs caſques, afin de s'en déſaltérer; ils en empliſſoient des vaſes: les uns y trempoient leurs mains, d'autres s'en lavoient les yeux & le viſage; la plupart expoſoient leur tête à la pluie, & s'en laiſſoient pénétrer tout le corps. La terre languiſſante & aride reçut avec avidité ces eaux dans ſon ſein; par des routes ſecretes elle diſtribua leur fraîcheur aux plantes deſſéchées; elle reprit bientôt ſes ornements

ordinaires ; elle ſe couvrit de fleurs & de verdure, & parut plus belle & plus riante que jamais. Effet merveilleux d'une vive & ardente foi, qui peut à ſon gré changer l'ordre des ſaiſons, parler aux éléments en ſouveraine, & triompher des deſtins ennemis.

CHANT XIV.

A CE jour ſi ſalutaire aux Chrétiens ſuccéda une nuit délicieuſe, qui, ſecouant ſes voiles humides, fit tomber ſur la terre une agréable roſée. Du battement de leurs ailes les zéphirs rafraîchiſſant les airs, inviterent les mortels à ſe livrer aux douceurs du repos. Pendant qu'entre les bras du ſommeil ils oublient les maux qu'ils ont ſoufferts, le Maître de la terre & des Cieux, toujours attentif au gouvernement de l'Univers, l'Eternel, dont l'œil vigilant jamais ne ſe ferme, tournant ſes regards ſur le Général de l'armée Chrétienne, réſolut de lui faire connoître en ſonge ſa ſuprême volonté.

Près des portes dorées du Ciel par où le ſoleil ſort pour commencer ſa carriere, eſt une porte de cryſtal qui s'ouvre ordinairement un peu avant le jour. C'eſt par cette porte que ſortent les ſonges, dont le Seigneur, par un effet de ſa bonté divine, favoriſe les ames pures; c'eſt par-là que ſortit celui qu'il envoyoit à Godefroy. Jamais viſion ne fut comparable à celle qu'eut alors ce pieux Général. Il ſe crut tranſporté dans un lieu élevé, vaſte & reſplendiſſant de lumiere. Il regardoit avec ſurpriſe l'immenſe étendue de ce ſéjour brillant; il contemploit le mouvement des aſtres, & en admiroit l'harmonie, lorſqu'un Guerrier couvert d'une rayonnante pourpre, vint s'offrir à ſa vue. Godefroy, lui dit ce Guerrier, ne me reconnoiſſez-vous point? Vos yeux peuvent-ils méconnoître Dudon, cet ami qui vous fut ſi cher?

L'éclat qui vous environne en eſt cauſe, lui répondit Godefroy ; excuſez, cher ami, la foibleſſe de mes yeux ; & auſſi-tôt, ouvrant les bras avec une tendre affection, trois fois ils les jetta au cou de ſon ami, & trois fois cette image légere ſe perdit dans ſes bras. Dudon fit un ſouris : je ne ſuis plus, lui dit-il, revêtu comme autrefois d'un corps terreſtre & groſſier, vous ne voyez devant vous qu'un eſprit pur & une forme impalpable : j'habite aujourd'hui la Cité céleſte ; c'eſt ici le ſéjour & le temple de la Divinité ; c'eſt ici qu'habiteront avec moi ceux qui combattent pour la gloire du Tout-Puiſſant ; votre place vous eſt réſervée. Ah ! interrompit Godefroy, quand ſe briſeront les liens qui me retiennent à la vie ? Quand ſerai-je citoyen de ce bienheureux ſéjour ? Ce temps n'eſt pas éloigné, reprit Dudon, vous aurez bientôt part à la gloire des triomphants ; mais il vous en doit coûter encore du ſang & des travaux. Il faut auparavant que vous détruiſiez dans la Paleſtine l'empire des Infideles ; il faut que vous y fondiez un empire Chrétien, dont Baudouin votre frere tiendra le ſceptre après vous.

Mais, continua Dudon, pour augmenter encore l'ardeur dont votre cœur eſt embraſé, contemplez à loiſir le brillant éclat de ces lieux ; regardez ces aſtres lumineux, dont une intelligence infinie regle le cours. Ecoutez ce nombre innombrable d'Eſprits immortels, qui, de leurs divins concerts, font retentir la céleſte Cour. Montrant enſuite à Godefroy la terre qui paroiſſoit bien loin ſous ſes pieds ; voyez, pourſuivit-il, ce globe qu'on découvre à peine, c'eſt la terre ; elle eſt comme une petite iſle environnée de tous côtés de l'Océan ; & le vaſte Océan lui-même eſt à

autre

autre chose qu'un léger amas d'eau ? Voilà néanmoins ce qui occupe les hommes ; voilà ce qui fait l'objet de leurs desirs : les vues ambitieuses des mortels ne s'étendent point au delà de cette sphere étroite. Godefroy jetta les yeux au dessous de lui, & aussi-tôt la terre, les hautes montagnes qui la couvrent, les grands fleuves qui l'arrosent, le vaste Océan qui l'environne, tout cela lui parut comme un point. Il fit un souris de dédain, il plaignit en lui-même le sort des malheureux mortels, qui, au lieu d'aspirer au Ciel, ne songent ici-bas qu'à acquérir un empire servile, une réputation muette, & des grandeurs de néant.

Puisque c'est la volonté du Seigneur, dit-il ensuite à Dudon, de me laisser encore quelque temps sur la terre, enseignez-moi, je vous prie, quelle est la voie que je dois tenir pour me conduire sûrement dans ces épaisses ténebres ? Continuez de marcher comme vous avez fait jusqu'ici, lui répondit Dudon : j'ai cependant un conseil à vous donner pour le succès de vos desseins, c'est que vous fassiez revenir au camp le vaillant fils de Bertold. Dieu, qui vous a élu pour Général de l'armée, a choisi en même temps Renaud pour être le principal exécuteur de vos ordres : il est le bras droit de ce corps dont vous êtes le Chef, & il doit avoir, après vous, la premiere part au succès de cette glorieuse entreprise. Nul autre Guerrier ne peut remplir sa place ; c'est à lui seul qu'il est réservé de surmonter l'enchantement de la forêt : son retour fera disparoître ces obstacles dont les Chrétiens semblent être rebutés ; sa valeur relevera leur courage abattu : ils se rendront maîtres de la Cité sainte, & triompheront de cette armée puissante qui s'assemble pour

les combattre. O vous! qui pouvez aiſément lire dans le fond de nos cœurs, s'écria alors Godefroy, vous connoiſſez l'eſtime que j'ai toujours eue pour ce jeune Guerrier; je ſouhaite ardemment ſon retour: mais, après ce qui s'eſt paſſé, dois-je le prier? puis-je même lui ordonner de revenir au camp? J'ignore d'ailleurs en quels lieux je pourrois lui adreſſer ces prières ou ces ordres. Dieu prétend, lui répondit Dudon, que vous ſoyez honoré de tous ceux dont il vous a fait le Chef; il ne vous conviendroit point de propoſer vous-même le retour de Renaud, mais vous pouvez avec bienſéance l'accorder à ceux qui vous le demanderont. Guelfe doit venir vous prier de pardonner à ſon neveu, & vous demander avec inſtance la fin de ſon exil. Quoiqu'aux extrémités de la terre le fils de Bertold ſoit préſentement enivré de délices & plongé dans une molle oiſiveté, vous le reverrez néanmoins bientôt. Le vénérable Pierre, à qui les ſecrets du Ciel ſont connus, dirigera les pas de ceux qui ſeront choiſis pour faire revenir au camp ce vaillant Guerrier: par un moyen nouveau qui leur ſera enſeigné, ils parviendront aiſément juſqu'à lui, ils briſeront ſes fers, & le ramèneront près de vous. C'eſt ainſi que tous vos compagnons égarés ſe verront enfin réunis ſous vos ſaints étendards. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, & je ſais combien ce mot va vous cauſer de joie. C'eſt que votre ſang doit un jour s'unir au ſang de Renaud, & que de cette alliance on verra ſortir une illuſtre poſtérité. Dudon ceſſa de parler, & il diſparut à l'inſtant, ainſi qu'une vapeur légere que le vent chaſſe, ou que le ſoleil diſſipe. Godefroy ſe réveilla l'ame remplie d'étonnement & de joie; &, comme il étoit déjà jour, il ſe leva & ſe fit couvrir de ſes armes.

Bientôt après, entrerent dans sa tente les principaux Chefs de l'armée qui s'y assembloient pour tenir conseil. Guelfe, poussé d'un mouvement intérieur, s'y rendit des premiers. Ce Guerrier prenant la parole, dit au Général: Seigneur, quoique ce soit peut-être vous faire une priere un peu trop précipitée, que de vous demander grace pour une faute encore récente, votre clémence néanmoins me rassure, & je me suis flatté que vous voudriez bien avoir quelque égard pour une interceſſion comme la mienne. C'est la grace de mon neveu, c'est le retour de Renaud que je vous demande, Seigneur. Tous les Guerriers, dont vous êtes le Chef, demandent la même grace par ma voix; ils partageront tous avec moi la reconnoissance de ce bienfait. En est-il, en effet, parmi nous un autre que Renaud qui puisse surmonter ces affreux obstacles que l'enfer apporte à nos desseins? En est-il un qui puisse, avec autant de valeur, affronter nos ennemis & les chasser de leurs remparts? Rendez à votre camp ce Guerrier qui en est l'espoir & l'appui; rendez-moi un neveu si illustre, & rendez-vous à vous-même un si intrépide exécuteur de vos ordres. Ne souffrez point que son courage languisse plus long-temps dans une indigne oisiveté. Permettez que, pour réparer sa faute, il vienne ici prodiguer son sang. C'est en combattant sous vous, Seigneur, & en suivant vos exemples; c'est en vous prenant pour son modele & pour son maître que Renaud doit signaler sa valeur.

Tous les Chefs qui étoient présents témoignerent alors le vif intérêt qu'ils prenoient au discous de Guelfe. Godefroy faisant semblant de se rendre uniquement à leur priere, & cachant la résolution qu'il avoit déjà prise de consentir à ce qu'on lui proposoit: Je ne puis,

leur dit-il, vous refuſer ce que vous demandez tous avec tant d'empreſſement; il faut que la ſévérité ſe taiſe, & que le deſir général tienne aujourd'hui lieu de diſcipline & de loi. Que Renaud revienne donc, puiſque vous le ſouhaitez; mais qu'il apprenne à modérer dorénavant ſon ardeur bouillante, & que par ſes actions il ſonge à répondre à la haute idée que tout le monde a de lui. C'eſt à vous, Seigneur, continua-t-il, en s'adreſſant à Guelfe, c'eſt à vous à prendre le ſoin de faire revenir votre neveu: envoyez quelqu'un de ſûr aux lieux où vous croyez qu'il habite préſentement, je ne doute point qu'il ne vienne inceſſamment nous rejoindre.

Auſſi-tôt le Chevalier Danois s'avançant: cet emploi me regarde, dit-il à Guelfe, j'irai chercher Renaud: il n'y a point de voyage que je n'entreprenne, point de dangers que je ne brave pour remettre plus promptement l'épée de mon Prince entre les mains de ce brave Guerrier. Comme Charles (c'eſt le nom du Chevalier Danois) étoit un homme hardi & courageux, Guelfe accepta ſon offre avec joie; mais il voulut qu'Ubalde, dont il connoiſſoit la ſageſſe & l'intelligence, l'accompagnât dans ce voyage. Ubalde avoit parcouru dans ſa jeuneſſe tous les pays qui s'étendent depuis la brûlante Ethiopie juſqu'aux climats glacés: les mœurs & les uſages de ces différents peuples lui étoient connus, & il en poſſédoit les langues. Dans un âge plus mûr, il s'étoit attaché à Guelfe qu'il avoit ſuivi dans l'Orient, & ce Prince avoit pour lui une eſtime ſinguliere. Ce fut à ces deux Guerriers que la commiſſion fut donnée d'aller chercher Renaud. Guelfe croyant, ſelon le bruit public, que ſon neveu s'étoit retiré

dans les Etats de Boëmond, leur conseilloit d'aller droit à Antioche ; mais Pierre l'interrompit par ces mots. En suivant l'opinion publique, dit-il aux deux Chevaliers, vous suivrez un guide infidele qui vous égareroit. Ce n'est point à Antioche que vous devez aller. Tournez vos pas vers le plus prochain rivage, allez du côté d'Ascalon : près de l'embouchure d'un fleuve, vous rencontrerez un homme qui est de mes intimes amis ; cet homme vous attend ; j'ai pris soin, il y a long-temps, de l'instruire de votre voyage : faites tout ce qu'il vous dira, ayez en lui la même confiance que vous auriez en moi.

Charles & Ubalde écouterent avec respect & soumission les paroles du saint Solitaire. Impatients d'être en chemin, ils partent, prennent leur route vers Ascalon. Ils n'étoient point encore arrivés au bord de la mer ; le bruit des flots qui se brisent contre le rivage, n'avoit pas même encore frappé leurs oreillus, lorsqu'ils virent devant eux un fleuve extrêmement rapide, & dont les eaux débordées se répandoient dans la campagne. Pendant que surpris ils s'arrêtent & considerent ce fleuve, un vieillard, d'un aspect majestueux, s'offre à leurs regards. Il étoit vêtu d'une longue robe blanche, sur sa tête il avoit une couronne de hêtre, & tenoit une baguette à sa main. Comme dans la saison des frimats, on voit les habitants du Nord se faire un chemin solide des eaux glacées de la Meuse & du Rhin, ainsi ce vieillard s'avançoit vers eux foulant à pied sec les liquides ondes de ce fleuve large & rapide. Les deux Chevaliers saisis d'étonnement regardoient le vieillard avec attention. Mes amis, leur dit-il, votre entreprise est difficile, vous avez besoin de secours pour en venir à bout. Le Guerrier que vous cherchez est bien loin de ces lieux : que

de pays vous aurez à parcourir! que de mers à traverser avant que de parvenir jusqu'à lui! Il faudra que votre course s'étende au delà même des barrieres de ce monde connu. Mais ne dédaignez point de me suivre dans les antres profonds où j'habite, je vous apprendrai les choses dont il est nécessaire que vous soyez instruits.

Il dit, & frappant le fleuve de sa baguette, les eaux se diviserent à l'instant, & formerent, à droite & à gauche, comme deux montagnes liquides. Il les prit ensuite par la main, il descendit avec eux dans de vastes cavernes dont l'entrée étoit au fond de ce fleuve. A la faveur d'une foible lumiere qui les éclairoit, les deux Chevaliers remarquerent dans ces abymes de prodigieux amas d'eau; c'est de cet immense réservoir que sont entretenus les fontaines, les lacs, les rivieres; c'est-là que le Pô, le Danube, le Gange, l'Euphrate & le Nil prennent leur source. Un peu plus bas ils apperçurent un ruisseau de soufre & de vif-argent; cette liqueur qui coule dans le sein de la terre, est ensuite préparée par le soleil qui la condense & en forme les plus précieux métaux. Les bords du ruisseau étoient incrustés des pierres les plus rares: on y voyoit briller le saphir, la topase, le rubis flamboyant, la gracieuse émeraude, & le diamant dont l'éclat égale la dureté.

L'étonnement où étoient Charles & Ubalde les retint assez long-temps dans le silence. Enfin, ce dernier prenant la parole, dit au vieillard: Apprenez-nous, mon pere, en quel lieu nous sommes, dites-nous, je vous prie, qui vous êtes, & où vous avez dessein de nous conduire: ce que nous voyons nous paroît si admirable, que nous doutons si c'est un songe ou une vérité. Vous êtes, leur dit le Vieil-

lard, dans les entrailles de la terre, où vous n'auriez jamais pu pénétrer, si vous ne m'aviez eu pour guide; & je vous mene à mon palais, que vous découvrirez bientôt brillant d'une vive lumiere. J'étois né dans les ténebres du Paganisme, mais il a plu au Tout-Puissant de me régénérer par sa grace. Rassurez-vous, ce n'est point par le pouvoir des Démons que j'opere ces merveilles dont vous êtes témoins. Je m'applique à étudier la nature, à découvrir la vertu des plantes, & de tout ce que la terre produit dans son sein, & à connoître tout ce qui se passe dans l'immensité des airs. Car ce n'est point de ces lieux profonds que je fais mon unique séjour, souvent je me transporte au sommet des plus hautes montagnes, là je vois sous mes pieds se former la pluie, les vents, la grêle & les tempêtes; j'observe le mouvement des astres, j'en découvre les diverses influences, & j'en mesure le cours. Enflé des connoissances que j'avois acquises, je croyois autrefois que ma science égaloit celle même de l'Auteur de l'Univers. Mais depuis que le saint Solitaire, qui vous a adressé à moi, m'a ouvert les yeux, j'ai senti que ma lumiere n'étoit que ténebres; j'ai reconnu que l'entendement humain n'est par lui-même, auprès de l'éternelle vérité, que ce qu'est un oiseau nocturne à l'aspect du soleil, & j'ai ri de mes égarements. Dieu cependant m'a permis de continuer à suivre mon premier goût dans la recherche innocente des secrets de la nature; mais c'est à lui seul que je rapporte à présent toutes mes connoissances; c'est lui qui m'éclaire, c'est lui qui me guide; je le reconnois pour mon maître & pour mon souverain Seigneur. Comme il daigne quelquefois opérer par mon foible moyen des merveilles di-

gnes de ſa main toute-puiſſante, il veut aujourd'hui ſe ſervir de moi pour faire revenir à votre camp le jeune Héros que vous cherchez. Votre arrivée m'a été annoncée il y a long-temps, & je vous attendois afin de vous inſtruire de ce que vous devez faire pour réuſſir dans votre entrepriſe.

En parlant de cette maniere, ils arriverent au lieu où habitoit le Vieillard. C'étoit une eſpece de grotte ſpacieuſe & magnifique ; cette grotte contenoit un grand nombre d'appartements, & ces divers appartements étoient ornés de tout ce que la terre produit de plus rare & de plus précieux. Une main ſi habile avoit conſtruit cette ſuperbe demeure, qu'elle paroiſſoit plutôt un chef-d'œuvre de la nature, qu'un ouvrage de l'art. Cent ſerviteurs intelligents, prompts & adroits, ſe préſenterent auſſi-tôt ; ils dreſſerent une table qui fut couverte des mets les plus exquis dans des vaſes d'or & de cryſtal de roche.

Après que les deux Chevaliers eurent ſatisfait aux beſoins de la nature ; il eſt temps, dit le ſage enchanteur à ſes hôtes, que je ſonge à remplir vos deſirs. Vous ſavez, pourſuivit-il, de quelles ruſes ſe ſervit l'artificieuſe Armide, pour attirer un grand nombre de vaillants Guerriers dans ſes pieges, & vous avez oui dire comment ces Guerriers qu'elle envoyoit à Gaza, chargés de fers, furent enſuite délivrés par Renaud. Mais vous ignorez tout ce qui s'eſt paſſé depuis, & je vais vous en inſtruire.

Lorſqu'Armide apprit que ſes captifs avoient été délivrés, elle entra en fureur, & s'écria auſſi-tôt : il ne ſera pas dit que celui qui m'a fait un tel outrage, oſe jamais s'en vanter ; il a tiré les autres d'eſclavage, mais il y tombera lui-même, & il ſouffrira ſeul tous

les maux que devoient souffrir ses compagnons. Que dis-je ? ce n'est point assez pour ma vengeance, je veux qu'il périsse, & que sa mort cause la perte de tout son parti. Pour exécuter son projet barbare, la Magicienne se transporta au lieu où ses gens avoient été défaits, & dont un grand nombre étoient étendus sur le champ de bataille. Après un si glorieux exploit, Renaud s'étoit dépouillé de ses armes, & s'étoit couvert de celles d'un des Sarrazins qu'il avoit tués, afin d'être moins remarqué sous ces armes communes. Armide prit les armes qu'avoit laissées ce vaillant Guerrier, elle en revêtit le corps d'un de ses soldats à qui il manquoit la tête, & mit ensuite ce corps dans un endroit où elle prévoyoit qu'arriveroit bientôt un parti de l'armée Chrétienne. Par le grand nombre d'espions qu'elle entretenoit, ou peut-être par le ministere des Démons, avec qui son art criminel lui donne un continuel commerce, elle avoit pu aisément apprendre que ce parti étoit sorti du camp, & être informée de la route qu'il avoit prise. Près de l'endroit où étoit étendu ce corps couvert des armes de Renaud, la Magicienne aposta un homme à elle & l'instruisit de ce qu'il devoit faire lorsque les Chrétiens paroîtroient. Le parti vint en effet ; l'homme aposté par Armide se montra, il fut pris & interrogé, & vous savez que, par sa réponse, il eut l'adresse de faire tomber sur votre Général le soupçon injurieux du meurtre de Renaud, d'où s'est ensuivie cette fatale sédition que Godefroy, par sa prudence & par son courage, a étouffée dans sa naissance. Voilà ce que fit Armide pour faire tourner aux Chrétiens leurs armes les uns contre les autres. Vous allez apprendre de quelle maniere elle se conduisit

pour perdre Renaud, & le succès qu'eut son dessein pervers.

Il y a sur l'Oronte une petite Isle fort agréable, que forment les eaux de ce fleuve. C'est dans cette Isle que la Magicienne attendit son ennemi au passage, comme un chasseur épie sa proie. Renaud arriva vis-à-vis de l'Isle. Il vit au bord d'un fleuve une colonne de marbre blanc, au pied de laquelle étoit attaché un petit bateau. Sur la colonne étoient écrits ces mots en lettres d'or : *O toi que le hasard ou ton choix a conduit ici, si tu es curieux de voir la plus grande merveille qui soit du couchant à l'aurore, tu n'as qu'à passer dans cette Isle.* L'intrépide, mais imprudent jeune homme, se détermine aussi-tôt à passer ; & comme le bateau étoit trop petit pour pouvoir contenir ses Ecuyers avec lui, il les laissa sur le bord & passa seul. Sitôt qu'il fut arrivé dans l'Isle, il la parcourut toute entiere, & n'y trouvant que des ruisseaux, des grottes, des fleurs & des bocages, il regarda l'inscription de la colonne comme un piege qu'on avoit tendu à sa crédulité. Cependant ce lieu lui paroissant très-agréable, il résolut de s'y arrêter quelque-temps. Il s'assit sur un gazon, & ôta son casque, afin de respirer plus à son aise un air qu'il trouvoit délicieux. A peine étoit-il assis, que ses oreilles furent frappées d'un nouveau murmure, que faisoient les ondes du fleuve. Il jetta les yeux de ce côté-là, & vit comme un petit tourbillon qui venoit de se former dans l'eau. Du milieu de ce tourbillon, il s'éleva peu-à-peu une belle femme nue, qui se montrant enfin jusqu'à la ceinture, se mit ensuite à chanter. Telles étoient autrefois dans la mer Tirrhenienne ces perfides enchanteresses que nous dépeint la fabuleuse antiquité. Cette femme n'avoit pas moins de beauté

que les Sirennes, & il n'étoit pas moins dangereux de prêter l'oreille aux ſons ſéduiſants de ſa voix.

Jeuneſſe inſenſée, diſoit-elle, pourquoi dans le printemps de vos jours préférez-vous la gloire aux plaiſirs ? Suivez le doux penchant que-la nature vous inſpire : faites ce qui convient aux différentes ſaiſons de la vie, c'eſt en cela que conſiſte la ſageſſe. Vos beaux jours dureront peu, vous perdez de précieux inſtants. Cette gloire après laquelle vous courez n'eſt qu'un vain nom ; n'abandonnez pas, pour une ombre & une chimere, les ſeuls biens qui ſoient réels. Dans le ſein des plaiſirs oubliez les maux paſſés, & par une triſte prévoyance n'avancez jamais les maux à venir. Que le Ciel menace, tonne, éclate, ne vous en effrayez point, ce n'eſt point contre vous que gronde la foudre. Jeuneſſe timide, livrez-vous ſans crainte à tous vos deſirs. Voilà ce que la nature vous enſeigne ; voilà ce qu'elle répete ſans ceſſe : pourquoi refuſez-vous d'entendre ſa voix ?

Par ſes chants harmonieux cette dangereuſe enchantereſſe répandit inſenſiblement d'aſſoupiſſants pavots ſur les yeux de l'imprudent Guerrier qui l'écoutoit. Renaud ne put réſiſter aux charmes d'un doux ſommeil qui venoit le ſurprendre ; il s'endormit profondément. Dès qu'Armide, qui l'obſervoit, vit ſon ennemi entre les bras du ſommeil, impatiente de ſatisfaire ſa vengeance, elle courut à lui. Mais elle n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur cet aimable ennemi, qu'elle ſentit à l'inſtant ſa fureur s'évanouir. Surpriſe, elle s'arrête, elle regarde ce jeune Héros, qui, dans un ſommeil tranquille, ſembloit gracieuſement lui ſourire. Enſuite

elle s'assit auprès de lui, elle le contemple ; elle l'admire ; elle sent déjà qu'elle s'intéresse pour celui dont elle avoit juré la mort. Du voile dont elle étoit couverte, elle essuie le front humide du jeune Guerrier : par le mouvement du même voile elle tâche de rafraîchir l'air qu'il respire. Que n'eussent point fait les regards vifs & doux de Renaud, puisque de ses yeux fermés il transpire encore assez de feux pour fondre la glace de ce cœur jusqu'alors insensible. D'ennemie implacable qu'elle étoit, la fiere, la cruelle Armide devient en un moment une amante tendre & soumise.

Avec des fleurs aussi-tôt elle fit d'aimables, mais indissolubles liens, dont elle serra étroitement le col, les pieds & les mains du Guerrier endormi. Puis le serrant encore plus étroitement dans ses bras, avec les secours des Démons qui la servoient, elle le mit dans un char ; & s'y plaçant à côté de lui, elle prit incontinent sa route par le milieu des airs. Ce ne fut point à Damas, ni dans cette forteresse où elle avoit retenu tant de Guerriers captifs, qu'elle voulut aller : jalouse d'une si belle proie, & honteuse de sa foiblesse, elle se fit conduire aux extrémités de l'Univers. Dans une des Isles fortunées, sur le sommet d'une haute montagne, elle a choisi sa retraite, & par ses enchantements, elle a rendu cette retraite inaccessible. Les côtés de la montagne sont couverts d'une épaisse & affreuse neige ; mais au sommet se trouve une plaine verdoyante, au milieu de laquelle la Magicienne a construit un magnifique palais. C'est-là que dans un éternel printemps, elle passe avec l'objet de sa tendresse une vie molle & voluptueuse : c'est de cette indigne prison que vous devez arracher Renaud ;

& , pour y réuſſir , voici ce que vous devez faire.

Lorſque vous ſerez parvenus à l'embouchure du fleuve , vous trouverez une femme qui vous paroîtra jeune , quoiqu'elle ſoit d'un âge extrêmement avancé. Vous la reconnoîtrez ſans peine à de longs cheveux qui lui deſcendent ſur le front , & à ſon habit varié de mille couleurs ; cette femme vous conduira par la pleine mer avec plus de rapidité que l'aigle ne vole dans les airs , ou que l'éclair ne fend les nues , & elle vous ramenera de même. Au pied de la montagne où habite Armide , il ſe préſentera à vous un nombre prodigieux de monſtres qui en défendent l'accès : ne les craignez point , en ſecouant une verge d'or , que je vous mettrai entre les mains , vous les écarterez aiſément : ſaiſis eux-mêmes d'épouvante , ces monſtres n'oſeront vous approcher. Mais c'eſt au haut de la montagne que le plus grand danger vous attend. Vous rencontrerez ſous vos pas une fontaine , dont l'onde pure , tranſparente , invite tous ceux qui la regardent à ſe déſaltérer. Cette onde eſt un dangereux poiſon : quiconque a l'imprudence d'en boire tombe dans une eſpece d'ivreſſe : une joie inſenſée s'empare de lui : il rit ſans ceſſe , & ces ris déplorables le conduiſent à la mort. N'approchez point de vos levres cette pernicieuſe liqueur. Gardez-vous auſſi de goûter d'aucun des mets que vous verrez étalés ſur les bords riants de la fontaine. Des filles d'une beauté ſinguliere emploieront pour vous ſéduire les regards les plus tendres , les diſcours les plus engageants : n'écoutez point leurs diſcours trompeurs ; détournez vos yeux de leurs perfides attraits ;

paſſez outre, & entrez hardiment dans le Palais de la Magicienne.

A peine y ſerez-vous entrés, que vous vous trouverez dans un merveilleux labyrinthe, où vous vous égareriez infailliblement, ſans le ſecours d'une carte que je vous donnerai. Sur cette carte ſont exactement marqués les détours innombrables de ce labyrinthe, & elle vous en rendra l'iſſue très-facile. Au milieu du labyrinthe eſt un jardin délicieux, où il ſemble que tout inſpire l'amour. Là vous découvrirez bientôt Renaud & Armide mollement couchés ſur l'herbe tendre & ſur les fleurs. Dès que la Magicienne aura laiſſé ſon amant ſeul, offrez-vous aux regards de Renaud : préſentez à ſes yeux un bouclier de diamants dont j'aurai ſoin de vous munir ; c'eſt un miroir fidele dans lequel ce Guerrier reconnoîtra d'abord ſon image. Il y verra l'habit efféminé dont il eſt à préſent revêtu : il aura honte de ſa foibleſſe, & cette honte bannira auſſi-tôt l'amour de ſon cœur.

Voilà la maniere dont vous pourrez aiſément pénétrer juſqu'aux endroits les plus ſecrets de la demeure enchantée d'Armide, & vous en ſortirez avec la même facilité que vous y ſerez entrés. Je n'ajoute plus qu'un mot pour redoubler votre confiance ; c'eſt que la vertu qui vous guide eſt ſi fort au deſſus du pouvoir magique, qu'il n'y a point d'enchantement qui puiſſe vous traverſer dans votre entrepriſe. Armide même, la jalouſe, la défiante Armide, par tous les ſecrets de ſon art, ne ſauroit prévoir votre arrivée dans l'iſle écartée où elle a choiſi ſa retraite. Mais il eſt déſormais temps de vous laiſſer prendre quelque repos, afin que vous ſoyez en état de partir demain à la pointe

du jour. Le ſage vieillard ceſſant alors de parler, conduiſit ſes hôtes à l'appartement qu'il leur avoit deſtiné, pour y paſſer la nuit. Il ſe retira enſuite dans le ſien, laiſſant les deux Chevaliers fort ſatisfaits, mais fort occupés en même temps de ce qu'ils venoient d'entendre.

CHANT XV.

DÈS que les premiers rayons de la lumiere commencerent à inviter tous les habitants de la terre au travail, le sage Enchanteur entra chez ses hôtes, ayant entre ses mains une carte, une verge d'or & un bouclier de diamants. Tenez, leur dit-il, voici ce que je vous ai promis, pour vous mettre en état de surmonter tous les enchantements d'Armide. Partez avant que l'aurore ait cédé la place à l'astre du jour. Comme les deux Guerriers étoient déjà couverts de leurs armes, ils sortirent à l'instant avec le vieillard, qui les conduisit par le même chemin qu'ils avoient déjà fait en venant ; &, lorsqu'ils furent arrivés au lit du fleuve qui les avoit reçus dans son sein, leur conducteur prit congé d'eux & les laissa. Aussitôt les ondes du fleuve les soulevant l'un & l'autre, les emporterent avec la même vîtesse qu'une pierre est lancée par la fronde, & les mirent sur le rivage.

Le premier objet qui s'offrit à leur vue fut cette femme dont l'Enchanteur leur avoit parlé. Elle étoit assise à la poupe d'une petite barque. Au travers des cheveux qui lui tomboient sur le front, son regard paroissoit doux & gracieux, & son visage brilloit d'un éclat extraordinaire. Sa robe étoit de couleur changeante, l'azur, le verd, l'incarnat, toutes les couleurs les plus vives s'y succédoient tour-à-tour, & souvent même s'y confondoient. Tel paroît aux rayons du soleil le col de l'amoureuse colombe. Venez, heureux Chevaliers, leur dit-elle, entrez dans cette nef avec laquelle je parcours l'immense Océan,

Océan, sans craindre ni les vents ni les flots. Celui que je reconnois pour maître m'ordonne de vous recevoir : toujours prodigue de ses bienfaits, il veut que je vous conduise où vous avez dessein d'aller. A ces mots elle approche du rivage, elle reçoit dans sa barque les deux Chevaliers ; &, s'écartant ensuite des bords, elle tend une voile, & prend en main le gouvernail. Le fleuve, alors extrêmement enflé eût été navigable pour les grands vaisseaux, & cette barque étoit si légere, que le moindre ruisseau suffisoit pour la mettre à flot. Les ondes qu'elle sillonne blanchissent d'écume, un vent favorable secondant la pente des eaux, enfle la voile & fait voguer la barque avec une telle rapidité, que déjà elle est parvenue à l'endroit où le fleuve se jette & disparoît dans la vaste mer.

A peine cette merveilleuse nef a-t-elle touché les ondes salées, que les vagues soulevées s'abaissent, les vents déchaînés se retirent : au furieux Aquilon succede un souffle léger qui agite mollement la superficie des eaux. Les orages se dissipent, la mer devient tranquille, le Ciel reprend sa sérénité.

Les deux Chevaliers laissant Ascalon sur leur gauche, firent route vers le couchant, & arriverent bientôt à la vue de Gaza. Cette Ville considérable s'étoit formée des ruines de l'ancienne Gaza, dont elle n'étoit autrefois que le port. Tout le rivage parut alors, aux yeux des Chevaliers, couvert d'hommes, de chevaux, de chameaux, d'éléphants ; un camp immense s'étendoit sur la côte ; le nombre des grains de sable de la mer ne surpasse point celui des Guerriers que ce camp renfermoit, & la rade & le port étoient remplis de vaisseaux. Ces troupes innombra-

bles, leur dit alors celle qui les conduiſoit ; ſont les troupes du Soudan d'Egypte : mais, quoique la terre & les eaux ſemblent couvertes de ſes ſoldats, il s'en faut bien que ce puiſſant Prince ait encore raſſemblé toutes ſes forces : vous ne voyez ici que les ſeules troupes qu'il a tirées de l'Egypte & des Provinces voiſines ; celles de ſes États éloignés ne l'ont pas encore joint, & j'eſpere que nous ſerons de retour avant que cette armée formidable ſoit en état de ſe mettre en marche. Pendant qu'elle parloit encore, leur conductrice les fait paſſer au travers des vaiſſeaux ennemis, avec la même vîteſſe & la même aſſurance que l'aigle fend les airs, & paſſe au travers d'une multitude d'oiſeaux dont il mépriſe la foibleſſe.

Un moment après ils découvrirent Raffie, la premiere Ville de Syrie qui ſe préſente à ceux qui viennent d'Egypte. Puis raſant les ſtériles côtes de Rhinocure, ils virent le promontoire, où l'on dit que repoſent les cendres du grand Pompée. Près de Damiette ils remarquerent les ſept principales embouchures du Nil, & un grand nombre d'autres moins conſidérables, par leſquelles ce fleuve célebre rend à la mer les eaux qu'il a reçues du Ciel. Ils paſſerent enſuite devant la fameuſe Ville qu'Alexandre a fondée : c'eſt-là que le Phare, autrefois une Iſle, ſe trouve aujourd'hui joint au Continent. Rhodes & Crete, trop éloignées vers le Nord, échapperent à leur vue. Ils côtoyerent la Libie, pays fertile & cultivé le long des bords de la mer, mais dont l'intérieur couvert d'un ſable brûlant, n'eſt habité que par des monſtres. La Marmarique & la Pantapole s'offrirent à leurs yeux, auſſi bien que Ptolémaïde, & cette contrée où

le fleuve Léthé, si connu par les fables, roule ses paisibles eaux. Pour éviter la grande Sirte, ils prirent le large, & laisserent bientôt derriere eux le cap de Judecque & la fosse de Magre. Vis-à-vis de Tripoli, l'Isle de Malte leur parut comme engloutie dans les ondes, au dessus desquelles on la découvre à peine. Ils éviterent de même la petite Sirte, en s'écartant des côtes, jadis habitées par les Lotophages. Au fond d'un Golfe, formé par deux montagnes qui s'avancent dans la mer, ils virent Tunis, une des plus riches & des plus considérables Villes d'Afrique. La Sicile n'est pas éloignée : on peut de cet endroit facilement distinguer le cap de Lilibée, qui s'éleve au dessus des eaux.

Près de Tunis, la conductrice des Chevaliers leur montra le lieu où étoit autrefois Carthage. Cette puissante Ville n'est plus : à peine le rivage où elle étoit bâtie en conserve-t-il aujourd'hui quelques vestiges. Les plus grandes Cités disparoissent ; les Empires les plus florissants s'évanouissent ; tout meurt, tout s'anéantit : les herbes & le sable couvrent à la fin les plus fastueux monuments, les édifices les plus solides : & l'homme se plaint d'être sujet à la mort ! quel orgueil ! quel aveuglement !

En continuant leur route, ils passerent devant Biserte, laissant à main droite l'Isle de Sardaigne, qui en est à une distance assez considérable. Ils n'aviguerent après cela le long des Pays où jadis les Numides menoient une vie errante & pastorale. Ils virent Bugie & Alger, infames retraites de Pirates, & un peu plus loin ils trouverent Oran. Ils parcoururent ensuite les côtes de la Tingitane, pépiniere féconde d'éléphants & de lions. Ce sont aujourd'hui les Royaumes de Fez &

de Maroc, à l'oppoſite deſquels eſt ſitué dans l'Eſpagne le Royaume de Grenade. Enfin, ils arriverent au détroit par lequel l'impétueux Océan ſe fait une route pour inonder la terre. Si nous en croyons les fables, ce détroit eſt l'ouvrage du fameux Alcide. Peut-être que l'Océan lui-même, rompant une trop foible digue, que la nature oppoſoit à ſa véhémence, s'eſt autrefois ouvert un paſſage entre Calpé & Abila, & a de cette maniere ſéparé l'Europe de l'Afrique, qui étoient auparavant jointes l'une à l'autre. Il n'y a point de changement étonnant, point d'effet merveilleux que ne puiſſe opérer dans le monde une longue ſuite de ſiecles.

Il y avoit alors quatre jours que les Chevaliers s'étoient embarqués ſur le fleuve d'Aſcalon : depuis leur départ ils avoient toujours navigué ſans relâcher en aucun endroit, & ſans avoir eu beſoin de le faire. Ils paſſerent le détroit, & ſe trouverent auſſi-tôt dans une mer qui leur parut ſans bornes. Si l'Océan, quoique ſerré dans cet endroit par le rivage, étonne néanmoins par ſon étendue, quelle doit être l'immenſité des eaux dont il embraſſe toute la terre !

Déjà la fertile Gades & les Iſles voiſines ne s'offroient plus aux yeux des deux voyageurs ; les rivages s'étoient enfuis ; les tours & les plus hautes montagnes avoient diſparu, & ils ne voyoient plus rien autour d'eux que le Ciel & les eaux, lorſqu'Ubalde s'adreſſant à celle qui les conduiſoit : O vous ! lui dit-il, que nous ſuivons pour guide ſur cette vaſte mer, dites-nous, je vous prie, ſi quelque mortel avant nous a pénétré juſqu'ici ? apprenez-nous ſi, au delà de ces eſpaces immenſes, il eſt encore quelque pays qui ſoit

habité ? Alcide, lui répondit-elle, après avoir exterminé les brigands & les monstres qui infectoient la terre ; après avoir parcouru toutes les côtes de l'Europe & de l'Afrique, n'osa pas pousser plus loin ses héroïques courses : il regarda l'Océan comme le terme de ses travaux, & prescrivant des limites trop étroites à l'audace de l'esprit humain, il voulut que le détroit que vous venez de passer servît désormais de bornes aux entreprises des mortels. Le curieux Ulysse, toujours avide de nouvelles découvertes, est le seul qui ait osé jusqu'à présent passer ces bornes qu'Alcide avoit marquées. Mais à quoi lui servit cette grande expérience qu'il avoit acquise dans la navigation ? son entreprise téméraire eut un succès malheureux : l'Océan engloutit Ulysse, ou du moins on ignore ce qu'il devint. Soit que les vents l'aient poussé sur quelque terre barbare où il a fini ses jours, soit qu'il soit demeuré enséveli sous les ondes, comme il ne parut jamais depuis, le genre de sa mort est très-incertain.

Ainsi l'immense Océan, aussi-bien que les Isles sans nombre qu'il renferme, & les vastes continents que baignent ses flots, sont encore ignorés. Mais ces Isles, ces continents ne sont pas moins habités que les pays qui vous sont connus. La nature, par-tout d'une inépuisable fécondité, a su dans tous les pays du monde produire des habitants. Quelles sont donc, reprit Ubalde, les loix & les coutumes ? quel est le culte de ces peuples nombreux que nous ne connoissons point ? Ils ont tous, repartit-elle, différents usages, & un culte différent. Les uns adorent la terre qui les nourrit, les autres regardent le soleil qui les éclaire comme une Divinité. D'au-

tres transferent à de vils animaux le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul. Il y en a qui, ſans horreur pour une nourriture déteſtable, ſe repaiſſent de ſang humain, & on peut dire en général de tous ces divers peuples que leur culte eſt impie, & leurs uſages barbares. Quoi! repliqua le Guerrier, Dieu qui a daigné deſcendre ici-bas pour éclairer le monde, permettra-t-il qu'une ſi conſidérable portion de la terre demeure éternellement dans ces ténebres déplorables? Non, lui dit-elle; la lumiere luira dans les ténebres; quelque jour ces peuples connoîtront le vrai Dieu, &, avec la foi Chrétienne, s'introduiront chez eux les ſciences & les arts qui ſont cultivés parmi vous. Il viendra un temps auquel l'eſpace immenſe qui vous ſépare les uns des autres ne ſera plus un obſtacle à votre commerce. Ces vaſtes pays, dont vous ignorez juſques aux noms, deviendront un jour des États floriſſants. Cet Océan, dont l'étendue vous effraie, ceſſera d'être inacceſſible. Les colonnes d'Alcide ſeront alors regardées comme une vaine fable, incapable d'arrêter même les plus timides navigateurs. Le pilote entreprenant, intrépide, alors parcourra toutes les mers qui vous environnent: dans ſa courſe il meſurera le circuit de la terre, & rival du ſoleil, il fera le tour du monde.

Un homme de Ligurie oſera le premier s'expoſer à la merci des ondes inconnues. Les vents en vain gronderont ſur ſa tête: en vain les orages ſe formeront autour de lui, rien ne le détournera de ſon héroïque deſſein. Son grand courage ne pourra ſe contenir dans les bornes étroites, preſcrites par Alcide: il franchira ces bornes, &, vainqueur des vents & des tempêtes, il reviendra

dans le port. C'eſt toi, illuſtre Colomb, qui dirigeant ta courſe vers un monde nouveau, feras connoître ce monde à tes contemporains. Les cent voix de la Renommée ſuffiront à peine pour annoncer à l'Univers ſurpris ce merveilleux événement. Malgré la fable qui les orne, les expéditions célebres d'Alcide & de Bacchus ne ſont point comparables à la tienne. Ton entrepriſe, ô Colomb! digne de tenir le premier rang dans l'hiſtoire, & d'être chantée par les plus grands Poëtes, fera à jamais l'admiration de ceux qui viendront après toi.

Cependant les deux Chevaliers continuoient leur route au couchant, quoiqu'en déclinant un peu vers le Midi. Ils virent le ſoleil ſe précipiter dans les ondes; & du côté oppoſé, ils obſerverent enſuite les premiers rayons de l'aurore ſortant du ſein des flots. A la faveur de ces rayons, ils apperçurent devant eux une haute montagne, qui leur parut comme environnée d'une ſombre vapeur; mais, à meſure qu'ils s'avançoient, ces vapeurs ſe diſſipant, la montagne ſe découvrit pleinement à eux. Elle étoit d'une forme pyramidale, large par la baſe, & étroite par le haut. Du ſommet qui ſe perdoit dans les nues il ſortoit une épaiſſe fumée, telle que pendant le jour on en voit ſortir du mont fameux dont eſt couvert Encelade.

Ils découvrirent enſuite d'autres Iſles voiſines de la premiere, mais plus baſſes & moins eſcarpées. C'étoient ces Iſles fortunées, ſi célebres dans l'antiquité. C'eſt-là, diſoient les anciens, que la terre, ſans être cultivée, produit d'elle-même toutes ſortes de fruits. La nature, par-tout ailleurs avare de ſes dons, les prodigue dans ces Iſles. L'huile en tout temps y coule de l'olivier,

en tout temps le miel distille du creux des arbres. On y voit de clairs ruisseaux descendre des collines, pour arroser d'agréables plaines. Un doux zéphir, tempérant l'ardeur de l'air, y fait régner un éternel printemps. C'est dans ces Isles enfin que les anciens avoient placé les champs Elisées, séjour heureux des ames pures. Vous voici bientôt à la fin de votre course, dit alors aux Chevaliers leur conductrice; ces Isles que vous voyez sont les Isles fortunées dont vous avez souvent entendu parler, quoique d'une maniere fort incertaine. Il est vrai qu'elles sont fertiles, & que le climat en est doux; mais dans les récits qu'on en fait, la vérité est toujours jointe à beaucoup de fables.

Lorsqu'ils furent arrivés auprès de la premiere de ces Isles, qui étoient au nombre de dix, Charles prenant la parole: si notre entreprise le permet, dit-il à celle qui les conduisoit, souffrez que je descende sur ce rivage, afin d'en voir les habitants, d'observer leurs usages, leur culte, & généralement tout ce qui pourra m'attirer un jour l'attention des hommes sensés, lorsque je leur raconterai des choses nouvelles, singulieres, & que j'aurai vues moi-même. Ce desir est digne de vous, lui répondit-elle, mais il ne peut être satisfait; l'immuable Destin s'y oppose. Le temps auquel Dieu a marqué la découverte de ces pays inconnus n'est pas encore arrivé, il ne vous est pas permis d'en donner aucune connoissance certaine aux hommes qui vivent aujourd'hui. C'est par une faveur particuliere que vous avez été choisis pour venir jusqu'ici, afin de tirer Renaud de l'indigne prison où les charmes d'Armide le retiennent. Contentez-vous de ce que le destin vous permet;

en vain prétend-on s'oppoſer à lui ; ſoumettez-vous avec docilité à ſes arrêts irrévocables.

Elle dit, & déjà la barque eſt parvenue à la ſeconde de ces Iſles. Les Chevaliers obſerverent qu'elles étoient toutes dix rangées en droite ligne, à une diſtance preſqu'égale l'une de l'autre. Il y en avoit ſept où ils purent remarquer des maiſons, des champs enſemencés, & reconnoître à pluſieurs indices qu'elles étoient habitées par des hommes : les trois autres n'avoient pour habitants que des animaux ſauvages. Dans l'une de ces trois Iſles déſertes, il y a un endroit où le rivage ſe courbant en dedans, y forme une eſpece de havre. Un rocher placé à l'entrée rompt l'impétuoſité des flots, & y rend le mouillage ſûr : la terre tout à l'entour de ce havre eſt couverte d'arbres épais, & au fond on y voit une agréable grotte tapiſſée de verdure, & arroſée d'une claire fontaine. C'eſt dans cet endroit ſolitaire, où jamais aucun vaiſſeau n'avoit mouillé l'ancre, que vint aborder la conductrice des deux Guerriers. Voyez-vous, leur dit-elle, ce ſuperbe édifice qui eſt à la cime de la montagne ? Voilà où le grand défenſeur de la foi Chrétienne paſſe préſentement ſes jours dans le ſein de la volupté. Demain, au lever de l'aurore, vous vous mettrez en devoir d'arracher Renaud de cette fatale demeure. Quoique le ſoleil ne ſoit pas encore prêt d'achever ſa courſe, ne précipitez rien aujourd'hui, l'heure du matin eſt la ſeule qui ſoit favorable à votre entrepriſe, toute autre heure la feroit échouer. Cependant, pour profiter du reſte du jour, vous pouvez vous acheminer juſqu'au pied de la montagne, afin d'y paſſer la nuit.

Charles & Ubalde ayant pris congé de leur guide, descendirent aussi-tôt sur ce rivage tant souhaité. Ils marcherent par un chemin fort aisé, & arriverent long-temps avant la nuit au pied de la montagne. Elle lui parut escarpée & remplie d'affreux précipices; la neige & les glaces la couvroient de tous côtés, le sommet seul en étoit garni de fleurs & de verdure. Ainsi, par ses enchantements, Armide avoit su faire éclorre les délices du Printemps au milieu des plus horribles frimats. Dès que l'astre du jour commença d'éclairer le monde, les deux Chevaliers se levant du lieu où ils avoient passé la nuit: allons, s'écrierent-ils l'un à l'autre, marchons; & aussi-tôt, pleins d'ardeur, ils commencerent à monter. Mais dans le moment il se présente à eux un épouvantable dragon. Son corps étoit couvert d'écailles luisantes, ses yeux paroissoient allumés de fureur, de sa gueule il sortoit une flamme empoisonnée. Quelquefois resserrant les tortueux replis de sa queue, il sembloit se retirer en lui-même; quelquefois, en s'allongeant, il occupoit de son vaste corps toute la largeur du chemin. Charles, l'épée à la main, déjà se disposoit à le combattre. Que faites-vous, lui cria son compagnon? Est-ce avec de pareilles armes que vous prétendez vaincre ce monstre? Ubalde aussi-tôt secoua la verge d'or qu'il tenoit, & le sifflement qu'elle excita dans les airs saisit le dragon d'une telle frayeur, qu'il prit la fuite & leur laissa le passage libre.

A peine les Chevaliers eurent-ils fait quelques pas, qu'ils virent un lion d'une grandeur démesurée, qui, la gueule béante, les crins hérissés, & de sa queue se battant les flancs, venoit droit à eux. Le sifflement de la baguette fit bientôt disparoître ce ter-

rible animal ; mais sa place fut incontinent remplie par une multitude d'autres animaux féroces. Tout ce que l'Hircanie nourrit de bêtes cruelles, tout ce que la Libie engendre de monstres parut alors rassemblé pour défendre l'accès de la montagne. Les deux Guerriers, sans se soucier de ce nombre d'ennemis, ni s'effrayer de leurs hurlements, marcherent à eux en secouant la baguette, & à l'instant toute cette troupe de monstres fut dissipée. Ils poursuivirent ensuite leur chemin, sans rencontrer d'autre obstacle que les précipices & les glaces dont la montagne étoit remplie.

Après qu'ils eurent surmonté ces obstacles avec assez de peine, & qu'ils furent parvenus au haut de la montagne, ils virent une agréable plaine qui s'étendoit sous un Ciel pur & serein. La terre y étoit couverte d'un gazon toujours verd & émaillé des plus riantes fleurs. Dans ce climat enchanté jamais le rigoureux hiver ne pénetre ; les ardeurs brûlantes de l'Eté ne s'y font jamais sentir : on y respire en tout temps un air délicieux que tempere le doux Zéphir, & que l'aimable Flore parfume. Au milieu de cette belle plaine, & sur le bord d'un lac étoit un magnifique palais, d'où l'on découvroit la mer & les Isles voisines, sur lesquelles ce somptueux édifice sembloit donner.

Les Chevaliers, fatigués du chemin qu'ils venoient de faire, marchoient lentement par une route semée de fleurs, & s'arrêtoient même quelquefois, afin de se délasser. Lorsqu'ils eurent marché quelque-temps, ils trouverent une claire fontaine, dont l'onde descendant des rochers avec un doux murmure, formoit ensuite dans la plaine un ruisseau large & profond. Les bords de ce ruis-

ſeau revêtus d'un gazon épais, leur offroient un lit de verdure pour s'y repoſer délicieuſement; & l'onde fraîche, tranſparente, qui laiſſoit voir juſqu'au fond de ſon canal, les invitoit à ſe rafraîchir. C'étoit la fontaine du Ris, ſource funeſte des plus grands maux. Les deux Chevaliers eurent beſoin de rappeller leur courage pour éviter ce charme dangereux. Ils paſſerent outre & arriverent à l'endroit où les eaux de la fontaine venoient ſe rendre dans un vaſte baſſin, & y formoient un beau lac. Deux jeunes filles, belles & pleines d'agréments, folâtroient dans les ondes du lac. Elle ſe faiſoient un défi l'une à l'autre, à qui des deux atteindroit plutôt à la nage un certain but; &, lorſqu'elles avoient fourni leur courſe, elles mettoient hors de l'eau la tête & la poitrine, étalant de cette maniere aux yeux des Chevaliers les tréſors de leurs belles gorges.

Le cœur des deux Guerriers ne fut pas tout-à-fait inſenſible aux attraits de ces jeunes filles; leur beauté les émut, ils s'arrêterent afin de les contempler. Elles continuoient cependant leurs badinages. A la fin une des deux ſe fit voir hors de l'eau juſqu'à la ceinture, le reſte de ſon corps étant couvert d'une onde tranſparente qui étoit un aimable voile. Telle paroît l'étoile du matin: telle on vit autrefois la Déeſſe de Cythere ſortir du ſein des ondes. Cette belle jettant les yeux, comme par haſard, du côté où étoient les deux Chevaliers, vit qu'ils la regardoient. Auſſi-tôt elle ſe baiſſa avec une feinte pudeur; elle dénoua un ruban qui tenoit de longs cheveux blonds attachés ſur ſa tête, & les laiſſa tomber ſur ſes épaules & ſur ſon ſein, ca-

chant ainſi l'ivoire de ſa belle gorge, mais avec un voile qui avoit lui-même ſon agrément. Puis ſe tournant de leur côté, & les regardant avec un air où la pudeur & l'enjouement étoient confondus, elle leur dit : Heureux étrangers, que le ſort favorable conduit en ces lieux, vous voici dans le ſéjour de la félicité ; c'eſt ici que les mortels trouvent un ſûr aſyle contre tous les maux de la vie. Dans ce charmant ſéjour vous allez vivre comme on vivoit jadis au ſiecle d'or. Les armes dont vous êtes couverts vous ſeront déſormais inutiles, vous pouvez vous en dépouiller ici. Renoncez aux vains lauriers que le terrible Mars promet à ſes favoris : ſoldats du tendre amour, le mirthe ſeul doit couronner vos têtes. Nous allons vous préſenter à notre aimable Souveraine, afin qu'elle vous admette au rang de ſes fortunés ſujets, & qu'elle vous faſſe part des biens dont elle les comble. Mais, avant que de paroître en ſa préſence, il eſt à propos que vous vous baigniez dans ces eaux argentines, pour y laiſſer la pouſſiere qui vous ſouille, & que vous goûtiez enſuite des mets délicieux que vous voyez étalez devant vous.

Ainſi parloit l'une de ces belles filles, tandis que l'autre par ſon air, & par ſes geſtes ſembloit applaudir à ce que diſoit ſa compagne. Mais les Chevaliers déjà préparés contre le charme qu'on employoit pour les ſéduire, demeurerent fermes ; &, ſi l'attrait du plaiſir fit naître en eux quelque deſir léger, la raiſon, venant d'abord au ſecours, étouffa ce deſir dans ſa naiſſance. Sans s'arrêter davantage à l'illuſion dangereuſe qui ſéduiſoit leurs ſens, ils laiſſerent ces enchantereſſes, & entrerent dans le Palais. Les deux filles pleines de confuſion de ſe voir mépriſées, ſe plongerent auſſi-tôt dans les eaux pour cacher leur honte.

CHANT XVI.

LE superbe Palais d'Armide étoit d'une forme ronde. Au centre du Palais il y avoit un jardin, à la beauté duquel rien ne peut être comparé. Il étoit environné de bâtiments vaſtes & magnifiques, dans leſquels les Démons avoient pratiqué un ſi grand nombre de détours, qu'il étoit impoſſible de pénétrer dans l'intérieur de ce merveilleux édifice. Quoiqu'il y eût au Palais pluſieurs portes, ce fut par la plus grande que les Chevaliers entrerent. Cette porte étoit d'argent, & les gonds en étoient d'or; mais cependant l'ouvrage dont elle étoit ornée, ſurpaſſoit infiniment la matiere. Les figures qu'on y avoit gravées étoient ſi bien faites, & on leur avoit donné tant d'expreſſion, qu'elles paroiſſoient animées.

Sur l'un des côtés on voyoit Alcide filant parmi les filles d'Omphale, tandis que cette belle Reine, revêtue de la peau de lion, tenoit de ſes mains délicates la noueuſe maſſue. L'amour, par un ſouris, témoignoit ſa joie d'avoir vaincu celui qui avoit dompté tant de monſtres, qui avoit ſoumis l'Enfer même, & ſoutenu le Ciel ſur ſes robuſtes épaules.

De l'autre côté étoit repréſenté un combat naval. Deux formidables flottes, compoſées de vaiſſeaux ſemblables, par leur grandeur, à des iſles flottantes, couvroient la mer de Leucate. Auguſte d'une part, à la tête de toutes les forces de l'Occident, & Marc-Antoine de l'autre, ayant à ſa ſuite toutes celles de l'O-

rient, combattoient pour l'Empire du monde. Le Ciel paroiſſoit obſcurci d'un nombre prodigieux de fleches & de dards enflammés que les deux partis ſe lançoient : les ondes de la mer étoient déjà teintes de ſang, la victoire cependant ne ſe déclaroit point encore ; mais Cléopatre, en fuyant, l'arrache à ſon parti, & la détermine en faveur de celui d'Auguſte. Marc-Antoine auſſi-tôt quitte le combat & renonce à l'Empire de l'Univers, pour ſuivre la Reine d'Egypte qu'il adore. Ce vaillant homme ne fuit point ; ſon cœur en mille occaſions éprouvé, eſt inacceſſible à la crainte, il ſuit ſeulement une Reine dont les charmes l'entraînent malgré lui, il va dans Alexandrie attendre une mort certaine ; mais il n'a point de regret à la vie, s'il la perd entre les bras de ſa maîtreſſe.

Après que les Chevaliers eurent légérement conſidéré ce bel ouvrage, ils entrerent dans le labyrinthe. Ainſi que dans ſon cours incertain le Méandre fait une infinité de circuits avant que de porter ſes eaux à la mer, tels & plus étonnants mille fois étoient les détours ſans nombre de ce labyrinthe impénétrable. Mais, guidés par la carte dont ils étoient munis, les deux Guerriers ſe tirerent ſans peine de tous ces détours, & parvinrent à l'entrée du jardin. Alors s'offrit à leurs yeux tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable & de plus charmant. Les parterres émaillés de fleurs, les boſquets toujours verds, les fontaines cryſtallines prodiguant leurs eaux ſous mille formes différentes, les grottes, les riants côteaux, les vallons frais & ſombres ornoient à l'envi ce délicieux ſéjour. Mais, ce qui en faiſoit la plus grande beauté, c'eſt que l'art y étoit tellement caché, que ce jardin ſembloit devoir à la nature

ſeule tous ſes ornements. L'air en tout temps également tempéré, y faiſoient produire aux arbres des fleurs & des fruits en tout temps ; à côté d'une figue encore verte pendoit à la même branche une figue d'une parfaite maturité, & ſur le même pied on voyoit la vigne encore en fleurs chargée de raiſins murs & d'un goût exquis. Au murmure des eaux, & à celui des feuilles qu'agitoit l'haleine des zéphirs, une infinité de petits oiſeaux accordoient leur ramage.

Parmi ces oiſeaux il y en avoit un ſingulier par la beauté de ſon plumage. Son bec étoit de couleur de pourpre ; ſa langue articuloit des paroles diſtinctes, & le ſon de ſa voix reſſembloit parfaitement au ſon de la voix humaine. Lorſque cet oiſeau merveilleux ſe mit à chanter, les ondes ſuſpendirent leurs doux murmure, les zéphirs retinrent leur haleine, tous les autres oiſeaux firent ſilence pour l'écouter. Voyez, diſoit-il, une jeune roſe qui commence à éclorre, quoiqu'elle ſoit encore à moitié cachée ; moins elle ſe montre, plus elle paroît belle ; à peine a-t-elle achevé de s'épanouir, qu'elle tombe dans la langueur ; tous ſes traits diſparoiſſent ; on ne reconnoît bientôt plus cette aimable fleur, dont mille tendres amants faiſoient l'objet de leurs deſirs. Il en eſt de même de notre vie, le printemps en eſt court ; on voit tous les ans renaître les fleurs : mais hélas ! c'eſt ſans eſpoir de retour que nos beaux jours ſe paſſent. Aimons pendant que nous ſommes aimables, il n'eſt qu'un temps pour nous où nous puiſſions être aimés ; cueillons dès le matin les fleurs de l'amour, le ſoir il ſera trop tard pour les cueillir. Dès qu'il eut ceſſé de chanter, les autres oiſeaux

recommencerent leur ramage : les tendres colombes redoublerent leurs doux baiſers, tous les hôtes de ces boſquets parurent embraſés d'amoureuſes flammes ; les arbres mêmes, malgré la dureté de leur écorce, ſembloient n'y être pas inſenſibles. Dans ce jardin, la terre, l'air, les eaux, tout reſſentoit, tout inſpiroit l'amour.

Cependant les Chevaliers ſe roidiſſant contre l'impreſſion que devoient faire en eux tant de voluptueux objets, continuoient d'avancer. Ils crurent bientôt entrevoir au travers des branches Renaud & Armide aſſis mollement ſur l'herbe tendre, & ils ne ſe trompoient point ; c'étoit en effet ces deux amants. La belle Armide, les yeux pleins d'une humide flamme, tenoit entre ſes bras Renaud, qui étoit aſſis auprès d'elle, & avoit la tête languiſſamment renverſée ſur ſes genoux. Ils ſe lançoient l'un à l'autre les regards les plus expreſſifs & les plus paſſionnés. Armide panchée ſur le viſage de ſon amant, lui baiſoit ſans ceſſe les yeux & la bouche ; à ſes careſſes le jeune Guerrier répondoit par des ſoupirs pleins de langueur ; on eût dit que ſon ame faiſoit effort pour s'envoler, afin de paſſer dans l'objet aimé. Les deux Chevaliers, ſans être vus, obſervoient ces amants avec attention.

Au côté de Renaud pendoit un miroir de cryſtal, inſtrument convenable aux myſteres de l'amour : il mit ce miroir entre les mains d'Armide, &, pendant qu'elle s'y regardoit d'un air riant, l'amoureux Guerrier n'y contemploit que l'image de ſa maîtreſſe ; c'étoit dans ſes beaux yeux qu'il ſe miroit ; ainſi la glace du miroir repréſentoit deux objets qui ſe confondoient en un ſeul. Armide ſe glorifioit de l'empire qu'elle avoit ſur ſon amant ; & celui-

ci tiroit toute sa gloire d'un si doux esclavage. Tournez vers moi, lui disoit Renaud, tournez de grace vers moi ces yeux charmants qui font tout mon bonheur. L'amour dont mon cœur est embrasé pour vous, cet amour qui éclate dans mes yeux, vous représentera fidelement votre image; il vous fera connoître quel est l'excès de vos charmes. Mais, que dis-je? ni mes yeux, ni le cristal où vous vous contemplez, ne sauroient dignement représenter tant d'attraits: le Ciel où brillent les astres est le seul miroir qui soit digne de vous.

A ce discours tendre & flatteur, Armide fit un souris, puis continuant à se regarder dans le miroir, elle arrangea ses cheveux, elle les frisa, elle les entremêla de fleurs, & donna à son visage tous les agréments que peut donner l'art joint à la nature. Ensuite, unissant des roses aux lys de sa belle gorge, elle mit un bouquet sur son sein, & de sa robe elle couvrit en partie sa gorge qui avoit été jusqu'alors entiérement découverte. Le paon est moins superbe de la beauté de son plumage; Iris se glorifie moins des vives couleurs qu'elle étale, qu'Armide ne s'applaudissoit de sa parure & de ses charmes.

Mais ce qui relevoit infiniment ses attraits, étoit une ceinture qu'elle ne quittoit jamais, quand même elle étoit nue. Les douces plaintes & les ris, les soupirs & les plaisirs, les brouilleries & les raccommodements, les refus attirants & les plus tendres faveurs formoient cette aimable ceinture. Par son art la Magicienne avoit su donner du corps & de la réalité à ces choses, elle les avoit mêlées ensemble, & en avoit ensuite formé ce merveilleux tissu qu'elle portoit toujours sur elle.

Enfin, l'heure étant arrivée ou Armide devoit quitter ſon amant, elle lui donna un doux baiſer, & ſe ſépara d'avec lui. C'eſt ainſi qu'elle avoit coutume d'en uſer pendant le jour, afin de pouvoir vaquer à ſes ſecrets myſteres. Elle ne permettoit point alors à Renaud de la ſuivre : il reſtoit ſeul, ſans autre compagnie que les animaux qui habitoient avec lui ce jardin. Mais, lorſque le ſoleil étoit prêt de finir ſa courſe, elle venoit le rejoindre, & ils paſſoient enſemble les plus agréables nuits. Si-tôt que les deux Chevaliers eurent remarqué que Renaud étoit ſeul, ils ſortirent de l'endroit où ils étoient cachés, & marchant droit à lui, ils firent briller à ſes yeux l'éclat des armes dont ils étoient couverts. Tel qu'un courageux courſier à qui on a fait interrompre le noble métier de la guerre pour l'enfermer dans un haras, dès qu'il entend le ſon de la trompette, ou que le brillant acier s'offre à ſes regards, il leve la tête, & témoigne l'ardeur impatiente qu'il a de retourner au combat ; telle fut l'impreſſion que fit la vue des armes dans le cœur de l'invincible Renaud.

Ubalde, ſans perdre de temps, lui met devant les yeux le bouclier de diamant. Dans ce miroir fidele le jeune Guerrier ſe reconnoît d'abord, il voit ſa tête parfumée ; il apperçoit les vains ornements qui le couvrent, & la maniere efféminée dont il eſt vêtu : il remarque à ſon côté une épée tellement garnie de pierreries qu'elle ne lui peut ſervir que de vaine parade. L'état indigne où il ſe trouve le remplit de tant de confuſion, que n'en pouvant ſoutenir la vue, il baiſſe les yeux à terre ; il voudroit pouvoir ſe cacher à lui-même. Auſſi-tôt Ubalde prenant la parole : l'Euro-

pe & l'Aſie, lui dit-il, ſont aux mains; tous les Guerriers, que l'honneur & un ſaint zele animent, combattent préſentement pour la gloire de leur Dieu. Le fils de Bertold eſt le ſeul qui, négligeant l'honneur & oubliant ſon devoir, paſſe voluptueuſement ſes jours entre les bras d'une femme. Dans quel aſſoupiſſement, dans quelle léthargie votre grand courage eſt-il tombé? Revenez, Seigneur, de cet aſſoupiſſement, ſortez de cette léthargie. L'armée que vous avez abandonnée ſoupire après votre retour; notre Général le ſouhaite: venez couronner l'ouvrage que vous avez ſi glorieuſement commencé. La victoire vous attend en Syrie: venez faire tomber nos ennemis ſous les coups de votre bras invincible.

La confuſion où étoit Renaud l'empêcha de répondre: il demeura quelque temps ſans mouvement; mais un noble dépit s'empara bientôt de ſon ame: il arracha les indignes ornements dont il étoit couvert; il mit en pieces ces marques honteuſes de ſon eſclavage, & marchant à l'inſtant avec les deux Chevaliers, il traverſa le jardin & ſortit du labyrinthe. Armide ne fut pas long-temps ſans être inſtruite de ſon malheur. Ne voyant plus paroître les monſtres qu'elle avoit commis à la garde de ſon palais, elle étoit entrée en de violents ſoupçons de la vérité: quelques momens après, ſes ſoupçons ne furent que trop confirmés; elle apperçut dans la plaine Renaud qui s'éloignoit d'elle à grands pas. Quelle vue pour une amante ſi paſſionnée! elle voulut crier: où vas-tu, barbare? mais la douleur dont elle fut ſaiſie, fit expirer ſa voix ſur ſes levres. Pour retenir l'amant qui l'abandonnoit, elle eut d'abord recours aux enchantements les plus forts; elle

employa tous les secrets d'un art qu'elle possédoit parfaitement ; mais son attente fut vaine : les enfers qui lui avoient toujours été soumis, ne reconoissoient plus son empire ; les Démons enchaînés par un pouvoir supérieur au sien, ne répondirent point à sa voix. Enfin, laissant les enchantements, elle voulut essayer si ses beaux yeux en pleurs n'auroient point de plus puissants charmes.

O Armide ! qu'est devenue ta gloire ? où sont à présent tes triomphes ? toi qui d'un seul regard allumoit dans tous les cœurs une flamme fatale que ton cœur seul ne ressentoit jamais ; toi qui, méprépriſant l'amour & les amants soumis à ton empire, te complaisois dans ta seule beauté ; aujourd'hui mépriſée, délaissée, tu cours après un ingrat qui te fuit. L'honneur & la bienséance ne retiennent point cette amante transportée : les précipices & les glaces ne ralentissent point ses pas : elle descend la montagne, & atteint Renaud comme il étoit déjà près du rivage. Arrête, lui cria-t-elle, avant que d'être parvenue jusqu'à lui. On rends-moi, cruel, la moitié de moi-même que tu m'enleves, ou emmene avec toi l'autre moitié que tu laisses en ces déserts. Arrête, inhumain, je ne viens point ici comme amante pour recevoir tes embrassements. C'est à quelqu'autre plus fortunée que moi que tes caresses sont réservées : j'y viens pour te faire entendre mes dernieres paroles, & pour te rendre témoin de mes derniers soupirs. Toi, qui as le courage de m'abandonner, peux-tu craindre de t'arrêter un moment pour m'écouter ?

Le jeune Guerrier s'arrêta, & Armide, hors d'haleine, le joignit à l'instant. Ses yeux fondoient en larmes, son cœur étoit serré de

la plus vive douleur ; mais sa douleur & ses larmes ne diminuoient point sa beauté. Elle fixa ses regards sur Renaud, & demeura quelque-temps devant lui immobile, & sans proférer une seule parole. Pour Renaud, il ne la regarda point, ou, s'il jetta sur elle quelque foible regard, ce fut d'un air contraint & embarrassé. Ainsi qu'un Musicien habile a coutume de préluder dans le ton sur lequel il va chanter, afin de préparer l'oreille à l'entendre, tout de même l'artificieuse Armide, gardant son caractere au milieu même de la plus excessive douleur, fit précéder son discours par de profonds soupirs, afin de disposer en sa faveur le cœur de son amant. Ensuite, elle parla de la sorte.

Ce n'est point, lui dit-elle, comme ton amante que je souhaite que tu m'écoute : nous nous sommes aimés, il est vrai ; mais cet heureux temps est aujourd'hui trop effacé de ta mémoire ; c'est comme ton ennemie que je te prie de m'entendre, & tu peux m'accorder cette légere faveur, en conservant pour moi toute ta haine. Puisque tu crois avoir sujet de me haïr, je ne m'oppose point à un sentiment qui te paroît légitime, jouis sans contrainte d'un plaisir qui te flatte. Ennemie moi-même des Chrétiens, je ne te dissimulerai point que j'ai fait tous mes efforts pour les détruire. Ma religion, mon pays, mon rang, ma naissance autorisoient mon ressentiment contre ces usurpateurs. J'ai fait plus contre toi ; j'ai juré ta mort, je t'ai fait tomber dans mes pieges ; & t'arrachant à ton devoir, je t'ai enlevé dans ces climats sauvages. Ajoute à tous ces forfaits, que ne trouvant point mes yeux assez charmants, j'ai eu recours à d'autres charmes pour faire naître dans ton cœur la même passion que je ressentois pour toi. Regarde enfin, si tu veux, comme le der-

nier des ouvrages, que, te préférant à mille amants tendres, empressés, qui soupiroient pour moi, je t'ai rendu maître de mon cœur & possesseur de ma personne. Si ces raisons te portent à abandonner un séjour qui te fut long-temps si cher, pars, j'y consens; quitte ces lieux, renonce à la foi que nous nous sommes jurée, viole les serments auxquels je suis seule fidelle: mais du moins, ingrat, souffre que je te suive, permets que, comme ton esclave, j'accompagne tes pas. Un vainqueur jamais ne laissa ses captifs, il les emmene toujours avec lui, afin de relever son triomphe. Conduis-moi donc avec toi dans ton camp: traîne-moi captive dans ce camp que mes yeux ont embrasé d'une funeste flamme: fais voir à tous ces Guerriers, dont j'ai triomphé, la superbe Armide attachée à ton char. Afin que tout ressente en moi l'esclavage, je vais couper ces longs cheveux qui ne me conviennent plus dans le triste état où je suis. En esclave fidelle je te suivrai par-tout, je ne t'abandonnerai pas même dans l'horreur des combats. Instruite depuis long-temps à conduire un cheval, je me sens assez de courage pour manier sans crainte l'épée & la lance. Je te servirai d'Ecuyer: que dis-je, d'Ecuyer? Sans cesse me mettant au devant des coups qui te seront destinés, je veux te servir moi-même de bouclier. Avant que de pénétrer jusqu'à toi, il faudra que le fer de tes ennemis me perce le sein. Peut-être qu'émus de pitié à la vue du péril où ils me verront exposée, leur fureur se ralentira, mes foibles attraits, que tu dédaignes, auront peut-être assez de force pour retenir leur bras. Vain espoir, hélas! dont je me flattte, ma beauté est trop impuissante; mes yeux n'ont plus de charmes; je vois, cruel, que tu demeures

insensible aux pleurs qu'ils répandent.

Armide vouloit continuer ; mais ses sanglots, & les larmes qui couloient de ses yeux comme de deux vives sources, étouffèrent sa voix. Ne pouvant poursuivre, elle s'efforça de prendre la main de son amant, par les caresses les plus tendres, par l'air le plus touchant, elle tâcha de le fléchir. Ce fut en vain ; Renaud évita ses caresses, & sut résister aux dangereuses attaques que lui livroit une amante éplorée. Son cœur, à la vérité, fut attendri, il eut même de la peine à retenir les larmes qui se présentèrent à ses yeux ; mais la raison qu'il écoutoit alors, ferma dans son cœur l'entrée à l'amour, & dans ses yeux le passage aux larmes : la pitié qu'il ressentit pour Armide fut un mouvement raisonnable qui ne tenoit rien de l'amour. Reprenant donc en lui tout sentiment de foiblesse, il répondit à son amante en ces termes :

Armide, je prends part à votre douleur, je voudrois qu'il fut en mon pouvoir de vous délivrer de cette passion funeste qui vous agite ; mais vous saurez vous-même la bannir de votre cœur. Vous n'êtes point mon ennemie, vous êtes encore moins ma captive : je n'ai contre vous ni colere ni ressentiment ; & si, dans votre haine, comme dans votre amour, vous avez passé de justes bornes, c'est une foiblesse que votre religion, que votre jeunesse, que l'infirmité humaine rendent excusable. Comme j'ai partagé avec vous cette foiblesse, il est juste que j'aie pour vous la même indulgence que je souhaite qu'on ait pour moi. En quelque lieu que le sort conduise mes pas, quelle que soit la fortune que le Ciel me réserve, votre souvenir, belle Armide, me sera toujours précieux, autant que l'honneur & mon devoir ne s'y opposeront

feront pas. Adieu, je vais me séparer de vous, il ne vous est pas permis de me suivre. Oublions ici nos communes erreurs : ne rendons point l'univers témoin de notre foiblesse, elle terniroit ma gloire & la vôtre, elle souilleroit le Sang Royal dont vous êtes sortie : qu'ignorée, s'il se peut, du reste du monde, elle demeure pour jamais ensévelie dans ces déserts. Soit que vous établissez ici votre séjour, soit que vous portiez ailleurs vos pas, vivez en paix. Armide, vivez heureuse, & suivez les mouvements que vous inspireront votre raison & votre courage.

Pendant que le Guerrier parloit ainsi, Armide faisoit connoître par son trouble & par son air agité, quelle étoit la violence du dépit qui déchiroit son cœur. Non, reprit-elle, en lançant sur Renaud un regard d'indignation, non, tu n'es point fils de la belle Sophie, tu ne sortis jamais de ce sang illustre dont tu te vantes d'être issu ; ce sont les ondes de la mer en furie, ce sont les glaces du Caucase qui t'ont donné le jour, & les Tigres impitoyables de l'Hircanie t'ont nourri de leur lait. Pourquoi me contraindre plus long-temps ? Pourquoi retenir ma fureur contre un barbare, dont le cœur n'a rien d'humain, qui, dans l'excès des maux qu'il me cause, ne verse pas une seule larme, à qui il n'échappe pas même un soupir ? Il veut être mon Chevalier, dit-il, & le cruel m'abandonne dans la plus affreuse des disgraces. Il me donne des conseils dignes d'un chaste Philosophe ; ces maximes, d'une vertu sévere, ont bonne grace dans sa bouche. L'ingrat ! il lui sied bien de me tenir de pareils discours. Et le Ciel qui l'entend peut retenir sa colere ? Le Ciel qui sur ses propres Temples fait tomber la foudre, épargnera-t-il un tel coupa-

ble ? Va-t-en, perfide, je ne veux point de cette paix que tu me laiſſes, va-t-en; mais ne te flatte point que tu m'empêcheras de te ſuivre. Bientôt mon ombre irritée volera ſur tes pas : armée des ſerpents & du flambeau des furies, elle te tourmentera nuit & jour, & ſa fureur ſera égale à l'amour dont j'étois enflammée pour toi. Si tu échappes aux périls que tu va braver ſur les flots, ne crois pas éviter la mort qui t'attend au milieu des combats. C'eſt-là que, percé de coups & dans la foule des mourants, tu reconnoîtras ton crime, & la main qui te pourſuit; tu voudras en vain me fléchir, inexorable alors, comme tu l'es à préſent pour moi, je tirerai de ta perfidie la vengeance la plus terrible.

A ces mots qu'Armide put à peine achever, une ſueur froide ſe répandit ſur ſon viſage; elle pâlit, ſes yeux ſe fermerent, elle perdit l'uſage de ſes ſens, & tomba évanouie aux pieds de Renaud. Le Ciel jaloux de ton bonheur, infortunée Armide, t'envia alors le plaiſir de voir les ſoupirs & les larmes que ton amant ne put plus contraindre; tu ne fus point témoin des tendres adieux qu'il te fit. Quel ſoulagement à tes douleurs, ſi tu euſſes pu connoître à des marques ſi certaines que ton amant les partageoit avec toi ! Dans cette extrémité, que ſera le généreux Renaud ? Laiſſera-t-il Armide mourante ? Oubliera-t-il la gloire & ſon devoir ? La pitié, la généroſité le retiennent ; mais une dure néceſſité l'entraîne. Il s'embarque, il part; & les yeux toujours tournés vers le rivage qu'il abandonne, il n'en détourne point la vue que ce triſte rivage ne diſparoiſſe à ſes yeux.

Après qu'Armide fut revenue de ſon évanouiſſement, elle porta de tous côtés ſes regards inquiets, & ne découvrant rien ſur le

rivage ni sur la mer : il est parti, s'écria-t-elle, le barbare a pu m'abandonner dans l'état déplorable où j'étois, il est parti sans daigner me donner de secours, & je l'aime encore, & je continue à faire retentir ces déserts de mes plaintes douloureuses ! Terminons d'inutiles regrets. Pour me venger de l'ennemi qui m'outrage, recourons à d'autres armes. Traître, attends ; je vole après toi ; rien ne pourra te dérober à ma rage. Oui, je te suis, je te joins, je te perce de mes coups ; j'arrache ton cœur sans foi, je le déchire & l'expose sanglant, pour servir à jamais d'exemple aux perfides. C'est toi, cruel, qui m'apprends à être inhumaine ; je veux te surpasser en barbarie. Mais où suis-je ? que dis-je, malheureuse ? Je m'égare. Ah ! quand ce fatal ennemi étoit dans mes fers, quand il dépendoit de moi de lui arracher la vie, c'étoit alors que je devois l'immoler à mon courroux ; je ne devois alors écouter que ma fureur : il n'est plus en ma puissance ; insensée ! je me livre à un aveugle transport. Mais non, si des artifices de mon esprit irrité, si de ma beauté outragée je puis encore attendre quelque secours, je ne dois pas désespérer de me venger. C'est à vous, ma beauté, que l'injure a été faite ; c'est vous qui devez remplir ma vengeance : il faut que vous soyez la récompense de celui qui m'apportera la tête du perfide. O vous tous ! qui brûlez pour moi d'une flamme fidelle ; vous qui vous déclarez mes amants, je vous propose une entreprise difficile, mais glorieuse. Pour exciter votre courage, voyez quel est le prix qu'on vous destine. Une belle Princesse, héritiere d'un grand Empire, Armide sera le prix de votre victoire. Si mes attraits aujourd'hui ne répondent point à mon espérance ; s'ils ne

peuvent ſervir à mon courroux, je regarde la beauté comme un inutile don de la nature : oui, beauté funeſte, je te mépriſe; je te hais, & je hais avec toi le trône où je dois monter; je hais juſqu'au jour qui m'éclaire; ſi je vis encore, c'eſt pour me venger.

Armide, les cheveux épars & la fureur dans les yeux, reprit à ces mots le chemin de ſon palais. Dès qu'elle y fut arrivée, elle ordonna à un grand nombre de Démons de ſortir du noir abyme, & de ſe rendre auprès d'elle : auſſitôt la terre trembla & s'entrouvrit; l'air s'obſcurcit; l'aſtre du jour pâlit; le palais fut environné d'épaiſſes ténebres, au travers deſquelles on découvroit néanmoins quelque foible lueur d'une noire flamme, & de ces ténebres on entendoit ſortir d'affreux hurlements. Enfin, l'obſcurité ſe diſſipa; les rayons du ſoleil ramenerent peu-à-peu la clarté dans les airs; mais le palais avoit diſparu; il n'en reſtoit pas même le moindre veſtige. A ce ſéjour enchanté avoit ſuccédé l'horreur naturelle, que par la force de ſes charmes la Magicienne avoit bannie de ces lieux ſauvages. Ainſi s'évanouiſſent les ſonges, ainſi diſparoiſſent ces vains châteaux que l'imagination ſe repréſente dans les nues. Armide étant montée ſur ſon char, s'éleva à l'inſtant dans les airs. Elle laiſſa bientôt derriere elle ces régions inconnues qu'elle abandonnoit; elle traverſa en peu de temps cette vaſte mer qui s'étend depuis les Iſles fortunées juſqu'à Gades; elle paſſa le détroit; &, ſans approcher ni du rivage Maure ni des côtes Heſpériennes, elle ne s'arrêta point qu'elle ne fût parvenue aux côtes de Syrie. Peu empreſſée de revoir ſa patrie, elle ne voulut point aller à Damas : ce fut au funeſte lac, dans les ondes duquel étoit bâtie ſa

forteresse, qu'elle se fit conduire, ce fut-là qu'elle descendit.

Sans se faire voir à pas un de ceux qui la servoient, d'abord elle s'enferma seule & s'abandonna aux pensées violentes qui agitoient son ame. La honte enfin cédant au dépit : oui, dit-elle, je vais marcher à Gaza : armée de l'arc & de l'épée, je vais joindre l'armée que le Soudan y assemble ; je tâcherai de mettre dans mes intérêts les plus vaillants Guerriers de cette armée ; j'offrirai mon cœur & mon trône à celui d'entr'eux qui remplira ma vengeance ; j'aurai recours à des artifices que je n'ai point encore employés ; pourvu que je me venge, tout me sera permis. C'est par tes malheureux conseils, ô Hidraot ! que j'ai oublié mon sexe & ma naissance ; c'est toi qui m'a fait négliger cette exacte retenue qu'une Princesse, qu'une fille doit toujours garder ; c'est toi qui m'exposant à une épreuve au dessus de mes forces, es cause de tous mes malheurs : ne t'en prends qu'à toi seul, & de tout ce que l'amour m'a fait faire, & de tout ce que me fera faire un juste dépit. Armide donna aussi-tôt ses ordres pour qu'on lui préparât un superbe équipage. Elle assembla en diligence un grand nombre de gens de guerre ; elle se mit ensuite à leur tête ; &, sans donner à peine quelque relâche à ses troupes, elle marcha jusqu'à Gaza.

CHANT XVII.

GAZA est une Ville maritime située aux confins de la Palestine, en tournant du côté de Peluse. Elle a au Midi de vastes plaines d'un sable délié & profond, que le vent souleve de la même maniere qu'il a coutume de soulever les flots de la mer, & avec le même danger pour les voyageurs. Il y avoit déjà plusieurs années que le Soudan s'étoit emparé de cette Ville, qu'il avoit prise sur les Turcs; &, comme par sa situation il la jugeoit propre à l'exécution du dessein qu'il avoit formé, il s'y étoit rendu de Memphis, & y avoit marqué le rendez-vous général de l'armée qu'il assembloit de toutes parts.

O Muse! apprends-moi en quel état se trouvoient alors les affaires de ce Monarque puissant qui avoit fait prendre les armes à près de la moitié de la terre; dis-moi quelles étoient les troupes, tant de ses Sujets que de ses Alliés, qui composoient cette armée formidable: toi seule connois ces troupes & les Chefs qui les commandoient, tu peux seule me les faire connoître.

Après que l'Egypte révoltée contre l'Empereur Grec, & contre le Dieu qu'elle adoroit, eut renoncé au Christianisme pour embrasser la Religion de Mahomet, un Capitaine Sarrazin s'empara de ce riche Royaume, & prit le nom de Calife, qu'il transmit à tous ses successeurs. Ainsi le Nil infidele revit encore ses Pharaons & ses Ptolomées. Par leurs conquêtes ces Califes d'Egypte avoient dans la suite fort

accru leur Empire. Du côté de la mer, ils poſſédoient tous les pays compris depuis la Cirenaïque juſqu'aux côtes de Syrie. Dans les terres, leur domination s'étendoit depuis l'embouchure du Nil juſqu'à Siéné, qui confine à l'Ethiopie. La mer rouge leur étoit ſoumiſe, auſſi-bien que tous les pays qui ſont aux deux côtés de cette mer. L'Arabie déſerte, en remontant juſqu'à l'Euphrate, toute l'Arabie heureuſe, & à l'Orient de l'Arabie, de vaſtes pays encore étoient compris au nombre de leurs Etats.

Mais ce qui relevoit infiniment la puiſſance de cet Empire, étoit le mérite perſonnel du Prince qui le gouvernoit alors. Illuſtre par ſa naiſſance, qui l'avoit fait monter ſur le trône, il étoit encore plus recommandable par ſa grande expérience, & par une parfaite connoiſſance qu'il avoit acquiſe du grand art de régner. Après avoir ſoutenu en perſonne de longues guerres contre les Perſans & contre les Turcs: ſouvent vainqueur, quelquefois vaincu, & toujours plus grand dans l'adverſe fortune que dans la proſpérité; enfin, ſon âge avancé l'avoit contraint depuis quelques années à renoncer au métier des armes. Mais l'ambition & l'amour de la gloire n'étant pas éteints dans ſon cœur, il continuoit de faire la guerre par ſes Généraux; & le gouvernement d'un grand Empire étoit encore, malgré ſon âge, un poids léger pour la vigueur de ſon eſprit. Redouté de ſes voiſins, eſtimé des peuples éloignés, ſon nom faiſoit trembler tous les petits Rois de l'Afrique, & l'Indien reculé le révéroit; les uns étoient ſes tributaires, les autres ſes alliés.

Tel étoit le Prince qui aſſembloit alors, ou plutôt, qui ayant déjà aſſemblé ſon armée, ſe diſpoſoit à la faire marcher contre les Chré-

tiens, dont les succès lui donnoient de l'inquiétude. Armide le joignit la derniere. Elle arriva au moment même que toute l'armée, en bataille dans une plaine, alloit passer en revue devant son souverain Seigneur. Le Soudan étoit assis sur un trône élevé où l'on montoit par cent degrés d'ivoire. Un dais d'argent le garantissoit des rayons du soleil; sous ses pieds étoit un tapis brodé d'or; un turban d'une blancheur éclatante lui servoit de diadême; son habit, suivant l'usage de ces Princes barbares, étoit d'une extrême richesse; il tenoit un sceptre en sa main. Quoiqu'on vit dans ses yeux briller encore le feu de sa jeunesse, une longue barbe blanche rendoit néanmoins son aspect vénérable; son air enfin répondoit parfaitement à l'élévation de son rang, & à l'idée qu'on avoit de sa personne. C'est ainsi qu'Appelle & Phidias ont autrefois représenté Jupiter tonnant. Ses deux principaux Ministres du Soudan, l'un pour le militaire, l'autre pour le civil, étoient debout à ses côtés; celui-ci portoit le sceau royal, l'autre tenoit une épée nue à la main. Un gros de Circassiens d'élite & dévoués à leur Maître, dont étoit composée la garde du Princce, environnoit son trône; ils étoient couverts de cuirasses, & avoient pour armes offensives la pertuisanne & le cimeterre. Du haut de ce trône, où étoit placé le Soudan, il voyoit défiler son armée; &, à mesure que chaque troupe passoit devant lui, les soldats baissoient par respect leurs enseignes & la pointe de leurs armes.

Les Egyptiens parurent les premiers en quatre troupes, deux de la haute Egypte & deux de la basse. Cette derniere est un ouvrage du Nil, & un présent en même temps que ce fleuve a fait autrefois aux habitans

bitants du pays, en comblant du limon qu'il entraîne avec ſes eaux un grand eſpace que couvroient les flots de la mer. La premiere troupe étoit compoſée des habitants d'Alexandrie, & des peuples qui ſont au couchant de cette Ville. Araſpe la commandoit, homme moins redoutable par ſa valeur que par les ruſes de ſon eſprit; perſonne dans l'armée n'entendoit mieux que lui tous les ſtratagêmes de guerre.

Les Egyptiens Orientaux compoſoient la ſeconde troupe : Aronte en étoit le Chef. Ayant mené juſqu'alors une vie douce & éloignée du tumulte des armes, ce Capitaine n'étoit encore recommandable que par ſa naiſſance & par ſes titres; le ſon de la trompette n'avoit jamais troublé ſon repos; mais l'ambition l'arrachant aux plaiſirs, lui fit alors pour la premiere fois endoſſer le harnois.

La troupe ſuivante paroiſſoit plutôt une armée qu'une ſimple troupe, & cependant les habitants d'une ſeule Ville l'avoient formée; Ville à la vérité incomparable par ſon étendue à des Provinces & à des Royaumes entiers : c'eſt le grand Caire. Campſon commandoit un peuple innombrable, mais peu aguerri, qu'il avoit armé dans cette Ville.

Enfin, la quatrieme troupe marchoit ſous les ordres de Gazel. Les peuples qui habitent des deux côtés du Nil, en remontant juſqu'aux cataractes, avoient formé cette derniere troupe. Tous les Egyptiens en général, peu capables de ſoutenir le poids d'une cuiraſſe & d'un caſque, n'avoient pour armes que l'arc & l'épée. Au reſte, ils étoient richement équipés, & leurs dépouilles excitoient plus d'envie, que leurs armes n'inſpiroient de crainte.

Après les Egyptiens, parurent les peuples de Barca conduits par Alarcon. Ils étoient mal armés & presque nus ; dans les plaines désertes qu'ils habitent, ce n'est que par leurs brigandages qu'ils peuvent subvenir aux besoins les plus pressants d'une misérable vie.

Les Rois de Zumara & de Tripoli les suivoient avec des troupes un peu mieux en ordre, peu propres néanmoins à combattre de pied ferme; elles ne combattoient qu'en voltigeant, mais elles entendoient parfaitement ce genre de combat.

On vit ensuite les habitants de l'Arabie pétrée, suivis des peuples de l'Arabie heureuse, où les glaces des hivers, ni les ardeurs de l'été ne se font jamais sentir ; où la terre produit l'encens & les plus précieux parfums; où l'on dit que renaît l'immortel Phénix, cet oiseau merveilleux à qui la cendre des fleurs & des plantes odoriférantes, qui lui ont servi de bucher, sert ensuite de berceau. Les uns & les autres étoient armés comme les Egyptiens, mais plus simplement équipés. Siphax & Aldin étoient leurs Capitaines.

Immédiatement après eux venoient ces Arabes vagabords, qui dans des Villes errantes habitent les déserts. Ils étoient de petite taille, leur voix ressembloit à celle des femmes, leurs cheveux étoient noirs & fort longs, & leur visage basané. Ils montoient des chevaux d'une vîtesse comparable à celle du vent, & avoient pour armes de longues cannes ferrées par le bout. Albiazar, qui les commandoit, étoit moins un homme de guerre, qu'un brigand sans foi & sans humanité.

Les peuples de ces Isles que baigne la mer Arabique, fameuse par la pêche des perles,

formoient la troupe suivante, après laquelle marchoient les noirs habitants des côtes d'Afrique, voisine de l'Arabie; ceux-ci conduits par Agrivalte, ceux-là par Osmide, Guerrier à qui tout principe de religion, tout sentiment d'honneur étoient également inconnus.

Ces deux troupes en précédoient deux autres composées d'Ethiopiens de l'Isle de Méroé, & commandées par leurs Rois Assimir & Cannar. La grande Isle de Méroé, que forment les eaux du Nil, étoit alors gouvernée par trois Rois, deux desquels comme tributaire du Soudan, & de même Religion que ce Prince, s'étoient rangés auprès de lui; mais le troisieme qui adoroit Jesus-Christ, étoit demeuré dans ses Etats.

Les Rois d'Ethiopie étoient suivis de celui d'Ormus, Isle belle & fertile dans le Golfe Persique, & de celui de Boëcan, Isle située aussi dans la même mer, si toutefois on doit appeller Isle un pays où dans les basses marées on peut aborder à pied sec. Ces deux Rois marchoient à la tête de leurs gens armés de l'arc & du carquois.

Les pleurs d'une chaste épouse que tu aimois tendrement, ne purent, vaillant Altamor, te retenir auprès d'elle. Quoi! tu pars, inhumain, te disoit-elle, tu préfere à la vue d'une épouse qui t'adore, les travaux, les périls, la mort même où tu vas t'exposer: cet enfant que je mets dans tes bras, ce tendre fruit de nos amours te paroît un fardeau plus pesant que celui d'une dure cuirasse. Malgré ses prieres & ses larmes tu partis, tu joignis l'armée du Soudan. Altamor étoit Roi de Samarcand, & sa couronne ne relevoit d'aucun Prince; mais l'éclat d'un diadême indépendant étoit ce qui brilloit le moins en lui; son grand cœur étoit encore au dessus de sa dignité. Les Chrétiens éprouverent bientôt sa

valeur. Ceux qui marchoient à sa suite étoient armés de cuirasses, ils avoient le cimeterre au côté, & la masse d'arme à l'arçon de la selle.

L'Indien Adraste parut après lui. Ce Guerrier d'une taille giganteſque montoit un éléphant, & avoit pour cuirasse une énorme peau de serpent. Il venoit des climats où l'astre du jour se leve; les Peuples qui habitent entre l'Indus & le Gange avoient formé la troupe qui marchoit sous ses ordres.

L'élite des forces du Soudan suivoit Adraste & ses Indiens. Tous ceux qui s'étoient distingués par leurs services, & qui en avoient reçu de glorieuses récompenses, composoient cette troupe illustre qui parut la derniere. Ils étoient montés & armés à l'avantage; l'or & la pourpre relevoient l'éclat de l'acier poli dont ils étoient couverts. Les plus considérables d'entr'eux étoient le fier Alarcon & Odemar, si intelligent dans l'art de discipliner une troupe; Hidraot, & l'intrépide Rimedon, Tigrante & Rapolde, dont le nom étoit redouté sur la mer où il avoit long-temps fait des courses; Malarbuste à qui les victoires qu'il avoit remportées sur les Arabes rebelles, avoient fait donner le surnom d'Arabique. On comptoit aussi parmi ces vaillants hommes Olinde, Arimon, Pirge & Brimartes le preneur de Villes, Siphante le dompteur de chevaux, l'invincible lutteur Aridamant, & Tissapherne le foudre de guerre, à qui dans les combats de l'épée & de la lance, soit à cheval, soit à pied, nul n'osoit se vanter d'être égal. Ils avoient pour Chef un Arménien qui, dans sa jeunesse ayant renoncé au Christianisme, avoit quitté le nom de Clément qu'il portoit alors, pour prendre celui d'Emiren. Chéri de son Prince à qui il étoit fidélement

attaché, & auſſi bon Capitaine que brave Soldat, Emiren, étoit de tous les Généraux du Soudan, celui pour qui il avoit le plus d'eſtime.

Toutes les troupes avoient achevé de paſſer, lorſque la belle Armide ſe fit voir à la tête de ſes Syriens. Elle étoit aſſiſe dans un char magnifique, ſa robe étoit retrouſſée, elle avoit un carquois ſur l'épaule, & tenoit un arc à la main. Le dépit ſe joignant dans ſes yeux à la douceur qui leur étoit naturelle, lui donnoit un air fier, mais engageant, qui inſpiroit tout enſemble la crainte & l'amour. Quatre licornes attelées deux à deux traînoient ſon char, que l'or & les pierreries dont il étoit enrichi, rendoient ſemblable au char du ſoleil. Cent jeunes pages armés d'arcs & de fleches, & cent jeunes filles l'entouroient, les uns & les autres montés ſur de beaux chevaux blancs, qu'ils manioient avec beaucoup de grace & d'adreſſe. La troupe d'Armide ſuivoit, compoſée de Soldats qu'Hidraot avoit levés en Syrie, & commandée par Aradin.

Comme, par la beauté de ſon plumage le Phénix, lorſqu'il ſe montre, fait l'admiration des hommes, & que tous s'empreſſent auſſitôt pour venir voir cet oiſeau merveilleux, qu'une multitude d'autres oiſeaux ſurpris environne; tout de même Armide, dès qu'elle parut, attira ſur elle ſeule tous les regards de l'armée. Dans ce nombre prodigieux de Guerriers de Nations différentes & barbares, il n'y en eut pas un ſeul dont le cœur fût inſenſible aux attraits de cette Princeſſe. Si, en ſe montrant à peine, & avec un air où régnoit le dépit, la belle Armide ſait toucher des cœurs farouches, quel ſera le pouvoir de ſes yeux, lorſque animés par les ris & par un gra-

cieux enjouement, ils déploieront tous leurs charmes.

Après que la troupe d'Armide fut passée, le Soudan fit dire à Emiren de s'approcher: son dessein étoit de donner à ce vaillant homme le commandement général de son armée. Emiren, qui se doutoit de l'intention de son Maitre, s'avança avec une noble assurance, digne du rang où il alloit être élevé. Les Circassiens qui environnoient le trône, s'ouvrirent pour lui donner passage: il monta; & dès qu'il fut devant son Prince, mettant la main sur sa poitrine, il fit une inclination très-profonde. Tenez, Emiren, lui dit le Soudan, prenez ce sceptre que je remets en vos mains avec toute mon autorité: allez détruire les ennemis d'un Roi que je protege. Ministre de ma vengeance, faites sentir aux Chrétiens ce que peut le bras qu'ils ont contraint à s'armer; qu'il n'en réchappe aucun: amenez ici chargés de chaînes tous ceux que le fer aura épargnés: Allez, voyez & triomphez. Seigneur, dit Emiren, je reçois de votre invincible main le sceptre que vous me confiez, comme un gage assuré de la victoire qui a toujours accompagné vos armes. L'entreprise où je vais marcher ne peut avoir qu'un heureux succès, puisque j'y marche sous vos auspices. Les injures qu'a reçues l'Asie seront bientôt vengées: du moins, Seigneur, j'ose vous assurer que vous ne me reverrez que vainqueur. Si les destins immuables nous menacent aujourd'hui de quelque malheur, fasse le Ciel que ce malheur retombe sur moi seul: pourvu que votre armée retourne victorieuse avec le corps de son Général, ma gloire n'en sera pas moins grande: cette pompe funebre fera mon triomphe. Il cessa de parler, & aussi-tôt la plaine retentit des acclamations des soldats, & du bruit de tous les instruments de guerre.

Parmi ces acclamations, le Soudan descendit de son trône, il se rendit à son pavillon royal, & y retint à manger avec lui tous les Chefs de son armée. Il s'assit à une table à part, d'où il envoyoit à ses conviés les plats qui avoient été servis devant lui, & il les entretenoit d'un air affable, leur faisant honneur généralement à tous. Armide, qui étoit présente au festin, comprit aisément que la joie & la bonne chere lui alloient fournir une occasion favorable pour exécuter ce qu'elle avoit projetté : après qu'on eut desservi, remarquant dans tous les yeux des convives qui étoient tournés sur elle, que ses charmes avoient produit dans leurs cœurs l'effet qu'elle en attendoit, elle se leva de sa place, &, s'approchant du Soudan avec une contenance assurée, mais pourtant respectueuse, elle lui parla en ces termes.

Grand Roi, c'est pour défendre notre religion & notre patrie ; c'est pour soutenir la cause commune, que je me suis aujourd'hui rangée sous vos victorieuses enseignes. Quoique je ne sois qu'une fille, j'ai cru qu'étant née Princesse & héritiere d'un Royaume, il convenoit à une fille de mon rang de prendre les armes dans une occasion si importante. Le sceptre & l'épée ont été donnés aux Souverains pour gouverner & pour combattre : le Prince qui veut dignement régner, doit savoir se servir de l'une & de l'autre. J'espere que je saurai faire usage de mes armes, & porter à nos ennemis de dangereuses atteintes. Epriſe depuis long-temps du desir de contribuer à votre gloire, Seigneur, ce n'est pas d'aujourd'hui que je commence à vous servir. Vous savez qu'ayant fait tomber en ma puissance les plus vaillants d'entre les Chré-

tiens, je vous les envoyois chargés de fers; & qu'ils gémiroient encore dans l'eſclavage, ſi le fier Renaud ne les en avoit tirés par la défaite entiere de ceux qui les conduiſoient, & n'eût ainſi rendu à l'armée Chrétienne un grand nombre de vaillants hommes dont je l'avois affoiblie. Perſonne ici n'ignore quel eſt Renaud : la valeur de ce Guerrier redoutable eſt connue par-tout. Outre cette cruelle injure que j'ai reçue de lui, le même Guerrier m'a fait encore depuis un ſanglant outrage qu'il ſeroit trop long de raconter, il ſuffit de dire que j'en ai été cruellement offenſée, & que je cherche à en tirer une juſte vengeance. Mon reſſentiment particulier, ſe joignant aux raiſons générales, m'a fait prendre les armes & hâter mon départ. J'eſpere me venger moi-même du cruel ennemi qui m'a outragée ; je me flatte que le Ciel dirigera contre une tête coupable les traits qui partiront de ma main. Mais ſi ma vengeance eſt réſervée à une autre main que la mienne ; ſi, dans ce nombre de braves Guerriers qui m'écoutent, il s'en trouve quelqu'un qui ſerve mon reſſentiment, je m'engage à payer ce ſervice du prix le plus honorable qu'il ſoit en mon pouvoir de donner. Celui qui m'apportera la tête de mon ennemi, ſera, s'il y conſent, poſſeſſeur de mes Etats & de ma perſonne ; il ne tiendra qu'à lui de devenir mon époux, & de monter ſur le trône qui m'eſt deſtiné. J'en fais le ſerment devant vous, Seigneur, & je donne ma foi par avance à celui qui ſera mon vengeur.

Dès qu'Armide eut fini ſon diſcours, Adraſte, qui n'avoit ceſſé de la regarder, prenant la parole : A Dieu ne plaiſe, lui dit-il, que le cruel qui a pu vous offenſer, meure d'une

auſſi belle main que la vôtre ; le barbare n'eſt pas digne de périr ſous vos coups : laiſſez à d'autres, belle Princeſſe, le ſoin de vous venger. Perſonne n'en eſt plus capable que moi : je vous préſenterai bientôt la tête de cet odieux ennemi, je lui arracherai le cœur, & laiſſerai ſon corps ſanglant pour être la pâture des vautours. L'impatient Tiſſapherne ne put endurer plus long-temps ces bravades d'Adraſte. Eh ! qui es-tu, dit-il à l'Indien, pour oſer parler de la ſorte devant le Roi, & en ma préſence ? Sais-tu que dans le nombre de ceux qui t'écoutent, il y en a qui valent mieux que toi, & qui viendroient plus aiſément à bout des choſes dont tu te vantes ? Je ſuis un homme, reprit Adraſte, qui tient toujours plus qu'il ne promet, & je ſais que, ſi tu m'avois parlé ailleurs comme tu viens de faire ici, ces paroles ſeroient les dernieres qui ſortiroient de ta bouche. Tiſſapherne alloit repliquer, mais le Soudan leur impoſa ſilence à l'un & à l'autre, & ſe tournant enſuite du côté d'Armide, il lui dit : Princeſſe dont le courage eſt égal à la beauté, vous êtes digne, ſans doute, que ces deux Guerriers vous remettent leur reſſentiment, & vous faſſent arbitre de leur querelle ; c'eſt en vous ſervant à l'envi contre celui qui vous a outragé, qu'ils doivent diſputer entr'eux du prix de la valeur. Adraſte & Tiſſapherne offrirent de nouveau leurs ſervices à la Princeſſe de Damas. Ils ne furent pas les ſeuls : un grand nombre d'autres des plus braves, ou qui avoient la meilleure opinion d'eux-mêmes, jurerent auſſi de la venger : tous s'engagerent à lui apporter la tête d'un ennemi qui lui avoit été long-temps ſi cher.

Cependant le jeune Guerrier, contre qui une Amante irritée armoit tant de bras, après

avoir quitté le fatal rivage, voguoit avec un vent favorable, & tenoit la même route qu'avoient tenue en venant ceux qui l'accompagnoient. Tantôt il obſervoit l'ourſe & les étoiles qui ſervent pendant la nuit de guide aux navigateurs; tantôt il conſidéroit les promontoires élevés qui s'avancent dans la mer, & les grands fleuves qui s'y jettent, & il écoutoit avec attention ce qu'on lui racontoit ſur les mœurs & les uſages de tous les habitants des régions qu'il parcouroit. Enfin, le quatrieme jour depuis leur départ, après le coucher du ſoleil, les trois Guerriers aborderent aux côtes de la Paleſtine. Voici le terme de votre voyage, leur dit alors celle qui les conduiſoit, vous pouvez deſcendre à terre. Ils deſcendirent, & à l'inſtant leur conductrice & la barque diſparurent à leurs yeux.

La nuit ayant achevé de déployer ſes voiles, une eſpece d'obſcurité régnoit ſur le rivage, de ſorte que les Chevaliers ne voyant rien autour d'eux qui pût leur indiquer le chemin, demeurerent quelque temps interdits & immobiles : ils tournerent enfin le dos à la mer, & commencerent à marcher. Après avoir fait quelques pas, ils apperçurent de loin une lumiere qui brilloit dans les ténebres. Ils allerent de ce côté-là, & bientôt ils reconnurent la cauſe de cet éclat qui avoit frappé leurs yeux. C'étoient des armes magnifiques ſur leſquelles donnoient à plomb les rayons de la lune. Le caſque, la cuiraſſe & le reſte du harnois étoient enrichis d'or & de pierreries précieuſes, & ſur le bouclier on voyoit un grand nombre de figures parfaitement bien gravées. Un vieillard aſſis au pied d'un arbre, au tronc duquel ces belles armes étoient attachées, ſembloit en être le gardien. Il ſe léva auſſi-tôt pour aller au-devant de ceux qui venoient à lui,

Charles & Ubalde reconnurent d'abord ce vieillard pour le ſage Enchanteur qui les avoit ſi bien guidés.

Après qu'ils ſe furent réciproquement ſalués avec beaucoup d'affection, le vieillard s'adreſſant à Renaud, qui le regardoit en ſilence : Jeune Guerrier, lui dit-il, c'eſt vous ſeul que j'attends ici ; ſi vous ignorez combien je m'intéreſſe à ce qui vous regarde, ceux qui vous accompagnent peuvent vous en rendre témoignage ; c'eſt par mon moyen qu'ils ont ſurmonté les enchantements d'Armide, & qu'ils vous ont tiré de la priſon indigne où cette Magicienne vous retenoit captif. Ecoutez donc avec confiance ce que j'ai à vous dire, mes paroles ſont bien différentes de celles qu'on vous a fait entendre dans les lieux que vous venez de quitter ; qu'elles demeurent gravées dans votre cœur juſqu'à ce que bientôt une bouche plus ſainte que la mienne & plus capable de vous inſtruire, daigne en prendre le ſoin.

Ce n'eſt point parmi les fleurs, ni ſur les bords riants d'une fontaine qu'habite la vertu : ſon ſéjour eſt au ſommet d'une montagne eſcarpée ; il faut ſavoir endurer les travaux les plus pénibles pour entreprendre d'y monter ; on n'y parvient qu'en renonçant aux plaiſirs. Avec le courage que le Ciel vous a donné, pourriez-vous vous réſoudre à languir éternellement au pied de cette montagne, ſans vous mettre en devoir d'en atteindre le ſommet où la vertu réſide ? La nature vous a fait naître avec une mine haute & fiere, & avec un front qui regarde le Ciel, pour vous apprendre que c'eſt-là que vous devez tendre. Elle vous a doué d'un cœur intrépide pour vous porter aux plus grandes entrepriſes : vous avez reçu d'elle une valeur ſans égale & un courage indomptable,

non pour les employer dans les diſſenſions civiles que la raiſon condamne, mais pour en faire uſage contre vos ennemis, & pour combattre vos paſſions qui ſont vos ennemis intérieurs & les plus à craindre : que la ſageſſe regle tous vos mouvements ; ſongez à exciter ou à réprimer vos deſirs, ſelon qu'ils ſeront conformes ou contraires à la raiſon, & par-là ſoyez le maître de vous-même.

Pendant que le Vieillard parloit ainſi, Renaud, les yeux baiſſés, l'écoutoit avec une extrême attention. Le ſage Enchanteur, connoiſſant ce qui ſe paſſoit dans le cœur du jeune Guerrier : Levez les yeux mon fils, continua-t-il, regardez ce bouclier qui eſt devant vous, vous y verrez dépeintes les actions héroïques de vos ancêtres, dont la renommée s'étend par toute la terre. Vous êtes encore loin de leurs traces ; mais que leur exemple vous excite à les imiter, & même à les ſurpaſſer. Renaud leva les yeux, il regarda le bouclier, & y vit par ordre toute l'hiſtoire de ces Héros deſcendus en droite ligne de l'illuſtre Romain Artius, qui tiroit lui-même ſon origine des anciens habitants de Rome. Ils y étoient repreſentés avec une Couronne de laurier ſur la tête ; leurs guerres, leurs triomphes y étoient dépeints. La main qui avoit gravé ce bouclier incomparable, avoit ſu renfermer ſans confuſion, dans un petit eſpace, un nombre prodigieux de figures différentes.

On y remarquoit d'abord Caïus, premier Prince de la maiſon d'Eſt, qui, au temps de l'invaſion des Goths, ſous l'Empire d'Honorius, maintint la liberté d'un peuple courageux qui l'avoit choiſi pour ſon Chef, & défendit celle de ſes voiſins, qui recoururent à ſon aſſiſtance. Aurelius le ſuivoit, qui, lorſque Rome captive, gémiſſoit dans les fers, ſut garantir ſes ſujets

de l'eſclavage où étoit tombé le reſte de l'Italie.

Le brave Foreſte, l'Hector de ſa patrie, paroiſſoit enſuite ſignalant ſa valeur contre les Huns : il contraignoit leur Roi, qu'il avoit vaincu dans un combat ſingulier, à chercher un aſyle au milieu des ſiens : à ſon air féroce on reconnoiſſoit aiſément le barbare Attila. La mort du vaillant Foreſte, qui périt quelque temps après à la défenſe d'Aquilée, étoit repreſentée dans un autre endroit : Acarin, fils de Foreſte, & héritier de ſa valeur, paroiſſoit après lui. C'étoit moins par la crainte des Huns, que pour céder aux deſtins contraires, qu'on voyoit Altin ſon frere ſe retirer ſur les rives du Pô, & y conſtruire une Ville qui devoit être dans la ſuite le ſéjour des magnanimes Princes d'Eſte : il bâtit Ferrare, & eut ſoin de la munir également contre les inondations du fleuve & contre les attaques de l'ennemi. Après avoir battu les Alains, il paroît que la fortune l'abandonne contre les Hérules ; Altin meurt en combattant vaillamment pour ſa patrie ; & ſa mort, ſemblable à celle de ſon pere, le couvre d'une gloire égale. Alphoriſe périt avec lui. Azzon & ſon frere, cédant à la néceſſité, ſe retirent pour quelque temps ; mais, après la mort d'Odoacre, on les voit revenir l'un & l'autre, & ſe maintenir avec courage & avec prudence.

L'Epaminondas de la maiſon d'Eſt, Boniface, vainqueur du fier Totila, paroiſſoit enſuite, n'ayant point de regret à la vie, puiſqu'il la perd entre les bras de la victoire, & qu'il a ſu conſerver ſon bouclier. On voyoit Valerien ſon fils ſuivre dès ſa plus tendre jeuneſſe les traces d'un ſi vaillant pere ; bien-tôt les bataillons des Goths n'oſent tenir devant lui. Erneſt, d'un regard terrible, jettoit l'effroi parmi les Eſclavons. L'intrépide Aldoar de Moncelſe chaſſoit de ſon trône

le Roi des Lombards. Henri y étoit dépeint aussi-bien que Bérenger, qui, marchant sous les enseignes de Charlemagne, se trouvoit le premier dans toutes les occasions où il rempliſſoit également les devoirs de Soldat & de Capitaine. Louis défaisoit en bataille & prenoit prisonnier son neveu. Othon & ses cinq fils venoient après lui. Alméric, Marquis de Ferrare, les suivoit : il étoit représenté les yeux vers le Ciel, en l'honneur duquel il avoit édifié un grand nombre de Temples. Azzon, second du nom, après de longs démêlés avez Bérenger, demeuroit à la fin vainqueur de son concurrent & maître de l'Italie. Albert son fils passoit en Allemagne ; &, par les victoires qu'il remportoit sur les Danois, il se rendoit digne de devenir le gendre de l'Empereur Othon. On voyoit ensuite Hugues qui réprima avec vigueur l'audace des Romains : il eut le titre de Marquis d'Italie, & toute la Toscane reconnut son autorité.

Après Teudald on remarquoit Boniface à côté de Beatrix son épouse. Ils ne laisserent point d'enfants mâles pour héritiers de leurs Etats ; mais Matilde, leur fille unique, sut réparer ce défaut par un courage qui éleva son sexe au dessus des plus grands hommes, & qui rendit sa puissance redoutable aux plus grands Princes. Cette Héroïne étoit dépeinte avec un air noble & fier, & dans ses yeux brilloit une ardeur toute martiale. Là, elle mettoit en déroute l'armée des Normands, & contraignoit le brave Guiscard, qu'on avoit cru jusqu'alors invincible, à chercher son salut dans la fuite. Ici, elle remportoit la victoire sur l'Empereur Henri IV. Elle offroit à Dieu, dans son Temple, l'Etendard impérial qu'elle avoit pris dans la bataille, & rétablissoit ensuite le Souverain Pontife sur le trône de Saint Pierre,

Azzon V, compagnon de ses exploits, étoit représenté à côté d'elle comme un Prince qu'elle aimoit & estimoit également.

Dans le même temps on voyoit Guelfe, fils d'Azzon IV, & Gunigonde, se transplanter dans les champs Bavarois & enter sur la tige des Guelfe, une branche de la maison d'Est : cette branche, secondée de la faveur du Ciel, augmentoit de plus en plus sa puissance en Allemagne ; elle y passoit des rameaux qui couvroient déjà la moitié de ce vaste pays. Mais la branche qui étoit restée en Italie ne s'y rendoit pas moins illustre. Du côté opposé à celui où Guelfe étoit dépeint, on remarquoit Bertold & Azzon VI, qui dans le pays de leurs ancêtres ont continué le nom & soutenu la gloire des grands hommes dont ils étoient descendus.

Telle étoit la suite de ces Héros si bien représentés sur le métail insensible, qu'ils y paroissoient animés. A la vue de ses illustres aïeux, Renaud fut saisi d'une noble émulation. L'amour de la gloire s'empara tellement de son grand cœur, que, prévenant les victoires qui l'attendoient devant Jerusalem, cette Ville sainte lui parut déjà conquise & les Infideles défaits. Après qu'il se fut couvert des armes magnifiques qui lui étoient destinées, Charles qui lui avoit appris pendant le chemin la mort du Prince de Dannemarck, lui présentant l'épée de son maître : Prenez cette épée, Seigneur, lui dit-il, armez-vous-en pour la gloire de Jesus-Christ ; vengez avec ce fer la mort du Prince qui l'a portée le premier, & qui avoit conçu pour vous une si haute estime ; cette vengeance vous est réservée. Fasse le Ciel, lui répondit Renaud, que je remplisse votre attente, & qu'en vengeant bientôt la mort de Suenon, je puisse m'acquitter de ce

que je dois à ce vaillant Prince. Le Chevalier Danois, satisfait de cette réponse, mit l'épée entre les mains de Renaud, & lui témoigna en peu de mots sa joie & sa reconnoissance.

Cependant le sage Enchanteur jugeant qu'il étoit temps de partir : Allons, dit-il, aux trois Guerriers, marchons où Godefroy vous attend : je vais, malgré les ténebres de la nuit, vous conduire à son camp. Il monta aussi-tôt sur un char avec eux ; &, lâchant la bride à ses coursiers, il prit sa route du côté de l'Orient. Après qu'ils eurent quelque temps gardé le silence, le Vieillard se tournant vers Renaud, prit la parole, & lui dit : Vous venez de voir quels ont été vos ancêtres ; il s'en faut bien que la source, dont tant de Héros sont sortis, soit encore épuisée. Les grands hommes qui naîtront un jour de vous égaleront en nombre ceux dont vous êtes issu, & leur gloire ne sera pas moins grande que la leur. Que n'est-il en mon pouvoir de vous faire connoître vos descendants : leurs noms qui seront un jour si fameux, préviendront dans le monde leur naissance : mais ce pouvoir est au dessus de mon art ; ce n'est qu'au travers d'un nuage épais qu'il m'est permis de lire dans l'avenir. Cependant, Seigneur, je puis sur cela vous apprendre ce que j'ai moi-même appris d'un homme merveilleux, à qui les secrets du destin sont connus. Jamais l'Italie ni la Grece, m'a-t-il dit souvent, n'ont été si fécondes en Héros, que le sera la postérité du vaillant fils de Bertold : la gloire de ses descendants effacera celle des grands hommes que Sparte, Rome & Carthage se vantent d'avoir produits.

Je remarque entr'autres, poursuivoit-il, un Alphonse, second du nom, qui doit naître dans un temps où il semblera que le vrai

mérite

mérite soit banni de la terre. Ce Prince sera l'honneur de l'illustre sang d'Est. Egalement grand dans la paix & dans la guerre, nul ne possédera si bien que lui l'art de gouverner les peuples & de commander les armées. Dans sa première jeunesse il donnera des preuves de son courage contre les féroces habitants des forêts; &, dans un âge plus avancé, les victoires qu'il remportera rempliront les espérances qu'avoit données sa jeunesse. Entouré de voisins puissants & ambitieux, il saura maintenir ses Etats dans une heureuse abondance; il y fera fleurir les Sciences & les Arts; il dispensera avec équité les châtiments & les récompenses : sa prévoyance écartera tous les maux dont ses peuples seront menacés. Quel bonheur pour l'Europe, si dans ces temps funestes, où elle sera exposée au ravage des Infideles, les peuples qui adorent Jesus-Christ mettoient ce grand Prince à leur tête! En vain le Turc & le Maure prétendroient s'opposer à lui, les pays qu'ils ont désolés, les Temples qu'ils ont détruits seroient bientôt vengés. Sur le sommet glacé du Taurus ils arboreront les fleurs de lis & l'Aigle de Ferrare; &, remontant jusqu'à la source du Nil, il contraindroit les Infideles habitants d'Egypte à se purifier dans les eaux de ce fleuve par un baptême salutaire.

Ainsi parloit le sage Vieillard, & Renaud, plein de joie d'entendre ce qui lui étoit annoncé, l'écoutoit avec attention. Déjà l'astre du jour commençoit à dorer le Ciel de ses feux naissants, à la faveur de ses premiers rayons de lumiere, déjà les Chevaliers commençoient à découvrir les banderoles qui flottoient au-dessus des tentes. L'aurore qui se leve, leur dit alors l'Enchanteur, offre à vos yeux le camp où j'avois dessein de vous conduire; je

vais vous quitter ici. Il ne m'eſt pas permis d'aller plus avant, vous ferez aiſément ſans moi le peu de chemin qui vous reſte à faire. Les Chevaliers deſcendirent du char, & prirent congé de leur conducteur. Ils entrerent peu après dans le camp ; le bruit de leur arrivée s'y répandit en un moment : Godefroy en étant informé, ſortit auſſi-tôt de ſa tente pour aller au devant d'eux.

CHANT XVIII.

DÈs que Renaud vit Godefroy qui s'avançoit vers lui, il aborda son Général avec respect, & lui dit : Seigneur, j'ai cru que mon honneur m'engageoit à repousser l'outrage que m'avoit fait le Prince de Norvege ; si cette action vous a déplu, je puis vous assurer que j'en ai toujours senti depuis, & que j'en ressens encore une vive douleur. Je me rends à vos ordres, Seigneur, je viens ici pour expier ma faute ; il n'y a rien que je ne fasse pour en mériter le pardon. Il voulut alors s'incliner profondément, mais Godefroy l'embrassant : Oublions le passé, lui dit-il, ne parlons plus de ce qui pourroit renouveller nos douleurs ; ce que j'exige de vous pour réparer votre faute, c'est de continuer à nous donner des marques de cette héroïque valeur qui vous a rendu l'effroi de nos ennemis ; &, pour commencer, il faut que vous surmontiez l'enchantement de la forêt. Cette forêt, dont nous tirions le bois de nos machines, est devenue tout-à-coup, & sans qu'on en sache la cause, un sujet de terreur pour tous nos Guerriers ; aucun n'a l'assurance d'y pénétrer. Allez détruire ces charmes terribles ; faites ce que nos plus braves Guerriers n'ont pu faire.

Renaud accepta sans balancer ce que lui proposoit Godefroy, & il le fit en peu de paroles, ainsi qu'ont coutume d'en user les grands courages, qui s'expriment toujours moins par des paroles que par des effets. Se tournant après cela vers Guelfe, Tancrede & les principaux Chefs de l'armée qui étoient venus en

ce lieu pour le voir, il reçut & leur rendit leurs civilités & leurs embraſſements. Il aſſura tous les ſimples ſoldats qui accouroient en foule autour de lui, combien il étoit ſenſible à la joie qu'ils témoignoient de ſon retour. Enſuite il s'en alla dans ſa tente, ſuivi d'un cortege auſſi nombreux que s'il étoit revenu vainqueur de l'Orient & du Midi.

Après qu'il ſe fut entretenu quelque temps avec ſes amis ſur l'état préſent de la guerre, & ſur l'enchantement de la forêt, ils ſe ſéparerent : le vénérable Pierre fut le ſeul qui reſta auprès de lui. Seigneur, lui dit alors le ſaint Solitaire, vous venez de faire un étonnant voyage ; vous arrivez des extrémités du monde. Quelles graces ne devez-vous point rendre au ſouverain Paſteur des hommes, qui, du bout de l'Univers, a bien voulu vous ramener à ſon troupeau, comme une brebis qui lui étoit chere, quoique rebelle à ſa voix ? Dieu vous a choiſi pour être, après Godefroy, le principal Miniſtre de ſes deſſeins. Mais, dans l'état où vos égarements vous ont mis, il ne vous eſt pas permis de vâquer à un ſi ſaint emploi. Toutes les eaux du Nil & du Gange ne ſeroient pas ſuffiſantes pour purifier votre ame des ordures dont la chair & le ſang l'ont ſouillée : il n'y a que la grace divine ſeule qui le puiſſe faire. Attirez-la ſur vous par un ſincere repentir ; tâchez, par vos prieres & par vos larmes, de vous rendre digne du pardon qui vous eſt offert.

A ces paroles du vénérable Pierre, Renaud rentra en lui-même ; il gémit de ſes folles amours ; il déteſta ſa colere impétueuſe qui l'avoit porté à ôter la vie au malheureux Germand. Touché d'un véritable repentir, il ſe jetta au pied du Solitaire, & lui avoua, avec humilité, tous les égarements de ſa jeuneſſe,

Pierre uſant de la puiſſance qui lui avoit été confiée, annonça au jeune Guerrier le pardon de ſes fautes, & ajouta auſſi-tôt : Demain, avant le lever du ſoleil, allez ſur la montagne des Oliviers, offrir vos prieres au Seigneur ; vous marcherez enſuite vers la forêt dont vous devez détruire le charme. Je ſais que vous réuſſirez dans cette entrepriſe, à moins que, par une nouvelle foibleſſe, vous n'y mettiez obſtacle. Quelque objet qui ſe préſente à vous, ne vous arrêtez point à des attraits qui ſéduiront vos ſens : quelques diſcours qu'on vous faſſe entendre, quelques plaintes qu'on vous adreſſe, n'écoutez point des ſons trompeurs & perfides : tout ce qui ſe préſentera à vos yeux, tout ce qui frappera vos oreilles, n'eſt qu'une vaine illuſion, qui ne doit point ébranler votre courage.

Renaud, plein de confiance, paſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante dans l'impatience de commencer cette grande entrepriſe, dont on lui promettoit un heureux ſuccès. Il ſe leva avant le jour ; il ſe couvrit de ſes magnifiques armes, & mit par deſſus une cotte d'armes toute neuve, & de couleur cendrée : il ſortit de ſa tente, ſe mit en chemin, ſeul à pied, & marcha vers la montagne des Oliviers.

Les premiers rayons de l'aurore commençoient à peine à ſortir du ſein des ondes : l'éclat des aſtres de la nuit n'étoit point encore obſcurci par une lumiere plus vive. Renaud, charmé de ce ſpectacle qu'offroit à ſes yeux le paſſage de la nuit au jour : que de beautés le Ciel étale, dit-il ! un nombre infini d'étoiles, qui répandent une douce lumiere, le décorent pendant la nuit : pendant le jour un aſtre incomparable en fait l'éclat & l'ornement ; cependant les foibles humains, peu touchés de ces beautés immortelles, jamais n'élevent leurs

regards vers le Ciel : un ſourire gracieux les enchante : deux beaux yeux ſont les ſeuls aſtres qu'ils contemplent.

En s'entretenant ainſi en lui-même, Renaud parvint au ſommet de la montagne. Il ſe tourna du côté de l'Orient, & élevant ſon cœur à Dieu : Seigneur, dit-il, daignez jetter ſur moi un regard de miſéricorde, regardez mes égaremens avec des yeux de pere. Répandez dans mon ame votre grace divine ; qu'elle y tombe comme une roſée ſalutaire, pour la purifier de toutes ſes ſouillures. A peine eut-il achevé cette priere, qu'il ſentit ſes ſens récréés par un petit vent frais qu'avoit fait lever la naiſſante aurore. Une abondante roſée tombant enſuite ſur ſa cotte d'armes, en rendit la couleur cendrée d'une blancheur éclatante. Renaud remarqua ce prodige, ſon grand courage en fut encore augmenté. Telle eſt une tendre fleur à qui les pleurs de l'aurore donnent un éclat nouveau : plein d'ardeur & d'une nouvelle confiance, le jeune Guerrier prit le chemin de la forêt.

Lorſqu'il fut arrivé à l'endroit où d'horribles ſpectres avoient d'abord effrayé les moins courageux, il n'y remarqua rien de ſemblables ; toute la forêt lui parut au contraire comme un bois d'une riante verdure & d'un ombrage charmant. Il paſſa outre, & bientôt ſes oreilles furent frappées d'un agréable ſon. Le doux murmure des eaux, le chant du roſſignol plaintif, auxquels ſe joignoient la voix des Sirenes & pluſieurs inſtruments de Muſique formoient cet harmonieux concert. Surpris de cette merveille, à laquelle le Guerrier s'étoit le moins attendu, il s'arrêta un inſtant, & puis il continua de s'avancer lentement juſqu'à l'entrée de la forêt. Il la trouva environnée d'une riviere, dont les eaux tranquilles

couloient dans un large canal, & dont les bords étoient émaillés de fleurs & de verdure. Un bras de cette riviere prenant ſon cours par le milieu de la forêt, arroſoit le pied des arbres, & joignoit ainſi la fraîcheur de ſes ondes à celle de leur ombrage. Pendant que Renaud ſonge en lui-même de quelle maniere il pourra traverſer la riviere, un ſuperbe pont s'offre à ſa vue: il paſſe auſſi-tôt ſur ce pont; mais à peine a-t-il touché l'autre bord, que le pont tombe avec grand bruit: il ſe retourne, il voit que les eaux enflées tout-à-coup entraînent le pont avec violence, & qu'à leur cours tranquille a ſuccédé le cours d'un impétueux torrent.

Impatient d'éprouver de plus étonnantes aventures, le Guerrier quitte les bords de la riviere & entre dans la forêt. Tous ces arbres antiques que les années avoient depuis long-temps dépouillés de leurs agréments, lui parurent dans leur force & dans leur plus grande beauté. Le feuillage en étoit verd & épais: de leur tendre écorce diſtilloit le plus doux miel. Entre les fleurs & les herbes odoriférantes dont la terre étoit couverte, un grand nombre de petits ruiſſeaux rouloient leurs eaux argentines. A chaque pas que faiſoit Renaud, on eût dit qu'à l'envi Flore & les Naïades étaloient devant lui leurs tréſors. Il entendoit diſtinctement ce concert harmonieux, qui avoit de loin frappé ſes oreilles. Mais ne découvrant rien autour de lui que des arbres, il ne concevoit pas d'où pouvoit venir le ſon des voix & des inſtruments qui compoſoient ce concert.

Comme il regardoit de tous côtés, il apperçut au bout d'un petit ſentier une place aſſez ſpacieuſe, au milieu de laquelle s'élevoit un grand Myrte, qui par ſa hauteur & par ſa beauté, ſembloit être le Souverain de tous les

arbres de la forêt. Renaud alla droit à cette place, & bientôt ſes yeux y furent témoins d'un étrange prodige. Un des arbres voiſins du Myrte s'étant ouvert, il ſortit de ſon ſein une belle fille vêtue d'une façon ſinguliere, & dans le même moment cent autres filles auſſi belles, & vêtues de la même maniere, ſortirent de l'écorce entr'ouverte d'un pareil nombre d'arbres. Leur robe étoit retrouſſée; elles avoient des brodequins pour chauſſure; de longs cheveux tomboient à groſſes boucles ſur leurs épaules, & leurs bras étoient nus. Telles on repréſentoit jadis les Nymphes de Diane, excepté qu'au lieu d'arcs celles-ci tenoient entre leurs mains des lyres, des ſiſtres, & d'autres inſtruments de muſique dont elles accompagnoient leur voix. Elles firent un cercle autour du Myrte, & enfermerent Renaud dans ce cercle. Elles ſe mirent enſuite à danſer & à chanter toutes enſemble. Jeune Chevalier, diſoient-elles, que votre arrivée dans ces lieux va cauſer de joie à notre Reine affligée! voyez comme votre préſence a déjà diſſipé l'horreur de cette ſombre forêt: c'eſt ainſi que vous aller bannir la triſteſſe du cœur de notre Souveraine. Un ſon plaintif parut alors ſortir du Myrte, & auſſi-tôt cet arbre ayant ouvert ſon ſein, offrit aux yeux de Renaud une femme à la beauté de laquelle celle des Driades & des autres Divinités des forêts ne fut jamais comparable.

Renaud regarda attentivement cette femme, il crut reconnoître en elle les traits de la belle Armide. C'étoit elle en effet, dont un Démon avoit pris la reſſemblance. Elle jetta ſur le Guerrier un regard mêlé de langueur & de joie. Enfin, lui dit-elle, je te revois, inhumain, tu reviens enfin trouver une amante fidelle, que tu as ſi cruellement abandonnée. Mais que dois-je

penſer

penſer de ton retour ? Eſt-ce le repentir qui t'amene ? Eſt-ce l'envie de me faire un nouvel outrage ? Te revois-je comme amant ou comme ennemi ? Hélas ! ce n'eſt point pour recevoir un ennemi que j'ai fait à ton approche diſparoître l'horreur de ces lieux ſauvages, ni que j'ai fait éclorre les fleurs ſous tes pas. Si tu reviens comme amant, pourquoi me cacher plus long-temps ton viſage ? Ote ce caſque qui m'empêche de lire dans tes yeux les tendres ſentiments de ton ame. Joins du moins ta main à la mienne que je te préſente.

Ces paroles, accompagnées de regards où la paſſion la plus vive étoit peinte, auroient pu rendre un rocher ſenſible ; mais Renaud, qui étoit ſur ſes gardes, n'en fut point ému : ce Guerrier, moins par inſenſibilité que par prudence, ne ſe laiſſa point attendrir. Refuſant de prêter plus long-temps l'oreille à ce dangereux diſcours, il tira ſon épée & ſe mit en devoir d'en frapper le Myrte. Arrête, cruel, s'écria la feinte Armide en ſe mettant au devant du Myrte, ne ſois point aſſez barbare pour frapper un arbre qui m'eſt ſi cher, frappe plutôt mon cœur, c'eſt par lui que doivent paſſer tes coups. Renaud, ſans ſe ſoucier de ſes prieres ni de ſes larmes, leve le bras ; mais dans le moment d'horribles éclats de tonnerre ſe font entendre, la terre eſt violemment ébranlée & il en ſort d'affreux mugiſſements. Un géant énorme prend la place d'Armide ; les cent Nimphes ſe changent en autant de Ciclopes. L'intrépide Guerrier, malgré les efforts de ces monſtres qui l'attaquent tous à la fois, fait tomber ſur le Myrte ſa redoutable épée, l'arbre gémit ; Renaud redouble ſes coups, & enfin coupe en deux cet arbre fatal. Le tonnerre auſſi-tôt ceſſe de gronder : la terre ſe raffermit : l'air reprend ſa ſérénité : le Myrte

disparoît, & avec lui s'évanouissent les monstres & tous les enchantements de la forêt.

Renaud porta ensuite ses pas & ses regards de tous côtés, afin de s'assurer si le charme étoit entiérement détruit. Il reconnut que dans la forêt tout étoit rentré dans l'ordre naturel. Vaines illusions, dit-il! quelle foiblesse! quelle folie de s'arrêter à vous! A ces mots il reprit le chemin du camp. Le vénérable Pierre élevant alors sa voix, s'écria: Les Démons sont soumis, leur puissance n'est plus à craindre: le vainqueur revient couvert de gloire: le voici qui s'avance, & aussi-tôt la cotte d'armes éclatante de Renaud, & l'aigle d'argent qui brilloit sur son casque, le firent découvrir de loin, qui revenoit d'un air tranquille & d'un pas assuré.

Il entra dans le camp, au milieu des acclamations de l'armée. Godefroy le reçut avec les applaudissements que méritoit son courage. Il lui fit de grands honneurs dont personne ne fut jaloux. Seigneur, lui dit le jeune Guerrier, l'accès de la forêt est libre, je m'y suis rendu selon vos ordres; j'en ai vu les enchantements, je les ai surmontés: nos travailleurs y peuvent désormais aller en toute assurance. Le Général donna ordre sur le champ qu'on allât couper le bois nécessaire à la construction des machines. Guillaume, Amiral de la flotte Génoise, eut la direction de ces nouveaux ouvrages. Cet Amiral, contraint de céder la mer à la flotte d'Egypte, après avoir mis ses Vaisseaux en sûreté, s'étoit rendu au camp avec les soldats qu'il commandoit. C'étoit l'homme le plus intelligent qu'il y eût alors pour les méchaniques, & il avoit sous lui cent ouvriers très-habiles; de sorte que les machines qu'il fit construire furent sans comparaison plus solides, plus utiles & mieux entendues que celles qui

avoient été conſtruites au commencement du ſiege.

Outre un grand nombre de catapultes & autres machines moins conſidérables, propres à lancer des dards & des pierres, il en fit faire une d'une grandeur prodigieuſe & d'une ſtructure ſurprenante. Elle étoit deſtinée à ſuſpendre le bélier. Les pieces de cette machine ſe démontoient aiſément, & on pouvoit les raſſembler de même. Pour la garantir des dards enflammés que les aſſiégés lanceroient contr'elle, des cuirs encore frais la couvroient de toutes parts. A la hauteur du rempart de la Ville un pont-levis ſe baiſſoit ſur la muraille, d'où les aſſaillants pouvoient combattre leurs ennemis de pied ferme, tandis que d'une tour qui s'élevoit au haut de la machine, & qui excédoit la hauteur du mur, un nombre d'excellents archers écartoient à coups de traits ceux qui défendoient le rempart. Quoique cette machine fût d'une grandeur & d'un poids prodigieux, les proportions néanmoins en étoient ſi bien gardées, qu'à la faveur des roues ſur leſquelles elle poſoit, on la faiſoit aiſément avancer dans la plaine.

Dès qu'elle fut achevée, Guillaume en conſtruiſit encore deux autres de même grandeur & de même forme. Les Chrétiens ſurpris de ces ouvrages, admiroient un art qui juſqu'alors leur avoit été inconnu. Les Sarrazins, de leur côté, voyant du haut des murailles s'élever ces monſtrueuſes machines, n'oublioient rien pour ſe mettre en état de faire une vigoureuſe réſiſtance. Ils réparerent ſi bien leurs breches, & ajouterent tant de fortifications aux endroits les plus foibles de la place, qu'elle paroiſſoit imprenable. Mais ce qui leur donnoit le plus de confiance, étoit une mixtion de ſoufre & de ſalpêtre que l'exécrable Iſmen avoit com-

poſée. Le lac de Sodôme, ou peut-être le Styx même, lui avoit fourni la matiere de cette infernale compoſition, par le moyen de laquelle le Magicien ſe promettoit bien de venger l'injure que les Chrétiens avoient faite à ſon art, en abattant la forêt qu'il avoit enchantée.

Pendant qu'avec une ardeur incroyable les deux partis ſe diſpoſoient au combat, les aſſiégeants apperçurent un pigeon qui, paſſant au deſſus de leur camp, voloit vers la Ville; & un moment après ils virent du côté de la Ville un faucon qui venoit fondre ſur lui. A la vue de ce dangereux ennemi, l'oiſeau timide reprend avec frayeur le chemin du camp: l'animal aux ſerres cruelles le pourſuit, & déjà il eſt prêt de l'atteindre. Pour ſe garantir du péril qui le menace, le pigeon cherche un aſyle dans les tentes des Chrétiens: il entre dans celle de Godefroy, & s'abat ſur les genoux du Général. Godefroy remarque auſſi-tôt un petit billet attaché ſous l'aile du pigeon: il prend ce billet, il l'ouvre, & y trouve ce peu de mots en langue Syriaque. Le Général de l'armée d'Egypte au Roi de Jeruſalem, ſalut. Prenez courage, Seigneur, je marche à votre ſecours: dans quatre ou cinq jours au plus tard vos ennemis ſeront chaſſés de devant vos murailles. C'étoit alors l'uſage dans l'Orient de dreſſer des pigeons à faire de ſemblables meſſages. En reconnoiſſance d'un avis ſi important, Godefroy donna la liberté à l'oiſeau qui le lui avoit annoncé. Mais celui-ci, peu ſatisfait du ſuccès de ſa courſe, n'oſa pas retourner vers ſon maître, & vola d'un autre côté.

Le Général des Chrétiens ayant mandé les principaux Chefs de l'armée, leur montra le billet, & leur apprit la maniere extraordinaire dont il ſembloit que le Ciel l'eût fait tom-

ber entre ſes mains. Il ne faut plus différer, ajouta-t-il, ſongeons à tout diſpoſer pour donner inceſſamment à la Ville un nouvel aſſaut. Quoique le côté du Midi ſoit très-eſcarpé, j'ai reconnu néanmoins qu'il n'étoit pas impoſſible d'en faire approcher une de nos principales machines. Ce côté d'ailleurs étant naturellement très-fort, il y a apparence que nous le trouverons moins garni de ſoldats pour le défendre. Le Comte de Toulouſe aura ſoin de cette attaque. Avec la plus grande partie de nos troupes je me préſenterai du côté du Nord, afin d'attirer en cet endroit les plus grandes forces de l'ennemi; & cependant je ferai avancer d'un autre côté la mieux roulante de nos machines, pour faire contre la muraille un effort imprévu. Camille, avec notre troiſieme machine, attaquera la place par un endroit peu éloigné de celui où je combattrai.

Le Comte de Toulouſe prenant alors la parole: Pour ce qui regarde l'aſſaut, dit-il, & l'ordre de l'attaque, on ne peut rien ajouter à ce que Godefroy vient de dire. Mais comme l'armée d'Egypte approche, ne ſeroit-il pas à propos qu'on envoyât quelqu'un au camp des Sarrazins pour reconnoître les forces & tâcher de pénétrer les deſſeins de nos ennemis. J'ai un Ecuyer, ajouta Tancrede, qui me paroît l'homme du monde le plus propre à cet emploi; il eſt adroit, intelligent, hardi, il a autant de prudence que de courage; il parle pluſieurs langues, & prend parfaitement les manieres des peuples dont il parle les langues. On fit venir auſſi-tôt Vafrin, c'étoit l'Ecuyer de Tancrede, il accepta avec joie la propoſition. Les Sarrazins, dit-il, en ſouriant, vont inceſſamment avoir au milieu de leur camp un nouvel eſpion dont ils ne ſe dé-

fieront point. J'examinerai la disposition de leur armée, je compterai exactement le nombre des Guerriers qui la composent: leur Général sera bien secret s'il ne me découvre lui-même ses desseins les plus cachés. Je vais partir, & bientôt j'espere être en état de rendre un bon compte de l'emploi dont on me charge.

Vafrin se revêtit à l'instant d'une longue robe à la maniere des Sarrazins; il mit un turban sur sa tête, attacha derriere ses épaules un carquois, & prit un arc à la main. Il se mit ensuite à parler diverses langues d'une maniere si naturelle, qu'à Tyr on l'eût pris pour un Phénicien, & que, dans Memphis, il eût passé pour un habitant d'Egypte. Surpris de ce qu'ils voyoient, les témoins même de son déguisement avoient peine à le reconnoître. Sans perdre de temps il monta sur un cheval qui étoit extrêmement léger à la course, & il sortit du camp.

Pendant les trois jours suivants, les assiégeants s'occuperent sans relâche, & avec une ardeur incroyable, à applanir le terrein, afin de pouvoir faire rouler leurs machines avec facilité. Le troisieme jour, qui fut la veille de celui qui étoit destiné pour l'assaut, Godefroy donna ordre que, par d'humbles prieres, tous les Chrétiens rendissent le Ciel favorables à leurs armes. Il fit ensuite avancer un grand nombre de machines vers le Nord de la Ville, quoique ce ne fût pas son intention d'en faire usage de ce côté-là. Trompés par ce stratagême, les Sarrazins crurent que leurs ennemis se disposoient à les attaquer par l'endroit de la place qui étoit le mieux fortifié, & ils en eurent de la joie. Mais le lendemain cette joie s'évanouit, lorsqu'ils virent la disposition de l'attaque changée. A la faveur des

ténebres, Godefroy avoit fait rouler sa formidable tour vis-à-vis un endroit de la Ville où le mur étoit moins garni d'angles & d'ouvrages avancés propres à en défendre l'approche ; &, pendant la même nuit, Raimond & Camille avoient fait pareillement approcher leurs machines des endroits qu'ils devoient attaquer.

A la vue de ces trois énormes tours qui menaçoient leurs remparts, les assiégés, qui n'en avoient jamais vu de semblables, furent fort effrayés : ils ne tomberent pas néanmoins dans le découragement ; ils coururent en diligence aux lieux où ils voyoient l'ennemi se présenter, & ils s'empresserent d'y transporter tout ce qu'ils avoient préparé ailleurs pour faire une vigoureuse défense. Malgré le poids de ses années, Aladin, couvert d'une lourde cuirasse, marcha du côté du Midi pour s'opposer à Raimond. Soliman fit tête à Godefroy, & Argant marcha contre Camille, qui avoit avec lui le vaillant Tancrede. Le sort qui réservoit à ce dernier la gloire de faire tomber le féroce Argant sous ses coups, fit qu'en cette journée ces deux redoutables rivaux se trouverent opposés l'un à l'autre.

Godefroy, cependant informé que le secours n'étoit pas loin, donna ordre à Guelfe, au Duc de Normandie, & au Comte de Flandres de monter à cheval, afin d'être en état d'empêcher que l'armée d'Egypte ne vînt troubler l'action qui s'alloit passer. L'attaque commença peu après des trois côtés avec une extrême furie. L'air fut bientôt obscurci d'un nombre prodigieux de traits : ceux qui partoient des machines étoient sans comparaison les plus terribles ; elles lançoient des dards & des pierres d'une extraordinaire grosseur. Ces dards meurtriers perçant d'outre en ou-

tre tous ceux qu'ils rencontroient, faiſoient ſortir leur ame avec leur ſang par une double & effroyable plaie; &, ceux qui avoient le malheur d'être atteints de ces énormes pierres, écraſés du coup avec leurs cuiraſſes, à peine conſervoient, après leur mort, un reſte de figure humaine. Pour ſe garantir en quelque ſorte du cruel effet des machines, les aſſiégés tendent des toiles ſur les remparts: par leur peu de réſiſtance ces toiles amortiſſoient la violence des coups, & cependant ils font tomber ſur leurs ennemis une grêle de pierres & de fleches. Mais, s'ils ſe défendent avec courage, ils ſont attaqués avec encore plus de vigueur. A l'abri de leurs machines, les Chrétiens avancent de plus en plus; ils joignent enfin la muraille; ils commencent à faire uſage de leurs béliers, & déjà ils ſe diſpoſent à abattre leurs ponts.

Mais ce n'eſt point par cette route que l'invincible Renaud prétend entrer dans la place, ſon courage dédaigne une voie ſi facile. Il ſe tourne vers ceux qui avoient, comme lui, ſuivi l'étendart de Dudon, & leur montrant un endroit eſcarpé du mur: voici notre chemin, dit-il, mes braves compagnons; c'eſt par là que nous devons aller à l'ennemi: il ſeroit honteux pour nous de prendre une autre route: en eſt-il une qui ſoit inacceſſible aux grands courages? Les compagnons de Renaud ſe ſerrent auſſi-tôt contre lui, ils joignent leurs boucliers les uns aux autres, & élevant ſur leurs têtes un toît impénétrable d'acier, ils gagnent le pied de la muraille. D'un bras robuſte, à l'inſtant, Renaud prend une haute & peſante échelle, il la dreſſe contre le mur, & y monte le premier. Son exemple excite les autres à le ſuivre: un grand nombre d'échelles ſe dreſſent à côté de la ſienne; chacun à l'envi

s'empreſſe d'y monter. Mais, comme leurs forces étoient inégales, leur fortune fut différente. Les uns meurent, d'autres ſont dangereuſement bleſſés, pluſieurs ſont renverſés au pied des échelles. Pour Renaud, rien ne l'arrête : en vain les aſſiégés font tomber ſur lui des ſolives & de gros quartiers de pierre, il ſoutient ſur ſon bouclier ces lourdes maſſes; on eût dit que la chûte même d'une montagne ne pouvoit l'ébranler. Il encourage ſes compagnons, il menace ſes ennemis; & déjà il eſt à portée de joindre les effets aux menaces. Parvenu au haut de l'échelle, il embraſſe un crénau de la muraille, & il s'élance pour ſauter ſur le rempart. Alors les aſſiégés redoublent contre lui leurs efforts. Mais, ô merveille incroyable! un homme ſeul & preſque ſuſpendu en l'air, réſiſte à une multitude d'ennemis qui l'attaquent tous à la fois. Semblable à un palmier dont la force paroît s'accroître à proportion du poids dont on le charge, la vigueur de Renaud s'augmente par la réſiſtance; les obſtacles qu'il rencontre, irritent ſon courage; il monte ſur la muraille & s'en rend le maître. Tendant alors une main ſecourable au jeune frere de Godefroy, il l'y fait monter après lui; & bientôt, par des coups terribles, il écarte ou renverſe ceux qui défendent le rempart, & en rend l'accès facile à tous ſes compagnons.

Ce qui ſe paſſoit à l'attaque de Godefroy n'étoit pas moins digne d'attention; non-ſeulement les hommes y combattoient les uns contre les autres, mais encore la victoire s'y diſputoit entre les machines des deux partis. Les Sarrazins avoient élevé ſur le rempart un grand mât de navire, auquel étoit ſuſpendue en travers une groſſe & longue poutre ferrée par le bout. Par le choc de cette poutre qu'ils met-

toient en mouvement, ils faiſoient éprouver à la principale machine des aſſiégeants le même dommage que le bélier cauſoit à la muraille. Malgré ſa ſolidité, la machine déjà entr'ouverte n'auroit pu réſiſter long-temps à de ſi violents coups, ſi Guillaume, prévoyant tous les accidents qui pouvoient arriver, n'eût eu ſoin de ſe pourvoir de longues & tranchantes faux: les Chrétiens s'en ſervirent avec adreſſe pour couper les cordes qui ſuſpendoient la poutre. Tel qu'un gros rocher qui ſe détache d'une montagne, entraîne dans ſa chûte les troupeaux, les arbres & tout ce qu'ils rencontrent; ainſi cette poutre, en tombant, entraîna avec elle une partie des crénaux au pied du rempart.

Godefroy ſe flattoit que rien ne pourroit déſormais l'empêcher de ſe rendre maître de la muraille: mais, dans le même inſtant, une flamme noire & infecte fut par les aſſiégés lancée contre leurs ennemis. Le ſoufre enflammé que l'Etna vomit, les vapeurs brûlantes dont le Ciel des Indes s'embraſe, ne ſont point comparables à cette dévorante flamme. Une épaiſſe fumée offuſque les yeux des Chrétiens. Un bruit pareil à celui du tonnerre les étourdit, la crainte les ſaiſit. Godefroy ſeul, inébranlable au milieu du péril, encourage ſes ſoldats. Pour empêcher que le feu ne s'attache à la machine, il fait ſans ceſſe verſer de l'eau ſur les cuirs dont elle étoit couverte. Cependant l'ardeur eſt ſi grande, & de nouveaux tourbillons de flammes ſe ſuccedent de ſi près les uns aux autres, que l'eau commence à manquer aux aſſiégeants, & que les cuirs déjà deſſéchés vont laiſſer la machine en proie aux feux qui l'environnent. A ce danger preſſant & inévitable, le Général des Chrétiens n'oppoſoit plus que ſon courage, lorſque tout-à-

coup un vent impétueux s'élevant du côté du camp, repoussa les flammes avec violence dans les yeux mêmes de ceux qui les lançoient. Le rempart parut incontinent tout en feu, les toiles que les Sarrazins avoient tendues, toutes les machines qu'ils avoient préparées pour leur défense, furent embrasées en un moment. Héros, favorisé du Ciel, la nature alors combattit pour toi : les vents, empressés à te servir, accoururent au son de tes trompettes.

L'Impie Ismen, voyant le mauvais succès de son entreprise, monta aussi-tôt sur le rempart, en intention d'employer de nouveaux charmes. Pour rendre ses conjurations plus fortes, il se fit accompagner de deux femmes très-versées dans son art exécrable, & parut au milieu d'elles à la vue des Chrétiens. Tel on dépeint le Prince des Démons entre deux infernales furies. Le Magicien & ses deux détestables compagnes unirent ensemble leurs voix, & à l'instant l'air s'obscurcit, l'astre du jour perdit son éclat ; mais, dans le moment même, une grosse pierre lancée par la machine des assiégeants les atteignit tous trois, les mit en pieces, confondit leur sang, & dispersa leurs membres. Forcées d'abandonner le jour qu'elles souilloient, leurs ombres criminelles descendirent dans l'éternelle nuit, pour y recevoir le châtiment de leur impiété. Par cet exemple terrible, apprenez, Mortels, à ne point attirer sur vous la colere céleste.

Cependant les Chrétiens, rassurés contre le péril de l'embrasement qui menaçoit leur machine, joignirent la muraille, & abattirent leur pont. Le fier Soliman se présenta aussi-tôt pour s'opposer à eux; mais son étonnement fut grand, lorsqu'il vit s'élever au-dessus du pont une haute tour qui commandoit le rempart, & d'où

les assiégeants faisoient tomber sur lui une grêle de traits. Sans s'effrayer néanmoins, l'intrépide Sultan se met en devoir de couper le pont. Par ses discours, par ses menaces, & encore plus par son exemple, il encourage ses compagnons que la crainte empêchoit de le seconder.

Un merveilleux spectacle s'offrit alors aux yeux de Godefroy. L'Archange Michel, couvert d'armes divines & rayonnant de lumiere, s'apparut à lui, & lui dit : Godefroy, l'heure est venue où la sainte Sion va sortir d'un dur esclavage : levez les yeux, voyez le secours que l'Eternel vous donne ; voyez toute la milice céleste qui combat pour vous. Je vais dissiper le nuage qui vous dérobe la vue des Esprits immortels. Je vais fortifier vos yeux, afin qu'ils puissent, du moins pendant quelques instants, soutenir l'éclat qui environne les habitants des Cieux. Au travers de cette nuée de poussiere & de fumée qui s'éleve dans les airs, voyez ce nombre de Guerriers qui combattent avec tant d'ardeur. Ce sont les ames bienheureuses de tous ceux qui dans cette guerre ont sacrifié leur vie pour la cause de Dieu. Voilà Hugues, qui d'un bras invincible, ébranle & renverse les plus hautes tours. Voici le vaillant Dudon qui, avec le fer & la flamme, attaque la porte septentrionale dont il va bientôt se rendre maître ; il fournit des armes aux soldats, il soutient leur courage & augmente leur vigueur. Celui que vous voyez sur la colline, revêtu d'habits Pontificaux, est le saint Pasteur Ademart ; il joint ses prieres aux efforts des Chrétiens ; de sa main sacrée il les bénit encore, ainsi que pendant sa vie il avoit coutume de faire. Mais, poursuivit l'Archange, levez les yeux plus haut, regardez l'enceinte formidable qu'un nombre infini d'Esprits célestes

ſont autour de Jeruſalem : dans l'intérieur de cette vaſte enceinte, voyez comme, s'avançant en trois pointes, ils forment trois attaques aux mêmes endroits que les Chrétiens ont attaqués. Godefroy leva les yeux, il vit ce que l'Archange lui montroit ; mais, ne pouvant ſoutenir un ſpectacle ſi éblouiſſant, il fut contraint de les baiſſer preſqu'auſſi-tôt : il les releva enſuite, & il ne vit plus rien. Il remarqua ſeulement que de tous côtés la victoire ſe déclaroit en faveur des Chrétiens.

A l'exemple de Renaud, ſes compagnons étoient montés après lui ſur la muraille, & ce Guerrier terrible marchoit à leur tête, frappant & renverſant tout ce qui s'oppoſoit à lui. Godefroy prit alors l'enſeigne générale des mains de celui qui la portoit, & s'avança ſur le pont: Soliman fit auſſi-tôt la moitié du chemin, & vint fiérement à ſa rencontre ; ils ſe porterent l'un à l'autre d'effroyables coups ; ce champ de bataille étroit devint le théatre d'une étonnante valeur. Le courageux Soliman diſoit à haute voix aux Sarrazins qui étoient ſur le rempart : tandis que j'arrêterai l'ennemi, rompez le pont derriere moi, mon bras vous en facilitera le moyen ; je me dévoue ici pour le ſalut de mon parti. En achevant ces paroles, il apperçut Renaud qui s'approchoit, & vit que tout fuyoit devant lui : que ferais-je, dit en lui-même le Sultan ? Sacrifierai-je ici ma vie ſans aucun fruit ? réſervons-là plutôt, afin d'en faire un uſage qui ſoit avantageux à la cauſe que je défends, & à l'inſtant il ſe retira.

Godefroy le ſuivit avec menaces : il paſſa le pont ; & dès qu'il fut ſur le rempart, il y arbora l'étendard ſacré. Une puiſſance inviſible écarta alors de ce ſaint étendard tous les traits que les Infideles lancerent contre lui ; aucun

ne le put atteindre ; les vents mêmes le respecterent ; un souffle léger ne l'agitoit que pour le déployer. Sion parut tressaillir de joie à la vue de ce signe salutaire élevé sur ses murailles. Les Chrétiens, qui suivoient leur Général, pousserent aussi-tôt jusqu'au Ciel un cri éclatant de victoire, dont les échos au loin retentirent.

A l'attaque de Camille les assiégeants avoient eu le même avantage. Malgré la valeur d'Argant, le brave Tancrede avoit pareillement arboré son enseigne sur le rempart. Mais, à l'attaque de Raymond, le succès ne leur avoit pas été si favorable : comme le Roi de Jerusalem y combattoit avec l'élite de ses forces, & que l'approche de la muraille étoit de ce côté-là très-difficile, les Chrétiens n'avoient encore pu joindre le rempart d'assez près pour y abattre le pont. Mais le cri de victoire poussé aux deux autres attaques ayant frappé leurs oreilles, le Comte de Toulouse éleva sa voix, & leur dit : nos compagnons sont par-tout victorieux, souffrirons-nous, mes amis, qu'on ose à nous seuls disputer la victoire ? Ces paroles du Comte augmentent le courage de ses gens, ils redoublent leurs efforts, & joignent enfin la muraille. Aladin voyant la Ville forcée en deux endroits, & jugeant qu'il lui étoit inutile de résister plus long-temps, se retira vers la Citadelle, où il se flattoit de faire encore une longue défense. Alors les vainqueurs entrent de tous côtés dans la Ville. Les plaintes, la désolation, l'horreur, tristes compagnes de la mort, y entrerent avec eux ; des ruisseaux de sang coulerent dans les rues, qui furent en un moment remplies de morts & de mourants.

CHANT XIX.

DÉJA les ordres d'Aladin, l'épouvante ou la mort, avoient fait abandonner aux Infideles la défenſe de leurs remparts. Le ſeul Argant préférant la mort à une honteuſe retraite, s'opiniâtroit encore au combat : entouré d'aſſaillants, ce féroce, mais intrépide Guerrier, vouloit en ſuccombant ſous le nombre conſerver dans ſa défaite l'air même d'un triomphe. Un nouvel ennemi, plus redoutable que ceux qui l'environnoient, le vint alors attaquer ; c'étoit Tancrede. A ſes armes, & encore plus à ſes coups, Argant le reconnut d'abord. C'eſt donc ainſi, Tancrede, lui dit le Circaſſien, que tu tiens ta parole ? lorſque ſur le champ de bataille je t'attends ſeul au jour marqué, tu n'oſes te préſenter devant moi ; & aujourd'hui avec des machines de guerre, & te faiſant un rempart du corps de tes ſoldats, tu viens remplir ton engagement : fameux vainqueur de femmes, tu te rends au combat un peu tard, & tu y viens bien accompagné. Tu vas voir, lui répondit Tancrede avec un ſouris de dédain, ſi c'eſt la crainte qui m'a empêché juſqu'ici de dégager ma parole ; ſuis-moi, fier dompteur de géants, ce vainqueur de femmes te va faire connoître qu'il ne t'es venu chercher encore que trop tôt. A ces mots il ordonna à ceux qui entouroient Argant de ſe retirer ; ce combat me regarde ſeul, leur dit-il, mon honneur m'y engage depuis long-temps, ceſſez d'attaquer un ennemi qui m'eſt réſervé. Si tu veux combattre ici, reprit Argant, m'y voilà prêt ; ſi tu

aimes mieux que notre querelle se vuide dans un lieu écarté, je te suis. Ils marchèrent aussitôt également animés de haine & de vengeance. Tancrede, jaloux des coups que son ennemi pourroit recevoir d'une autre main que de la sienne, le couvrit de son bouclier, & le tira de la mêlée.

Ils sortirent à l'instant de la Ville, ils s'écarterent du camp, & se rendirent dans un petit vallon, en un lieu qui paroissoit fait exprès pour un combat en champ clos : ce fut-là qu'ils s'arrêterent. Argant se tournant alors du côté de la Ville, jetta un profond soupir. Tancrede le remarqua : est-ce la mort qui te fait soupirer, lui dit-il ? Cette crainte désormais seroit mal placée. Je plains, répondit Argant, le sort d'une Ville célebre, que mon bras n'a pu garantir des fers ; &, ce qui m'arrache des soupirs, c'est que la mort que je te vais donner sera un foible soulagement à la douleur que j'ai de n'avoir pu défendre cet Empire. Pendant qu'il parloit, Tancrede s'appercevant que son ennemi n'avoit point de bouclier, jetta le sien loin de lui. Ces deux terribles adversaires, à qui l'expérience avoit appris combien ils étoient l'un & l'autre redoutables, gardant ensuite le silence, & se tenant également sur leurs gardes, commencerent entr'eux le plus furieux combat qui fût jamais. Argant, dont la taille excédoit de beaucoup celle de Tancrede, avoit quelque supériorité sur lui du côté de la force ; mais celui-ci le surpassoit infiniment par son adresse & par sa légéreté. Il voltigeoit sans cesse autour de lui, & opposant avec promptitude son épée à la sienne, il paroit adroitement tous ses coups. Pour Argant, moins attentif à parer les coups de son ennemi qu'à lui en porter, il songeoit encore plus à attaquer qu'à se défendre. Ainsi l'on voit sur une mer calme deux vaisseaux d'inégale grandeur

deur combattre néanmoins avec un avantage égal; si, par son choc, le plus grand des deux s'efforce de briser l'autre, celui-ci par sa légéreté fait éviter une dangereuse rencontre, &, voltigeant autour de son pesant adversaire, sans cesse il lui livre de nouvelles attaques.

Pendant que Tancrede, en parant les coups du Sarrazin, songe à bien prendre son temps pour le frapper, Argant lui porte la pointe de son épée au visage; Tancrede aussi-tôt leve la sienne pour détourner celle de son ennemi, mais dans le moment Argant baisse le bras, & d'un coup de taille fait à Tancrede une blessure considérable au défaut de la cuirasse. Grand maitre d'escrime, lui dit Argant, fier du succès de sa feinte, te voilà vaincu par ton propre art. Tancrede, outré de honte & de colere, ne répondit rien, mais regardant désormais une victoire trop lente comme sa défaite, il porte à son tour la pointe de l'épée droite à la visiere d'Argant; &, pendant que le Circassien leve le bras pour parer le coup, Tancrede faisant un pas en avant, saisit de sa main gauche le bras droit d'Argant, & lui enfonce aussi-tôt dans le côté sa mortelle épée. Voilà, dit-il alors, la réponse que je fais à mon vainqueur. Argant en frémit de rage; il fit d'abord quelques efforts pour dégager son bras que Tancrede tenoit ferme, puis laissant son épée pendante à la chaîne qui l'attachoit, il se jetta sur son ennemi, il le serra étroitement dans ses bras, & le contraignit ainsi à commencer avec lui un autre genre de combat. Tel fut jadis celui du grand Alcide, avec le démesuré fils de la terre. Après plusieurs violentes secousses, ces deux vigoureux Athletes tomberent ensemble sur la poussiere. Mais soit qu'Argant l'eût fait à dessein, soit que le hasard y eût contribué, le bras droit de Tancrede se trouva engagé sous le corps de

ſon adverſaire. Tancrede ſentit le déſavantage qu'il auroit à pourſuivre cette lutte : il ſecoua Argant avec tant de force, qu'il ſe débarraſſa des liens dont il le ſerroit, & il ſe releva. Comme un grand pin que la violence des vents a contraint de baiſſer la tête, ſe redreſſe auſſi-tôt, & n'en paroît que plus ferme ; ainſi ces deux Guerriers, après s'être relevés, n'en parurent que plus terribles. Ils recommencerent entr'eux un combat cruel, & d'autant plus ſanglant, qu'ils y apporterent l'un & l'autre moins de précaution & moins d'art.

Tancrede étoit bleſſé en plus d'un endroit, mais Argant l'étoit encore davantage, & il perdoit par ſes bleſſures une ſi grande quantité de ſang, que ſes forces commencerent à l'abandonner. A la foibleſſe de ſes coups Tancrede s'en apperçut. Ce généreux ennemi oubliant à l'inſtant toute ſa colere : brave Argant, lui dit-il, rendez-vous, cédez-moi l'avantage d'un combat où la fortune n'a pas daigné favoriſer votre grand courage. Je ne veux point la mort, je ne cherche point les dépouilles d'un ſi vaillant homme que vous. Lâche, répondit Argant, tu m'oſes conſeiller une baſſeſſe; déjà tu me parles en vainqueur : uſe à ton gré de ton avantage prétendu, ta folie ne demeurera pas impunie, tu vas voir ſi je ſuis vaincu. Tel qu'un flambeau qui s'éteint rend en mourant une lumiere plus vive ; ainſi le vaillant Circaſſien rendit plus éclatants les derniers moments de ſa vie. Plus furieux & plus terrible qu'auparavant, il prit ſon épée à deux mains, & en déchargea ſur ſon ennemi un coup ſi peſant que Tancrede y voulut en vain oppoſer la ſienne. Celle d'Argant l'atteignit ſur l'épaule, & tombant enſuite le long des côtes, lui fit, d'un ſeul coup, pluſieurs bleſſures. A ce

coup épouvantable, si le cœur de Tancrede ne fut point ému, la nature lui fit certainement un cœur inaccessible à la crainte. Argant voulut aussi-tôt redoubler un second coup, mais Tancrede s'étant retourné, l'évita, & la violence de ce coup, auquel rien ne s'opposoit, fut si grande, qu'elle entraîna le Circassien & l'étendit sur la poussiere. Tu tombas ainsi, grand Argant, sans que ton ennemi se pût attribuer la gloire de ta chûte.

Les blessures du Sarrazin s'étant ouvertes encore davantage par l'effort qu'il fit en tombant, ses forces acheverent de s'écouler avec son sang : tout ce qu'il put faire fut de se relever sur un genou, en s'appuyant par terre de la main gauche, & de demeurer ainsi panché. En cet état, Tancrede lui offrit une seconde fois la vie, & le pressa généreusement de l'accepter. Mais Argant, loin de répondre à la générosité de son adversaire, ne songeoit qu'à prendre son temps pour le frapper, & il le blessa au talon lorsqu'il se défioit le moins de ses coups. Ah! traître, s'écria Tancrede en furie, ta déloyauté te rend indigne de la vie que je t'offrois; meurs. A ce mot il lui plonge plusieurs fois son épée dans la visiere. Une mortelle pâleur se répandit aussi-tôt sur le visage d'Argant; mais il conserva même en mourant cet air farouche, menaçant, terrible, qu'il avoit eu toute sa vie; & les derniers efforts qu'il fit pour disputer la victoire, furent ses derniers soupirs.

Tancrede rendit graces au Ciel de l'heureux succès de son combat; il remit dans le fourreau son épée victorieuse, & reprit le chemin de la Ville. Mais, comme la défaite d'Argant avoit coûté bien du sang à son vainqueur, la foiblesse où étoit Tancrede ne lui permit pas d'aller bien loin. A quelques pas du champ de ba-

taille il fut contraint de s'arrêter, il s'assit à terre : tous les objets qui l'environnoient sembloient tourner autour de lui ; il posa sa tête sur une main tremblante, qui n'eut pas même la force de le soutenir long-temps. Bientôt il perdit l'usage de ses sens ; il s'évanouit, & demeura étendu dans un état à le faire mal-aisément distinguer de celui qu'il avoit vaincu.

Pendant que ces deux fameux Guerriers étoient occupés à vuider une querelle particuliere, les vainqueurs de Jerusalem rempliſſoient la Ville de carnage & d'horreur. Qui pourroit assez vivement représenter un si lamentable spectacle ? Quelle plume, quelle expression pourroit donner une juste idée de cette Ville désolée ? Les maisons, les rues, les places publiques étoient inondées de sang. Sous des monceaux de morts sans sépulture, les vivants étoient ensevelis. Les meres échevelées, pressant leurs enfants dans leurs bras, tâchoient de les dérober par la fuite à la fureur du soldat. Les jeunes filles, indignement traînées par les cheveux, devenoient la proie d'un vainqueur irrité.

Le terrible Renaud, tout souillé du sang que son bras avoit fait couler, marchoit du côté du temple, & chassoit devant lui une foule de Sarrazins consternés. Par ses regards, par sa voix, par ses coups, il rempliſſoit leurs cœurs d'effroi. Mais, dédaignant d'employer contre une populace sans armes le noble fer dont il étoit armé, ses coups ne tomboient jamais que sur ceux qu'il voyoit en état de se défendre. La foiblesse des uns les sauvoit, c'étoit le plus sûr rempart qu'on pût opposer à sa valeur ; au lieu que la résistance des autres leur étoit fatale : il n'y avoit ni casque ni bouclier qui pût résister au tranchant de sa redoutable épée.

Dans ce temple fameux que le plus sage des Rois éleva jadis à la gloire de l'Eternel, & qui, malgré les révolutions qu'il a souffertes, conserve encore aujourd'hui le nom de son fondateur, une partie du peuple infidele, avec un nombre considérable de gens de guerre des plus courageux, s'étoient enfermés en intention de s'y défendre. Ce temple n'étoit plus comme autrefois enrichi d'or, de cedres & de marbres précieux; mais sa situation étoit la même, de hautes tours l'environnoient; & le fer, qui sur les portes avoit pris la place de l'or, les rendoit moins magnifiques, mais non pas moins fortes.

Renaud étant parvenu aux portes du temple, les trouva fermées. Son courage s'en irrita; les yeux enflammés de colere, deux fois de suite il fit le tour de ce vaste édifice, pour découvrir si de tous côtés il étoit également inaccessible. Tel on voit un loup affamé tourner pendant la nuit autour de la bergerie où il sent sa proie renfermée, & porter de tous côtés ses regards avides de sang. Dans l'attente du rude assaut dont Renaud les menaçoit, les Infideles, qui l'observoient d'en haut, étoient saisis d'un mortel effroi. Par malheur pour eux, il se trouva sur la place voisine du temple une poutre énorme qu'ils avoient destinée à un usage qu'on ignore; les antennes des plus grands vaisseaux ne la surpassoient point en grosseur. D'un bras à qui tout fardeau étoit léger, Renaud prit cette poutre, & se mit aussi-tôt à en frapper une des portes avec tant de violence, que l'effet d'une machine de guerre eût été moins prompt. Les pierres, le marbre, le fer, ne purent résister à de si effroyables coups; les serrures furent brisées, les gonds arrachés & la porte mise en pieces. Par la voie qui leur étoit ouverte, les vain-

queurs en foule entrerent dans le temple; tout ce qui s'y trouva d'Infideles, ſans exception, fut mis au tranchant de l'épée. Effet redoutable de la divine Juſtice, plus elle eſt lente à punir, plus la punition eſt terrible. Le Pere des miſéricordes rendit alors les Chrétiens impitoyables; le Dieu de la paix excita leur fureur, afin que les impies qui avoient profané ſon ſaint temple expiaſſent dans ce temple même leur impiété par leur ſang.

Soliman, ayant pris le parti d'abandonner la défenſe du rempart, s'étoit rendu dans la fortereſſe qu'on nomme la Tour de David; il y avoit fait entrer avec lui un grand nombre de Sarrazins, & il employoit tous ſes ſoins à s'y bien fortifier. Il vit bientôt paroître Aladin qui venoit auſſi ſe rendre au même lieu. Venez, grand Roi, lui dit le Sultan; entrez dans cette fortereſſe où votre vie & votre Empire vont trouver un sûr aſyle. Ah! lui répondit Aladin, Jeruſalem eſt en la puiſſance de nos ennemis; mon empire eſt détruit; j'ai régné, j'ai vécu, notre heure fatale eſt enfin arrivée. Quoi! reprit Soliman, vous oubliez ainſi votre rang & votre dignité! Que la fortune à ſon gré diſpoſe de nos Etats, nous devons vous & moi conſerver une fermeté à l'épreuve de tous ſes caprices. Entrez, Seigneur, repoſez-vous des fatigues que vous venez d'eſſuyer, & rappellez votre grand courage. Aladin entra. Le courageux Soliman prenant une peſante maſſe de fer ſe tint à l'entrée de la Tour, &, par des coups terribles, écarta tous les Chrétiens qui oſerent ſe préſenter.

Le Comte de Toulouſe, qui pourſuivoit Aladin, arriva peu de temps après lui: ſans s'effrayer de la maſſe meurtriere de Soliman, il attaqua lui-même ce fier Sarrazin, & lui porta

le premier coup. Ce coup, quoique rude, fut ſans effet ; mais celui que Soliman fit tomber ſur la tête de Raimond, fut ſi peſant que le Comte ouvrant les bras & perdant l'uſage de ſes ſens, fut renverſé par terre aux pieds du Sultan. Le courage alors revint aux vaincus, & la crainte s'empara des vainqueurs. Ceux qui ſuivoient Raimond ou abattus par le Prince Turc, ou intimidés par ſes coups, ceſſerent de le preſſer. Qu'on emporte dans la tour, diſoit Soliman, qu'on faſſe priſonnier le Capitaine Chrétien que je viens d'abattre. Les Sarrazins auſſi-tôt ſe mirent en devoir de lui obéir ; mais les Guerriers qui combattoient ſous l'enſeigne du Comte, avoient pour lui trop d'eſtime & trop d'affection, pour ſouffrir ſans réſiſtance qu'on leur enlevât leur vaillant Capitaine : ils le défendirent avec autant d'ardeur que leurs ennemis en témoignoient pour l'avoir en leur puiſſance ; & ce grand homme étoit bien digne des efforts qui ſe firent de part & d'autre, ſoit pour l'enlever, ſoit pour le défendre.

Cependant, malgré leurs généreux efforts, les Chrétiens n'auroient pu long-temps réſiſter aux coups effroyables de Soliman, ſi le Ciel, en ce preſſant beſoin, ne leur eût envoyé du ſecours. Godefroy parut d'un côté, & l'invincible Renaud de l'autre, qui des deux endroits différents s'avançoient tous deux en même temps. Comme lorſque l'air s'obſcurcit, que les vents s'élevent, & que par le feu des éclairs le Ciel annonce une tempête prochaine, on voit le Paſteur attentif faire marcher devant lui ſes troupeaux, & les conduire promptement à l'abri de l'orage ; tout de même Soliman, voyant de deux côtés la tempête prête à fondre ſur lui, ne s'opiniâtra plus au combat : il fit rentrer ſes gens dans la forteresſe, & lui-même

y entra le dernier. Mais, en se retirant, il parut bien moins céder à la crainte, que suivre les regles de la prudence.

A peine étoit-il rentré, que Renaud arriva; ce Guerrier indomptable renversa d'abord les retranchements que les Sarrazins avoient faits, & pénétra jusqu'à la porte. L'ardeur insatiable qu'il a pour la gloire, & sur-tout la parole qu'il a donnée de venger la mort du Prince de Danemarck, ne lui permettent pas de s'arrêter. Il sait que celui qui a ôté la vie à ce vaillant Prince est renfermé dans la tour; il veut l'y forcer. Déjà il se disposoit à en escalader les murs; le fier Soliman n'étoit déjà plus en sûreté contre le courroux d'un ennemi si redoutable, lorsque le Général des Chrétiens, voyant que la nuit approchoit, fit cesser le combat. Le Ciel, dit-il, mes amis, a dans cette heureuse journée favorisé nos armes, c'est assez suivre les mouvements d'une cruelle vengeance, & quelques-uns d'entre nous n'ont que trop fait paroître aujourd'hui un vil amour du pillage, peu convenable à des soldats de JESUS-CHRIST. Il est temps de donner nos soins à ceux qui, par leur mort ou par leurs blessures, nous ont acquis la possession de cette Ville sainte, dont nous sommes à présent les maîtres. Nous avons surmonté le plus grand obstacle; il n'est plus même pour nous de péril à essuyer: une tour est la seule retraite qui reste à nos ennemis: demain nous les forcerons sans peine dans ce foible asyle. Qu'on se retire & que le son des trompettes annonce à toute l'armée l'ordre de son Général. Godefroy ayant parlé de la sorte, se rendit au lieu où le Comte de Toulouse, encore étendu, avoit à peine repris l'usage de ses sens.

Loin de se laisser abattre aux mauvais succès,

cès, le brave Sarrazin qui avoit renverſé Raimond, tâche, par des diſcours pleins de confiance, d'encourager les Infideles renfermés avec lui dans la forteresse. Mes compagnons, leur diſoit-il, tandis qu'un rayon d'eſpérance luira dans nos cœurs, à la honte de la fortune ennemie, nous ſerons invincibles. Le déſavantage que nous venons d'éprouver n'eſt pas ſi grand qu'il le paroît. En vain les Chrétiens ſe flattent de s'être rendus maîtres de la Ville. Ce n'eſt point dans une populace déſarmée, c'eſt encore moins dans des murs & dans des pierres que la Ville conſiſte; c'eſt en la perſonne du Roi, & en celle de ſes plus braves Sujets; & je vois, grace au Ciel, que le Roi & un grand nombre de ſes Sujets les plus courageux ſont avec moi dans cette retraite inacceſſible. Qu'importe après tout que nos ennemis ſe glorifient d'un avantage paſſager, ſi la fin de la guerre leur doit être funeſte? Elle le ſera ſans doute. L'armée d'Egypte arrive: contre le prodigieux nombre de vaillants Guerriers qui la compoſent quelle pourra être la réſiſtance des Chrétiens, ſurpris dans le pillage, dans la débauche & dans la diſſolution où des vainqueurs inſolents s'abandonnent? En attendant le ſecours qui nous vient, du lieu élevé où nous ſommes nous commandons toute la Ville, & ſur-tout le chemin qui conduit au Sépulcre de celui que les Chrétiens adorent; loin de craindre leurs attaques, expoſés eux-mêmes aux traits des nos machines, ils n'oſeront ſortir des maiſons que nous leur avons abandonnées.

Cependant l'Ecuyer de Tancrede, qui s'en alloit à l'armée d'Egypte, après avoir marché toute la nuit, arriva le matin à Aſcalon. Sans s'arrêter il continua ſon chemin, & environ ſur le midi il commença à découvrir le camp des Infideles. Il vit bientôt un nom-

bre infini de tentes, sur lesquelles flottoient des banderoles de différentes couleurs : le son d'une multitude d'instruments de guerre barbares frappa ses oreilles; &, au travers du henniſſement des chevaux, il démêla les cris d'une si prodigieuse quantité d'éléphants & de chameaux, que surpris il dit en lui-même, il me semble que l'Afrique & l'Asie entieres soient ici rassemblées. Avant que d'entrer dans le camp, il en examina quelque temps l'immense étendue: puis, sans daigner prendre des chemins détournés, il y entra par la route la plus spacieuse & la plus fréquentée. Il alla dans tous les quartiers, observant avec attention quelle étoit la force de l'armée, tant en cavalerie qu'en infanterie. Il apprit l'ordre de bataille ; il s'instruisit de la maniere de combattre de chaque troupe en particulier, & des noms de leurs Capitaines. Et dans les questions fréquentes qu'il fit, comme dans ses réponses, il usa de tant d'adresse & conserva une si grande présence d'esprit, qu'il ne se rendit suspect à personne.

Non content de ce qu'il avoit appris, Vafrin voulut encore s'instruire plus particuliérement, & découvrir, s'il étoit possible, les desseins les plus cachés des Infideles. Dans cette intention il pénétra jusqu'à la tente de leur Général. Il remarqua que la toile en étoit un peu levée de maniere qu'en approchant de cet endroit, il pouvoit aisément voir ce qui se passoit dans la tente, & entendre ce qu'on y disoit. Il s'en approcha aussi-tôt avec un air d'assurance à faire juger qu'il étoit chargé de quelque soin. Il vit Emiren debout & appuyé sur une javeline: sa tête étoit nue, mais le reste de son corps étoit armé. A quelque distance de lui deux Pages portoient son casque & son bouclier. Il parloit à un homme d'une taille avantageuse,

& d'un regard farouche. Le nom de Godefroy que Vafrin crut alors entendre, lui fit prêter l'oreille avec encore plus d'attention. Vous êtes donc bien sûr, disoit Emiren, de donner la mort à Godefroy, & les mesures que vous avez prises vous paroissent infaillibles ? Elles le sont, répondit le Sarrazin; &, prévenant nos conjurés, je vous réponds, Seigneur, que ce sera moi qui aurai l'honneur d'ôter la vie au Général des Chrétiens. Pour prix de mon action, je demande seulement que dans le Caire un trophée soit élevé à ma gloire, avec cette inscription : Après avoir donné la mort au destructeur de l'Asie, Ormond a fait attacher ici ses armes. C'est trop peu pour une action si héroïque, reprit Emiren, vous devez tout attendre de la générosité du grand Roi que nous servons. Songez à préparer les armes feintes dont vous avez dessein de vous couvrir, le jour de la bataille est très-proche. Ces armes sont prêtes, dit Ormond, j'en suis déjà muni. Là-dessus ils se séparerent.

Vafrin demeura fort étonné de ce qu'il venoit d'entendre : il ne comprenoit point quelle étoit cette conjuration, ni ces armes feintes dont Ormond avoit parlé. Il passa la nuit suivante sans se coucher. A la pointe du jour l'armée ayant décampé, il la suivit dans sa marche, & s'arrêta au même lieu qu'elle. Il continua à aller en divers endroits du camp pour tâcher de tirer quelque lumiere sur ce qu'il vouloit découvrir. Comme il passoit devant le pavillon d'Armide qui étoit ouvert, il vit cette Princesse assise entre un grand nombre de Dames & de Guerriers. Armide, la tête appuyée sur son bras & les yeux baissés à terre, paroissoit plongée dans une triste rêverie. Le fier Adraste assis auprès d'elle, la contemploit avec

une attention qui ne lui permettoit pas d'en détourner un instant la vue. Tissapherne regardant tantôt Armide, tantôt Adraste, faisoit alternativement paroître dans ses yeux les mouvements d'amour & de jalousie qui se passoient dans son cœur. Altamor, un peu plus loin, ne se livroit point si aveuglément à ses desirs, & conduisoit ses regards avec plus de circonspection; quelquefois il les jettoit sur le beau bras de la Princesse, quelquefois il les portoit sur son visage, & d'autrefois il les adressoit aux endroits où le voile d'Armide ne couvroit pas bien exactement son sein.

La belle Armide levant enfin les yeux avec un air souriant: Braves Guerriers, leur dit-elle, l'espoir dont vous me flattez bannit ma tristesse; votre valeur me répond que je serai bientôt vengée. Que la colere paroît douce, lorsque la vengeance est sûre & prochaine! Oui, Madame, dit aussi-tôt Adraste, vous pouvez compter qu'incessamment vous verrez à vos pieds la tête du perfide Renaud, ou que je vous amenerai vivant ce barbare, afin que vous exerciez vous-même votre vengeance contre lui. Je vous l'ai promis, je vous tiendrai parole.

Tissapherne, rongé d'un cruel dépit, gardoit le silence. Armide se tourna de son côté, & lui dit avec beaucoup de grace: Et vous, vaillant Tissapherne, que ferez-vous? Moi, Madame, répondit Tissapherne, je ferai tous mes efforts pour suivre de loin les traces de ce terrible Indien. Adraste piqué au vif de ces paroles, & du ton de son rival: Vous suivrez sans doute mes traces de fort loin, lui dit-il, il ne vous sera pas aisé de les suivre autrement. Homme féroce, reprit Tissapherne, si un ordre exprès du Roi ne retenoit mon

bras, je te ferois bientôt voir lequel de nous deux doit devancer l'autre. Je crains peu tes ridicules bravades: un sort contraire, un amour malheureux, voilà tout ce que je crains. Adraste déjà se levoit pour défier son rival; mais Armide le prévenant: pourquoi, leur dit-elle, voulez-vous ainsi reprendre un don que vous m'avez souvent fait l'un & l'autre? votre valeur m'appartient, vous me l'avez consacrée tous deux, elle ne doit être employée qu'à me venger. Vous êtes mes Chevaliers; ce titre, loin de mettre en vous de la mésintelligence, ne devroit-il pas, au contraire, serrer les nœuds de votre union? Ainsi par un discours flatteur, Armide remit sous un même joug deux cœurs si mal d'accord entr'eux.

Vafrin, voyant qu'il ne s'agissoit point en ce lieu-là de ce qu'il avoit envie d'apprendre, s'en alla d'un autre côté pour s'en éclaircir. Il employa tous les artifices de son esprit. Il fit mille questions adroites & insinuantes; il en fit même d'imprudentes, étant résolu de s'exposer à tout pour découvrir le secret de cette conjuration. Ce fut en vain; il ne put tirer de nul endroit aucun éclaircissement. Mais enfin la fortune seule lui découvrit ce que toute son adresse n'avoit pu faire. Comme il avoit remarqué qu'un grand nombre de personnes de différentes Nations étoient assemblées dans le Pavillon d'Armide, il crut que le secret ne pouvoit être ignoré généralement de tous ceux qui composoient cette nombreuse compagnie; & il s'y rendit une seconde fois. D'abord il s'approcha d'une des Dames, & lui dit avec un air de familiarité à faire croire à tout le monde qu'il la connoissoit depuis long-temps: que ne suis-je aussi le Chevalier de quelqu'une de ces belles personnes qui sont ici, la tête de Renaud, ou celle

de Godefroy ne me coûteroit rien à promettre. Si vous vouliez être ma maîtresse, je m'engagerois de bon cœur à vous apporter la tête de celui d'entre nos ennemis qu'il vous plairoit de me nommer.

L'Ecuyer de Tancrede avoit dessein d'en venir insensiblement avec cette femme à des propos plus sérieux; mais, comme il avoit débuté par des plaisanteries, il lui échappa au commencement de la conversation une maniere de rire & un geste qui lui étoient particuliers. Une femme de la compagnie crut reconnoître le geste & la voix de Vafrin. Elle s'approcha de lui, elle l'examina attentivement, & se confirma dans son opinion. Je ne veux point que vous ayez d'autre maîtresse que moi, lui dit-elle aussi-tôt, comptez que votre amour ne sera pas mal placé; je vous prends pour mon Chevalier, & comme tel il faut que je vous entretienne en particulier. Là-dessus elle le tira à l'écart, & lui dit: je vous reconnois, Vafrin, ne me reconnoissez-vous pas? Vafrin se troubla. Il se remit néanmoins bientôt, & lui répondit: quoique vous soyez faite de maniere à ne vous pas oublier aisément, je ne me souviens pourtant point, Madame, de vous avoir jamais vue. Je puis du moins vous assurer que vous ne m'appellez pas par mon nom: né dans les plaines brulantes de Bizerte, mon nom est Almansor. Laissons l'artifice, reprit-elle, je sais parfaitement qui vous êtes, & quel pays vous a donné la naissance. Ne me déguisez rien, je suis votre amie, il n'y a rien que je ne fasse pour vous en donner des preuves. Quoi! Vafrin, vous ne reconnoissez point la fille du Roi d'Antioche? Les traits d'Herminie sont déjà effacés de votre souvenir? vous avez oublié que, pendant deux mois prisonniere de Tancrede, ce fut vous que ce

généreux Prince chargea du soin d'adoucir ma captivité ; vos soins pour moi, vos attentions, vos respects, ne sont pas si aisément sortis de ma mémoire, je m'en souviendrai toute ma vie.

L'Ecuyer de Tancrede, regardant alors la Princesse plus attentivement, n'eut pas de peine à la reconnoître, mais il n'en fit point semblant. Ne craignez rien, poursuivit-elle, loin d'avoir envie de vous nuire, j'ai moi-même une grace à vous demander ; c'est que vous m'emmeniez avec vous lorsque vous retournerez à votre camp. Je jouis en ces lieux d'une triste liberté, qui me fait continuellement regretter le doux esclavage dont je suis sortie. Si vous êtes venu ici en intention d'y pénétrer quelque secret, la fortune favorable vous offre une occasion de vous en éclaircir. Je suis instruite du noir complot que les Sarrazins ont formé. Je découvrirai ce que difficilement vous pourriez apprendre d'un autre que moi.

Vafrin hésita quelque temps s'il se feroit connoître à Herminie. Les Artifices d'Armide avoient fait tout récemment une forte impression sur son esprit, il ne savoit s'il devoit se fier à un sexe toujours foible, toujours léger. Enfin prenant son parti, si vous êtes disposée, lui dit-il, à venir au camp des Chrétiens, je vous y conduirai. Réservons à un autre temps la connoissance du secret que vous voulez m'apprendre. Ils convinrent ensemble qu'ils partiroient le soir même, avant que l'armée se fût mise en marche, & puis ils se séparerent. Vafrin sortit de la tente, Herminie rejoignit la compagnie. Elle plaisanta quelques moments sur le nouveau Chevalier qu'elle venoit de faire : ensuite elle sortit & alla joindre son conducteur. Ils monterent aussi-tôt à cheval, & partirent.

Lorſqu'ils furent à quelque diſtance du camp; Princeſſe, dit Vafrin, vous pouvez me raconter à préſent ce que vous avez appris du complot de nos ennemis. Vous ſaurez, dit Herminie, que huit Sarrazins, dont le plus fameux s'appelle Ormond, & qui ſont tous huit du nombre de ceux qui compoſent la troupe immortelle, ont conjuré enſemble d'ôter la vie à votre Général : c'eſt le jour de la bataille, & le moment de la mêlée qu'ils ont choiſi pour exécuter leur deſſein. Ils doivent être armés à la maniere des Chrétiens, avec une Croix ſur leurs armes : pour approcher plus facilement de Godefroy, ils ſe ſont fait faire des cottes d'armes toutes pareilles à celles de ſes Gardes ; une certaine marque qu'ils auront ſur leurs caſques, doit pourtant les faire connoître à leurs gens. Dans le plus fort de la mêlée ils entoureront le Général ; ils lui porteront des coups d'autant plus dangereux, qu'il s'en défiera moins ; &, pour rendre tous leurs coups mortels, ils ont eu ſoin de tremper leurs épées dans un ſubtil poiſon. Comme le long ſéjour que j'ai fait parmi les Chrétiens m'a fait connoître leur maniere de s'armer, & que j'ai ſouvent vu de quelle couleur étoit la cotte d'armes des Gardes de Godefroy, les Sarrazins m'ont contrainte à leur donner ſur cela toutes les inſtructions néceſſaires ; ils m'ont ainſi fait entrer, malgré moi, dans un complot que je déteſte. J'abhorre la trahiſon : Je ne puis plus ſouffrir le ſéjour du camp où je me vois expoſée à cette indigne violence. Voilà, Vafrin, la raiſon qui m'oblige à m'en éloigner, mais elle n'eſt pas la ſeule.

En achevant ces derniers mots, Herminie ne put s'empêcher de rougir, elle baiſſa les yeux, elle eût voulu retenir ces paroles qui

lui étoient trop légérement échappées. L'adroit Ecuyer remarqua ſon trouble ; il voulut en connoître la cauſe. Quoi ! Princeſſe, lui dit-il, quelqu'autre raiſon vous porte à me ſuivre, & vous me la cachez ! ma fidélité peut-elle vous être ſuſpecte ? Herminie, alors jettant un profond ſoupir, dit d'une voix baſſe & timide, Impuiſſante pudeur, tu caches mal mon ſecret ; le feu que tu laiſſes voir ſur mon viſage, découvre trop bien le feu de mon cœur. Pour ſuivre un fatal penchant tu n'as pu m'empêcher d'errer ſans ceſſe de lieu en lieu, & tu voudrois me contraindre à garder un éternel ſilence ! Tes efforts ſont vains, laiſſe-moi, pudeur impuiſſante. Elle ajouta enſuite d'une voix plus diſtincte :

Dans cette nuit ſi funeſte à Antioche, où je perdis mes Etats & ma liberté, l'eſclavage où je tombai, la perte que je fis d'un Royaume floriſſant, ne fut point le plus grand de mes maux. Hélas ! dans cette même nuit, l'uſage de ma raiſon me fut ravi, je perdis l'empire de mon cœur. C'eſt-là la ſource de toutes mes infortunes. Il te ſouvient, Vafrin, que, dans l'horreur des ténebres & du carnage, tremblante, je me jettai aux pieds de ton maître, qui, couvert du ſang de mes Sujets, venoit d'entrer dans le Palais de mon pere : généreux vainqueur, lui dis-je, je vous abandonne ma vie, mais épargnez l'honneur d'une fille infortunée qui embraſſe vos genoux. Tancrede me releva auſſi-tôt avec bonté, & me dit : ne craignez rien, Princeſſe, votre vie & votre honneur ſont également en ſûreté, j'en ſerai moi-même le protecteur. Il accompagna ces paroles d'un air ſi gracieux & ſi charmant, ce vainqueur terrible me parut alors ſi aimable, que je ſentis dans le moment ſe gliſſer dans mon ame les premieres étincelles d'une flamme douce, mais

bien dangereuſe ; & ces foibles étincelles y ont cauſé depuis un funeſte embraſement qui ne s'éteindra jamais.

Pendant le cours de ma captivité, Tancrede me vint voir tous les jours ; il me conſoloit, il s'affligeoit avec moi de mes diſgraces, il en paroiſſoit plus touché que moi-même. Enfin, au bout de deux mois, il me dit : Princeſſe, vous êtes libre, reprenez avec la liberté que je vous rends, tous les tréſors qui furent à vous. Il me les rendit en effet ; mais il garda le plus précieux de tous : il ne me rendit point mon cœur, dont il s'étoit emparé avec violence, & que je n'étois plus maîtreſſe de reprendre. L'amour ſe cache difficilement. Tu ſais, Vafrin, que l'ardeur vive & empreſſée avec laquelle je te parlois ſans ceſſe de ton maître, t'a ſouvent donné des ſoupçons de la vérité ; tu m'as ſouvent dit : Princeſſe, vous aimez, vous languiſſez d'un mal que vous cachez au fond de votre cœur. Je n'en convenois point avec toi ; mais apparemment mes regards, mes ſoupirs te découvroient, malgré moi, ce ſecret que ma langue s'obſtinoit à taire. Silence malheureux, pourquoi ne t'ai-je point rompu dans le ſeul temps où je pouvois eſpérer quelque ſoulagement à mes peines ?

Il fallut partir. Je quittai Tancrede : je ſortis d'eſclavage, mais j'en ſortis avec le trait fatal dont j'étois atteinte. L'abſence n'a pu guérir ma bleſſure mortelle. Après avoir inutilement combattu ma foibleſſe, après avoir long-temps langui dans les ſoupirs, dans les larmes, ne pouvant enfin ſupporter l'excès de mes maux, je pris le parti d'en venir chercher le remede auprès de celui qui ſeul les cauſoit : je réſolus d'aller trouver Tancrede. En approchant de votre camp, une troupe d'hommes brutaux fondit ſur moi : ces barbares, en vou-

loient à ma vie : par une fuite précipitée je pus à peine me dérober à leurs coups. L'effroi dont j'étois saisie me retint plusieurs jours cachée dans une retraite champêtre : hôtesse des bois & des campagnes, j'ai vécu dans cette retraite parmi d'innocents bergers. Mais bientôt ennuyée d'une vie dont la douceur & la tranquillité ne passoient point jusqu'à mon ame, je voulus tenter une seconde fois de m'approcher de votre camp. La fortune opiniâtre à me poursuivre, me fit encore éprouver la même disgrace. Je tombai, sans pouvoir l'éviter, entre les mains d'un parti de l'armée d'Egypte. Ils me conduisirent à Gaza, & me présenterent à leur Général. Je me fis connoître à Emiren. Il plaignit mes infortunes, il me traita avec honneur, & me recommanda à Armide, en la compagnie de laquelle je suis demeurée jusqu'à ce jour. Voilà, Vafrin, quelles sont mes tristes aventures. C'est ainsi que tant de fois captive, & tant de fois affranchie de l'esclavage, je porte néanmoins toujours & chéris encore mes premiers fers. Quel comble de disgrace pour moi, si Tancrede, rebutant ces fers, dont lui-même m'a chargée, me disoit avec dédain : Princesse vagabonde, va chercher un asyle ailleurs. Fasse le Ciel que ce vainqueur généreux me permette de rentrer encore dans l'aimable prison dont je ne suis sortie qu'à regret.

En s'entretenant de cette maniere, Herminie & Vafrin marcherent par des sentiers détournés pendant toute la nuit, & une grande partie du jour suivant. Un peu avant le coucher du soleil, ils arriverent en un endroit peu éloigné de la Ville. Ils virent en cet endroit la terre teinte de sang; &, peu après, ils trouverent un Guerrier étendu, dont le visage tourné vers le Ciel conservoit encore, après la

mort, un air qui inſpiroit la terreur. Les armes de ce Guerrier leur firent juger qu'il étoit Sarrazin. Herminie s'arrêta quelques moments à le conſidérer; mais Vafrin paſſa outre. A quelques pas delà il apperçut un autre Guerrier pareillement étendu, qui lui parut être Chrétien. Cependant, comme il n'en étoit pas bien sûr, il mit pied à terre, & lui découvrit le viſage. Ah! Ciel, s'écria auſſi-tôt Vafrin, c'eſt mon maître, c'eſt Tancrede. A ces mots Herminie accourt toute éperdue, elle ſe précipite de ſon cheval, & d'un torrent de larmes elle baigne le viſage de ſon amant. En quel état, dit-elle, je vous revois, mon cher Tancrede? le ſort impitoyable vous offre donc à mes yeux lorſque vous ne pouvez plus me voir, & je ne vous retrouve que pour vous perdre pour toujours? La mort cruelle a fait diſparoître les graces de votre perſonne, elle a éteint ce feu charmant qui brilloit dans vos yeux; mais ſes glaces n'ont point paſſé dans mon ame; tout froid que vous êtes, mon cœur brûle encore pour vous. Ombre de mon amant, je vais inceſſamment vous rejoindre: en quelque lieu que vous ſoyez, je ne puis vivre ſéparée de vous. Mais, avant de quitter la vie, permettez, chere ombre, que ſur cette bouche, qui a tant de fois daigné me conſoler dans mes maux, je dérobe de triſtes baiſers. Souffrez que ſur ſes levres pâles je puiſſe pouſſer mon dernier ſoupir, afin que mon ame prenne, pour s'en voler, la même route que vous avez priſe, & qu'elle ſe rejoigne à vous pour jamais.

Pendant qu'Herminie parloit ainſi, les larmes qui tomboient en abondance de ſes yeux ſur le viſage de Tancrede, le firent un peu revenir à lui. Il fit un ſoupir. Herminie s'en apperçut: ouvrez les yeux, pourſuivit-elle, mon cher

Tancrede, voyez la triſte Herminie mourante à côté de vous : ouvrez les yeux un inſtant, c'eſt la derniere grace, c'eſt l'unique faveur que je vous demande. Tancrede ouvrit les yeux, & les referma preſqu'auſſi-tôt. Ne perdons point le temps en inutiles regrets, dit Vafrin, Tancrede n'eſt point mort, ſongeons à le ſecourir. Ils le déſarmerent promptement l'un & l'autre. Herminie viſita ſes bleſſures : l'expérience qu'elle avoit lui fit bientôt connoître qu'elles n'étoient point mortelles. Au défaut du dictame & des autres ſimples qui lui manquoient, elle employa certains ſecrets dont elle avoit éprouvé la puiſſance ; & pour bander les plaies de ſon amant, elle déchira ſon voile & coupa ſes cheveux.

Tancrede, entiérement revenu de ſa foibleſſe, reconnut d'abord ſon Ecuyer : pour Herminie qui étoit déguiſée & vêtue ſimplement, il ne la reconnut point. Vafrin, dit-il, par quelle heureuſe aventure vous rencontrez-vous ici ? & vous qui me ſecourez avec tant de bonté, apprenez-moi, je vous prie, à qui j'ai obligation du généreux office que vous me rendez. Vous le ſaurez, lui dit la Princeſſe en rougiſſant, & vous pourrez quelque jour m'en témoigner votre reconnoiſſance : quant à préſent, tenez-vous tranquille, votre guériſon demande du repos & du ſilence. En achevant ces mots, elle poſa doucement ſur ſes genoux la tête de Tancrede. Vafrin cependant ſongeoit en lui-même de quelle maniere il pourroit tranſporter ſon maître avec plus de commodité. Comme il étoit occupé de cette penſée, il vit arriver en cet endroit pluſieurs Guerriers qui s'y rendoient à la file. Ils étoient tous de la troupe de Tancrede. Pour ſe conformer à l'ordre de leur Capitaine, ils n'avoient oſé le ſuivre au moment qu'il s'étoit

écarté avec Argant ; mais inquiets du succès du combat, ils étoient partis quelque temps après pour le venir chercher.

Déjà ils se disposoient à le transporter dans leurs bras. Quoi ! dit Tancrede, le brave Argant va demeurer ici en proie aux oiseaux du Ciel : un si vaillant homme mérite un autre sort. Tout l'avantage que j'ai remporté sur lui consiste peut-être à le survivre de quelques heures. Mon ressentiment ne s'étend point au delà du trépas : je veux qu'on enleve le corps de mon ennemi, & qu'on lui donne une honorable sépulture. Portez-moi dans Jerusalem, poursuivit-il ; si je touche au moment fatal où le Ciel a marqué la fin de mes jours, j'aurai du moins l'avantage de finir ma vie dans cette ville sainte, dont la conquête a toujours été l'objet de mes vœux. Les gens de Tancrede firent ce qu'il souhaitoit. Ils enleverent le corps d'Argant & porterent leur Capitaine dans la Ville. Vafrin eut un soin particulier de la Princesse d'Antioche, qui s'étoit confiée à lui ; il la fit loger en arrivant dans une maison écartée, où elle pouvoit demeurer inconnue, & aussi-tôt après il alla trouver Godefroy.

Le Général étoit alors assis auprès du lit de Raimond : un grand nombre des principaux Officiers de l'armée y étoient avec lui, & ils délibéroient ensemble sur ce qu'il y auroit à faire le lendemain. Dès que l'Ecuyer de Tancrede parut, on le laissa entrer, & on l'écouta avec attention. Seigneur, dit-il à Godefroy, j'ai été au camp des Sarrazins, ainsi que vous me l'avez ordonné. Sans m'étendre sur le nombre de nos ennemis, il suffit de vous dire que leur armée, quand elle est en marche, couvre les montagnes & les plaines, & qu'elle desseche les rivieres des pays par où

elle paſſe. Mais la plus grande partie de ces troupes ſont ſans diſcipline, mal armées, & encore plus mal aguerries. Dans ce nombre prodigieux d'hommes, il n'y a que les Perſans, & les Guerriers dont eſt compoſée la troupe immortelle, qui méritent le nom de ſoldats. Cette derniere ſur-tout m'a paru la meilleure de l'armée; les Sarrazins la nomment immortelle, parce qu'elle eſt toujours complette, & que le nombre des Guerriers qui y manque eſt auſſi-tôt remplacé par un pareil nombre d'hommes choiſis entre les plus vaillants. Emiren, qui commandoit cette troupe, a reçu de ſon Prince le commandement en Chef de toute l'armée: le Soudan ne pouvoit faire choix d'un Capitaine qui joignît plus de valeur à plus de prudence. Ce Général a ordre de venir vous livrer bataille; il marche dans cette intention, & je ne crois pas que deux jours ſe paſſent avant que vous ſoyez attaqué. L'intrépide Renaud aura beſoin de tout ſon courage pour ſurmonter les efforts de ceux qui ont réſolu de lui ôter la vie. Epris des charmes d'Armide, tout ce qu'il y a de plus braves Guerriers parmi les Sarrazins ſe ſont engagés dans la querelle de cette vindicative Princeſſe. Les plus conſidérables d'entr'eux ſont l'illuſtre Altamor, Roi de Samarcand, qui commande les Troupes de Perſe: le féroce Adraſte, Roi des Indes, dont la taille eſt ſi démeſurée, qu'un éléphant ſeul lui peut ſervir de monture, & Tiſſapherne, qui eſt, ſans contredit, le plus fameux des Guerriers de la troupe immortelle. Ces trois hommes redoutables & un grand nombre d'autres ont juré de donner la mort à Renaud, & l'implacable Armide a promis qu'elle rendroit poſſeſſeur de ſes Etats & de ſa perſonne celui d'entr'eux qui lui apporteroit la tête de ſon ennemi.

Renaud, qui étoit préſent au recit de Vafrin, loin de s'étonner du péril qui le menaçoit, fit au contraire voir alors dans ſes yeux l'ardeur impatiente qu'il avoit de ſe trouver au milieu de ce grand nombre d'ennemis conjurés contre lui. Ce qui me reſte à dire, Seigneur, eſt encore plus important, continua Vafrin. La vie de Renaud n'eſt pas la ſeule qui ſoit menacée, la vôtre l'eſt auſſi, & l'eſt encore plus dangereuſement. La trahiſon en veut à vos jours, c'eſt avec des armes perfides qu'on doit les attaquer. Il compta enſuite à Godefroy tout ce qu'il avoit appris du complot des Sarrazins.

Après qu'on lui eut fait pluſieurs queſtions, & qu'il eut ſatisfait à toutes, Godefroy s'adreſſant à Raimond : Comte, lui dit-il, quel eſt votre avis ? Je crois, dit Raimond, qu'il ne faut plus penſer à attaquer demain matin la forteresſe, ainſi que nous l'avions réſolu, il ſuffira de l'inveſtir avec une partie de nos troupes, tandis qu'avec le reſte nous nous diſpoſerons à recevoir l'ennemi qui vient à nous. Vous déciderez, Seigneur, lequel eſt le plus expédient ou de l'attendre ici, ou d'aller à ſa rencontre. Comme de votre vie dépend le ſalut de l'armée, on ne ſauroit apporter trop de précautions pour la mettre en ſûreté : il ſeroit à propos de faire changer les cottes d'armes de vos Gardes, afin que les traîtres qui en veulent à vos jours ſoient facilement reconnus, & qu'ils tombent ainſi dans le piege qu'eux-mêmes ont tendu.

Vous témoignez, généreux Comte, reprit Godefroy, votre prudence dans les conſeils, & me donnez en même temps des marques de l'amitié que vous avez pour moi. Ce que vous propoſez ſera fait : à l'égard de ce que vous laiſſez en ſuſpens, il me paroît peu convenable qu'une armée victorieuſe attende ſes ennemis

dans

dans des retranchements. Nous marcherons au devant d'eux ; nous leur livrerons bataille en plaine campagne : ils ne soutiendront pas nos efforts ; la gloire dont nous sommes couverts, la terreur que leur inspirera la vue de nos armes, suffiront seules pour les défaire ; après notre victoire, la forteresse, hors d'espérance du secours, tombera d'elle-même. Telle fut la résolution de Godefroy ; &, comme la nuit avoit déjà déployé ses voiles sombres, chacun se retira pour se livrer aux douceurs d'un sommeil paisible.

CHANT XX.

IL y avoit déjà quelques heures que l'aſtre du jour étoit venu arracher les mortels d'entre les bras du ſommeil, lorſque les Sarrazins, du haut de la fortereſſe où ils s'étoient enfermés, découvrirent un épais nuage de pouſſiere qui couvroit toute la campagne. Ils coururent auſſi-tôt à leurs armes, & menaçant les Chrétiens, ils pouſſerent juſqu'au Ciel des cris éclatants. Tels ſont dans les champs de Thrace les cris perçants des grues, lorſque l'approche des frimats les contraint de s'aſſembler en troupes pour aller chercher ailleurs un air plus tempéré.

Les Chrétiens comprirent aiſément quelle étoit la cauſe de ces cris & de ces menaces de leurs ennemis. Ils jetterent les yeux vers la plaine, & la virent couverte d'une armée innombrable qui s'avançoit. Cette vue enflamme leur courage : tout ce qu'il y a de jeunes Guerriers parmi eux entourent Godefroy, & lui demandent avec de fortes inſtances le ſignal du combat. Il n'eſt pas encore temps, dit Godefroy à cette bouillante jeuneſſe, les travaux que vous eſſuyâtes hier méritent bien qu'on vous donne un jour de repos : demain matin nous marcherons à l'ennemi. Ainſi le ſage Général ſut donner un frein à leur ardeur, pour la rendre encore plus grande ; peut-être auſſi voulut-il, par ce retardement, laiſſer croire aux Sarrazins qu'il redoutoit leur puiſſance.

Jamais le ſoleil ne ſortit ſi brillant du ſein des ondes, l'air jamais n'avoit été ſi pur qu'il

parut l'être le jour suivant. Il sembloit que le Ciel craignît que quelque nuage ne lui dérobât la vue de l'action mémorable qui devoit se passer dans ce grand jour. Au lever de l'aurore, le Général des Chrétiens rangea son armée en bataille. Il laissa devant la forteresse le Comte de Toulouse, avec quelques troupes, & un grand nombre de fideles du pays, qui, après la prise de la Ville, s'étoient joints à leurs freres. Il marcha ensuite à la tête de l'armée, avec une contenance plus noble encore & plus majestueuse qu'à l'ordinaire. On voyoit dans ses yeux briller le feu de sa premiere jeunesse. Son air assuré faisoit passer la même confiance dans le cœur de tous ses soldats. Le Ciel, qui le favorisoit, le fit paroître ce jour-là au dessus d'un simple mortel. Les Chrétiens ne marcherent pas long-temps sans se trouver en présence de leurs ennemis. Godefroy en arrivant, fit occuper une colline qui étoit à sa gauche, & qui s'étendoit un peu derriere lui. Il plaça sa cavalerie sur les ailes, & mit son infanterie dans le centre. Le Duc de Normandie, & Robert, Comte de Flandres, eurent le commandement de l'aile gauche, qui étoit appuyée contre la colline. Baudouin, frere de Godefroy, eut l'infanterie sous ses ordres. Le Général prit le commandement de l'aile droite, qui devoit s'étendre dans la plaine, & où il prévoyoit que seroit le plus grand effort de l'ennemi. Il composa cette aile des troupes qu'il avoit amenées de Lorraine, & de quelques autres Escadrons des meilleurs de l'armée; &, parmi ces cavaliers, il entre-mêla des archers fantassins, accoutumés à combattre au milieu des chevaux. Il fortifia ensuite la troupe des volontaires d'un nombre de Guerriers dont la valeur étoit éprouvée; il nomma Renaud pour chef de

cette troupe invincible, & lui dit : Tenez-vous derriere moi, à quelque distance de l'aile droite : lorsque le combat sera engagé, vous marcherez avec votre troupe, & irez attaquer l'ennemi en flanc. C'est de cette attaque imprévue que va dépendre le succès de la bataille ; c'est sur votre valeur que je fonde l'espérance de la victoire.

Après que Godefroy eut ainsi donné ses ordres, il alla de rang en rang, exhortant les soldats à bien remplir leur devoir, promettant des honneurs & des récompenses à ceux qui se distingueroient dans cette journée. Ses discours, & encore plus son air intrépide, donnoient du courage aux moins hardis, & inspiroient une nouvelle ardeur aux plus courageux. Il s'arrêta sur une petite éminence, vis-à-vis de l'endroit où étoient rangées les meilleures troupes; & delà il fit entendre sa voix, dont le son parut descendre de ce lieu élevé avec la même force qu'un torrent qui tombe des montagnes.

Braves vainqueurs de l'Asie, dit-il, fléau des ennemis du Tout-Puissant, voici enfin le jour que vous avez tant souhaité, voici le moment qui doit couronner vos travaux. La victoire que vous allez remporter va mettre le comble à vos exploits. Le Ciel a rassemblé ici tout ce qui vous reste d'ennemis à combattre, afin de réunir en un seul tous les triomphes qu'il vous réservoit. Que ce nombre prodigieux d'ennemis ne vous épouvante point : sans courage, sans discipline, la plus grande partie des troupes que vous voyez n'ont pris les armes que pour obéir aux ordres de leur Souverain ; c'est par force que ces hommes timides ont été arrachés aux vils emplois où ils s'adonnent. Dans cette armée innombrable on ne peut compter qu'un très-petit nombre de soldats. Je vois déjà le dés

fordre qui regne parmi eux : je vois leurs étendards chancelants. Au ſon confus de leurs voix, je juge de la terreur dont ils ſont déjà ſaiſis : dans l'incertitude de leurs mouvements, je vois leur défaite aſſurée.

Quelques victoires remportées ſur le Maure & ſur l'Arabe, ont donné de la réputation au Chef de cette armée : mais, quand même il auroit encore plus de valeur & plus d'expérience, que pourroit ſa valeur ? A quoi lui ſerviroit ſon expérience, pour conduire cette multitude d'hommes barbares & mal aguerris, dont il ne connoit preſque pas un ſeul, & à qui il eſt également inconnu ? Il y en a bien peu parmi eux à qui il puiſſe dire comme moi, j'ai eu part à vos exploits, vous avez partagé ma gloire ; au lieu que, Général d'un nombre de fameux Guerriers, dont j'ai long-temps été le compagnon, je vous connois tous, mes amis, comme vous me connoiſſez. Quel eſt celui d'entre vous dont j'ignore le mérite, le pays, la naiſſance ? Accoutumé à combattre & à vaincre avec vous, une longue expérience m'a appris à juger, même dans les airs, de quelles mains partent les traits que vous lancez. Combattez aujourd'hui comme vous avez toujours fait : donnez des marques de cette valeur dont j'ai été ſi ſouvent témoin. Reſſouvenez-vous de votre gloire paſſée : conſervez à votre Général celle que vous lui avez acquiſe, & ſur-tout ayez devant les yeux la gloire du Dieu que vous ſervez. Allons, mes amis, c'eſt vous retenir trop long-temps, marchons, déjà la victoire eſt peinte dans vos yeux.

Une lumiere extraordinaire, ſemblable à celle d'un éclair, parut alors environner Godefroy : pluſieurs la regarderent comme un préſage de l'éclat du diadême qui devoit bientôt ceindre

ſa tête. Peut-être que les rayons du ſoleil, qui donnoient ſur ſon caſque, furent cauſe de cette lumiere, peut-être auſſi que le Ciel voulut en cette occaſion donner une marque ſenſible de la protection qu'il accordoit à ce Héros.

Le Général des Sarrazins n'oublioit rien de ſon côté pour bien ſe diſpoſer à la bataille. Dès qu'il vit les Chrétiens s'avancer, il fit auſſi marcher ſes troupes. Il les arrangea de la même maniere que Godefroy avoit arrangé les ſiennes, plaçant l'infanterie dans le centre & la cavalerie ſur les ailes. Il prit le commandement de l'aile droite, donna à Altamor celui de l'aile gauche, & à Muleaſſen celui de l'infanterie, au milieu de laquelle on voyoit Armide & ſa troupe. Emiren avoit avec lui à la droite Adraſte, Roi des Indiens, Tiſſapherne & toute la troupe immortelle. Les Perſans, les Arabes, les Rois d'Afrique, & les deux Rois d'Ethiopie, étoient avec Altamor à l'aile gauche qui devoit occuper un grand terrein dans la plaine; c'eſt de ce côté-là que les Sarrazins faiſoient avancer tout ce qu'ils avoient de machines de guerre.

Leur Général alloit auſſi de rang en rang, parlant à ſes ſoldats, ou par lui-même, ou par des interpretes. Pour les encourager il employoit tantôt les louanges & les promeſſes, tantôt les reproches & les menaces. A ceux qui témoignoient de la peur, il diſoit: quelle crainte vous ſaiſit? raſſurez-vous, vous êtes cent contre un; votre ombre ſeule mettra vos ennemis en fuite. Aux autres, il dépeignoit vivement la patrie affligée, la religion menacée qui imploroit leurs ſecours. Vos temples, leur diſoit-il, vont être détruits; les ſépulcres de vos ancêtres violés; vos femmes & vos filles déshonorées; vos peres & vos enfants maſſacrés, ſi vous ne prenez leur défenſe. Aux plus

courageux il disoit : c'est vous que l'Asie opprimée regarde comme ses libérateurs ; c'est entre vos mains qu'elle remet sa vengeance ; affranchissez-la du joug qu'un petit nombre de brigands lui imposent ; vengez-la de tous les maux qu'ils lui ont fait souffrir.

Mais déjà les deux armées sont à la portée du trait, les arcs sont déjà tendus, les frondes en mouvement, les lances en arrêt : les chevaux blanchissant le mords d'écume, secondent par leurs henniſſements la fureur qui anime leurs maîtres ; de toutes parts on se dispose à charger. Cette multitude de lances & de piques, qui rendoient les deux armées semblables à deux forêts errantes ; ce nombre prodigieux d'étendards de différentes couleurs, & de panaches flottants sur les casques au gré du vent ; le son éclatant des instruments de guerre ; l'or & l'acier poli dont on voyoit tant de Guerriers couverts, offroient alors aux yeux un spectacle magnifique ; mais un spectacle mêlé d'horreur & d'agrément.

L'armée Chrétienne cependant, quoique bien moins nombreuse, inspiroit encore plus de terreur que celle de leurs ennemis. Les Chrétiens s'inclinant profondément, implorerent de nouveau le secours du Dieu pour qui ils alloient combattre. Leurs trompettes ensuite sonnerent le signal du combat. Celles des Sarrazins répondirent à ce signal ; & aussitôt l'espace qui les séparoit les uns des autres disparut : les bataillons se joignirent ; les escadrons se mêlerent ; les deux armées se confondirent. Mais quel fut celui d'entre les Chrétiens qui signala le premier sa valeur par des coups dignes d'une mémoire immortelle ? Ce fut vous, valeureuse Gildippe : le Ciel accorda cette gloire à votre sexe. D'un coup de lance vous perçâtes d'outre en outre Hircan, qui

régnoit dans Ormus, avant que de tomber, ce malheureux Prince entendit les louanges que ſes ennemis donnoient au coup fatal qui lui arrachoit la vie.

La vaillante Gildippe, après avoir rompu ſa lance, mit l'épée à la main, & s'enfonça dans les eſcadrons Perſans. Elle coupa à Zophire le corps en deux par le défaut de la cuiraſſe; elle perça le gozier à Alarçon, & l'eſtomac à Argée; le fier Artaxerce fut renverſé tout étourdi d'un peſant coup qu'elle fit tomber ſur ſa tête. D'un revers elle coupa à Iſmaël la main dont il tenoit les rênes de ſon cheval: cet animal fougueux ſe ſentant libre, emporta ſon maître, & mit le déſordre dans tous les rangs. Un grand nombre d'autres, dont les noms ſont enſevelis dans l'oubli, tomberent auſſi ſous les coups de Gildippe. Cependant les Sarrazins, au milieu deſquels elle s'étoit audacieuſement jettée, l'entourerent de tous côtés, & l'attaquerent tous enſemble. Déjà ils ſe diſputoient les dépouilles de cette vaillante Guerriere, lorſque le fidele Odoard, qui ne la perdoit point de vue, vola à ſon ſecours. On vit alors ces deux illuſtres époux donner à l'envi des marques d'une héroïque valeur, en faiſant éclater leur amour. Plus attentifs à ſe défendre l'un l'autre qu'à conſerver leur propre vie, Odoard ſe mettoit au devant de tous les coups qui menaçoient Gildippe, & celle-ci recevoit ſur ſon bouclier tous ceux qu'on portoit à ſon cher époux. Dans ce combat d'une mutuelle & généreuſe tendreſſe, le Roi de Boëcan & Alvante, qui ſerroit Gildippe de trop près, périrent de la main d'Odoard; & Arimond, qui venoit de frapper Odoard, eut la tête fendue juſqu'aux yeux par Gildippe.

Du côté des Sarrazins, le brave Roi de Samarcand ſignaloit encore plus ſa valeur, au déſa-

vantage des Chrétiens. Par-tout où Altamor portoit ſes pas, il renverſoit hommes & chevaux, rien ne réſiſtoit à ſes efforts; par-tout il portoit le trépas. Heureux ceux qui mourant promptement de leurs bleſſures, ne languiſſoient pas long-temps ſous le poids de leurs chevaux abattus avec eux. Il diviſa à Brunel la tête en deux parts, qui tomberent à droite & à gauche ſur les larges épaules de ce robuſte Guerrier. Il enfonça ſon épée meurtriere dans la bouche d'Hardouin, qui par ce coup étrange, devenu lui-même un objet lamentable, ſe vit contraint de faire ſemblant de rire en rendant l'eſprit. Géronte, Gaſton, Gui, Roſemond, une infinité d'autres tomberent ſous ſes coups de différentes manieres. Altamor jettoit par-tout l'épouvante: perſonne n'oſoit ſe préſenter devant lui; peu même avoient l'aſſurance de l'attaquer de loin. La ſeule Gildippe oſa défier ce formidable Sarrazin.

Jamais, la hâche à la main, la Guerriere du Thermodon n'affronta ſon ennemi avant tant d'intrépidité qu'en fit paroître la courageuſe Gildippe en attaquant Altamor. Elle le frappa la premiere, & mit en piece la couronne d'or & de pierreries qui brilloit ſur ſon caſque. Le Roi de Samarcand fut contraint de baiſſer la tête: il comprit que ce peſant coup venoit de la main d'un adverſaire redoutable. La honte qu'il en reçevoit fut ſuivie de près par la vengeance qu'il en tira. Il ſe redreſſa auſſi-tôt, &, par un coup encore plus furieux, il ôta entiérement à Gildippe l'uſage de ſes ſens. La Guerriere alloit tomber entre les pieds des chevaux; mais ſon fidele époux arrivant en ce moment, la ſoutint. Semblable au lion magnanime qui dédaigne un ennemi terraſſé, le généreux Altamor, content d'avoir mis ſon adverſaire hors de combat, laiſſa Gildippe défaillante

entre les bras d'Odoard, & porta ſes coups d'un autre côté.

Ormond & les ſept autres Sarrazins, compagnons de ſa perfidie, s'étoient cependant mis en devoir d'exécuter leur noir deſſein. Comme aux approches de la nuit on voit quelquefois un loup avide s'approcher de la bergerie, & tâcher d'y pénétrer ſous la reſſemblance d'un chien, tout de même ces perfides, ſous l'apparence d'amis, s'étoient mêlés parmi les Chrétiens, & avoient déjà pénétré juſqu'à l'endroit où combattoit Godefroy. Aux cottes d'armes dont ils étoient couverts, le Général inſtruit de leur complot, les reconnut aiſément. Voilà, s'écria-t-il, les traîtres qui en veulent à mes jours, les voilà, & à l'inſtant il fondit ſur Ormond qui étoit le plus près de lui. Ormond tout interdit d'un ſuccès ſi contraire à ſon attente, demeura immobile, à peu près comme ces infortunés que l'antiquité repréſente transformés en rochers à l'aſpect de l'affreuſe Gorgonne. Il reçut le coup mortel ſans faire le moindre mouvement, ni pour ſe ſauver, ni pour ſe défendre. Lui & ſes compagnons, en butte à tous les traits des Gardes de Godefroy, furent en un moment mis en pieces.

Couvert du ſang de ces perfides, Godefroy marcha droit à Altamor, devant qui les Chrétiens étoient comme la pouſſiere que chaſſe un vent impétueux. Il arrêta ceux qui fuyoient, & attaqua celui qui ſeul leur inſpiroit tant de terreur. Il y eut alors entre Altamor & lui un combat comparable à ceux que le Xante vit autrefois ſur ſes rives, & dont le mont Ida fut témoin.

Au centre de l'armée, où Baudouin étoit oppoſé à Muleaſſen, & à l'aile gauche, où le Duc de Normandie & le Comte de Flandres avoient en tête l'aile droite des Sarrazins, le combat n'étoit pas moins opiniâtre ni moins ſanglant.

Emiren & le Duc de Nomandie combattoient l'un contre l'autre avec un avantage presque égal. L'Indien Adraste, qui s'étoit attaché au Comte de Flandres, lui avoit ouvert son casque & faussé toutes ses armes. Pour Tissapherne, comme il ne se présentoit point à lui d'adversaire qui pût l'arrêter, il se portoit indifféremment dans le plus épais des Chrétiens, dont il faisoit tomber un grand nombre sous ses coups.

Ainsi, la victoire se disputoit de toutes parts, sans qu'on pût remarquer encore de quel côté elle devoit se déclarer. Le champ de bataille étoit par-tout jonché de lances & d'épées rompues, de boucliers & d'armes fracassées. Des milliers de morts couvroient la terre, dont les uns avoient le visage tourné vers le Ciel, les autres mordoient la poussiere; &, dans le corps de plusieurs, on voyoit encore le fer qui leur avoit ôté la vie. Le cheval percé de coups mouroit près de son maître. Amis, ennemis étoient étendus pêle-mêle, le vainqueur expirant sur le vaincu, & le vivant enseveli sous le mort. Les gémissements des blessés, les plaintes des mourants, les frémissements de fureur de tant de Guerriers acharnés au combat, produisoient dans les airs un son confus qui tenoit un affreux milieu entre le silence & les paroles distinctes. L'or & l'acier poli avoient perdu tout leur éclat. Les panaches des casques brisés & couvers de poussiere, les cottes d'armes déchirées & souillées de sang, n'offroient plus à la vue qu'un spectacle horrible. Ce fut alors que Renaud, à la tête de sa troupe indomptable, s'ébranla pour marcher à l'ennemi.

Les Arabes, les Ethiopiens & les Maures qui étoient à l'aile gauche des Sarrazins, avoient, par leur nombre prodigieux, presque enveloppé l'aile droite des Chrétiens, qu'ils attaquoient

de loin à coups de fleches & de frondes. Un tremblement de terre cauſe moins d'effroi, le tonnerre eſt moins terrible, que Renaud ne le parut à ces barbares qu'il vint charger en flanc. Le plus brave d'entr'eux étoit Aſſimir, un des deux Rois d'Ethiopie ; il fut le premier qui éprouva la force incomparable du bras de Renaud ; ce Héros en arrivant lui abattit la tête.

Animé par ce début, il ſe jetta auſſi-tôt au milieu des Infideles, & y fit des actions qui ſurpaſſent toute croyance. Semblable au Serpent, qui, par la vîteſſe dont il darde ſa langue, paroît en avoir trois, ſon épée étoit dans un mouvement ſi rapide qu'on eût dit qu'il en avoit pluſieurs ; & le nombre des coups qu'il donnoit n'égaloit pas encore le nombre des ennemis à qui il ôtoit la vie. L'autre Roi d'Ethiopie périt auſſi de ſa main, & il confondit avec le ſang des deux Rois Ethiopiens, celui des deux Rois Maures. Excités par ſon exemple, ſes braves compagnons ſecondoient parfaitement ſa valeur. Ils firent un horrible maſſacre des Sarrazins : c'étoit moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les moiſſonnoit, ces barbares conſternés n'oppoſoient que des cris & des hurlements. Ils chercherent bientôt leur ſalut dans une honteuſe fuite. Renaud les pourſuivit quelque temps ; non qu'il fût altéré du ſang de ceux qui fuyoient devant lui, mais pour rendre leur déroute complette, & les mettre hors d'état de ſe rallier. Comme l'impétueux Aquilon n'exerce ſa fureur que contre les obſtacles qu'il rencontre en ſon chemin, & qu'il ſouffle plus doucement dans les plaines où rien ne s'oppoſe à ſon paſſage, tout de même la valeur de Renaud n'étoit à craindre que pour ceux qui lui diſputoient la victoire ; la fuite de ſes ennemis déſarmoit ſon bras.

Après que les Chrétiens eurent rompu l'aile gauche des Sarrazins, ils tomberent sur leur infanterie, qui étoit au centre de l'armée, & la défirent avec encore plus de facilité. Ces bataillons privés du secours de leur Cavalerie, qui les soutenoit, furent enfoncés de tous côtés par la Cavalerie Chrétienne, qui les mit en pieces & les foula aux pieds des chevaux. La grêle & la tempête font moins de ravage dans une épaisse moisson.

Renaud parvint bientôt à l'endroit où Armide, entourée d'un grand nombre d'adorateurs, étoit sur son char les armes à la main. A ses coups terribles elle reconnoît d'abord ce Guerrier, dont l'image est gravée dans son cœur. Elle jette sur lui un regard où le dépit & l'amour sont confondus. La froide pâleur & le plus vif incarnat se succedent tour-à-tour sur son visage. Renaud vouloit passer outre; mais les amants d'Armide s'opposerent à son passage; ils tournerent tous ensemble leurs armes contre lui. Armide même prit une fleche qu'elle mit sur son arc. Le dépit cruel excite son bras à la vengeance; le tendre amour le retient. On vit alors les sentiments violents qui déchiroient son ame. Trois fois elle essaya de tendre son arc, & trois fois ses mains tremblantes se refuserent à ses desirs. Enfin, le dépit l'emporte; le trait part, mais le repentir vole aussi-tôt après lui. Armide voudroit déjà que cette fleche fatale revînt au lieu d'où elle étoit partie: ses yeux inquiets suivent le trait dans les airs. Renaud en fut atteint sur sa cuirasse; mais l'acier en étoit trop dur pour pouvoir être pénétré par une main aussi délicate que celle d'Armide. Le Guerrier ne daigna seulement pas regarder d'où étoit parti ce foible coup.

Armide croit être mépriſée, ſon dépit redoublé : elle tire à Renaud pluſieurs autres fleches qui n'ont pas plus de ſuccès que la premiere. Quoi ! dit-elle en elle-même, les armes de ce cruel ſont donc auſſi impénétrables que ſon cœur ? Hélas ! les traits qui partent de ma main ne ſont pas plus à craindre pour lui que ceux qui partent de mes yeux. Armée ou déſarmée, ſoit comme amante, ſoit comme ennemie, c'eſt en vain que je l'attaque, il eſt également mon vainqueur. Infortunée Armide, quel ſera déſormais ton recours ? les armes de Minerve te défendront-elles mieux que celles de Diane ? ma lance ſera-t-elle dans mes mains plus redoutable que mon bras ? Non, rien ne peut me garantir de tomber en la puiſſance de ce funeſte ennemi. Je vois que rien ne lui réſiſte, tous les Guerriers qui ont pris ma défenſe déjà ſont en fuite, ou expirent ſous ſes coups. Ainſi la tremblante Princeſſe de Damas ſe croit déjà au pouvoir d'un vainqueur irrité : ſon effroi eſt pareil à celui du Cigne timide, lorſqu'il découvre dans les airs un aigle prêt à fondre ſur lui.

Dès qu'Altamor eut reconnu le péril où étoit Armide, il abandonna auſſi-tôt ſes troupes pour voler au ſecours de ſa Princeſſe. Les perſans, que la valeur de leur Roi avoit ſeule juſqu'alors ſoutenus dans le combat, ne tinrent pas long-temps lorſqu'il les eut abandonnés. Altamor vit leur défaite, il en gémit ; mais, plus fidele à ſon amour qu'à ſa gloire & à ſon devoir, il eût laiſſé périr le monde entier pour ſauver ſa maîtreſſe. Il écarta les Chrétiens entre les mains deſquels Armide étoit prête à tomber, & voulut enſuite, mais trop tard, aller ſecourir ſes gens. Godefroy, à qui Renaud venoit de ſe joindre, en avoit déjà

taillé la plus grande partie, & contraint le reſte à prendre la fuite.

Tel étoit, pour les Sarrazins, le ſuccès de la bataille à leur aile gauche, & au centre de l'armée. Mais à l'aile droite la fortune leur avoit été moins contraire. Le Duc de Normandie, bleſſé par Emiren, à la tête & à la poitrine, s'étoit retiré du combat; & le Comte de Flandres, ſuccombant ſous les coups d'Adraſte, avoit été contraint de ſe rendre priſonnier. Godefroy, ſans perdre de temps, rallia ſes troupes, & marcha de ce côté-là. On vit alors entre les deux ailes victorieuſes, & également animées par leur avantage, recommencer un combat opiniâtre, où Mars & la fortune parurent quelque temps en balance.

Ce fut en ce moment que le fier Sultan des Turcs, montant au haut de la Tour où il étoit enfermé, jetta les yeux dans la plaine. La réſiſtance des Chrétiens, à laquelle il ne s'étoit point attendu, le ſurprit. Il fut ému du ſanglant ſpectacle qui s'offroit à ſa vue. Mais bientôt l'amour de la gloire s'emparant de ſon ame: ſortons, s'écria-t-il, il ne nous convient point de demeurer ici plus long-temps, je vois qu'il faut aujourd'hui vaincre ou périr. Soit que ſon grand courage le portât à aller au devant de la mort prochaine dont il étoit menacé, ſoit que le Ciel, qui vouloit en ce jour faire tomber ſous les efforts des Chrétiens toutes les forces des Infideles, lui inſpirât cette penſée, le Sultan mit ſon caſque, & ſans faire attention s'il étoit ſuivi, il ſortit de la forteresſe & oſa ſeul affronter mille ennemis. Son exemple entraîna Aladin & les autres Sarrazins qui étoient avec lui: ils ſortirent tous, moins ſoutenus par l'eſpérance, qu'excités par la fureur.

Tout ce qui se présenta au passage du terrible Soliman fut en un moment renversé. Ses coups étoient si prompts, qu'on ne pouvoit remarquer ceux qu'il frappoit, qu'après qu'ils étoient abattus. La frayeur saisit les Chrétiens. Les Syriens, sur-tout, lâcherent honteusement le pied, & s'enfuirent. Pour les troupes de Raimond elles firent plus de résistance, & s'exposerent avec plus de courage aux coups de Soliman. les serres d'un cruel vautour, les griffes d'un lion furieux, jamais ne furent plus ensanglantées que l'étoit le fer du Sultan. Son épée paroissoit altérée du sang dont elle s'abreuvoit à longs traits. Le courageux Comte de Toulouse accourut promptement à l'endroit où ce terrible Sarrazin faisoit un si grand carnage de ses gens : il reconnut en lui le même ennemi qui l'avoit abattu, & il osa encore le défier. Mais les forces de ce généreux vieillard ne répondoient plus à son courage : il fut une seconde fois renversé. Pour l'empêcher de tomber au pouvoir des infideles, ses soldats le défendirent avec la même ardeur qu'ils avoient déjà témoignée. Soliman, croyant l'avoir tué, ou que du-moins il seroit facile à ceux qui le suivoient de le faire prisonnier, ne daigna point s'arrêter : avide de plus grands exploits, il passa outre. Ainsi qu'un homme affamé dédaigne une table frugale, & court à celle qu'il voit chargée d'une grande abondance de mets ; tout de même le Sultan abandonne la Ville, & vole vers la plaine, où un plus vaste champ s'offre à la fureur qui l'anime. Il laisse les Chrétiens saisis d'effroi, & les Sarrazins, pleins de la confiance qu'il a su leur inspirer : ceux-ci ne songent qu'à poursuivre la victoire qu'il a laissée imparfaite : ceux-là se défendent encore, mais foiblement,

& leur réſiſtance de plus en plus ſe ralentit.

Les Syriens, à qui les premiers coups de Soliman avoient fait prendre la fuite, paſſerent alors en déſordre devant la maiſon où Tancrede s'étoit fait porter après ſon combat contre Argant. Les cris qu'il entendit l'arracherent de ſon lit. Il monta au plus haut de la maiſon, il reconnut la cauſe du bruit qui avoit frappé ſes oreilles; il vit le Comte de Toulouſe abattu, & le foible combat que ſes gens rendoient autour de lui. Auſſi-tôt oubliant ſes bleſſures & ſa foibleſſe, ſon grand courage ſuppléa à la vigueur qui lui manquoit. D'une main il prit ſon épée, & de l'autre ſon bouclier; & ſans autres armes il courut où l'action ſe paſſoit. Quoi! dit-il, aux troupes du Comte qui lâchoient le pied, vous fuyez, vous abandonnez ainſi votre Capitaine? vous ſouffrirez que les dépouilles d'un ſi vaillant homme ſoient indignement attachées dans les profanes temples des infideles? Allez, retournez à Toulouſe, dites au fils de Raimond que vous avez lâchement laiſſé périr ſon pere, crainte d'expoſer votre vie. A ces mots il écarte à grands coups d'épée tous les Sarrazins qui entouroient le Comte; il le couvre de ſon bouclier; & de ſon corps languiſſant & déſarmé, il fait un rempart à des hommes pleins de vigueur & armés à l'avantage.

Sous le bouclier de Tancrede, comme ſous un toit impénétrable, Raimond commence à reſpirer; il reprend bientôt l'uſage de ſes ſens. Plein de dépit & de colere, il ſe releve & cherche des yeux l'ennemi qui l'a abattu; mais ne le voyant point, il fait tomber, ſur une infinité d'autres, la vengeance de l'affront qu'il a reçu. Tous ſes ſoldats ſe rallient autour de lui, ils attaquent, ils preſſent à leur tour les Sarrazins; ils font paſſer dans leur ame cette terreur dont

eux-mêmes avoient été saisis. La face du combat ainsi change en un moment.

Pendant que, pour signaler sa vengeance, le Comte de Toulouse cherche à immoler à son courroux les plus apparents d'entre les ennemis, il apperçoit le Roi de Jerusalem combattant courageusement à la tête des siens : il l'attaque aussitôt, & fait tomber sur sa tête un pesant coup. Sans lui donner de relâche, Raimond ne cesse de le frapper, il lui ouvre enfin son casque, & lui fend la tête. Aladin fait un cri, il tombe sur le visage, & mord en expirant cette même terre où il avoit donné des loix. Les Sarrazins, consternés de la mort de leur Roi, privés du secours de Soliman qui les avoit abandonnés, perdirent entiérement courage. Quelques-uns se jettant de désespoir au milieu des Chrétiens, se livrerent brutalement à leurs coups, ainsi que des animaux féroces. La plupart prirent la fuite, & tâcherent de regagner l'asyle dont ils étoient sortis. Mais leurs ennemis les poursuivirent de si près, qu'ils entrerent avec eux dans la forteresse & les passerent tous au fil de l'épée. Aussitôt le Comte de Toulouse, montant au haut de la Tour, y arbora son enseigne victorieuse, à la vue des deux armées.

Soliman ne vit point ce qui se passoit dans la Ville, dont il étoit alors trop éloigné. Déjà parvenu sur le champ de bataille, un spectacle encore plus affreux s'offrit à sa vue. Toute la campagne jonchée de morts, des ruisseaux de sang coulants dans la plaine, & grossissant à chaque instant; la parque impitoyable exerçant de toutes parts son empire avec horreur. Un cheval sans maître se présenta bientôt à lui : il saute légerement dessus, & vient donner à son parti, un secours dont la durée fut aussi courte que celle d'un éclair, mais dont l'effet peut se comparer à celui du tonnerre.

Odoard, Gildippe, vaillants & fideles époux, vous êtes bien dignes que vos noms soient tirés de l'oubli où sont demeurés ensevelis les noms d'un grand nombre d'autres à qui le terrible Sultan ôta la vie. Tendres amants, vous méritiez un plus heureux sort. Votre amour, votre valeur serviront à jamais de modele aux siecles futurs. Votre sort déplorable que je vais tâcher de dépeindre, attendrira tous les cœurs, & rendra quelque jour ma prose célebre.

Dès que la courageuse Gildippe eut remarqué le carnage que Soliman faisoit des Chrétiens, elle poussa son cheval contre lui, & de deux coups qu'elle lui porta, elle fendit son bouclier, & lui fit une blessure considérable au côté. Soliman la reconnut. Voilà donc, dit-il grossiérement, cette coureuse accompagnée de son galant. Il eût mieux valu pour toi de ne jamais quitter ta quenouille, que de paroître ici l'épée à la main, & soutenue du foible secours de l'amant qui te suit. A ces mots, le Sarrazin plus que jamais animé de fureur, porte à Gildippe un coup effroyable, & perce ce beau sein qui ne devoit ressentir d'autres atteintes que celles de l'amour. La Guerriere laisse aussi-tôt tomber les rênes sur le col de son cheval : à sa langueur il est aisé de juger qu'elle est mortellement blessée. Son cher époux la remarque ; il est prompt à la secourir : mais hélas ! le secours qu'il lui donne est inutile.

Que doit faire en ce moment le brave & tendre Odoard ? Sa tendresse le porte à soutenir son épouse défaillante : la fureur dont il est saisi l'excite à la vengeance ; son amour le détermine à l'un & l'autre. De la main gauche il embrasse Gildippe, & de la droite il s'apprête à la ven-

ger. Mais ſes deſirs, ſes efforts ainſi partagés, ne tiennent pas long-temps contre un adverſaire auſſi redoutable que Soliman. L'amoureux Odoard ne venge point ce qu'il aime, & ne peut l'empêcher de tomber. D'un revers le cruel Sultan lui ſépare du corps le bras dont il ſoutient Gildippe. La Guerriere tombe, & ſon époux infortuné tombe avec elle. Lorſque le furieux aquilon déracine, ou que l'impitoyable coignée abat l'orme auquel une tendre vigne étoit étroitement unie, on la voit tomber avec l'arbre qui la ſoutenoit, & ſécher avec lui : ainſi ces deux amants, qui étoient l'un à l'autre un mutuel ſoutien, tombent d'une chûte commune, & périſſent enſemble. Le malheur de l'un cauſe toute la douleur de l'autre. Ils s'embraſſent, ils ſe ſerrent autant qu'un reſte de forces le leur peut permettre. Ils ſe regardent ; ils voudroient ſe parler ; mais leur bouche mourante ne peut plus former des paroles, il n'en ſort que des ſoupirs. Leurs yeux ſe ferment : ils expirent enfin ; & leurs ames ſi intimement unies pendant leur vie, ſont inſéparables à la mort.

Le bruit de ce déplorable accident ſe répandit auſſi-tôt par toute l'armée Chrétienne. Renaud en fut inſtruit des premiers : pluſieurs ſoldats lui en porterent exprès la nouvelle. L'eſtime ſinguliere qu'il avoit pour ces deux illuſtres époux, l'amitié qui l'uniſſoit avec eux ne lui permirent plus d'autre penſée que celle de les venger. Il part à l'inſtant, & bientôt il découvre le cruel homicide de ſes amis. Déjà il étoit prêt à le joindre, lorſque le féroce Adraſte s'oppoſant à ſon paſſage, en préſence même de Soliman : A tes armes, lui dit-il, je te reconnois pour celui qui a oſé outrager ma Princeſſe. Depuis le commencement du combat je n'ai ceſſé de te chercher & de t'appeller par ton nom ; enfin

je te rencontre, tu vas expier ton crime, & je vais accomplir le vœu que j'ai fait à ma Divinité : voyons lequel aura l'avantage du lâche ennemi d'Armide, ou de son généreux défenseur. Ces paroles de l'Indien furent suivies d'un horrible coup de massue qu'il fit tomber sur la tête de Renaud. Les merveilleuses armes de ce Guerrier ne pouvoient être faussées : mais, malgré la bonté de ses armes, malgré son incomparable vigueur, il fut rudement ébranlé. A ce coup Renaud répondit par un autre auquel tout l'art de la médecine ne pouvoit apporter de remede. Il enfonça son épée dans le côté d'Adraste, & perça d'outre en outre le vaste corps de l'Indien. Ce formidable géant tombe : il meurt, & sa mort est l'effet d'un seul coup.

Tous ceux qui étoient spectateurs de ce combat, furent saisis de crainte & d'horreur. Soliman même, l'intrépide Soliman, ne put se défendre d'un froid mortel qu'il sentit pour la premiere fois couler dans ses veines, & qui le fit pâlir. Par un saisissement si extraordinaire & si nouveau pour lui, il jugea que son heure fatale étoit venue : ainsi l'avoient ordonné les immuables arrêts du Ciel. Comme un malade que l'ardeur de la fievre a fait tomber dans le délire, veut quelquefois élever sa voix, & quelquefois s'efforcer de courir, tandis que sa voix languissante & ses membres affoiblis ne peuvent répondre à ses desirs, tout de même Soliman rappelle en vain son courage, pour s'opposer à l'ennemi qui vient à lui : il ne se reconnoît plus : la froide terreur qui s'est emparée de son ame, le rend immobile, & glace tous les efforts qu'il fait pour ranimer sa valeur. Mais si l'effroi dont il est saisi le met hors d'état de se défendre, il ne le porte pas du moins à vouloir se dérober au danger par une lâche fuite,

il attend de pied ferme le terrible Renaud, qui fond sur lui comme un éclair. Soliman fit peu de résistance : il reçut le coup mortel, mais il le reçut sans rien faire qui fût indigne de son grand cœur. Ainsi ce fameux Sultan, qui, pendant le cours d'une longue guerre, s'étoit, comme un autre Antée, relevé de toutes ses chûtes avec de nouvelles forces, tombe en ce moment pour ne se relever jamais.

Après la mort de Soliman, la fortune qui avoit parut héſiter jusqu'alors à prendre le parti des Chrétiens, fixa son inconstance en leur faveur, & se déclara ouvertement pour eux. Tous les Sarrazins abandonnerent à leurs ennemis le champ de bataille. La troupe immortelle composée de ce qu'il y avoit dans leur armée de plus vaillants hommes, à la honte du titre superbe qu'elle portoit, prit aussi l'épouvante & s'enfuit. Emiren voyant cette déroute générale, courut promptement à celui qui portoit l'étendard royal, & se mettant au-devant de lui ; Rimedon, lui dit-il, c'est ainsi que tu réponds au choix que j'ai fait de toi, en te préférant à mille autres, pour te confier l'étendard de mon Roi ? Ne l'ai-je donc remis entre tes mains que pour le déshonorer ? Lâche, tu fuis, tu laisses ton Général seul au milieu de ses ennemis. Quelle est ta pensée ? tu crois en fuyant conserver ta vie, & tu cours à ta perte. Viens, suis-moi ; il n'est pour te sauver qu'une seule voie, c'est celle de la gloire. Rimedon confus s'arrêta. Lui & les autres Guerriers de sa troupe, ou piqués des reproches que leur fit Emiren, ou intimidés par ses menaces, reprirent cœur & revinrent au combat.

Mais ce qui contribua le plus à ranimer leur courage, fut la valeur de Tissapherne. Ce bra-

ve Sarrazin n'avoit jusqu'alors cessé de combattre, sans daigner faire un pas en arriere. Dès le commencement de l'action il avoit presque seul mis les Normands en déroute. Se jettant ensuite au travers des Flamands, il en avoit fait un grand carnage. Garnier, Roger, Gérard étoient entr'autres tombés sous ses coups. Après avoir fait dans cette journée des actions dignes d'une gloire immortelle, il ne ménageoit plus une vie qu'il se soucioit peu de conserver, puisqu'il étoit sûr de vivre éternellement dans la mémoire des hommes; & il cherchoit à s'exposer aux plus grands dangers, afin d'y périr avec éclat, ou de s'y couvrir d'une gloire nouvelle.

Dans cette pensée, il apperçut Renaud, & il le reconnut aisément, malgré le sang dont ses armes étoient souillées. Voici ce que je cherche, dit-il: de tous les périls, voici le plus grand. Daigne, ô Ciel! seconder mon courage. Fais-moi, grand Prophete, remporter la victoire sur ce Guerrier; je te consacrerai ses armes dans le Temple de la Divinité. Et vous, belle Armide, regardez d'un œil favorable les efforts que je vais faire pour vous venger. Ainsi le Sarrazin adressoit ses vœux à un Prophete sourd, qui n'entendit point sa voix, & le Ciel qu'il imploroit n'exauça point sa priere. Semblable à un lion qui augmente encore sa férocité naturelle, en se battant les flancs de sa queue, Tissapherne joint à l'ardeur de son grand courage le feu d'un violent amour. Il attaque Renaud, qui, par l'air terrible dont il reçoit son ennemi, paroît lui-même être l'assaillant. Ceux qui étoient présents laisserent aussitôt le champ libre à ces deux Guerriers, dont la fureur suspendit quelque temps celle de tous les autres combattants. Ils se porterent l'un à l'autre d'effroyables coups. Mais, comme leurs

forces & la bonté de leurs armes étoient inégales, Tiſſapherne frappoit Renaud, & ne le bleſſoit point; au lieu que les coups de celui-ci faiſoient à ſon adverſaire de cruelles bleſſures.

Armide, qui étoit ſpectatrice du combat, reconnut avec dépit le déſavantage de ſon Chevalier, dont les armes rompues en cent endroits, paroiſſoient déjà teintes de ſon ſang. Elle vit que, ſaiſis de frayeur, le peu qui reſtoit de Sarrazins autour d'elle, étoient prêt à l'abandonner. Cette fiere Princeſſe, environnée quelques heures auparavant d'un grand nombre de braves Guerriers dévoués à ſon reſſentiment, ſe trouvoit alors preſque ſeule. A l'eſpoir de la vengeance avoit ſuccédé dans ſon ame la crainte de l'eſclavage. Ce n'eſt point la mort qu'elle veut éviter; elle a la vie en horreur; mais elle ne peut ſe réſoudre à tomber en la puiſſance d'un perfide qui l'a outragée. Dans cette penſée elle deſcend de ſon char avec précipitation; elle monte ſur un cheval, & s'éloigne à toute bride du champ de bataille. Son amour & ſon dépit la ſuivent; ils volent après elle. Telle on vit autrefois la fameuſe Reine d'Egypte s'éloigner à pleines voiles du combat où elle laiſſoit ſon amant engagé.

Tiſſapherne vit partir Armide; il lui ſembla dans ce moment que le ſoutien de ſa vie l'abandonnoit. Auſſi enflammé d'amour que Marc-Antoine, il vouloit, comme lui quitter le combat, & ſuivre une maîtreſſe fugitive; mais le terrible adverſaire qu'il avoit en tête ne lui en laiſſa point la liberté. Plein de déſeſpoir & de fureur, Tiſſapherne auſſi-tôt ſe tourne vers l'ennemi qui s'oppoſoit à ſa retraite; il prend ſon épée à deux mains, & en décharge ſur le caſque de Renaud un coup pareil à ceux que faiſoit tomber ſur l'enclume le robuſte forge-

ron

ron des foudres de Jupiter. La pesanteur de ce coup contraignit l'invincible Renaud à baisser la tête jusques sur le col de son cheval; mais prompt à se redresser, il le fut encore davantage à venger l'affront qu'il venoit de recevoir. Il porta à son tour un si furieux coup dans l'estomac du Sarrazin, que l'épée fatale perçant sa cuirasse lui traversa le corps, & se fit voir sanglante derriere ses épaules. Par cette double voie, qui vient de lui être ouverte, l'ame de l'infortuné Tissapherne à l'instant s'envole.

Après cette victoire, Renaud jetta les yeux de toutes parts, pour voir de quel côté il porteroit le secours de son bras. Hors un petit nombre de Sarrazins qui disputoient encore foiblement leur vie, la plaine n'offroit par-tout à sa vue que des morts & des fuyards. Cette ardeur indomptable qui le transportoit dans le combat, aussi-tôt s'éteignit, sa colere se dissipa, le calme revint dans son ame. Il avoit vu monter à cheval la tremblante Armide. La crainte des dangers que pouvoit courir cette malheureuse Princesse, toucha son cœur : il se ressouvint de la parole qu'il lui avoit donnée en la quittant, qu'à jamais il seroit son Chevalier. Sa générosité le portoit à ne la point abandonner dans son malheur : son honneur l'y engageoit; il résolut de la secourir. Dans cette intention, il piqua son cheval du côté où il lui avoit vu tourner ses pas; &, pour la rencontrer plus sûrement, il se laissa conduire aux traces qu'il remarquoit sur la poussiere.

Armide s'étoit rendue dans un vallon solitaire, où le hasard seul avoit guidé sa fuite. Comme ce lieu écarté lui parut propre à l'exécution du dessein qu'elle avoit formé, elle y mit pied à terre, & s'y abandonna bientôt aux pensées les plus funestes. Elle prit son arc & ses

carquois, & les jettant contre terre avec indignation : Allez, dit-elle, malheureux traits, dont je ne me ſuis armée qu'à ma honte ; puiſque vous avez ſi mal ſervi mon reſſentiment, demeurez pour jamais enſevelis dans ces déſerts. Aucun de vous n'a pu ſe teindre du ſang de mon ennemi : l'acier de ſa cuiraſſe a été impénétrable à votre foibleſſe ; mais du moins vous vous teindrez de mon ſang ; vous percerez ſans peine le ſein nu d'une femme. D'autres traits ont déjà fait reſſentir leurs atteintes au triſte cœur que j'offre à vos coups : une cruelle expérience ne m'a que trop appris combien il a été facile à bleſſer. Foibles armes, vous n'avez pu ſervir m'a vengeance, vous ſervirez du moins mon déſeſpoir.

Infortunée, pourſuivit-elle, que ton ſort eſt rigoureux ! ce n'eſt qu'en ceſſant de vivre que tu peux ceſſer d'aimer un ingrat : le coup mortel peut ſeul guérir les bleſſures que l'amour t'a faites. Heureuſe encore ſi j'en guéris ! heureuſe ſi mon fatal amour ne vient point infecter les royaumes ſombres, en me ſuivant chez les morts ! demeure ici, amour cruel, ne me ſuis point ; que mon dépit ſeul m'accompagne au ténébreux ſéjour. Ou plutôt que mon funeſte dépit paſſe, s'il eſt poſſible, dans le cœur du perfide auteur de mes maux ; qu'il le déchire nuit & jour ; que ſans ceſſe il lui cauſe les mêmes tourments qu'il m'a fait ſouffrir.

Armide à ces mots tira de ſon carquois la meilleure de ſes fleches. Une pâleur mortelle étoit déjà peinte ſur ſon viſage ; déjà elle levoit le bras pour ſe frapper, lorſque Renaud arriva au lieu où elle étoit. Il la vit, il courut à elle, & lui prit le bras par derriere au moment même que le fer de la fleche étoit prêt à percer ſon ſein. Armide ſe retourna : elle vit ſon amant. Que ne ſentit-elle point à cette vue !

Elle fit un cri; & penchant la tête auſſi-tôt, comme une fleur dont la tige vient d'être à moitié coupée, elle demeura évanouie entre les bras de Renaud. Le Guerrier la ſoutint: il fut attendri de l'état où il trouvoit cette amante déſeſpérée: il ne put refuſer à ſon malheur quelques larmes qui tomberent ſur ſon viſage & ſur ſon ſein. Semblables aux pleurs de l'Aurore qui raniment une roſe languiſſante, les larmes de Renaud rendirent à la belle Armide l'uſage de ſes ſens. Trois fois elle leva les yeux ſur Renaud; & ſon dépit s'oppoſant au plaiſir qu'elle avoit à le regarder, trois fois elle baiſſa la vue. Elle voulut enſuite ſe débarraſſer des bras de ſon amant; mais ſa foible réſiſtance ne ſervit qu'à rendre encore plus forts les nœuds dont il la ſerroit. Enfin demeurant engagée dans des liens, qui, malgré ſon dépit, lui paroiſſoient doux, elle confondit ſes larmes avec celles dont Renaud avoit déjà mouillé ſon viſage; &, ſans daigner lever les yeux ſur l'amant qui la tenoit embraſſée, elle lui adreſſa ces paroles:

Barbare, que prétends-tu? auſſi cruel dans ton retour que tu l'as été dans ton départ, pourquoi m'empêches-tu de terminer une vie que tu m'as rendue inſupportable? A quels nouveaux affronts réſerves-tu encore la triſte Armide? Je pénetre ton intention. Tu veux qu'on voie une malheureuſe Princeſſe que tu as indignement trahie, ſuivre, chargée de fers, ton char de triomphe. Voilà ce qui te porte à me conſerver la vie. Mais je préviendrai ton lâche deſſein. Qui ne craint point la mort, n'a rien à craindre. Il a été un temps où j'aurois mis toute ma gloire à tenir la vie de toi: tu faiſois alors, ingrat, le bonheur de mes jours. A préſent je te demande la mort, ou plutôt je ne te la demande point: la mort même,

qui fait l'objet de mes desirs, me seroit odieuse venant de tes mains ; je saurai me la procurer moi-même : malgré l'esclavage où tu veux me réduire, les précipices, les poisons, mille autres voies me seront ouvertes pour sortir d'une vie que je déteste. Cesse d'ébranler ma résolution par tes dangereux artifices ; laisse-moi, cruel, cesse de me séduire par tes perfides caresses.

Touché d'une compassion tendre, mais pourtant exempte de foiblesse, Renaud mêla ses soupirs aux pleurs que l'amour & le dépit faisoient couler des yeux d'Armide. Vivez, belle Princesse, lui dit-il avec une douceur charmante ; vivez, non pour porter d'indignes fers, mais pour régner. A quels injustes soupçons vous livrez-vous ? Si vous n'en croyez point mes paroles, lisez du moins dans mes yeux les sentiments de mon ame ; voyez s'ils ont rien d'ennemi. Je suis votre Chevalier, & j'en fais gloire. Je veux vous rétablir sur le trône de vos aïeux. Ah ! s'il plaisoit au Ciel de dissiper les ténebres de votre ame, s'il daignoit répandre sur vous un rayon de sa lumiere, belle Armide, que bientôt l'Orient vous verroit la plus puissante & la plus fortunée de ses Reines.

A ces paroles si vives & si tendres, Renaud joignit encore les plus fortes instances, qu'il accompagna de ses larmes. Ainsi que la neige disparoît aux rayons du soleil, les soupçons d'Armide se dissiperent, son dépit, sa colere s'évanouirent : dans son cœur il ne resta que l'amour. Seigneur, dit-elle alors à son aimable ennemi, que souhaitez-vous de votre esclave ? Ordonnez, me voilà prête à vous obéir : vos moindres desirs seront éternellement pour moi des loix inviolables.

Cependant le Général des Sarrazins reconnut bientôt que les efforts qu'il faisoit pour rétablir le combat étoient inutiles. Il vit l'étendard

royal abattu : Rimedon qui le portoit venoit de tomber ſous les coups de Godefroy, & la plus grande partie des Guerriers de la troupe immortelle avoient déjà ſubi le même ſort. Le courageux Emiren comprit que la victoire étoit ſans reſſource pour ſon parti. Il ne voulut point ſurvivre à ſa défaite ; mais du moins il ſe réſolut à périr d'une maniere qui en effaçât la honte. Entre tous les Chrétiens Godefroy lui parut le plus redoutable. Il piqua ſon cheval droit à lui, & avant que de le rejoindre il laiſſa d'illuſtres marques de ſon déſeſpoir, en renverſant tous ceux qui s'oppoſerent à ſon paſſage. Je viens, lui dit-il, mourir ici de ta main ; mais je tâcherai dans ma chûte de t'entraîner avec moi. Ils ſe joignirent auſſi-tôt & ſe frapperent en même temps. Godefroy eut ſon bouclier percé, & fut bleſſé au bras gauche. Emiren reçut de ſon adverſaire un ſi peſant coup ſur la tête, qu'il en fut tout étourdi ; &, comme il ſe redreſſoit, d'un ſecond coup Godefroy lui perça le corps & le fit tomber ſans vie. Après la mort d'Emiren, ce vaſte eſpace qu'occupoit l'armée innombrable dont il étoit Général, n'offroit plus à la vue que des fuyards qui tâchoient de regagner leur camp.

En les pourſuivant, Godefroy vit un Sarrazin à pied, dont les armes étoient fracaſſées, & qui ſans caſque, ſans bouclier, & avec le ſeul tronçon de ſon épée, ſe défendoit courageuſement contre un grand nombre d'ennemis qui l'environnoient. Godefroy fit retirer les Chrétiens, & dit à ce Guerrier ; vaillant homme, rendez-vous, je ſuis Godefroy. Ce brave Sarrazin, qui n'avoit point voulu céder au nombre n'eut pas plutôt entendu le nom de Godefroy ſi fameux dans l'Orient, que préſentant ſon épée au Général des Chrétiens : Seigneur, lui

dit-il, je me rends à vous sans honte. Cette victoire que vous remportez seul sur Altamor, n'est pas la moins glorieuse de vos victoires, & ne sera pas la moins utile pour vous : bientôt la Reine mon épouse vous offrira pour le prix de ma liberté tout l'or de mes Etats. Gardez vos trésors, lui répondit Godefroy, je ne sais point mettre à prix la vie des hommes. Un vil intérêt ne m'a point fait passer dans l'Asie ; c'est la gloire du Dieu que je sers qui m'a mis les armes à la main.

Il donna Altamor en garde à quelques-uns de ceux qui le suivoient, & il continua de poursuivre les Infideles jusques dans leurs retranchements. Les Chrétiens y entrerent sans résistance ; ils y firent un horrible carnage de leurs ennemis : les richesses que ces barbares avoient traînées après eux, furent souillées de leur sang, tout leur camp en fut inondé. Avant que l'astre du jour eût fini sa course, Godefroy marcha à la tête de ses troupes victorieuses droit à la Ville sainte, dont il venoit de briser le joug. Il alla aussi-tôt avec les principaux Chefs de l'armée rendre ses respects au divin tombeau de JESUS-CHRIST ; &, libre désormais du saint engagement qu'il avoit pris, il y consacra ses armes au Seigneur comme un monument de sa victoire & de sa reconnoissance.

FIN.

PERMISSION SIMPLE.

JEAN-JACQUES DE VIDAUD, MARQUIS DE VELLERON, Comte de la Batie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maiſon-forte de Montbives & autres Places, Conſeiller d'Etat & au Conſeil privé, Directeur général de la Librairie.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant réglement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt, NOUS permettons à la Dame Veuve PIERRE DUMESNIL, Imprimeur-Libraire à Rouen, de faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Jeruſalem délivrée, par le Taſſe*, laquelle édition ſera tirée à ſept cents cinquante exemplaires, en un volume, format in-12, & ſera finie dans le délai de ſix mois ; à la charge par ladite dame Veuve DUMESNIL de repréſenter à l'Inſpecteur de la Chambre Syndicale de Rouen la quittance exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt ; d'avertir ledit Inſpecteur du jour où l'on commencera l'impreſſion dudit Ouvrage, au deſir de l'article XXI de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant ſuppreſſion & création de différentes Chambres Syndicales ; de faire ladite édition abſolument conforme à celle de 1779, d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785, neuf exemplaires aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Rouen ; d'imprimer la préſente Permiſſion à la fin du Livre, & de la faire enregiſtrer dans deux mois, pour tout délai, ſur les regiſtres de ladite Chambre Syndicale de Rouen ; le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris le 10 Décembre 1785.

VIDAUD.

Par Monſeigneur,
DUMIRAIL.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Syndicale des Imprimeurs-Libraires de Rouen, fol. 30, No. 194, conformément aux Réglements de la Librairie. A Rouen le 15 Février 1786.

L. OURSEL, Syndic.